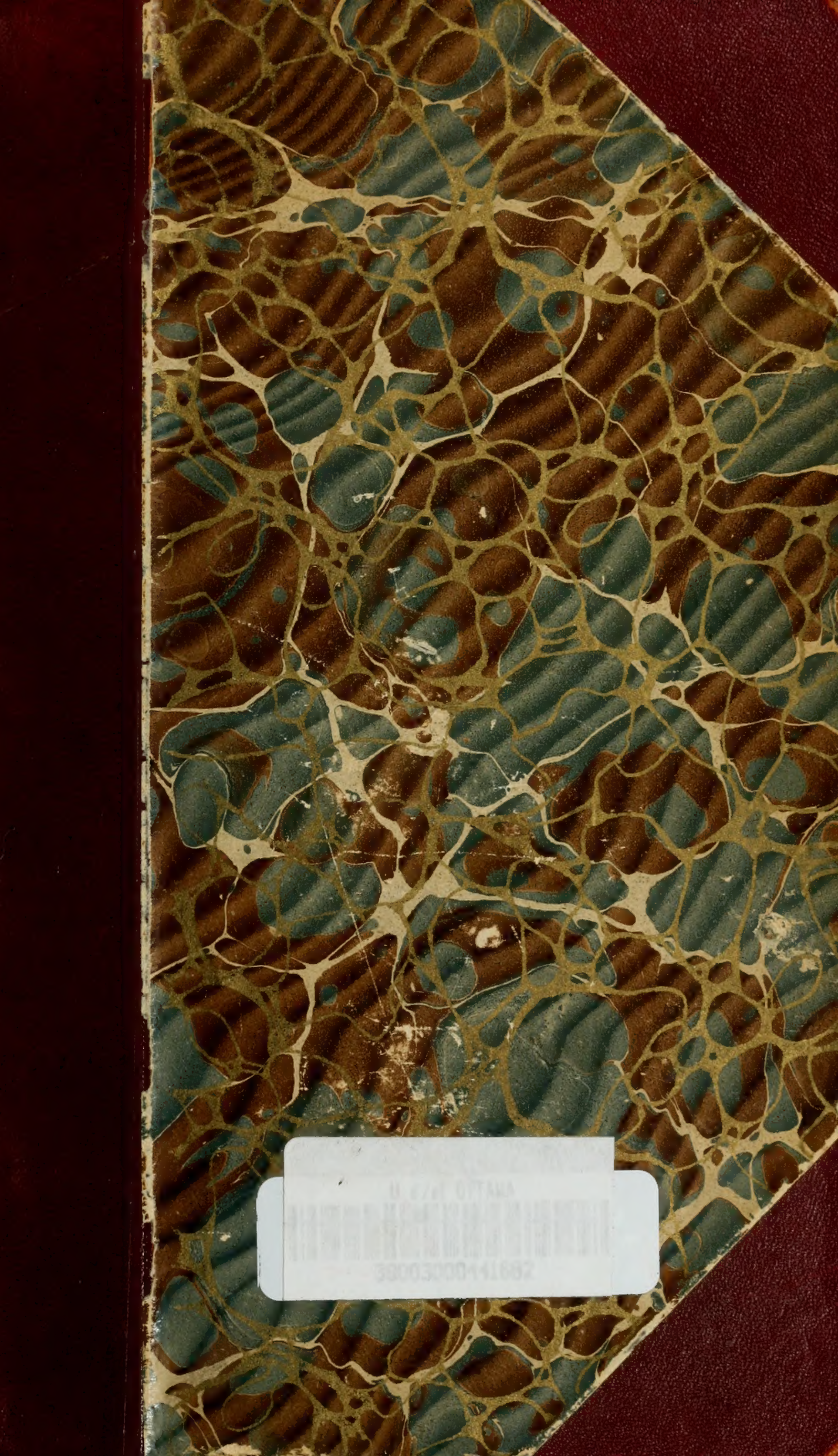
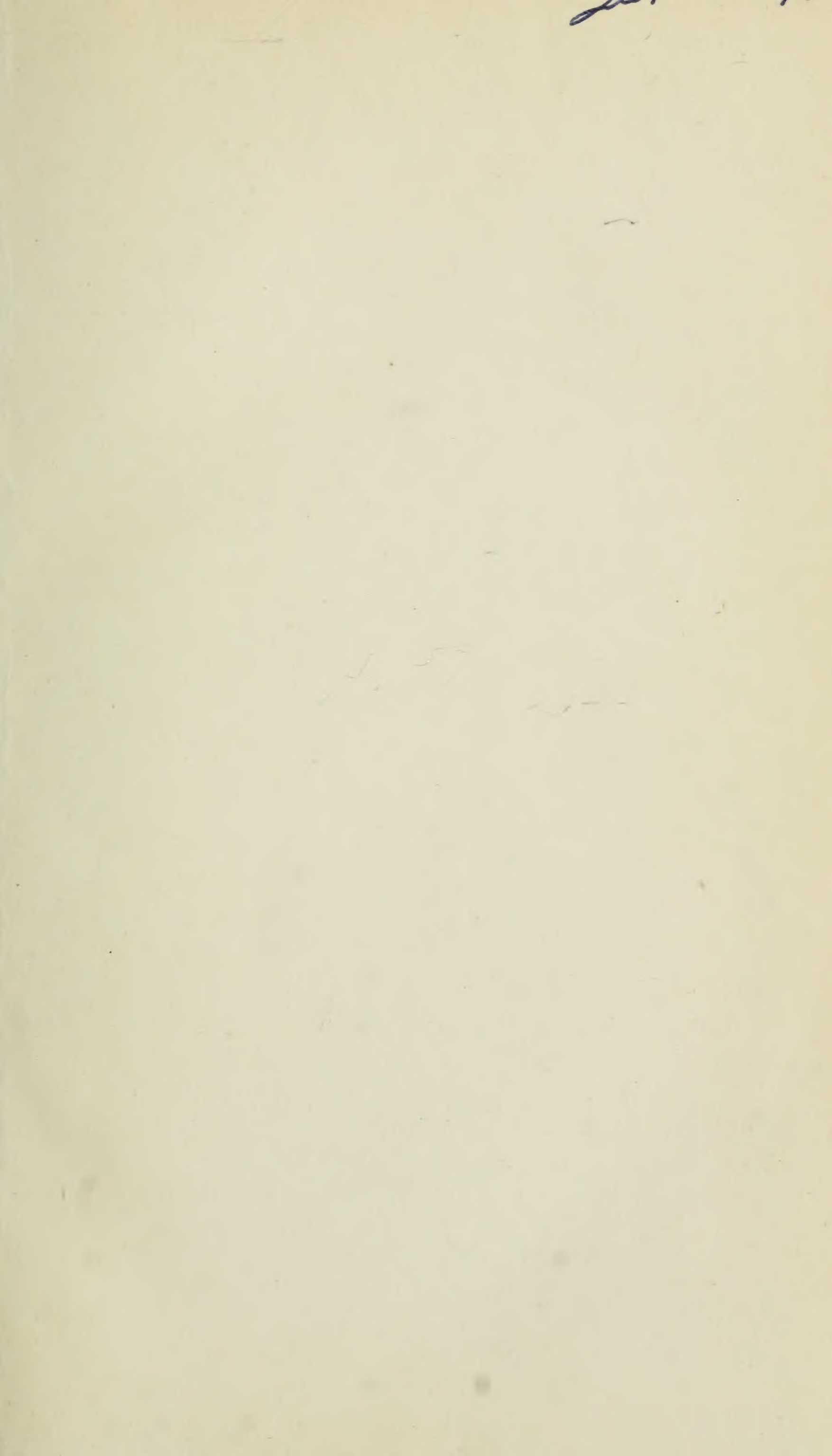




LES TYPES INTELLECTUELS

ESPRITS LOGIQUES

ET

ESPRITS FAUX



LES TYPES INTELLECTUELS

ESPRITS LOGIQUES

ET

ESPRITS FAUX

PAR

FR. PAULHAN

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1914

A MONSIEUR TH. RIBOT

DIRECTEUR DE LA REVUE PHILOSOPHIQUE

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Hommage d'affectueuse reconnaissance

AVERTISSEMENT

Ce livre est réimprimé sans changements notables, comme l'*Activité mentale* le fut récemment. Les fautes typographiques seules ont été rectifiées — autant qu'on a pu le faire — et quelques phrases trop boiteuses à peu près remises sur pied. Je crois devoir en prévenir le lecteur pour éviter quelques malentendus. Un critique, m'a-t-on dit, a exprimé sa surprise de me voir, dans l'*Activité mentale*, signaler comme tout récemment parus des ouvrages qui dataient de quelque vingt-cinq ans. C'est que le mien remontait à peu près à la même époque. Et s'il arrivait par hasard qu'on reconnût, dans l'*Activité mentale*, des théories, des idées, des expressions qu'on aurait déjà rencontrées ailleurs, je prie qu'on ne m'accuse pas d'imitation inconsciente ou volontaire, avant de s'être reporté à la date de la première

édition, qui est 1889 pour l'*Activité mentale* et 1896 pour ce volume-ci. Évidemment, si j'écrivais aujourd'hui ces deux livres, je les écrirais autrement, et même, çà et là, je les penserais autrement. Mais, en somme, je n'aurais pas de changements essentiels à y faire. Si j'ai, depuis vingt ans, développé, complété, mieux interprété, me semble-t-il, mes principales théories, c'est surtout ainsi que je les ai modifiées. Pour plusieurs raisons, il m'a paru préférable de leur conserver ici leur forme primitive.

Fr. P.

LES

TYPES INTELLECTUELS

INTRODUCTION

I

Chacun de nous ne se distingue pas moins des autres par la nature de son intelligence que par la forme de ses traits et les détails de son caractère. Pas plus que deux feuilles d'arbre, deux intelligences d'homme ne sont jamais rigoureusement égales et semblables. Et nos esprits ne diffèrent pas seulement du plus au moins, et, pour ainsi dire, par la quantité, par les dimensions, mais aussi, et plus profondément, par leur *forme* même, par les procédés habituels qu'ils emploient, par leurs diverses qualités, et par leur *matière*, je veux dire par la nature particulière des pensées et des images abstraites ou concrètes, auditives ou visuelles, qui se développent en eux et par eux.

Toutefois, à travers cette diversité, des ressemblances générales apparaissent, et certaines grandes classes d'intelligences s'ébauchent aisément, mais d'une manière

encore indistincte et vague. En pénétrant dans certains esprits, nous sommes frappés presque immédiatement par la ressemblance de leur allure, par les analogies de leur habitude. D'autres, au contraire, sont tout d'abord reconnus comme essentiellement différents. Hume et Stuart Mill, par exemple, sont visiblement des esprits de la même famille. Stuart Mill et Victor Hugo mettent, au contraire, en action, des facultés dont la différence, l'opposition même éclate aux yeux les moins exercés. Et pour marquer encore mieux le contraste, Kant, je suppose, et Madame Dubarry semblent si peu appartenir à la même famille intellectuelle que la simple association de leurs noms nous heurte et nous donne une impression de ridicule.

Il est donc possible de chercher et de trouver les bases d'une classification des types intellectuels, dont nous aurons tout à l'heure à déterminer le sens et la portée. Par l'étude des divers procédés de l'intelligence, des différentes qualités de l'esprit, des espèces diverses de faits intellectuels, par la constatation des effets de leur prédominance ou de leur défaut, je tâcherai de déterminer des catégories auxquelles il ne sera pas très malaisé de rattacher la plupart des esprits. Leurs combinaisons variées pourront donner, en outre, de nombreux cadres et permettre de déterminer des types plus concrets, en serrant toujours de plus près la vivante réalité que l'expérience nous impose.

Nous pouvons tout d'abord faire une remarque analogue à celle qui nous a servi pour l'étude des caractères, et d'égale portée. Lorsque nous cherchons, en effet, à juger une intelligence, à exprimer ses

qualités propres ou ses défauts, les mots qui s'offrent à nous désignent deux séries de faits nettement distincts. Ce qui nous frappe, c'est, d'un côté, la forme même de l'intelligence, le procédé, la manière dont l'esprit fonctionne, l'aspect particulier que prennent chez lui les associations des idées et des images, le mode selon lequel elles se font et se défont; c'est aussi, d'autre part, la matière même de l'intelligence, la nature des phénomènes qui la composent ou sur lesquels elle s'exerce, nature qui varie d'un esprit à l'autre, d'un philosophe à un musicien, ou d'un mathématicien à un peintre.

Si nous vantons l'esprit logique d'un penseur, c'est d'une qualité de la première espèce qu'il s'agit. Nous entendons que les idées de ce penseur s'associent systématiquement et rigoureusement, de telle sorte qu'il n'y ait aucune contradiction entre elles, et que les unes et les autres convergent vers un même ensemble de propositions cohérentes. L'association systématique est le mode selon lequel il appelle et groupe, plus ou moins facilement, ses pensées. Si nous disons d'une personne qu'elle est réfléchie, nous signifions que les croyances ne se forment pas en elle spontanément et brusquement, que les idées n'y sont pas livrées à elles-mêmes, abandonnées au jeu de leurs répulsions et de leurs attractions particulières, mais que l'esprit les éprouve au contraire, qu'il les met en contact avec les croyances déjà fixées, avec les enseignements de l'expérience ou les prédictions de la théorie, qu'il leur fait subir, avant de les laisser s'imposer, un arrêt qui lui permet de les juger. C'est donc encore ici d'un mode

d'association qu'il s'agit. Et si enfin nous nous permettons de déclarer « absurde » ou « incohérent » tel ou tel individu, c'est encore un jugement que nous portons sur la façon dont les idées s'appellent et s'associent en lui (on ne peut pas toujours dire ici : sur la façon dont il évoque et groupe ses idées) et nous voulons dire que les diverses pensées qui se succèdent dans sa conscience ne sont plus groupées selon aucune forme logique, qu'elles agissent chacune pour soi sans être soumises à une loi de finalité qui les unisse dans un ensemble vraiment un.

Mais si, d'autre part, nous admirons, je suppose, en Théophile Gautier, une imagination de peintre, nous apprécions ainsi non pas la loi selon laquelle ses idées s'associent, mais bien la nature même des idées et des images qui hantent son cerveau. Ce sont ici des images visuelles, des représentations de la forme et de la couleur qui naissent en abondance dans l'esprit, le dirigent et le dominent. Chez un autre nous remarquerons, au contraire, une prédominance d'images auditives, de représentations du son. Inversement nous constaterons que certaines personnes sont incapables de susciter une vision intérieure exacte et vive d'une figure aimée ou d'un paysage connu, d'autres ne pourront évoquer par le souvenir une phrase musicale, d'autres encore n'arriveront jamais à concevoir une idée abstraite. Ainsi c'est maintenant la matière de l'esprit qui nous intéresse, non la forme qu'elle prend. Et cette matière peut revêtir des formes très variées, comme les formes dont nous parlions tout à l'heure peuvent revêtir différentes matières. On peut apporter

beaucoup de logique dans la combinaison des images visuelles comme on peut énoncer des idées abstraites avec incohérence. Sans doute l'indépendance réciproque du contenu de l'esprit et des procédés qu'il emploie n'est pas absolue, cependant — et l'expérience nous le montre à chaque instant, — il s'en faut qu'une forme déterminée soit invariablement attachée à une espèce particulière de faits intellectuels.

Une bonne classification des types de l'intelligence implique ainsi la réduction aux formes de l'association mentale et à la prédominance ou au défaut des différentes sortes de phénomènes psychiques connus, toutes les qualités de l'esprit dont le développement peut constituer un type. L'ampleur de l'intelligence, la profondeur, la logique, la rectitude, la finesse, la subtilité sont du nombre, comme l'imagination pittoresque ou l'aptitude à trouver des rimes. Ce n'est pas sans difficulté que l'analyse, en les ramenant à leurs éléments essentiels, permet de les rapprocher, de les grouper, de les rattacher à quelques principes généraux. L'entreprise, cependant, ne m'a pas semblé irréalisable. La précision, par exemple, apparaît vite comme une forme, ou une condition, de la finalité bien développée, de l'association systématique parfaite. Elle implique à la fois la présence dans une conception, dans une idée, dans un raisonnement, de tous les éléments nécessaires, l'absence de tous les éléments superflus. La finesse est une forme particulière de l'association systématique, l'esprit fin est celui qui sait associer des idées qui n'ont que des points de contact presque imperceptibles, ou dont la liaison passe communément inaperçue, et sur-

tout (car l'autre qualité est aussi celle des esprits vigoureux et peut, en certains cas, déceler le génie) qui sait distinguer deux idées très rapprochées, et les employer différemment, qui possède le sens des nuances. La bizarrerie — un terme assez vague, d'ailleurs, comme beaucoup de ceux qui servent à qualifier l'esprit et que je prends ici dans son sens usuel, — pourra résulter de certaines formes peu communes d'association, et, en particulier, de celle qui, ne laissant apparaître que les termes extrêmes d'une série d'idées, semble rapprocher ainsi des pensées en apparence hétéroclites et que l'on sent toutefois n'être pas purement incohérentes. La rapidité de la pensée qui ne permet pas d'apercevoir les intermédiaires, l'habitude qui les supprime, peuvent donner à l'esprit une allure étrange. Mais la bizarrerie peut résulter aussi de la matière même sur laquelle travaille l'intelligence ou de la juxtaposition, de l'association de phénomènes dont les rapports sont mal appréciés, par exemple de la traduction de sentiments abstraits par des images visuelles, ou réciproquement. En analysant ainsi les diverses manières d'être qui peuvent caractériser une intelligence, ou bien en partant des éléments abstraits et concrets de l'esprit pour retrouver, par synthèse, ces caractéristiques diverses, je tâcherai de les ramener toutes, soit à des formes de l'association mentale, soit à la prédominance de tel ou tel ordre de perceptions, d'images ou d'idées, soit à la combinaison d'une forme définie de l'association avec une classe déterminée de phénomènes intellectuels. La nature de ces qualités serait ainsi établie avec précision et ces qualités mêmes,

ou leurs éléments essentiels, seraient rangées dans un ordre d'idées systématique et rattachées à la classification des esprits.

En général, la psychologie concrète s'est plus occupée des matériaux mêmes de l'intelligence que de la manière dont ils sont mis en œuvre. On n'a guère encore, à ma connaissance, tâché de déterminer avec précision les types intellectuels produits par les différents modes du fonctionnement de l'esprit. Je ne vois guère que l'étude bien connue de M. Janet sur les qualités de l'esprit qui rentre dans ce cadre avec quelques parties du livre de M. Ribot sur l'attention, un ou deux articles tout à fait récents, et, çà et là, peut-être, quelques pages de divers auteurs, littérateurs pour la plupart plutôt que psychologues. Les graphologues ont bien établi des divisions, marqué des groupes, indiqué des nuances, mais leur travail ne nous donne guère encore, pour ce qui concerne notre sujet, que d'utiles matériaux [1]. Au contraire, dans ces dernières années, des recherches fort intéressantes ont commencé à dégager les types constitués par la prédominance de tel ou tel genre d'image. Les travaux de Galton sur la « mental imagery » attirèrent d'abord l'attention. Puis des recherches, menées surtout par Charcot et l'école de la Salpêtrière, ont abouti, comme l'on sait, à la détermination des types visuel, auditif et moteur. Cela fut un progrès important mais après lequel il ne faut pas s'arrêter, et dont il convient de marquer la portée. Ces

1. Je dois signaler à part l'œuvre de M. Crépieux-Jamin qui a tant contribué à faire de la graphologie une étude scientifique et a distingué, avec raison, les intelligences par leur caractère d'infériorité et de supériorité.

trois types, comme on les entend communément, donnent surtout la prédominance des diverses formes de la parole intérieure, des diverses espèces d'images dont s'accompagne la pensée qui se parle. Mais ils ne constituent nullement des types intellectuels complets, et l'on ne peut, quoiqu'on l'ait essayé, fonder avec eux une classification satisfaisante des esprits. On sait aussi qu'il n'en faut pas trop généraliser la formule. Tel musicien qui, en tant que musicien, appartiendra au type auditif et sera caractérisé par la prédominance de l'imagination mélodique ou harmonique, sera peut-être un visuel ou un moteur par l'exercice de la parole intérieure.

Ces études sur la matière de l'intelligence sont d'ailleurs bien incomplètes encore, les images abstraites, par exemple, ont été trop longtemps méconnues et négligées par trop de psychologues. Les différentes formes des idées ne sont pas non plus très bien connues. Cependant de récentes recherches — parmi lesquelles il faut mentionner une étude de M. Ribot — ont jeté plus de jour sur les idées abstraites, sur les apparences diverses qu'elles revêtent selon l'esprit qui les conçoit, sur les supports plus concrets qui les étayent dans les intelligences où elles ne peuvent subsister par elles-mêmes. J'ai moi-même, il y a plusieurs années, essayé de montrer comment l'idée abstraite se dégage peu à peu de la gangue concrète qui l'enveloppe et la cache, et d'analyser les divers produits psychiques ainsi formés qui — je reviendrai sur ce point — peuvent devenir, par leur prédominance, des caractéristiques très nettes de types intellectuels.

Au reste, quelle que soit l'importance de cette détermination des types créés par la prédominance de telle qualité d'images ou d'idées, l'étude des types correspondant aux diverses formes de la pensée n'en est pas moins indispensable, et d'intérêt peut-être supérieur. A moins que la richesse de ses images visuelles ou auditives ne fasse d'un homme un génie créateur (et même en ce cas l'étude des images ne suffit pas à nous satisfaire), il importe sans doute plus, en théorie comme en pratique, de savoir s'il a l'intelligence juste ou fausse, fine ou grossière, crédule ou réfléchie, de déterminer sa manière de raisonner et de dire comment il arrange ses idées et comment il forme ses croyances, que de savoir s'il emploie de préférence, pour la parole intérieure ou pour la réflexion, les images auditives, visuelles ou motrices. Et par la combinaison de ces deux ordres de renseignements, on peut espérer établir des catégories nombreuses, suffisamment distinctes et systématiquement reliées les unes aux autres, et arriver par là à la reconstruction presque complète dans notre esprit et à la compréhension plus large de l'intelligence concrète et vivante des autres.

Si la considération des formes de l'esprit et de leur contenu a pu nous suffire dans l'étude des caractères, elle ne nous suffit plus dans l'étude de l'intelligence. C'est que le caractère comprend l'ensemble de la personnalité, et, à certains égards, l'intelligence elle-même. L'intelligence n'est qu'une partie de l'homme, et nous ne pouvons bien la connaître si nous ne connaissons pas ses rapports avec le reste de l'esprit, les désirs et les volitions. Nous ne pouvons nous conten-

ter, pour arriver à connaître le fonctionnement de l'intelligence et à déterminer les types intellectuels, de considérer l'intelligence en elle-même ; il faut aussi voir comment elle se comporte par rapport aux sentiments et aux passions. Et peut-être pourrons-nous trouver quelques lois générales qui expriment les rapports essentiels de l'intelligence avec les sentiments et la volonté, mais ce n'est pas là ce qui nous importe le plus. En fait, les rapports des tendances et des idées varient avec chaque individu, comme les rapports des idées entre elles, bien qu'elles soient soumises aussi à des lois abstraites générales et constantes, et ces variations caractérisent des types différents.

Sans doute leur étude semble plutôt, au premier abord, intéresser la psychologie du caractère, de la personnalité, bien plus que celle de l'intelligence. Cependant le fonctionnement de l'esprit, même dans les moments où il raisonne le plus froidement, n'est pas entièrement dégagé de toute influence passionnelle. On peut même demander s'il lui est possible de s'en dégager, et si cette question a un sens, si la diminution de l'influence d'un désir sur la marche des idées n'est pas due à la constitution de tendances nouvelles, plus spécialement intellectuelles, mais qui sont essentiellement, elles aussi, des désirs. En tout cas, l'esprit, lorsqu'il arrive à s'affranchir de certaines influences passionnelles, y arrive peu à peu et chaque esprit y parvient dans une mesure qui lui est personnelle et par un procédé qui est le sien. Les tendances intellectuelles mêmes, qui ont souvent une si grande

importance dans l'ensemble du caractère, n'ont pas la même allure chez tous, elles sont très calmes chez l'un, très ardentes chez l'autre et sans doute elles n'existent pas, elles ne se sont pas organisées à part chez un troisième en qui elles restent encore isolées et confondues avec les tendances organiques et sentimentales. Nous avons encore ici de nombreuses différenciations à établir, et plusieurs types à déterminer.

II

Pour établir un ensemble systématique de types intellectuels, nous avons donc trois séries convergentes à suivre.

Tout d'abord nous étudierons les rapports de l'intelligence et des passions, dont je viens d'indiquer l'importance. Ici la personnalité entière est engagée, nous verrons l'intelligence primitivement mêlée à toute la vie psychique, s'en séparer peu à peu, au moins partiellement, se constituer un domaine à part, devenir elle-même un centre de tendances, un objet de passions vivaces, puis, petit à petit et par les progrès successifs de la personnalité, revenir, dans une certaine mesure, à son état primitif, avec des changements, des arrêts et des retours nécessités par l'adaptation sociale de l'homme. A chaque étape de cette évolution, qui ne s'effectue pas toujours chez un même individu mais bien souvent dans un ensemble, et dont chaque stade est représenté par des êtres divers, correspond un type psychologique assez déterminé.

Nous aborderons ensuite l'intelligence considérée en elle-même et nous en étudierons en premier lieu les formes diverses. L'intelligence consistant essentiellement dans la systématisation, dans la coordination logique des idées, des images, des perceptions ou de leurs éléments, nous aurons à examiner tout d'abord les degrés mêmes de cette systématisation et la valeur de l'unité ainsi réalisée dans l'esprit par le fonctionnement de l'intelligence. Au plus haut degré nous trouvons cet état idéal de finalité parfaite où rien n'est discordant dans l'esprit, où toutes les idées, bien enchaînées, s'harmonisent en se fortifiant l'une l'autre. C'est le triomphe de la logique, réalisée instinctivement ou avec l'aide de la réflexion. Au degré le plus bas se placent les tâtonnements vagues du dément en qui des idées incohérentes s'agitent sans lien logique, sans ordre et sans fin commune. Entre ces deux extrémités de la série, on trouve tous les intermédiaires. Et, allant de l'une à l'autre, divers types sont caractérisés par une façon particulière de tendre vers l'harmonie supérieure et d'organiser le monde des idées. Ils nous montrent, soit l'arrêt qui accompagne la réflexion, soit le contraste qui en résulte souvent, et oscillent ainsi de la réflexion forte et consciente au scepticisme produit par l'impuissance de l'esprit ballotté entre deux croyances, sans pouvoir s'accrocher à aucune. Ils nous montrent encore une autre forme, un peu inférieure en soi, que donne la prédominance de l'association par contiguïté et ressemblance. Elle se réalise, entre autres, par les esprits en qui la mémoire passive, la faculté de reproduire une série de faits, de noms, de

dates, l'emporte sur la faculté de raisonner et de coordonner les idées. Des procédés plus particuliers, employés de préférence par divers esprits pour travailler sur les données de l'expérience et en tirer parti, nous fournissent de nouvelles caractéristiques. Nous en trouverons, par exemple, dans l'emploi plus habituel de l'analyse ou de la synthèse qui peuvent se ramener encore à des formes spéciales de la grande loi de l'esprit. Nous en trouverons encore dans l'inégal développement de la faculté d'invention. Nous tâcherons de ramener cette faculté à ses conditions psychologiques et d'expliquer par la variation de ces conditions la différence des esprits à cet égard.

La perfection relative de l'association systématique, de la cohérence logique, et les divers procédés qui servent à la réaliser donnent ainsi une série de types. Mais les différentes façons dont elle se réalise, c'est-à-dire les qualités de l'esprit, nous font voir encore des modes très divers de l'intelligence et fournissent de nouvelles caractéristiques qui viennent se joindre aux premières. Si les idées, si les associations qu'elles forment sont facilement modifiables, nous aurons un esprit souple ; si un homme associe les idées, d'habitude par leurs caractères essentiels, nous lui reconnaîtrons un esprit fort ou profond ; si c'est par leurs côtés superficiels, par des ressemblances de mots, s'il raccroche ainsi çà et là, et ramène à la lumière de l'intelligence des détails insignifiants, c'est un esprit frivole et léger. Si le nombre des idées, des images, des connaissances de tout genre qu'une intelligence peut réunir et utiliser est considérable, elle sera riche, forte, étendue

— mesquine, pauvre et petite dans le cas contraire. « L'étendue, dit M. Janet [1], a rapport à la diversité des matières ; la largeur à la différence des idées et des opinions. » L'esprit sera donc large qui pourra réaliser en lui et comprendre différentes théories, des systèmes opposés, des croyances contradictoires, au moins en apparence : il sera étroit s'il n'y sait arriver. Si ses systèmes d'idées sont bien nets, bien complets, bien débarrassés d'éléments étrangers, l'esprit sera net et précis ; il sera vague ou diffus s'il ne sait pas élaguer ses pensées, en retrancher les détails parasites, s'il ne peut réunir tous les éléments essentiels d'une idée, mais en laisse de côté sans y prendre garde.

Ces nouveaux types se rattachent visiblement aux premiers. Ces diverses formes de l'association logique ne sont évidemment pas, au point de vue de la logique même, d'égale valeur, et les réalisations qu'elles reçoivent de différents esprits varient également. Et ce qui en détermine la valeur, c'est précisément encore le degré de logique qu'elles donnent à l'esprit, et, pour ainsi dire, la quantité de systématisation dont elles sont le signe. Nous avons donc, jusqu'ici, sinon une série linéaire de types intellectuels, au moins une classification fondée, en somme, sur un seul principe.

Mais après avoir ainsi décomposé et recomposé, en les ramenant aux modes de l'association des idées, les différentes formes de l'intelligence, nous caractériserons encore les esprits par les matériaux qu'ils emploient et dont ils sont composés. Il en est chez qui la

1. *Des qualités de l'esprit*, Revue politique et littéraire, 1er mai 1880.

sensation domine à peu près toute l'intelligence, qui rêvent peu et ne réfléchissent pas. Les quelques idées qui les effleurent se rapportent à la sensation présente ou à quelque sensation prochaine ou à peine disparue. Chez d'autres, cette représentation du passé et de l'avenir prend plus de place et se complique de la représentation d'événements qui n'ont jamais eu de réalité et qui n'arriveront jamais. L'empire de l'imagination commence. Chez les uns, l'image concrète, sensorielle, prédomine, et les types formés par la prépondérance des images visuelles, auditives, tactiles ou motrices donneront ici d'importantes subdivisions. Les types les plus développés en ce sens comprendront des intelligences d'artistes, peintres, sculpteurs ou musiciens ; le reste, des amateurs ou des esprits ordinaires. Chez d'autres personnes, les images abstraites sont presque la seule forme de la rêverie. Chez d'autres encore, la vie intellectuelle consiste surtout dans le jeu des idées plus ou moins abstraites et plus ou moins dépouillées du cortège d'images qui les accompagne en général à leur première formation, ou que l'esprit leur accole (comme le mot et quelques représentations symboliques) pour leur donner plus de force et de solidité. Les diverses catégories d'esprits scientifiques, des naturalistes aux mathématiciens, des historiens aux philosophes, rentrent en général dans les cadres de cette dernière division. Quelles que soient, au reste, les différences qui les séparent entre elles et qui les distinguent toutes des premières, nous verrons que les divergences apparentes cachent bien souvent des aspirations semblables et des procédés

analogues. La vie se ressemble partout à elle-même.

Les types intellectuels sont ainsi distribués selon deux grandes séries, l'une montant de l'incohérence complète au système parfait, à l'harmonie absolue, l'autre partant de la sensation brute, pour traverser l'imagination et aboutir à l'idée abstraite complètement épurée. Ne serait-il pas possible de ramener à l'unité ces deux séries ? et comment? La prédominance de l'idée abstraite, par exemple, une forme supérieure de l'association mentale, un système plus voisin de la perfection en donnent-ils le moyen? On ne peut, certes, aller jusqu'à confondre les deux séries, ce serait commettre d'inévitables et singulières injustices, mais elles n'en sont pas moins deux applications d'un même principe, car, *toutes choses égales d'ailleurs* (c'est là une restriction nécessaire et importante puisque, en général, les choses ne sont pas égales), l'idée abstraite est bien le signe d'une activité intellectuelle plus pure que celle qui emploie des images concrètes, des représentations encore embarrassées des résidus de la perception.

Nos deux séries se combinent forcément. En effet, nos formes d'association ne peuvent exister qu'avec les idées ou les images auxquelles elles s'appliquent, et d'autre part les idées ou les images s'associent forcément selon quelque loi, à moins qu'elles ne restent incohérentes, ce qui est encore une forme prévue. Nous retrouverons donc les types concrets, individuels et vivants, par la combinaison de différents éléments de nos deux séries.

En même temps qu'elles nous donnent les types

intellectuels, ces séries nous permettent aussi, comme elles l'ont fait pour les caractères, d'en apprécier la valeur. De l'incohérence à la systématisation, la valeur de l'intelligence va sans cesse croissant, elle augmente de même (sous les réserves que j'ai indiquées) en partant de la sensation brute pour aboutir à l'idée abstraite et générale. L'idéal de l'intelligence — ceci deviendra plus clair quand nous aurons mieux défini ses formes et sa fonction — serait un système d'idées abstraites s'assimilant constamment les perceptions actuelles ou possibles et induites, c'est-à-dire les analysant et construisant avec leurs éléments de nouvelles synthèses qu'elles se subordonneraient ou s'associeraient. Nous obtiendrons en conséquence, non seulement une classification, mais encore une hiérarchie.

D'autre part, l'étude des formes diverses des rapports entre l'intelligence et les désirs ou passions nous donne aussi une hiérarchie. Et, dans celle-ci, les types sont classés non plus par rapport à la valeur spéciale de leur intelligence considérée en elle-même, mais par rapport à la valeur que donne à la personnalité entière la nature des relations établies entre un de ses éléments : l'intelligence, et son autre grand facteur : les tendances, les passions et les sentiments, ou, plus simplement, la nature des relations de ses diverses tendances, si l'intelligence peut être considérée comme l'une d'entre elles. La nouvelle série ainsi établie nous fournit donc un principe nouveau de classification et donne une hiérarchie, non plus seulement des intelligences, mais, à certains égards, des personnalités.

III

Je veux, maintenant, pour prévenir les malentendus, indiquer le sens et la portée de ma classification. D'abord, comme toutes les autres, elle reste approximative. Elle n'aspire, d'ailleurs, qu'à marquer les principales phases de deux progrès à peu près continus où des groupes naturels s'ébauchent sans se préciser absolument. Entre nos différents types la ligne de démarcation ne se peut tracer nettement. De plus, et ceci est plus important, nous ne déterminons guère que ce qu'on peut appeler des types *élémentaires*. Il nous faudra reconnaître le plus souvent, chez un même homme, des formes d'association différentes appliquées à des matériaux d'espèces diverses. Chez un savant, par exemple, nous trouverons plus d'une fois, à côté de systèmes d'idées scientifiques assez logiquement formés et de procédés méthodiques et réguliers, un esprit philosophique et littéraire peu développé, s'exerçant parfois au hasard et n'atteignant qu'un degré de logique et de coordination relativement faible. Dans un même esprit, des idées, des théories, des systèmes précis et vigoureux vivent très bien à côté de croyances mal venues, d'opinions informes et vagues.

Ainsi, dans bien des cas, en faisant l'analyse d'une intelligence, nous y retrouverons, malgré une certaine unité fréquente de l'allure générale, plusieurs types distincts. Parfois l'un d'eux y prédominera suffisamment pour permettre de la rattacher à l'une de nos subdivisions, mais ce ne sera là qu'une approximation,

et ce serait mutiler la réalité que de ne pas tenir compte des éléments étrangers au type principal s'ils ont quelque importance. Parfois aussi les divers types qu'un même individu réunit sont trop développés pour qu'on néglige même l'un d'entre eux, et ne laissent ranger exclusivement leur possesseur dans aucune catégorie.

A vrai dire, je ne saurais voir dans ce fait un défaut de la classification. Les synthèses individuelles ne sont pas l'objet de la science. Celle-ci ne doit rechercher que les lois et les formes abstraites et générales qui permettent de comprendre et d'expliquer les individualités, les faits particuliers. Elle classe et elle explique de son mieux les éléments des combinaisons infinies que la nature réalise et non ces combinaisons mêmes, à moins qu'une nouvelle loi générale, que des formes communes bien définies ne les expliquent ou ne les unissent. Si nous pouvions déterminer avec assez de précision, et expliquer par les lois universelles de l'esprit les modes généraux de l'intelligence et la nature des matériaux qu'elle emploie, de manière à comprendre parfaitement et à ramener à ces données tous les éléments des individus, notre but serait atteint. Les individus ne pourraient que devenir l'objet de monographies où l'on montrerait comment, et par quelles combinaisons spéciales et sous quelle forme concrète, les lois générales s'objectivent en eux.

Ceci suppose évidemment qu'il n'y a pas de groupes naturels d'esprits, que les hommes ne peuvent se ranger naturellement dans des cadres réguliers, qu'il n'y a pas, entre les lois abstraites et les individus, d'ensembles

d'esprits *intéressant la psychologie générale*, que l'on ne peut pas subdiviser l'humanité en espèces intellectuelles.

Je pense, en effet, qu'il en est ainsi. Sans doute on peut former d'une manière approximative des groupes qui semblent tout d'abord bien composés. On peut se proposer de faire la psychologie du poète, de l'avocat, du commerçant, etc., et tâcher de déterminer des « familles d'esprit ». Je vois à ce procédé deux inconvénients assez graves. D'abord les groupes que l'on forme laisseraient en dehors d'eux une grande partie de l'humanité, car beaucoup de personnes ne pourraient légitimement entrer dans l'un plutôt que dans l'autre, enfin et surtout on est amené à composer un groupe avec des individus qui n'ont pas de ressemblances réelles profondes, et à tenir compte de simples apparences beaucoup plus que de la réalité des choses. On s'expose ainsi à rester absolument superficiel si l'on ne considère que ce que les membres du groupe ont de commun, et à tomber dans d'inévitables erreurs si l'on cherche à préciser et à compliquer le type, à moins de faire continuellement des restrictions qui risquent d'enlever toute portée à la synthèse essayée. Si, par exemple, on essaye de déterminer le type intellectuel de l'industriel ou du poète, je ne vois vraiment pas avec quelles qualités mentales on le constituera. Et si j'essaye de me représenter divers esprits de poètes, je trouve que les apparences communes qu'on peut leur trouver sont des résultantes d'aptitudes tout à fait différentes et même opposées. Comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, on peut prendre deux poètes appar-

tenant à la même race, écrivant la même langue, vivant à la même époque, se rattachant, à quelques égards, à la même école poétique et se sentir fort embarrassé pour leur trouver des qualités, des tendances, des aspirations et des procédés communs. Prenez Alfred de Vigny et Théophile Gautier, prenez même si vous voulez Victor Hugo et Alfred de Musset et essayez de voir ce qui permet de les ranger dans une même famille d'esprits. Sans doute vous trouverez quelques rapprochements à faire, mais que d'oppositions aussi et que de différences, dans la façon de concevoir les idées, dans l'imagination, dans l'aptitude à trouver la rime, dans le sens du rythme, dans la richesse, la variété et la nature des images, dans le but poursuivi, dans les sentiments exprimés, enfin dans les formes de l'intelligence et dans ses matériaux habituels ! Ce qui reste de commun suffit-il pour constituer un groupe? Je ne le pense pas.

Le résultat serait le même si nous prenions une autre caractéristique. Au reste, je ne veux nullement dire que les recherches de ce genre soient vaines, elles m'intéressent et je les crois utiles, mais, à mon avis, elles ne regardent pas la psychologie générale. Sans doute on peut arriver à déterminer quelques conditions favorables à l'exécution de tel ou tel travail intellectuel, on peut aussi réunir quelques observations de personnalités ayant présenté ces conditions, on peut remarquer que l'exercice même du travail tend à développer les aptitudes particulières qui lui sont favorables, et l'on aura ainsi fait une monographie probablement curieuse et qui pourra être pratiquement utile, mais si

elle sert la science générale, ce sera indirectement, par les matériaux qu'elle lui apportera à débrouiller, par les manifestations concrètes de ses lois qu'elle lui montre. On n'aura étudié ainsi que des formes spéciales, non des généralités — et des formes spéciales qui, d'une part, ne peuvent, pour tant qu'on les multiplie, embrasser toute la réalité et qui, d'autre part, ne sauraient non plus suffire à désigner, avec une précision suffisante, une partie un peu considérable de l'humanité.

La psychologie des races offre un autre ensemble de groupes intellectuels. Certes, de récents travaux, parmi lesquels il faut citer ceux de M. Le Bon, ont montré son importance. Elle correspond sans nul doute à une réalité dont la connaissance sera d'un précieux intérêt, mais non à ce que nous cherchons ici. A qui demanderait comment on peut classer les types intellectuels, personne, je pense, ne s'aviserait de répondre : il faut les classer en Français, Anglais, Hindous, etc.

Mais, au contraire, il me semble que, comme elle peut montrer le sens et indiquer la nature exacte des types individuels, c'est notre classification générale qui peut donner la signification et préciser la valeur des types sociaux. Il y a là de grandes catégories empiriques, explicables par des raisons psychologiques, géographiques, économiques et surtout historiques, mais que la psychologie générale doit interpréter et qui ne peuvent, par elles-mêmes, fournir une classification rationnelle, exacte et précise.

Et ce qui précède suppose encore que, malgré une opinion actuellement en faveur, il n'y a pas de loi uni-

verselle de corrélation qui exprime l'association des différentes formes, des diverses qualités de l'intelligence. J'estime, en effet, qu'actuellement au moins il en est ainsi. Sans doute on voit s'ébaucher quelques corrélations psychiques dont il faudra tenir compte, mais elles ne se produisent guère que dans certaines parties de l'esprit; les lois qui les exprimeraient seraient surtout vraies pour les principaux groupes de faits intellectuels, considérés isolément, bien plus que pour l'ensemble de l'intelligence. Ce n'est pas que les différentes idées, les différentes habitudes intellectuelles restent sans aucune influence les unes sur les autres, mais leurs actions et les réactions qui les suivent ne sont généralement pas de nature à pouvoir s'exprimer par des formules assez spéciales pour différer des lois générales de la psychologie en même temps qu'assez générales pour constituer de véritables lois. Nous rencontrons, chez une personne, une habitude intellectuelle, nous lui connaissons telle idée ou telle opinion, nous n'avons pas toujours le droit d'en conclure qu'elle aura également telle autre habitude, telle autre idée, telle autre opinion qui nous paraît s'accorder avec la première. Il semblerait assez naturel, par exemple, assez « logique » qu'un homme, artiste, littérateur, homme politique, qui se distingue par la nouveauté, par la hardiesse, même par la fougue révolutionnaire des manifestations de son talent, soit un esprit très libre, ou du moins très indépendant à l'égard des vieilles croyances et porté à bien accueillir les nouveautés. Et cela ne se réalise pas toujours, il s'en faut. Delacroix, par exemple, était assez classique d'opinions.

Gros, qui innovait comme malgré lui, se montrait timide au point de laisser gêner son talent par les conseils de David. Léon Dumont, très ouvert aux nouveautés philosophiques, se montre absolument hostile à la musique de Wagner qu'il ne comprend pas et ne paraît pas pénétrer bien profondément les idées politiques qui commencent à grandir.

Ces faits sont communs et ne paraissent pas inexplicables. D'abord l'intelligence humaine n'est pas achevée, elle se forme chaque jour, et n'arrive encore qu'à des équilibres provisoires. Les diverses idées qui y germent, les théories qui s'y forment, les croyances qui s'y développent ne sont pas harmonisées. Chacune d'elles y jouit encore d'une vie en quelque sorte individuelle et jusqu'à un certain point indépendante. Chacune s'organise et croît sans avoir toujours égard à ses voisines; il en résulte des heurts, des déchirements intimes quand elles viennent à entrer directement en conflit, quand l'esprit, averti sur ce qui se passe en lui, veut rétablir l'harmonie compromise. La nuit d'angoisses intellectuelles qu'a racontée Jouffroy dans une page célèbre en est un exemple. Mais, souvent, l'esprit garde ses contradictions sans en souffrir et même sans s'en apercevoir. Et il y a une grande raison pour que la « loi de corrélation » ne puisse s'appliquer universellement, outre la paresse spontanée ou voulue, la gaucherie et l'imperméabilité de l'esprit. C'est que cette contradiction ou cette opposition des idées, des opinions, des habitudes de l'esprit, peut, — dans notre état imparfait, — être utile au but qu'il se propose. Nous sommes obligés de nous adapter à un monde très

divers et parfois nous ne savons trouver de meilleur moyen, pour y parvenir de notre mieux, que de nous contredire, souvent sans en avoir conscience. Il arrive aussi que les contradictions de la société en qui nous vivons retentissent fâcheusement sur notre esprit. Tant que l'enseignement des choses contredira l'enseignement de l'école ou de l'église, et même tant que l'idéal contredira le réel, il est à craindre que l'esprit de l'homme ne se contredise lui-même. Les infirmités de la société, comme l'incohérence relative de l'univers, viennent aggraver l'infirmité humaine, qui en est d'ailleurs à plusieurs égards la cause et l'effet. Et l'association systématique, l'essence même de la vie mentale, qui a donné aux lois de corrélation psychique la part de réalité qu'elles ont pu gagner, les empêche de s'étendre universellement, car elle n'agit pas seulement dans le jeu de l'intelligence, mais aussi par celui des tendances et des passions, — et celles-ci ont trop souvent besoin de l'incohérence des idées.

Aussi les faits de corrélation et de non-corrélation, soit dans les idées, soit dans les formes de l'intelligence, soit dans les goûts, sont-ils faciles à citer en abondance. Renan remarque quelque part que l'homme qui, sur un point, heurte les croyances florissantes et les habitudes en vigueur chez des contemporains, doit racheter cette opposition en se conformant pour le reste aux coutumes établies. C'est une bonne condition de succès. Et lui-même se donne comme exemple à ce sujet et nous dit ce qu'il a gardé de la façon d'agir, de sentir et de penser du prêtre qu'il a failli devenir. Spencer, inversement, fait remarquer, dans un de ses

articles, que les novateurs politiques, les indépendants et leurs amis se signalent d'ordinaire par leur désobéissance à la mode en ce qui regarde le costume et les manières. Ce désaccord, et les restrictions qu'il impose à l'une et à l'autre idée, on pourrait les retrouver bien souvent. Les lois de corrélation psychique ne se sont pas encore pleinement réalisées, elles expriment surtout une tendance.

Au reste, se réaliseraient-elles complètement, rien ne nous permettrait d'affirmer que, dans l'état idéal qu'on peut rêver pour elles et qui n'arrivera peut-être jamais, l'espèce humaine se décomposerait en variétés psychiques bien nettes coexistant au sein d'une même société. La division du travail pourrait s'accomplir par d'autres procédés. En tout cas ces variétés n'existent pas régulièrement aujourd'hui. Il faut donc nous borner tout d'abord à déterminer des types abstraits, à rechercher les qualités générales de l'esprit dont la prédominance absolue constituerait des types très nets mais sans réalité, dont l'existence et la prédominance relative nous permettent de comprendre les intelligences concrètes et vivantes et de les rapporter, de notre mieux, à diverses variétés intellectuelles.

Ensuite nous pourrons indiquer les types synthétiques généraux qui se réalisent le plus fréquemment, étudier quelques familles d'esprits plus compliquées et moins précises à la fois, voir si l'on peut distribuer approximativement l'humanité entre quelques groupes d'apparence grossièrement analogue.

Dans tous les cas, l'étude des diverses formes de l'esprit conserve, outre sa valeur scientifique propre,

une réelle importance. Peut-être l'étude psychologique des races, qui lui rendra des services, pourra-t-elle aussi profiter d'elle. M. Le Bon, on le sait, proposait récemment, dans un intéressant travail, de fonder la classification des races sur des caractères psychologiques [1]. D'autre part, la pédagogie et tous les arts qu'intéresse la culture de l'intelligence peuvent profiter de recherches qui doivent permettre de mieux comprendre les différences des esprits et, par suite, d'employer des moyens plus spéciaux, et d'autant plus efficaces d'agir sur chacun. Sans doute notre éducation en commun résoudra difficilement le problème d'appliquer à chaque enfant une méthode assez spécialisée, mais ne pouvoir faire tout n'est pas une raison de ne pas faire ce que l'on peut. Les efforts individuels, comme aussi les tentatives sociales, pourraient s'améliorer par une détermination satisfaisante des types intellectuels.

Enfin l'examen de ces types nous sera, je l'espère, une occasion d'étudier de plus près le mécanisme même de l'intelligence et ses principaux rouages. De même qu'en analysant les caractères nous avons dû analyser les passions, ici nous aurons à regarder de près les phénomènes intellectuels et les procédés de l'esprit qu'il nous faudra connaître et comprendre avant de trouver en eux les éléments caractéristiques de nos types. Nous aurons, de plus, à trouver dans la psychologie des intelligences une nouvelle réalisation des

1. On trouvera une étude, faite en un sens différent, de la psychologie des peuples dans l'*Histoire considérée comme science*, de M. Lacombe.

grandes lois que j'ai d'abord étudiées dans la psychologie abstraite, que j'ai retrouvées ensuite dans la psychologie des caractères. Et peut-être aussi de ce travail, et de l'examen des rapports de l'intelligence et des sentiments, c'est-à-dire du rôle de l'intelligence dans la personnalité humaine, ressortira-t-il une conception de l'intelligence qui intéresse non seulement la psychologie mais aussi la philosophie générale. Les divers types intellectuels représentent, en somme, les diverses manières par lesquelles l'homme réalise le monde en son esprit, le pense et le transforme idéalement pour arriver à le transformer en réalité, à faire de lui un instrument et comme un appendice, un élément inférieur du système social. Et cela intéresse certes notre conception de l'homme, de la société et du monde.

LIVRE I

L'INTELLIGENCE ET LES SENTIMENTS

INTRODUCTION

La constitution de l'intelligence, comme partie distincte de l'activité de l'esprit, nous donne notre première série de types psychiques. Il s'agit ici de l'intelligence non pas considérée dans ses éléments ou dans ses formes spéciales, mais prise comme un tout et envisagée dans ses rapports avec le reste de la vie mentale, et de la vie en général.

Une observation, même superficielle, de quelques personnes, surtout si nous les prenons dans des fonctions sociales variées, nous montre immédiatement entre elles des différences essentielles. Chez quelques-unes, l'intelligence n'a pour ainsi dire pas de vie propre, elle n'est qu'un moyen vital. Entièrement absorbée par les exigences du métier ou par les mille petits soucis de la vie, elle ne se déploie jamais librement, ne s'exerce pas pour elle-même. Elle a une apparence

générique, plutôt qu'individuelle. Sans doute la personnalité de l'individu s'y marque toujours, et jusque dans le plus petit détail par le *comment* des actes intellectuels, par la qualité des images, par la logique plus ou moins rigoureuse, par la vivacité plus ou moins grande, mais l'ensemble ne change pas sensiblement d'apparence. Chez l'un comme chez l'autre, l'intelligence ne se dégage pas de la vie pratique et sociale, les idées sont absolument dirigées par les désirs, les tendances, les habitudes actives, et ne s'en peuvent séparer. Ces personnes ne pensent que pour agir. Elles exercent leur métier d'une façon plus ou moins adroite et plus ou moins subtile, elles mettent au service de leurs passions plus ou moins d'astuce ou de clairvoyance, elles peuvent se servir pour arriver à leur but d'images visuelles ou d'idées abstraites, elles n'en appartiennent pas moins au même type en ce que chez elles c'est la tendance active ou affective qui domine et dirige l'exercice de l'intelligence : elles ne pensent pas pour penser.

Chez d'autres, au contraire, c'est la pensée qui est le but essentiel de l'exercice de l'intelligence. Ici l'ordre des fins est retourné. L'action même et le désir, s'ils n'ont pas pour seul office de susciter des idées, y concourent au moins bien souvent. La pensée n'est nullement enchaînée à tel résultat pratique qu'elle doit amener, au contraire le désir et l'action sont employés à lui permettre de se développer dans les meilleures conditions possibles. Elle est libre, d'une manière toute relative sans doute, et je veux dire par là qu'elle trouve en elle-même, si nous ne considérons

que l'individu, sa propre raison d'être, qu'elle est la fin qui dirige l'esprit et vers laquelle convergent les autres activités. Spinoza, Taine, appartiennent à ce type, ils n'ont pas pensé pour vivre, ils ont vécu pour penser. Mais tous les « intellectuels » ne s'élèvent pas à leur hauteur. Appartenir à leur type ne garantit ni le génie, ni le talent, ni même une intelligence supérieure. De purs nigauds, que je pourrais citer, s'y rattacheraient fort légitimement.

Entre les intellectuels purs et les actifs ou les sensibles chez qui l'intelligence est entièrement subordonnée aux tendances, bien des transitions s'échelonnent. Ces types divers sont, en somme, les réponses diverses données par la réalité à la question si discutée : quels sont les rapports de l'intelligence et des passions? ou bien : quel est le rôle de l'intelligence dans la vie de l'individu [1] ?

Ces réponses, on le prévoit, sont complexes et nous aurons à voir quelle conclusion générale on en peut tirer. A première vue nous trouvons que l'intelligence, par rapport aux tendances, vitales ou autres, est tantôt subordonnée, tantôt dominatrice, tantôt elle existe comme pouvoir indépendant, non subordonné, tantôt le fait intellectuel semble être simplement une phase d'un processus qui l'englobe et qu'il ne domine pas, un moyen en vue d'un acte dont il prépare ou rend possible la réalisation.

1. Je dis : de l'individu. Si nous examinions la question au point de vue social, la réponse pourrait être tout à fait différente. Au reste, l'occasion se présentera de revenir sur ce sujet très important au point de vue philosophique.

L'étude de ces divers types intéresse certes la science du caractère, ce n'est pas à ce point de vue que nous la traiterons ici[1]. Je m'attacherai surtout à montrer la constitution progressive de l'intelligence, à suivre ses modifications, à faire voir comment le groupe des faits intellectuels se forme peu à peu, se sépare des autres phénomènes psychologiques, et, de province subordonnée, devient une sorte de royaume dans la confédération de nos facultés, et parfois obtient à son tour l'hégémonie, puis par quels intermédiaires une nouvelle fusion s'opère et ramène, dans une harmonie supérieure, quelques-uns des traits du premier état.

Cette question est, à certains égards, tout à fait essentielle pour la psychologie de la pensée, et l'on pourrait soutenir, sans trop de paradoxe, que le mot intelligence a deux sens différents selon qu'il s'applique à celui chez qui l'exercice de la pensée s'est débarrassé de l'influence des passions et des tendances, et devient à lui-même son principal but, ou à celui qui n'a des idées, qui ne pense ou n'imagine que dans la stricte mesure nécessaire à la continuation de sa vie et à la satisfaction de ses désirs.

De même que nous verrons plus tard l'idée se désincarner pour ainsi dire, se séparer de la sensation et de l'image, nous allons à présent voir l'intelligence sortir de l'existence animale et de la vie du désir, se dégager de la volonté et de l'impulsion en même temps que de l'influence directe du monde extérieur et arriver plus

1. Voir *les Caractères*, 2e partie.

tard à se les subordonner. Un monde nouveau naît et se développe ainsi, et se forme dans l'individu par la combinaison d'éléments détachés des tendances, des actes primitifs, par des réactions diverses, par la réflexion, par les interférences des désirs mêmes, et diversement organisés ensuite en systèmes d'aspect très varié. Nous devrons reconnaître sa signification et son but.

Comme différentes personnes réalisent des phases différentes de cette évolution de l'intelligence, l'étude des types concrets s'associe forcément à l'étude de la psychologie abstraite, et nous grouperons les individus en diverses classes qui correspondent aux phases de l'évolution de l'intelligence se dégageant des passions et des actes. Les individus nous apparaissent ici, de même qu'ailleurs, comme des moments d'un processus général qui les dépasse.

CHAPITRE PREMIER

LES FORMES NON DIFFÉRENCIÉES DE L'INTELLIGENCE ET LES TYPES QUI LEUR CORRESPONDENT

Les formes d'esprit les plus imparfaites en un sens sont celles où l'intelligence est le moins différenciée. Les idées et les images ici ne sont que l'expression du caractère ou des nécessités pratiques de la vie, elles sont entièrement subordonnées aux désirs, aux passions, aux habitudes. On ne les voit pas se dégager et s'engager en des combinaisons imaginatives ou idéales sans but précis.

Si elles expriment les tendances et les passions, c'est qu'elles en sont un élément. Les idées et les images sont, lorsqu'elles paraissent isolées, un moment de la tendance. Elles naissent dans l'esprit quand la tendance n'est pas satisfaite, mais n'est pas encore assez vive ou n'est plus assez contrariée pour éveiller une vive émotion, un désir conscient, pour produire ce trouble spécial qui distingue l'émotion, le phéno-

mène affectif, du phénomène purement intellectuel et que j'ai étudié plus longuement dans un autre travail[1]. Non seulement, en ce cas, l'idée indique la tendance, mais elle sert à la réaliser.

L'idée ou l'image peut être ainsi la traduction, dans la conscience d'un désir encore faible et mal connu, ou, au contraire, déjà relativement organisé. Un vague appétit, dont on n'aura pas conscience, fera penser à l'heure du dîner, à la table servie, suscitera des images de mets préférés. L'éveil de l'amour, encore incompris, fera naître des séries d'images dont la signification précise passera inaperçue. L'idée ou l'image est ici la partie visible, la principale partie visible au moins, car il est bien rare, si même cela arrive, qu'elle ne s'accompagne pas de quelque impression affective, d'un travail profond qui se produit dans l'esprit. Souvent aussi le rôle de l'idée est quelque peu différent, il est secondaire et suit l'éveil du sentiment. C'est la tendance consciente qui l'éveille, par association systématique, et parce que l'idée est une des conditions de son succès. L'idée, encore ici, a pour office de provoquer, de préparer cette satisfaction. Elle est, à la fois, le signe et le remède du manque d'harmonie que décèle la tendance non encore assouvie. Si nous désirons vivement un plaisir, nous penserons vivement à tous les moyens de nous le procurer, mais même sans que nous nous y efforcions, les idées de ces moyens, les images propres à nous les suggérer se pressent dans notre intelligence. Sans doute il y a quelquefois des

1. Voir *Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. Essai de psychologie générale* (Paris, F. Alcan, 1887).

erreurs et des confusions, l'idée ou l'image qui se présente n'est pas celle qui convenait le mieux à la tendance. Le mécanisme n'en est pas moins essentiellement le même, dans tous les cas où l'idée est sous la dépendance de la tendance, à l'égard de qui elle reste un indice, un accessoire, un élément, et un moyen de réalisation.

Normalement, d'ailleurs, l'idée ou l'image escortent presque toujours la tendance qui n'est pas purement organique. On ne conçoit guère une passion qui ne se précède et ne s'accompagne de l'idée de son but, de la représentation des moyens qui y conduiront, des circonstances diverses qui préparent ou qui suivent les succès ou les échecs, des mille événements qui se rapportent à elle. Les phénomènes intellectuels et émotifs sont si intimement mêlés dans le fonctionnement de la tendance qu'on ne peut les distinguer absolument les uns des autres. Il nous suffit d'ailleurs de remarquer que, dans le type dont nous nous occupons à présent, ils forment les uns et les autres un tout qui les dépasse et par rapport auquel ils ne sont que des éléments qui n'ont point en eux-mêmes leur signification et leur but.

La satisfaction périodique d'une tendance élémentaire, du besoin de manger, par exemple, nous indique bien aisément les rapports divers des faits intellectuels et des émotions en montrant leur subordination par rapport à la tendance. Nous voyons clairement, surtout lorsque des difficultés quelconques compliquent un peu le jeu de la tendance, — en voyage, par exemple, un jour de foule, — les impressions, les petites émotions,

les images, les idées, les combinaisons et les raisonnements s'amalgamer, s'unir pour arriver à satisfaire le désir. On ne pense pas alors pour penser, on ne réfléchit pas pour le plaisir de la réflexion, on n'imagine pas pour jouir des images suscitées, on ne raisonne pas pour l'amour de la logique, tout a un but pratique, l'intelligence est essentiellement subordonnée, et les faits intellectuels eux-mêmes ne se dégagent pas des faits affectifs et des émotions, ils leur sont intimement unis.

Il ne manque pas de gens chez qui ce mode de penser domine à peu près exclusivement. Bien des personnes n'ont pas, à proprement parler, de vie intellectuelle, elles ne se servent de leur intelligence que pour arriver à quelque fin, et chez elles l'exercice de la pensée est toujours subordonné. Elles n'imaginent guère, elles ne réfléchissent pas sans but pratique.

Non seulement leur intelligence n'a pas sa fin en elle-même, mais elle n'a même pas d'existence propre quoique subordonnée. Les images, les idées ne forment pas des groupes nets, des séries bien enchaînées, comme chez le mathématicien qui résout un problème ou chez le rêveur qui combine les images inspirées par sa fantaisie. Elles ne se dégagent pas des tendances, elles sont toujours mêlées aux phénomènes affectifs, elles se groupent autour d'un sentiment plutôt qu'autour d'une idée. Il semble que le phénomène intellectuel reste impuissant par lui-même, et tant qu'il n'est pas associé à quelque désir plus ou moins vif qui lui prête sa force et pour lequel il travaille. A chaque instant l'idée évoquée par le désir naît, agit et disparaît dès

qu'elle n'est plus utile, sans devenir, à moins que le désir ne l'exige, le point de départ d'une chaîne de pensées et de raisonnements.

Le type que je décris est, à vrai dire, un type très normal. Il indique un accord non point parfait, mais suffisant, entre les désirs et les conditions d'existence, et une harmonie moyenne de l'ensemble de la personnalité. Mais il a aussi une signification différente et moins favorable, et il indique, en ce cas, l'impuissance de l'esprit à comprendre le désaccord dont il souffre et à combiner les moyens de le faire cesser. Telle est sa nature en le considérant dans l'individu seulement. Au point de vue social il dénote une personnalité en assez bon accord avec son milieu ou chez qui du moins l'esprit ne pent réfléchir le désaccord s'il est réel. Quiconque ne pense pas autrement que pour l'action plus ou moins immédiate — si cet état d'esprit n'est pas un résultat passager de circonstances qui accablent ou dépriment l'esprit — est généralement, et à des degrés divers, un satisfait. Inversement quiconque pense, quiconque vit d'une vie intellectuelle est, essentiellement, et pour quelque raison, un mécontent, je dirai presque un opposant. Le satisfait n'a pas à penser, et l'intelligence, en tant surtout qu'elle se constitue à part, est le résultat d'une opposition générale — et elle doit logiquement s'associer avec un esprit mécontent de la réalité. Il n'en est pas toujours ainsi, au moins en apparence, mais d'un côté cette apparence masque une réalité qui ne lui ressemble pas forcément, et, de l'autre, nous savons assez que l'homme n'est pas immuablement logique.

Au reste, les fragments d'idée, qui éclosent chez le plus optimiste et le plus routinier, indiquent assez que nos fonctions sociales les plus humbles sont déjà des causes de quelque trouble, leur accomplissement parfait n'exciterait pas plus notre esprit que nos fonctions organiques, et nous ne penserions pas plus à nous nourrir ou à continuer l'espèce que nous ne pensons à respirer, si la société était arrivée à l'automatisme du corps. Le cas où le mélange des idées et des sentiments dénoterait une organisation exceptionnellement élevée serait celui où cette organisation ferait partie d'un ensemble social et cosmique à peu près parfait, et ces phénomènes disparaîtraient même dans un monde plus élevé encore, où des tendances parfaites — si le mot n'implique pas contradiction — se satisferaient parfaitement.

Ce n'est pas le cas pour nous. Aussi est-ce surtout, non pas toujours chez les inférieurs, mais aussi chez les humbles que nous trouvons le type de l'indifférentiation et de la subordination de la pensée. Est-il besoin de dire qu'ils sont très dissemblables au point de vue de la valeur morale ? Cette valeur dépend, en effet, de la nature de leurs goûts et de leurs habitudes, bien plus que des rapports de leurs phénomènes intellectuels et de leurs phénomènes affectifs. On en trouve certainement dans tous les rangs de la société et dans bien des fonctions sociales, quoique certaines d'entre elles exigent de ceux qui les remplissent, et surtout de ceux qui veulent y parvenir, un développement intellectuel qui, s'il n'affranchit pas l'intelligence, lui donne au moins une existence propre, et les range dans

la catégorie de types que nous examinerons après celle-ci.

Ceux chez qui l'intelligence s'ébauche à peine et reste la servante de l'instinct sont très nombreux. Nous mettons parmi eux tous les hommes dont la pensée se rattache à un but pratique immédiat, à une habitude, à la satisfaction des tendances organiques ou de quelque sentiment, de quelque passion, tous ceux qui pensent « au jour le jour » sans s'abstraire des soucis quotidiens, sans les traiter autrement que par des efforts brièvement raisonnés et des actes imaginés sous la pression du désir. Nous en connaissons, nous en avons vu un grand nombre qui ne pensent guère qu'à leur métier, à leurs repas quotidiens, à leurs distractions journalières, et parfois à la satisfaction de quelque désir intermittent, de quelque passion plus ou moins durable. Quel que soit ce métier, quelles que soient ces distractions, quels que soient ces désirs ou ces passions, le type est sensiblement le même, si la dose d'intelligence qu'il faut pour s'y adonner ne suppose pas une organisation plus spéciale de l'esprit. Les uns se contenteront de boire, de fumer, de manger et de se promener, d'autres exerceront une profession et seront absorbés par elle, etc.

Aussi est-il évident que, si ces personnes diffèrent au point de vue moral, elles ne se ressemblent pas beaucoup non plus quant à la valeur intellectuelle. Il faudrait se garder de croire que, pour ne pas être intellectuelles, elles ne sont pas, forcément, « intelligentes ». Assurément le plus grand nombre d'entre elles, comme le plus grand nombre des « intellectuels », ne dépasse pas

la médiocrité, mais il s'en trouve de bien douées qui ont l'esprit net et précis, une grande logique pratique et même parfois un véritable génie inventif.

Il est des gens aussi qui présentent accidentellement le type de l'indifférencié, ce sont les circonstances de leur vie, plus que leur nature propre, qui le leur ont imposé. Leur esprit a manqué d'initiative et n'a pas su se former et s'affranchir, mais si leur éducation avait été suffisamment poussée, si les nécessités de l'existence les avaient moins pressés, ils auraient pu, comme d'autres, devenir de médiocres intellectuels.

Au plus bas degré de notre échelle sont les imbéciles simples, les stupides qui se laissent vivre et n'ont d'idées que ce qu'il en faut pour satisfaire à des désirs peu compliqués [1]. Mais si l'on remonte un peu, on arrive assez vite à des types assez élevés. Les mieux adaptés sont les équilibrés, qui ne pensent pas pour penser, mais qui mettent, au service de leurs désirs, de leurs tendances, de leurs fonctions, un sens droit et un instinct assez sûr. On les rencontre un peu partout. D'autres, au contraire, si simple que soit leur intelligence, l'ont tout de même mal équilibrée et passablement incohérente. Ils ont l'esprit maladroit comme d'autres ont le corps. Pour peu que les conditions de leur vie se compliquent ou même changent simplement, ils ne s'y peuvent plus adapter, non seulement ils n'inventent pas, mais ils imitent mal et ne savent pas toujours profiter convenablement de l'expérience des autres.

1. Chez le véritable idiot, c'est « toujours la sensation, le besoin qui éveillent l'idée ». Paul Sollier, *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*. Paris, F. Alcan.

Nous retrouverons plus loin les types de l'équilibré et de l'incohérent, de l'esprit inventif et du routinier. J'indique seulement ici quelques-unes des réalisations du type de l'indifférencié par son association naturelle avec d'autres formes de l'intelligence. Il est bien évident encore que nos indifférenciés peuvent être non seulement logiques ou illogiques, mais qu'ils peuvent également montrer plus ou moins de finesse ou de précision et de plus se représenter les objets d'une manière plus ou moins concrète, ou bien, au contraire, faire preuve de quelque aptitude pour les idées abstraites.

C'est dire qu'une grande variété de types peut se combiner avec le type indifférencié. Tous ces types ne présentent pas d'égales chances de réalisation. En fait, le type indifférencié, dans nos conditions ordinaires d'existence, paraît s'accommoder surtout — et sauf les exceptions — des formes inférieures de l'intelligence. La simplicité des tendances, la pauvreté des idées, leur peu de complexité et de mobilité, la prédominance des sensations sur les idées et les images, et des images sur les idées lui sont évidemment favorables. Au contraire, la fertilité de l'esprit, sa souplesse, l'aptitude à généraliser et à abstraire, même la complication des tendances et des désirs tendent à le transformer et à le faire disparaître. Cette évolution va nous donner d'autres types que nous allons étudier.

CHAPITRE II

LA CONSTITUTION DE L'INTELLIGENCE EN FORCE INDÉPENDANTE ET LES TYPES QUI Y CORRESPONDENT

I

Des causes très diverses tendent à faire passer l'intelligence de son état d'indifférenciation et de subordination à un état d'indépendance relative.

Ce passage est d'ailleurs un cas particulier d'un fait très général, d'une forme de changement dont bien d'autres exemples sont suffisamment connus. La systématisation progressive s'opère ici par deux procédés très fréquents : celui de la formation de plusieurs systèmes distincts et bien coordonnés par le développement d'éléments primitivement amalgamés en un seul tout, et celui qui fait une fin de ce qui était auparavant un moyen. Ces deux procédés sont connexes et, à certains égards, se confondent. C'est précisément parce que l'intelligence arrive à se constituer en système séparé, dans une certaine mesure, des sentiments et des passions, qu'elle peut commencer à trouver sa

fin en elle-même et à ne plus être un simple moyen à l'égard de ces passions et de ces tendances.

Ce procédé qui érige un moyen en fin relative joue dans l'évolution humaine un rôle pour ainsi dire universel et dont on n'a pas assez dégagé l'importance. Il complète le procédé contraire, aussi fréquent et d'importance générale peut-être supérieure encore, par lequel des systèmes relativement indépendants se subordonnent ou se coordonnent à d'autres et deviennent ainsi, à certains égards, des moyens au lieu de rester des sortes de « fin en soi ». Peut-être n'est-il pas inutile d'en préciser un peu le sens. Les mots fin et moyen ne sauraient avoir pour nous qu'une signification toute relative. Quoi qu'on en ait dit, nous ne connaissons pas de « fin en soi » en dehors peut-être d'une forme abstraite dont je n'ai pas à parler ici. Chaque chose, chaque être est relativement, et à divers égards, moyen et fin, selon les autres êtres par rapport à qui nous le considérons. Un cheval est une fin par rapport au foin qu'il mange, il est un moyen par rapport au cavalier qui le monte. Il y a ainsi une échelle des fins, échelle très compliquée et dont l'étude, un peu négligée, serait d'ailleurs indispensable. Quand une chose, comme l'intelligence, par exemple, devient une fin au lieu de rester un moyen, cela veut dire simplement qu'elle s'élève dans l'échelle des fins, et que cessant d'être moyen par rapport aux désirs ou aux tendances de l'individu, devenant même une fin par rapport à certaines d'entre elles, elle reste cependant un moyen par rapport à une fin plus haute, par rapport à l'évolution humaine.

Pour que l'intelligence devienne ainsi une force relativement indépendante des tendances organiques et des sentiments, également capable de les servir ou de leur résister, pour qu'elle devienne, ce qui revient au même, le centre d'une tendance spéciale, il faut d'abord qu'elle acquière une existence propre, c'est-à-dire que les idées, que les images, que les raisonnements puissent se détacher des tendances et des actes auxquels ils sont naturellement liés, pour former des systèmes spéciaux et s'organiser en un ensemble.

L'exercice des sens tend déjà à isoler les sensations et les images qui en dérivent, des tendances et des désirs. Chez le nouveau-né qui n'a guère d'autre activité que quelques mouvements réflexes et la succion du mamelon, sans doute les perceptions sont intimement unies aux vagues besoins de l'organisme, mais le nouveau-né possède déjà les conditions d'un développement supérieur, et peu à peu les perceptions sont éprouvées sans que toujours un désir naisse et puisse s'en servir. Les images, les idées sont aussi fréquemment distraites de leur entourage ordinaire et naturel, des désirs, des passions auxquelles elles sont associées. Des causes physiques en excitant le cerveau, des causes morales en ravivant le souvenir peuvent les faire réapparaître à des moments où le désir sommeille Sans doute elles tendent à entraîner avec elles tout le cortège qui les accompagne d'ordinaire, mais les impressions et les désirs qui leur sont généralement associés peuvent subir une action d'arrêt, disparaître ou rester au second plan — surtout si les conditions principales du désir font défaut à ce moment-là. L'idée

acquiert ainsi une certaine tendance à exister par elle-même, seule, sans être subordonnée aux désirs, sans être associée étroitement aux autres idées dont le désir avait aussi besoin. En même temps qu'elle se dégage de ses premières associations, elle devient prête à en contracter d'autres, et ses affinités naturelles vont déterminer sa combinaison avec d'autres idées, d'autres images, devenues flottantes comme elle et dégagées des désirs actifs. Elle peut aussi, cela va sans dire, aider à satisfaire des désirs nouveaux.

Aussi longtemps que l'idée d'une pêche est associée étroitement chez l'enfant au plaisir de la manger, la perception, l'image, l'idée sont étroitement subordonnées à la tendance organique (sur laquelle elles agissent de leur côté, et qu'elles spécialisent en y entrant comme partie intégrante), puis un jour l'image de la pêche revient au moment où l'appétit est calmé, ou bien l'enfant voit des pêches sur l'arbre[1]. A partir de ce moment, l'image de la pêche, tout en restant associée aux fonctions nutritives, aux sentiments de gourmandise, commence à s'en dégager. Elle peut servir à satisfaire d'autres goûts, ou bien rester à l'état relativement libre pour entrer dans de nouvelles combinaisons intellectuelles. L'enfant pensera, par exemple, à planter des noyaux pour avoir du fruit,

1. Je prends une tendance qui s'est formée évidemment par la subordination des perceptions aux désirs, car l'enfant a pu voir d'abord des pêches avant de savoir qu'elles étaient bonnes. Mais je néglige ce côté du phénomène : l'association des idées et des désirs et la subordination croissante des idées, que nous retrouverons plus loin, pour envisager surtout la dissociation des désirs et des idées, l'indépendance croissante des faits intellectuels.

peut-être, s'il est assez grand, à perfectionner l'espèce, ou bien il admirera la couleur de la pêche, il essayera de dessiner ses formes, ou bien encore il la comparera à d'autres fruits que des mécanismes analogues, ou l'association par ressemblance, lui rappelleront, et il ébauchera une sorte de classification informe.

Supposons une généralisation de ce procédé. Nous entrevoyons, il me semble, comment les phénomènes intellectuels arrivent à se détacher d'un désir, d'une tendance pour s'isoler, devenir capables de s'associer à des désirs différents, comme aussi de se combiner avec d'autres phénomènes intellectuels semblables à eux, pour former des systèmes spéciaux, pour constituer une nouvelle fonction générale de l'esprit.

Bien entendu, j'ai extrêmement simplifié les choses pour les rendre claires. La conformation héréditaire du cerveau, dont je n'ai rien dit, prépare à l'avance cette transformation qui s'accomplit en chacun de nous, mais qui s'est accomplie aussi dans l'espèce et qui d'ailleurs n'est pas terminée — un peu peut-être parce qu'elle ramène parfois l'esprit à son état primitif et qu'il faut recommencer l'opération.

Un fait bien fréquent favorise aussi ce processus, c'est qu'une même idée, une même image peuvent servir à la manifestation et à la satisfaction de deux désirs bien différents. Du fait qu'elle n'est pas immuablement attachée au fonctionnement d'une tendance définie, résulte une certaine plasticité, une certaine souplesse, une certaine aptitude à se dégager de ses diverses associations qui est le commencement de l'indépendance. Nous pouvons dire ici, en l'appliquant

aux idées, considérées comme éléments des tendances, ce que j'ai déjà appliqué, et ce que j'appliquerai plus loin aux idées abstraites considérées comme éléments des images et des idées concrètes. La façon dont l'alphabet s'est créé, dont la forme des lettres, leur son et leur valeur se sont dégagés des représentations concrètes antérieures, pourrait servir aussi bien ici d'exemple et de schéma. Les procédés de l'esprit se ressemblent toujours.

Il est assez naturel que les idées et les images acquièrent chez nous une certaine indépendance après la longue transformation déjà subie par l'être vivant depuis son apparition en ce monde. Cependant cette indépendance, qui n'est complète chez personne et qui est presque nulle chez beaucoup, qui reste du moins assez peu importante pour qu'on ne s'en occupe pas, cette indépendance est très variable et la constitution de l'intelligence, comme force séparée, s'arrête, chez chacun de nous, à un point que lui fixent d'un côté la souplesse naturelle de l'esprit, de l'autre les conditions d'existence.

Je ne puis guère donner ici qu'une idée bien insuffisante de ce changement, et je dois me borner à le faire comprendre, faute de pouvoir le montrer avec toute la complexité de ses causes et de ses formes. La séparation, le démembrement, pour ainsi dire, de l'acte réflexe, ou de l'action inspirée par le désir, de ce qu'on peut appeler le réflexe passionnel, n'est qu'une des causes de l'émancipation du fait intellectuel. Une autre plus primitive encore peut-être, et très puissante aussi, c'est le démembrement de la perception, la dissocia-

tion de ses parties par différentes actions simplement réflexes ou passionnelles. Le réflexe choisit pour ainsi dire dans la perception le point de départ d'une réaction, éliminant ainsi toute une part de l'excitation qui ne peut être utilisée pour le moment et reste stérile. Mais si la même perception se répète ou se prolonge, peu à peu d'autres actes réflexes, d'autres actions passionnelles s'organisent et utilisent les autres parties des données primitives de la sensation qui deviennent le point de départ d'actes très variés. C'est ainsi que nous avons appris, étant enfants, à nous servir successivement, par divers procédés, des diverses choses qui nous environnent, et à les utiliser au mieux de nos désirs, pour des usages auxquels jamais personne n'aurait pensé à les destiner. En dissociant ainsi les données primitives de la sensation, en l'éparpillant, pour ainsi dire, notre activité prépare l'indépendance des images et des idées. Et l'ingénieur ou le savant n'agissent pas d'une manière essentiellement différente quand ils font entrer dans une théorie nouvelle, ou quand ils utilisent pour quelque désir nouveau, auquel il donne sa forme spécifique et peut-être définitive, un fait jusque-là négligé, une matière méconnue, restée inutile ou autrement employée.

Ce procédé lui-même est complexe. D'un côté en multipliant le nombre des actes, des tendances, des désirs organisés, il prépare indirectement les nouvelles idées qui accompagneront forcément ces tendances et ces désirs et qui, plus tard, s'affranchissant aussi, deviendront de nouveaux éléments intellectuels tout prêts à aider à la constitution d'une intelligence

relativement libre. D'autre part, il détermine directement la formation de nouvelles idées relativement indépendantes, car les données de la sensation, qui ne sont pas utilisées par l'esprit comme points de départ d'actes réflexes ou voulus, peuvent cependant, quoique avec moins de facilité, rester dans l'esprit, et constituer des germes de pensées. Ces images, ces idées, encore mal dégrossies et un peu vagues, jouissent d'une indépendance assez considérable, puisqu'elles ne sont encore engagées dans aucun système bien défini, et cette indépendance première leur laissera plus de jeu. Si déjà des systèmes intellectuels sont formés, l'esprit s'en enrichit plus vite, et, tout en les préparant à de possibles emplois au service d'un désir, il se les incorpore en attendant, les comprend et les classe. Elles prennent ainsi au moins une valeur théorique et intellectuelle. Sinon elles passent par la pratique, et sont employées comme éléments ou conditions de satisfaction d'un désir, avant de passer à l'état de faits intellectuels. Dans un cas comme dans l'autre, elles n'auront toute leur valeur que lorsque, associées à plusieurs tendances, à plusieurs désirs, à plusieurs actes, elles peuvent les rappeler et les symboliser en prenant un sens à la fois plus précis et plus complexe.

Éclaircissons par un exemple : Un enfant joue dans la bibliothèque de son père. Les livres ne sont d'abord pour lui que des taches diversement colorées et plus ou moins brillantes qui déterminent parfois, un peu au hasard, des mouvements des jambes et des bras pour aller vers eux et les saisir. Ce sont les premières tendances éveillées par la perception de ces livres, les

premiers désirs qu'elle fait naître et auxquels elle s'associe. Il s'amusera bientôt, si on le laisse faire, à les déchirer. Ces tendances restent assez générales et peuvent se satisfaire autrement, l'idée du livre ne s'incorpore pas très étroitement à elles, l'image des livres peut rester quelque peu indépendante, mais précisément parce qu'elle ne se rapporte à rien de bien précis elle reste sans signification et sans grande portée. Plus tard elle se précisera, en se détachant de quelques nouveaux actes auxquels le livre se trouvera mêlé et des désirs variés qui les suscitent. L'enfant apprendra à s'asseoir méthodiquement sur un livre posé lui-même sur une chaise trop basse pour lui, ou bien il saura que certains livres ont des images amusantes à regarder, ou que tous les livres sont composés de feuillets très propres à se charger de griffonnages, à se noircir de taches d'encre. Déjà l'idée se différencie. Elle change encore bien davantage lorsque l'enfant apprend à lire, elle se perfectionnera encore plus lorsqu'il aura appris à comprendre et à connaître la diversité des ouvrages et de leurs sujets, la différence des auteurs et des langues, la variété des styles, etc. Chaque acte nouveau, chaque désir, chaque habitude apprise ou inventée, fait éclore de nouvelles idées. La combinaison, la différenciation des idées déjà nées et grandies, agit dans le même sens, et toutes ces idées s'émancipent, se détachent du désir — puisque l'enfant n'a l'idée du livre support qu'après s'en être ainsi servi, et lorsqu'il veut s'en servir et que nous l'avons, nous, sans aucun besoin spécial qui y corresponde. Ces mêmes perceptions, ces mêmes images, ces mêmes idées, employées pour des

besoins si différents, se dégagent de chacun d'entre eux, elles sont ainsi dégagées de tous et plus ou moins capables de s'éveiller sous l'influence de la première excitation venue, et parfois sans excitation appréciable. Il leur suffit en tout cas, pour revenir à l'esprit, d'excitations purement intellectuelles. Ainsi l'idée s'est affranchie de la pratique en grande partie par la pratique même, elle s'est constituée à part du désir auquel elle était d'abord adhérente, elle a pris une existence propre, et en même temps elle a acquis une réelle indépendance. Il ne lui reste qu'un pas à faire pour devenir elle-même un moteur, pour se subordonner les désirs, pour être le centre d'une tendance nouvelle.

Si on les regarde à ce point de vue, on s'aperçoit aisément que toutes les idées doivent leur naissance (comme tout ce qui est conscient) à une imperfection, à une adaptation défectueuse. Tant que l'acte passionnel ou réflexe répond parfaitement aux besoins du corps et de l'esprit, tant qu'il adapte l'être à ses conditions d'existence, l'idée ne se détache pas; ce qui la prépare, ce sont les changements nécessités par les adaptations nouvelles, les heurts que provoque la formation de systèmes nouveaux ou les croisements d'anciens systèmes qui tiraillent parfois en plusieurs sens un malheureux élément convenant à tous deux. En certains cas l'impuissance du désir à se former ou à se satisfaire produit une floraison intellectuelle; un amour malheureux se dépense en désespoir, mais aussi en rêveries, en imaginations, et même en sonnets ou en romans. Toute tendance entravée produit

ainsi un bouillonnement de sentiments et d'idées plus ou moins utilisés par l'intelligence.

Nous trouvons là — je le dis en passant et je me réserve d'y revenir ailleurs — l'origine psychologique de l'art comme des religions, des sciences, comme des industries, de toutes ces grandes formations intellectuelles ou affectives et intellectuelles à la fois. Tous les produits qui caractérisent si fortement nos civilisations descendent de cette source.

Les images et les idées ainsi détachées des tendances, ainsi dégagées de la sensation, capables de jouer librement, de se combiner les unes avec les autres, de s'évoquer mutuellement selon leurs diverses affinités, de se séparer et d'entrer en des liens nouveaux, composent, en quelque sorte, la matière même de l'intelligence considérée comme un groupe de faits relativement indépendants des autres phénomènes psychiques, ayant son activité propre et pouvant arriver à n'avoir d'autre fin immédiate qu'elle-même. Les diverses qualités de ces idées déterminent des types dont nous n'avons pas à parler encore ; les formes diverses de leurs associations, la nature des systèmes qu'elles forment en détermine d'autres dont nous allons nous occuper bientôt, mais leur situation vis-à-vis des autres phénomènes psychiques, désirs et passions organiques ou sentimentales, nous donne ceux que nous allons passer en revue tout à l'heure.

Remarquons auparavant, toutefois, que ces idées, si elles peuvent rentrer dans quelque nouvelle tendance, et servir d'autant plus facilement des désirs divers qu'elles ne sont invariablement rattachées à

aucun, peuvent aussi n'aboutir à aucun acte, ne se mettre au service d'aucune tendance pratique, et rester simplement des « idées ». Mais si nous considérons une société dans son ensemble, au lieu de nous restreindre à l'individu, la portée de l'idée augmente. L'idée restée inféconde au point de vue pratique dans le cerveau où elle est née, et même dans ceux qui pendant longtemps l'ont rayonnée de l'un à l'autre, peut être, plus tard, épurée, développée, transformée. Elle s'incarnera dans quelque désir qui voudra se réaliser, dans quelque projet pratique, dans quelque tentative de réforme morale. Les efflorescences purement intellectuelles qu'elle aura produites, tout d'abord, l'auront simplement conservée, protégée, aidée à vivre et à passer d'une génération à l'autre jusqu'à ce qu'elle cesse de servir à la pure contemplation et rentre dans la vie active. Inversement d'autres idées qui ont dominé les hommes et les ont fait se ruer à l'action, dépouillées aujourd'hui d'une partie de leur prestige ou ayant usé leur virulence, deviennent des sujets de discussions pures et de froides théories, jusqu'au jour où, renouvelées et rajeunies, elles rentreront dans la mêlée. Quelques-unes aussi, sans doute, avortent tristement, et meurent idées sans s'être incarnées dans les passions.

On pourrait tirer de là — si c'était notre but en ce moment — des considérations générales sur le rôle de l'art, des religions et de la science dans la vie de l'humanité, comme aussi sur les rapports réciproques de la vie sociale et de la vie individuelle. Mais je veux seulement ici indiquer la portée du fait dont je

ne montrais qu'une face. Il est des plus importants dans l'histoire de l'esprit humain.

II

Nous n'avons parlé que des causes psychologiques qui amènent peu à peu l'intelligence à se séparer des tendances et à s'organiser à part. Les causes sociales ont une importance considérable aussi, et il est d'autant moins possible de les passer sous silence que les causes psychologiques leur sont, pour une bonne part, subordonnées. Ce sont bien, en effet, les circonstances de notre vie, telles que le milieu social les a préparées, qui, dans la plupart des cas, font jouer les ressorts de notre esprit, excitent la réflexion et décomposent les actions primitives de manière à isoler et à libérer de plus en plus l'intelligence.

Mais parmi ces actions collectives, il en est une qu'il faut mettre absolument à part, à cause de son importance, c'est celle qui est exercée par l'ensemble des fonctions sociales qui concourent à l'éducation et à l'instruction.

L'instruction, chez nous au moins, n'est pas autre chose qu'une tentative puissante et quelquefois insuffisamment éclairée, pour constituer l'intelligence, pour en faire une chose à part, un ensemble qui se suffit à lui-même. Non seulement elle est à peu près purement théorique, mais encore elle est même à peu près complètement séparée de l'éducation. Son but est surtout de libérer l'esprit, de le placer pour ainsi dire à part et au-dessus des tendances et des besoins, non pas tant

pour l'en affranchir définitivement — ce qui, appliqué à tout un peuple, dénoterait un but singulier — que pour le rendre capable de s'adapter à n'importe quels besoins. Il s'agirait de lui donner d'abord les connaissances générales et surtout les habitudes abstraites qui lui permettraient ensuite de s'appliquer avec succès à n'importe quelle recherche théorique ou pratique plus spéciale.

Cette conception de l'instruction n'est peut-être pas si absurde qu'on se plaît à le dire et à le répéter depuis quelque temps, mais elle est très difficile à appliquer et doit, dans la réalité, échouer trop souvent. Elle séduit aisément : les idées, il est facile de s'en rendre compte et de le constater, sont plus mobiles que les tendances dont elles étaient un élément, il est plus commode d'agir sur elles. Comme d'ailleurs elles restent toujours en relation avec les tendances, on peut espérer, en modifiant les idées, agir sur ces dernières, pour les développer, les améliorer, les transformer de quelque manière. On y arrive, en effet, lorsque l'intelligence est assez dégagée des tendances pour jouer aisément, pour que les combinaisons et les dissociations des idées s'effectuent sans trop de peine, si, en même temps, elle ne s'est pas trop isolée, c'est-à-dire si les idées restent prêtes à servir à la pratique, à s'associer aux éléments des tendances. Et cette double condition ne se réalise pas sans peine. Fréquemment, selon les esprits auxquels on s'adresse, ou bien l'on ne dégage pas assez les idées des tendances et l'on ne leur donne pas la souplesse nécessaire, — elles restent alors raides et inertes, incapables de se modifier et de se prêter à

de nombreuses et nouvelles combinaisons, — ou bien, au contraire, elles se détachent trop. La notion intellectuelle n'est plus rattachée par l'esprit à la vie théorique et pratique, l'idée n'a plus de force pour s'accrocher aux désirs et aux besoins, ni même parfois pour s'unir aux autres idées. Elle reste inerte, sans vie, et à peu de chose près se réduit à un mot. On a bien jusqu'à un certain point séparé l'intelligence des besoins et des tendances, mais on l'a séparée aussi de la vie, on l'a rendue vaine et stérile, on l'a épuisée et isolée, ou, tout au plus, on a ramené l'exercice de la pensée à un jeu de logique, à un exercice purement scolastique et sans fécondité réelle. C'est ainsi que pour éviter une spécialisation pratique excessive et pour préparer l'adaptation générale, on a créé une spécialisation plus étroite que toutes celles dont on redoutait les inconvénients, et l'on a développé simplement chez l'individu la pratique des exercices scolaires et des exercices scolaires seuls, on a produit le type le plus mauvais du « fort en thème ».

Tous les peuples n'emploient pas le même procédé. Cela tend à produire des types sociaux, analogues aux types individuels, et provenant de l'action réciproque des individus sur la société, de la société sur les individus. Ainsi les Anglais ni les Américains ne paraissent comprendre l'instruction et l'éducation de l'esprit comme nous les comprenons nous-mêmes. Tandis que nous cherchons avant tout le développement général de l'esprit par l'instruction théorique, pour arriver ensuite, par la théorie encore d'abord, à la spécialisation en vue de telle ou telle pratique, tandis que nous

attachons un tel prix à cette préparation et à la culture particulière de l'intelligence, à son développement en dehors de toute pratique spéciale, — autre que celle des exercices scolaires — que nous exigeons pour une foule de carrières le diplôme constatant, ou passant pour constater ce développement isolé de l'intelligence, d'autres agissent autrement. C'est par la pratique qu'ils arrivent. L'Anglais, dit M. Max Leclerc, « n'aura point ce respect de la culture désintéressée ou de l'estampille officielle ; il préférera toujours l'expérience technique et l'apprentissage spécial ». Aussi voit-on l'industrie, comme le commerce, former ses professionnels par des moyens empiriques. Dans les importants ateliers Whitworth, à Manchester, tous les ingénieurs sont des hommes de métiers, entrés à l'atelier vers l'âge de quatorze ans, passant par les divers services, montant l'un après l'autre les degrés de la hiérarchie. Et il est de fait, que les inventions nouvelles, les perfectionnements pratiques sont loin d'être toujours l'œuvre de théoriciens distingués [1].

Les deux procédés ont chacun leurs avantages et leurs inconvénients. Si la culture trop exclusivement théorique de l'intelligence peut conduire à la stérilisation de l'intelligence elle-même, la culture trop exclusivement pratique restreint singulièrement l'horizon et risque de nuire même à la pratique. Au reste, il ne s'agit pas ici de discuter la valeur réelle des méthodes employées — puisque d'ailleurs elles ne s'opposent pas

1. Max Leclerc, *les Professions et la société en Angleterre.* Voir aussi le livre de M. Paul de Rousiers : *La Vie américaine.* Cf. Taine, *Origines de la France contemporaine.*

absolument, étant toujours mitigées, et que la solution du problème consisterait à trouver la proportion exacte où l'on devrait les combiner, et qui différerait selon le but à atteindre et selon les individus qu'il s'agirait d'élever et d'instruire — mais de comprendre la différence des types intellectuels qu'elles supposent et qu'elles tendent à produire ou tout au moins à développer.

Si l'instruction classique est la fonction sociale qui développe le plus la séparation de l'intelligence des sentiments et de la pratique, la différenciation souvent excessive des idées, d'autres conditions agissent dans le même sens. Tout ce qui nécessite ou facilite la vivacité de la repartie, la promptitude du raisonnement sur des sujets peu connus, ou, au contraire, tout ce qui oblige à réfléchir et heurte l'automatisme habituel, sans lui en substituer un autre, la conversation mondaine, les relations superficielles, la lecture des journaux, l'obligation de se faire une opinion — ou de faire semblant de s'en créer une — pour choisir un candidat et voter sur un programme politique et social, tout cela, et avec tout cela les mille frottements de la vie moderne, détache plus ou moins les idées, les suscite, les forme, parfois bien, et la plupart du temps à tort et à travers. Mais il suffit d'indiquer ici la part générale que les facteurs sociaux prennent, par l'intermédiaire des facteurs psychologiques, à la formation de l'intelligence.

III

Les degrés de l'évolution de l'intelligence qui va se différenciant représentent autant de types possibles. Ceux-ci sont naturellement très nombreux. Et l'on pourrait aussi bien ranger tous les hommes parmi les types de transition puisque les types purs n'existent pas, en somme, mais nous considérons comme représentant les types extrêmes ceux qui s'en écartent le moins, sans chercher à les distinguer des autres avec une précision que la réalité ne comporte pas.

Nous rangerons d'abord dans les types de transition tous ceux chez qui la réflexion commence à intervenir assez habituellement, qui, partant du réflexe, de l'automatisme, de l'habitude, arrivent par la mise en jeu de l'intelligence à la volonté réfléchie, laquelle doit normalement d'ailleurs aboutir à un nouvel automatisme plus souple et plus complexe.

Chez eux l'intelligence est encore sous la domination directe du désir, mais ils nous donnent l'occasion de voir comment le jeu même et la force du désir tendent directement à constituer et indirectement à affranchir l'intelligence. Le procédé est simple. Quand un de nos désirs est contrarié, lorsque, en agissant pour le satisfaire, nous n'y parvenons pas, pour peu que les représentations, les idées, les volitions qui accompagnent et qui constituent en partie la tendance et sont l'expansion du désir primitif aient acquis, comme nous l'avons vu, quelque souplesse et quelque aptitude à se dissocier,

elles tendront à être remplacées par d'autres qui serviront également de moyen à la tendance pour arriver à se satisfaire.

Cela revient à dire que, instinctivement et sans raisonnement, lorsqu'un moyen de satisfaire un désir ne nous réussit pas, nous en essayons un autre. C'est là une première intervention de l'intelligence, nous apprenons peu à peu à choisir entre plusieurs moyens, à hésiter et à comparer. Comme le moyen employé n'est pas indifférent à la nature même de la fin, nous trouvons ici une influence bien nette de l'intelligence sur la nature des désirs. Notre désir, en effet, ne sera pas du tout le même, en bien des cas, selon que nous penserons à le satisfaire de telle ou telle manière. La gourmandise, tout en étant au fond un même sentiment, n'a pas identiquement les mêmes apparences selon qu'on préfère une nourriture animale ou végétale. L'amour diffère selon les idées et les représentations qu'on se fait de la personne aimée.

L'intelligence intervient aussi d'une autre façon et exerce une sélection portant, non plus seulement sur les éléments des désirs, mais sur ces désirs eux-mêmes, qui sont des éléments d'ailleurs par rapport à des tendances plus complexes ou à l'ensemble de l'esprit. Lorsque deux désirs se contrarient ou se heurtent, il se produit un fait analogue à celui que nous venons de reconnaître. L'impression de ce conflit d'abord, puis le souvenir du conflit, l'idée des souffrances et des inconvénients qu'il produit interviennent dans la fixation des tendances, en laissent libre ou bien en contrarient le jeu.

L'expérience des inconvénients d'un acte fait hésiter à l'accomplir ; le doute sur les meilleurs moyens, non seulement de satisfaire nos désirs, mais aussi de les éprouver, fait réfléchir, combiner et apprécier les idées. Les obstacles que notre activité rencontre dans le monde extérieur, agissent dans le même sens. Sans doute les images et les idées qui prennent ainsi une activité propre appartiennent encore aux désirs, elles leur sont soumises, elles viennent s'éprouver en eux, pour ainsi dire, et de leur aptitude à leur donner plus ou moins satisfaction, dépendent leur sort futur et la direction qu'elles prendront. Elles-mêmes ne sont pas aussi bien dégagées de toute impression affective, de toute souffrance, de toute haine ou de tout amour qu'un théorème de géométrie. Cependant elles se sont déjà quelque peu détachées de la tendance primitive, elles jouent plus librement, elles se substituent les unes aux autres, elles se combinent entre elles sans entraîner la masse de désirs et de tendances actives qui leur étaient primitivement associées, ou plutôt qui étaient associées à leurs embryons, car elles se forment, elles prennent leur apparence définie en se dégageant des désirs. Elles n'existent vraiment qu'en s'isolant.

Cette substitution de diverses idées, de diverses images se combinant à une même tendance fondamentale qu'elles différencient diversement, s'accompagne en général d'une hésitation, d'un choix, d'un raisonnement plus ou moins net. Ainsi nous voyons, à mesure que s'écoulent la vie de l'homme et la vie des sociétés, de nouveaux moyens continuellement choisis pour atteindre un même but, et des buts différents

se remplacer sans cesse, ou se modifier par l'adoption même des moyens nouveaux qui les satisferont, le tout, sans doute, en vue d'une fin suprême très abstraite qui n'est pas toujours aperçue ou même qui l'est rarement, et dont les conceptions ne restent pas non plus immuables. Nos besoins s'engendrent les uns les autres, et évoluent en s'influençant réciproquement. Le besoin de la nourriture et le désir qu'elle soit bonne ne restent pas étrangers au développement du besoin de locomotion qui a pu les développer à son tour. Ils ont appris à se satisfaire par des moyens très différents que l'expérience leur a offerts, et le besoin de locomotion lui-même s'annexait diverses inventions, c'est-à-dire des groupes nouveaux d'idées et d'images, et se transformait en se développant. A chacun de ces changements correspond généralement un bouillonnement d'idées, d'images, de raisonnements. Pour obéir au désir et pour le satisfaire, l'intelligence se sépare de lui, et se constitue à part tout en lui restant subordonnée.

En même temps que l'intelligence, comme systématisation des idées, des perceptions et des images séparées des désirs, se développe par le démembrement des actions automatiques, son influence sur leur organisation s'accroît. La vie de l'esprit est formée, en effet, de deux courants très différents et, en un sens, opposés : l'un d'organisation croissante et l'autre de désorganisation, l'un d'analyse et l'autre de synthèse, que nous retrouverons plus tard, qui ne se contrarient pas toujours d'ailleurs, mais souvent s'entr'aident et se complètent au point d'être indispensables l'un à l'autre. Tandis que des idées se détachent

d'anciennes tendances et se forment de leurs débris, ou bien qu'elles se séparent des mille croyances organisées qui se défont (comme lorsque l'idée de liberté se sépare de l'idée d'indéterminisme, les deux devenant plus précises), d'autres se forment, selon un procédé inverse, soit par la fusion des éléments intellectuels devenus libres ainsi (comme l'idée de la liberté réalisée dans un déterminisme moral), soit par l'emploi des nouvelles données de la perception et de l'expérience en général, lorsque l'esprit a appris à les utiliser de cette façon. En se combinant avec les anciennes idées plus ou moins dégagées et plastiques, elles s'ordonnent en de nouveaux composés. Or, en attendant que les nouvelles idées ainsi formées puissent trouver un emploi plus précis en préparant la satisfaction des nouveaux désirs qui se formeront plus tard, ou des désirs anciens qui se modifieront pour les utiliser, ces idées restent assez libres, susceptibles d'entrer dans des combinaisons variées, et l'esprit tâche de les adapter à ses idées antérieures, aux désirs qu'il a nourris déjà, il les ordonne, il les modifie, il les épure. Il y a là tout un travail intellectuel apte à former l'intelligence, à la dégager de plus en plus, à la constituer en groupe spécial de phénomènes, mais en même temps ce groupe spécial, encore subordonné aux tendances, à mesure qu'il se fait plus fort, réagit de plus en plus sur elles et les modifie de mieux en mieux. La théorie sort peu à peu de la pratique, par les heurts que subit celle-ci, et modifie, d'autant plus qu'elle est plus forte elle-même, la pratique future. Et plus l'esprit est capable de combiner les idées, plus il

a d'idées à combiner, et plus ces idées sont fortes et vivaces, extraites de l'expérience et non simplement verbales, plus aussi les combinaisons qu'il en fera pourront avoir d'influence sur la direction de la vie et organiser les sentiments nouveaux, influer sur le caractère, c'est-à-dire sur la nature et sur l'activité des tendances. Ceci n'est pas absolu cependant, et l'on voit parfois des idées, un peu superficiellement formées et encore vides, avoir sur la conduite une influence puissante — et généralement déplorable. C'est ce qui arrive aux hommes à principes dont les doctrines ne sont pas fondées sur des connaissances et des expériences suffisantes.

Mais en tout ceci, nous ne voyons pas encore l'esprit créer une nouvelle tendance dont le centre serait l'intelligence même, dont la fin serait le développement de l'intelligence. L'intelligence jusqu'ici ne sort en quelque sorte du caractère que pour y rentrer, elle s'organise en dehors de lui, mais c'est pour se mettre à son service.

Bien souvent, au reste, et chez la plupart des gens ce mouvement de dégagement s'arrête assez vite. L'instruction, presque purement intellectuelle et théorique, et plus tard les frottements de la vie forment bien comme une réserve d'idées qui vivent par elles-mêmes et ne se rapportent pas aux désirs ; les expériences nouvelles fournissent encore une matière d'où l'esprit dégage sans trop de peine quelques idées nouvelles aussi, grâce aux habitudes déjà prises et surtout parce que la société lui mâche le morceau et qu'il y a beaucoup plus d'imitation que d'invention dans cette con-

quête. Mais tout cela ne va pas bien loin ; la vie s'organise comme elle peut et les préoccupations pratiques en prennent la grande partie. Même cet exercice personnel de l'esprit tend à s'effacer. Non seulement l'intelligence ne devient pas le centre des tendances, mais elle a de la peine à conserver son individualité. Non seulement elle ne s'affranchit pas du désir et de l'habitude, mais elle retourne à eux et se résorbe en eux. Elle a contribué à les faire naître, à les développer, à les rendre tels qu'ils sont, mais en même temps elle s'est incarnée en eux et leur est restée attachée, elle a péri dans son triomphe, et de même qu'elle s'était constituée en se dégageant de l'automatisme, elle se désagrège en y retournant, en se réincarnant dans un automatisme un peu plus compliqué et plus unifié que le premier, mais devenu à peu près aussi rebelle au perfectionnement. Les idées ont perdu leur plasticité, elles se sont associées à telles et telles habitudes, à des actes précis, elles ne peuvent plus guère jouer librement et deviennent impuissantes à modifier ce qu'elles ont fait elles-mêmes.

Ce qui est assez intéressant c'est que les occupations se font ainsi routinières et automatiques même lorsqu'elles semblent, par leur nature, destinées à rester plutôt intellectuelles. Les idées n'entrent plus guère que dans des combinaisons usitées et aboutissent à des actes prévus, à des paroles préordonnées. M. Payot, dans son intéressant ouvrage sur l'éducation de la volonté, signale avec raison cet automatisme qui s'empare peu à peu même des esprits employés à des professions libérales, des professeurs, par exemple, ou

des avocats et non pas de tous, sans doute, mais d'un grand nombre d'entre eux. Mais dans ce cas, l'intelligence subsiste en partie comme faculté à part des tendances ordinaires organiques et sentimentales. Les idées restent associées en systèmes distincts, à part des désirs et des besoins, quoique soumis à eux. Et par là, ce dernier cas que j'ai dû signaler ici, pour montrer la continuation de la série, rentre à certains égards dans la matière du prochain chapitre.

Au reste, ce retour à l'automatisme est un phénomène non seulement normal, mais désirable. Il ne faudrait pas s'en proposer un autre si, au lieu d'envisager la vie de l'individu ou même celle des sociétés, ou celle même de l'humanité entière, nous envisagions l'évolution de la vie mentale et de la vie en général à un point de vue tout à fait général et abstrait. Mais ce passage de l'intelligence à l'automatisme qui serait l'idéal, si l'adaption de l'esprit au monde était parfaite, si le monde était devenu l'esprit, marque toujours chez l'individu, en même temps que des progrès accomplis, une probable impossibilité, ou, tout au moins une difficulté plus grande d'en accomplir d'autres. Ces idées, ces croyances, ces procédés arrêtés et formés sont forcément imparfaits, il faudra plus tard les démembrer encore et les briser pour réaliser avec leurs éléments de nouvelles combinaisons, plus complexes encore, qui vieilliront à leur tour, et pour continuer ainsi. Aussi, d'une manière générale, l'automatisme est-il un vice grave. La perfection seule serait sa légitime raison d'être.

Les types de transition entre l'automatisme du début

et l'automatisme final, d'une part, et, d'autre part, entre la confusion, l'agglutination des faits intellectuels et des désirs et leur séparation complète, sont réalisés par les hommes chez qui l'idée ne s'écarte jamais beaucoup de l'action, elle reste sa vassale, elle tient d'elle ce qu'elle est, sans cesse appelée par elle, sans cesse elle l'évoque ou retourne vers elle. L'intelligence ici ne vagabonde guère. L'imagination n'est à aucun degré la « folle du logis », elle ne consiste qu'en des combinaisons quelque peu nouvelles d'actes souvent accomplis, en modifications à apporter à la pratique de chaque jour, la rêverie traîne toujours un lien pesant qui la rattache à la terre.

La théorie — car le type de transition peut théoriser — n'est pour lui ni un plaisir bien vif, ni l'exercice d'une sorte de besoin naturel ou acquis, elle est simplement un moyen à peu près direct de perfectionner la pratique. Elle n'est pas, au début surtout, abstraite et générale, elle vise un cas particulier, ou tout au plus une série assez bien définie de cas particuliers, elle a moins pour objet d'unifier des connaissances que de systématiser, non l'action en général, mais une portion de l'activité.

C'est un des rôles de la théorie, il y en a plusieurs que l'on confond et qui, considérés chacun à part, comme le seul possible, font varier les jugements que l'on porte sur le goût de théoriser. Ici la théorie reste terre à terre, et elle est très souvent féconde, seulement, d'une part, sa fécondité est restreinte, et, d'autre part, elle mérite à peine le nom de théorie. Chez un autre type, au contraire, la théorie est souvent inféconde,

mais quand elle est féconde, elle l'est avec une incomparable richesse. Ses qualités comme ses défauts, dans le type de transition, viennent de ce qu'elle est très près de la réalité concrète, de l'expérience et de la pratique. Elle en acquiert plus de sûreté, mais sa portée diminue, la généralité moindre de la théorie implique la généralité moindre de la pratique qu'elle peut diriger.

A ses plus bas degrés, la théorie se réduit ici à l'image, à l'idée anticipée de ce qu'il faut faire pour amoindrir un inconvénient, pour éviter un péril. Elle sort de réflexions spontanées, encore vagues et mêlées au sentiment. Une autre fois, je ferai ceci ou cela, dit l'homme déçu, et c'est le premier germe. Peu à peu, de ce germe on peut voir sortir la correction des idées et des pratiques, correction de plus en plus raisonnée, et, en prévision de nouveaux échecs, l'hésitation préalable, le choix judicieux des moyens et des raisonnements plus ou moins compliqués, depuis celui de l'oiseau qui s'étant heurté plusieurs fois à une vitre, dans son empressement à voler au dehors, renonce à ce mauvais moyen de regagner sa liberté, jusqu'à celui du médecin qui tâtonne pour trouver un virus atténué capable de prévenir ou de guérir certaines maladies, et même jusqu'à celui du philosophe qui cherche un principe de morale, c'est-à-dire une des conditions générales de la bonne direction de l'activité humaine. Mais chez le dernier déjà le but pratique est si lointain, si vague, et, souvent, si peu senti, que l'intelligence peut être considérée comme affranchie des besoins et des tendances et que le philosophe peut rentrer plutôt dans notre troisième catégorie de types,

et servir seulement ici à montrer comment ce type se rattache aux autres, comment il en vient, et aussi comment il doit y retourner.

Ainsi la théorie qui commence très humblement finit par s'élever bien haut. On peut, en un sens, y rattacher toutes les manifestations de l'activité humaine — l'art aussi est une sorte de théorie. Mais les formes les plus humbles rentrent seules dans notre type de transition, qui ne nous montre l'intelligence qu'imparfaitement dégagée de la tendance, occupée à se constituer son domaine qu'elle n'a pas encore conquis, ni même bien délimité.

C'est un symptôme sûr du type indifférencié et surtout du type de transition que l'impossibilité de raisonner sur tout ce qui n'intéresse pas les désirs, les besoins organiques ou sensitifs, jointe à la facilité d'enchaîner, plus ou moins bien, de longues séries d'idées dès que les sentiments sont en jeu. Il est bien des gens chez qui le fonctionnement de l'intelligence est ainsi sous la dépendance d'une émotion. Incapables de s'intéresser et d'émettre une remarque au sujet d'une théorie abstraite, ils abondent en réflexions et en critiques dès qu'ils sentent leurs intérêts directement menacés par elle. Les discussions politiques et sociales ont souvent ce caractère de symptômes d'intelligence subordonnée à un désir. Les commerçants, menacés par l'extension des sociétés coopératives, en donnent de temps en temps de bons exemples, et qui contrastent singulièrement avec le calme ordinaire des discussions purement intellectuelles à cause de la rareté relative de l'intellectuel passionné.

Un double caractère distingue donc les esprits appartenant au type de transition. D'une part, ils se séparent du type précédent en ce qu'ils ont une aptitude plus ou moins marquée, mais qui peut déjà l'être beaucoup, à réfléchir, à raisonner, à combiner des idées, à imaginer aussi. D'autre part, ils se distinguent du type que nous étudierons dans le prochain chapitre en ce que pour eux la théorie n'est que l'indispensable prélude de la pratique, et que l'intelligence n'est qu'un moyen de satisfaire leurs tendances, leurs besoins égoïstes ou leur sympathie pour autrui, ou bien encore leurs instincts désintéressés. La théorie pure les impatiente, et ils y sont malhabiles. Les idées ne les intéressent que par les sentiments qu'elles peuvent exciter en eux et favoriser, et elles n'ont pas acquis assez d'indépendance pour se diriger seules, elles sont sous la conduite et la surveillance immédiate des passions et des désirs. Elles ne se maintiennent pas seules, elles ne vivent pas par leur propre force, elles ne marchent guère de leur propre mouvement, mais par l'impulsion qui leur vient d'autres phénomènes, plus complexes et mieux constitués qu'elles et dont les racines plongent jusqu'aux couches profondes de la vie. L'intelligence est différenciée déjà, mais elle reste dépendante.

Le rôle de ce type de transition est bien marqué dans la vie sociale. Il convient à tous les initiateurs des membres du premier groupe, à ceux qui les dirigent, je veux dire qui leur ouvrent les voies, qui inventent les théories, les procédés, les recettes que les autres appliqueront, mais qui bornent leur influence

à la pratique pure ou aux théories imaginées dans l'espoir d'une réalisation pratique considérée ou espérée comme prochaine dans l'immense majorité des cas. Il convient aussi à tous ceux qui n'ont pas besoin d'être de purs spéculatifs. C'est dire qu'il doit être représenté par la presque totalité des hommes, qu'il le serait, en effet, si tous pouvaient s'y hausser, et si quelquefois des représentants inférieurs du troisième type n'étaient pas obligés, par les nécessités de la vie, de s'intéresser à la pratique plus qu'ils n'en auraient envie, ce qui souvent n'est pas beaucoup plus avantageux pour la pratique que pour eux-mêmes.

L'intelligence du type de transition est souvent supérieure à celle des individus de la première classe, et si elle reste inférieure à celle de quelques hauts représentants du type intellectuel pur, cette inferiorité n'est pas absolument générale. Il n'est pas rare que des types de transition soient plus « intelligents » que des intellectuels purs, et assez souvent leur esprit est plus sain et mieux équilibré — ce qui se comprend aisément.

A un point de vue plus synthétique le type de transition peut être considéré comme moins incomplet que le pur intellectuel. Si l'homme formait à lui seul un tout parfait, il pourrait être considéré comme supérieur à celui-ci. Mais si c'est la société et non l'homme qui constitue l'individu, l'unité la plus élevée, l'homme le plus différencié, le plus apte par là même à remplir une fonction sociale supérieure, peut l'emporter sur l'homme mieux équilibré et réunissant en lui-même une plus grande somme de conditions de la vie indé-

pendante. Il révélerait aussi, toutes choses égales d'ailleurs, un état social plus avancé.

Au reste les intelligences supérieures sont rares partout. La seconde classe, comme la première et comme la troisième, comprend surtout des médiocres. Naturellement le type de transition s'accommode de bien des allures et des habitudes différentes de l'esprit. Il se retrouve chez des intelligences logiques et des esprits illogiques; il peut être fin ou grossier, vif ou lent, abstrait ou concret, et se combine avec un grand nombre de variétés que nous étudierons plus tard. Il faut se garder de le confondre avec le type concret. L'abstraction qui délie les éléments des perceptions et des images et réalise l'idée abstraite proprement dite, ne marche pas du même pas que la dissociation qui sépare de la tendance les éléments intellectuels, leur permet de s'isoler et les abstrait jusqu'à un certain point des désirs et des passions.

CHAPITRE III

L'INTELLIGENCE CONSTITUÉE EN FORCE SPÉCIALE RELATIVEMENT INDÉPENDANTE DES DÉSIRS. — LES INTELLECTUELS

I

Nous appartenons à peu près tous, par différentes parties de notre esprit, à chacune des trois classes que je distingue. Il y a en nous des tendances réflexes ou automatiques, d'autres où la réflexion intervient, imparfaite encore et mal différenciée, et aussi des idées, des conceptions qui ont appris à vivre pour elles-mêmes, et ne dépendent plus de nos sentiments, au moins de la même manière.

A mesure que se multiplient, pour les idées, les occasions de se constituer, en se greffant sur les données de la perception ou sur les fragments des tendances démembrées, de s'accrocher les unes aux autres, de rester à peu près libres en attendant les occasions de s'employer, le rôle spécial de l'intelligence s'agrandit. Peu à peu les systèmes d'idées ainsi formés ou que produisent les diverses combinaisons provo-

quées à tout moment par la réflexion, l'expérience et les influences des milieux, s'ils ne se subordonnent pas entièrement à des tendances actives, deviennent à leur tour une sorte de centre, une espèce de « fin en soi ». Une tendance se constitue dont ils sont la pièce principale, l'élément directeur autour duquel et pour lequel les autres viennent s'associer.

A vrai dire, du moment où une idée se forme, où une image se détache d'un désir et prend une existence propre, l'autonomie de l'intelligence a commencé à germer. Tout système psychique constitué tend à se maintenir et à se développer. Si faible, si subordonné qu'il soit, il peut montrer déjà sa force propre et sa vie individuelle. La constitution d'une idée séparée, c'est un affranchissement de l'intelligence par rapport au désir. Cette idée, si soumise au sentiment, agit aussi pour elle-même, elle exerce sa logique, elle cherche à se développer, à créer autour d'elle d'autres idées semblables à elle, capables surtout de s'associer avec elle. Elle travaille à s'annexer des images, des fragments de perception, des éléments intellectuels de toute espèce qui la soutiennent et l'aident sans doute à donner satisfaction au désir qui la domine, mais qui aussi et plus directement la fortifient elle-même.

Puis, quand les circonstances s'y prêtent, comme un vassal devenu puissant au service de son maître et qui se révolte contre lui, l'intelligence grandit et s'étend, elle se régularise, prend ses habitudes propres, fonctionne à peu près seule, sans cohésion aussi nette avec le jeu des tendances, de sorte que les représentations, les idées et les images qui excitaient le plus les

désirs deviennent l'objet d'une activité presque désintéressée et presque indifférente. L'abstraction croissante, en dégageant l'idée des perceptions et des sensations plus directement associées aux désirs et aux passions, aide à ce changement, analogue à celui que l'idée a subi en se détachant de la perception concrète.

Le jeu de l'intelligence indépendante est dès lors assuré, et nous voyons se dessiner une troisième forme des rapports de l'intelligence et du caractère, un troisième type intellectuel. L'intelligence y existe par elle-même et pour elle-même, elle y constitue, à elle seule, une tendance plus ou moins indépendante des autres, et qui peut devenir une tendance maîtresse. Elle arrive à se subordonner des systèmes d'idées nouvelles qui naissent à chaque instant, s'organisent et prennent place dans la confédération qu'elles fortifient. Avec elles se subordonnent aussi tous les mouvements qui normalement les accompagnent, tous ceux qui contribuent à les rendre possibles ou à les exprimer ; un certain nombre de sentiments et d'actes les suivent aussi et se soumettent eux-mêmes à l'activité intellectuelle qu'ils ont pour fonction de favoriser.

Dans les cas extrêmes, les rôles sont intervertis. Au lieu que d'abord les idées n'intervenaient guère que pour faciliter l'assouvissement des désirs divers, ici ce sont les désirs qui deviennent les serviteurs de l'idée. Leur grand emploi est de servir à l'enrichissement et à l'organisation de l'intelligence. A plus forte raison les idées secondaires qui naissent maintenant proviennent directement du jeu des idées préexistantes et de leurs contacts avec l'expérience plus encore que du

démembrement des tendances, et servent moins à satisfaire des désirs qu'à élargir et à mieux discipliner encore le fonctionnement de l'esprit.

Ou plutôt l'intelligence elle-même a créé des désirs, elle est devenue le pivot de la tendance, l'objet de la passion, et, parfois, de la passion la plus forte et la plus importante, de celle qui, dans la vie de l'individu, domine les autres, les utilise, élimine les désirs qui la contrarient et parfois, faute des concessions nécessaires, cause la perte de l'équilibre mental, amenant indirectement sa propre ruine.

Bien entendu, cette différenciation de l'intelligence ne se produit chez l'individu que lorsqu'elle a été préparée par l'hérédité ou par les circonstances mal connues qui façonnent le genre humain. Elle se retrouve, d'autre part, dans l'humanité considérée comme un tout. Cependant, si d'une façon générale on peut admettre que l'intelligence est allée en se différenciant, cette formule reste bien vague, et risque d'être inexacte. L'union de plus en plus étroite des idées et des désirs caractérise aussi bien la marche de l'humanité, sans qu'il y ait là de contradiction essentielle.

Que deviennent chez les intellectuels les sentiments et les passions et quels rapports entretiennent-ils avec les idées et les images? Sont-ils toujours subordonnés, et de quelle manière? Ce sont des points qu'il faut examiner.

La réponse de la réalité ici encore est multiple. Les tendances vitales, les passions impérieuses ne se laissent pas toujours subjuguer ou supprimer. Et nous rencontrons ici trois sous-types assez distincts. Le pre-

mier est celui des intellectuels et des sensitifs passionnés, le second est celui des hommes qui vivent par le sentiment en même temps que par l'idée sans confondre et réunir ces passions diverses, les esprits qui se rattachent au troisième sont ceux des plus purs intellectuels, en qui l'idée domine tout.

Nous suivons ainsi toujours la même direction. L'intelligence est prépondérante chez le premier type, mais, dans le détail, les phénomènes intellectuels ne sont pas encore dégagés des phénomènes affectifs. Chez le second ils s'en dégagent sans pouvoir les remplacer, une vie affective persiste, distincte de la vie intellectuelle et quelquefois en lutte avec elle. Nous trouvons ici, en certains cas, cette opposition, que l'on a mal comprise, des sentiments et de l'intelligence. Chez le troisième enfin le phénomène intellectuel s'est de plus en plus abstrait des passions. L'esprit n'est plus passionné, il est presque réduit à l'intelligence, les émotions, les désirs sont effacés et subordonnés, l'homme est une sorte de machine à penser qui fonctionne paisiblement. La tendance intellectuelle, mieux organisée pour diverses raisons, ne s'accompagne plus de troubles affectifs.

II

PREMIER SOUS-TYPE

Lorsqu'on oppose les tendances, le caractère et les sentiments à l'intelligence, on ne remarque pas toujours

assez que l'intelligence devient, chez les intellectuels, le centre d'une véritable tendance, un trait dominant du caractère et l'objet d'une vive passion qui excite l'homme tout entier, le fait agir, le pousse et le retient, — le fait agir, bien entendu, en intellectuel, non en impulsif ou en aventurier. Les désirs intellectuels sont tout à fait comparables aux désirs affectifs [1]. La systématisation des idées et des images est, pour la psychologie abstraite, tout à fait analogue à la systématisation des actes et des désirs. L'idée naissante, inventée ou reçue d'un autre esprit, le système d'images créé par l'imagination ou suggéré par un artiste, satisfont nos désirs intellectuels latents en introduisant dans l'esprit l'ordre et l'harmonie, comme des actes satisfont nos désirs organiques ou psychiques. La solution d'un problème est semblable à l'action qui vient, après plusieurs tâtonnements, calmer nos désirs, ne leur donnant la sensation qui les fait disparaître. Dans l'un et l'autre cas, c'est un état imparfait de l'esprit qui se transforme, un système inachevé qui se complète.

Il suffit de voir comment les vrais artistes jouissent et souffrent de leur art pour reconnaître l'analogie des désirs intellectuels avec les tendances vitales. Ces désirs se satisfont parfois avec une violence surpre-

1. Voir à ce sujet l'étude sur les passions intellectuelles dans la *Physiologie des passions* de M. Letourneau. M. Fouillée dans son récent ouvrage, *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, fait ressortir avec raison l'importance de l'intelligence au point de vue du caractère et montre le rôle de l'intelligence dans la passion même, et il y a quelque temps M. Godfernaux faisait une intéressante tentative pour retrouver une tendance toujours présente sous le jeu des idées, dans son livre : *le Sentiment et la Pensée* (Paris, F. Alcan).

nante. Berlioz rêve musique: « Le lendemain, dit-il, mon songe m'est revenu ; je me suis mentalement exécuté, comme nous l'exécutâmes à Bade il y a trois ans, l'adagio de la symphonie en si bémol de Beethoven... et peu à peu, tout éveillé, je suis tombé dans une de ces extases d'outre-terre... et j'ai pleuré toutes les larmes de mon âme, en écoutant ces sourires sonores comme les anges seuls en doivent laisser rayonner. Croyez-moi, cher ami, l'être qui écrivit une telle merveille n'était pas un homme. L'archange Michel chante ainsi quand il rêve [1]. » Et voici comment il sent la littérature : « Shakespeare, en tombant ainsi sur moi à l'improviste, me foudroya. Son éclair, en m'ouvrant le ciel de l'art avec un fracas sublime, m'en illumina les plus lointaines profondeurs [2]. »

Berlioz a décrit ses impressions. On y voit l'intensité que peut prendre une passion, en somme intellectuelle, puisqu'elle se satisfait, avant tout, par des combinaisons de perceptions et d'images. Au reste, Berlioz a distingué lui-même l'effet proprement musical du retentissement de la musique sur les sentiments de l'homme, c'est un des côtés intéressants de son récit, un autre est l'appréciation de l'analyse qui ne diminue pas forcément l'émotion, comme on le croit trop, mais, dans certaines conditions, l'augmente et la purifie, — un autre encore c'est la vivacité de l'impression pénible et les formes qu'elle revêt et qui rappellent des sentiments bien connus, ce qui montre encore les ressemblances de la tendance intellectuelle et des

1. Berlioz, *Lettres intimes*, 216-217.
2. *Mémoires d'Hector Berlioz*, I-97.

tendances vitales ou affectives, — un autre enfin c'est le cortège de phénomènes physiques qui accompagne ici les phénomènes intellectuels et complète la ressemblance signalée. « Quant à elles (aux émotions) que l'auteur de cet article doit personnellement à la musique, écrit Berlioz, il affirme que rien au monde ne saurait en donner l'idée exacte à qui ne les a point éprouvées. Sans parler des affections morales que cet art a développées en lui, et pour ne citer que les impressions reçues et les effets éprouvés au moment même de l'exécution des ouvrages qu'il admire, voici ce qu'il peut dire en toute vérité : à l'audition de certaines musiques, tout mon être semble entrer en vibration ; c'est d'abord un plaisir délicieux où le raisonnement n'entre pour rien ; l'habitude de l'analyse vient ensuite d'elle-même faire naître l'admiration ; l'émotion, croissant en raison directe de l'énergie ou de la grandeur des idées de l'auteur, produit successivement une agitation étrange dans la circulation du sang ; mes artères battent avec violence ; les larmes qui, d'ordinaire, annoncent la fin du paroxysme, n'en indiquent souvent qu'un état progressif, qui doit être de beaucoup dépassé. En ce cas, ce sont des contractions spasmodiques des muscles, un tremblement de tous les membres, un engourdissement total des pieds et des mains, une paralysie partielle des nerfs, de la raison et de l'audition ; je n'y vois plus, j'entends à peine, vertige... demi-évanouissement... On pense bien que des sensations portées à ce degré de violence sont assez rares, et que d'ailleurs il y a un vigoureux contraste à leur opposer, celui du mauvais effet musical,

produisant le contraire de l'admiration et du plaisir. Aucune musique n'agit plus fortement en ce sens que celle dont le défaut principal me paraît être la platitude jointe à la fausseté d'expression. Alors je rougis comme de honte; une véritable indignation s'empare de moi, on pourrait, à me voir, croire que je viens de recevoir un de ces outrages pour lesquels il n'y a pas de pardon; il se fait, pour chasser l'impression reçue, un soulèvement général, un effort d'excrétion dans tout l'organisme, analogue aux efforts du vomissement quand l'estomac veut rejeter une liqueur nauséabonde. C'est le dégoût et la haine portés à leur terme extrême; cette musique m'exaspère et je la vomis par tous les pores [1]. »

Voici qui montre bien l'attente du désir, la passion intellectuelle consciente, espérant avec impatience la satisfaction entrevue. Gounod à treize ans « est fou d'impatience et de joie » parce qu'on doit le mener au théâtre italien entendre l'*Othello* de Rossini. Il perd l'appétit et ne mange que sur la menace d'être privé du plaisir dont l'attente l'obsède. « Jamais, écrit-il, je n'oublierai l'impression que j'éprouvai à la vue de cette salle, de ce rideau, de ce lustre. Il me sembla que je me trouvais dans un temple, et que quelque chose de divin allait m'être révélé. Le moment solennel arrive. On frappe les trois coups d'usage, l'ouverture va commencer! Mon cœur bat à fendre ma poitrine. Ce fut un ravissement, un délire que cette représentation. La Malibran, Rubini, Lablache, Tamburini (qui jouait

1. *Dictionnaire de la conversation et de la lecture.* Article *Musique.*

Iago), ces voix, cet orchestre, tout cela me rendit littéralement fou.

« Je sortis de là complètement brouillé avec la prose de la vie réelle, et absolument installé dans ce rêve de l'idéal qui était devenu mon atmosphère et mon idée fixe. Je ne fermai pas l'œil de la nuit; c'etait une obsession, une vraie possession, je ne songeais qu'à faire, moi aussi, un Othello[1]. »

Ni Berlioz, ni Gounod n'étaient de purs intellectuels, sans doute. Berlioz n'était pas moins fougueux comme amoureux que comme musicien, et même l'amour, un moment, éclipsa l'art en lui. « Je ne composais plus, dit-il en parlant de ce temps-là, mon intelligence semblait diminuer autant que ma sensibilité s'accroître[2]. »

De plus, pensera-t-on, l'art s'adresse à l'émotivité autant qu'à l'intelligence, ou, pour parler avec plus de précision, éveille en nous des images et des idées qui ne peuvent guère nous laisser indifférents. Et il semblera tout naturel que les artistes soient particulièrement passionnés. Mais cependant ils ne le sont pas tous. Surtout ils ne le sont pas tous de la même façon. L'art éveille une émotion spéciale, recherchée pour elle-même, et les émotions communes qu'il excite aussi lui empruntent un caractère impersonnel et, en un sens, plus désintéressé. Parfois même elles disparaissent. Beethoven, raconte M. Schuré, chantait un jour à Bettina Brentano une mélodie qu'il venait de com-

1. Ch. Gounod, *Mémoires d'un artiste*. Revue de Paris, p. 464. Voir aussi, p. 470, l'impression bien plus profonde que lui fit éprouver, plus tard, le Don Juan de Mozart.

2. *Mémoires d'Hector Berlioz*, I-139.

poser sur les vers de Gœthe : « Connais-tu le pays où les citronniers fleurissent ? » Lorsqu'il eut fini, il la regarda : « Vous êtes, lui dit-il, de la race des artistes, mon enfant. L'artiste véritable ne pleure pas, mais il est brûlant d'enthousiasme ». Nous voyons ainsi l'amour du beau, le dévouement à l'art, à l'idée préférée, triompher des sentiments les plus naturels à l'homme. Il n'y a pas bien longtemps qu'on a pu voir l'ami d'un grand compositeur dramatique, abandonné par sa femme pour le maître qui l'épousa divorcée, se désespérer, s'écrier : « s'il était de ceux qu'on peut tuer, je l'aurais tué déjà », et se consacrer, quelques années plus tard, au succès de l'œuvre discutée de son rival[1].

Chez plusieurs artistes, les sentiments de l'homme sont ainsi complètement subordonnés à l'intellectualité, les sentiments qui se rapportent directement à l'art dominent, parfois avec violence. Flaubert en est un exemple caractéristique, il fut un intellectuel passionné, ses amours les plus intenses, ses haines les plus implacables, c'est l'art qui les lui inspira. L'art lui semblait la raison d'être de la vie et du monde[2]. Et l'art pour lui restait impersonnel, détaché des passions vulgaires et des sentimentalités courantes à ce point qu'il en prenait une apparence, bien trompeuse, d'impassibilité.

Enfin, si le type de l'intellectuel passionné semble

1. Voir *Richard Wagner*, par A. Jullien, *Wagner en caricatures*, par J. Grand-Carteret.

2. Voir la *Correspondance* de Flaubert, ses lettres à George Sand en particulier. Cf. Brunetière : *le Roman naturaliste*. Je renvoie aussi à mon étude sur Flaubert à la fin des *Caractères*.

comprendre surtout des artistes et des littérateurs, il n'y a là rien d'absolu. Proudhon, qui n'est pas précisément un artiste et que l'on qualifie spécialement de logicien, montre une ardeur qui ne le cède pas à celle de Berlioz ou de Flaubert. « Mon malheur, écrit-il à Louis Blanc, est que mes passions se confondent avec mes idées; la lumière qui éclaire les autres hommes me brûle. S'il m'arrive de faire la critique d'une théorie, supposant involontairement que l'auteur me ressemble, je raisonne comme si la volonté et le jugement étaient en lui choses identiques. Et quand je me trompe moi-même, j'en suis confus et je m'en accuse comme d'un crime[1] .» Prétendra-t-on que c'est l'objet même des études de Proudhon, les questions sociales et leurs solutions qui le passionnent ainsi? Plutôt que la pitié ou la justice, c'est, je le crois, la passion intellectuelle et l'amour des idées qui l'excitent. Le texte de sa lettre est assez explicite, et sa correspondance en général, et notamment sa discussion avec Bastiat me semblent confirmer cette interprétation, — sans que je veuille affirmer qu'il ne fût accessible qu'à des émotions d'ordre intellectuel.

Il ne faut donc pas se représenter l'intelligence comme une faculté froide, s'exerçant sans peine violente et sans vifs plaisirs, s'opposant aux sentiments et aux passions. Le cœur bat et le visage rougit, les yeux rayonnent pour une nouvelle idée qui vient ordonner l'esprit, comme pour un sentiment nouveau. Des systèmes d'images et d'idées excitent la passion et ins-

1. Proudhon, *Correspondance*, II, 305-306.

pirent la conduite comme des désirs vitaux ou de fortes sympathies. L'esprit entier et l'organisme même peuvent être conquis par les facultés intellectuelles, l'imagination, le raisonnement ou la synthèse créatrice. L'intelligence est vivante et peut régler la vie.

Mais dans le premier type des intellectuels, elle adhère encore à ces tendances organiques qu'elle soumet, et, précisément parce qu'elle se les est attachées, elle n'est pas entièrement affranchie d'elles. Il n'y a guère de domination sans quelque réciprocité d'influence. Les types suivants nous la montreront continuant à régir la conduite, mais avec des allures différentes et qui, avec plus de pureté, plus de calme et moins de trouble, rappelleront moins celles de la passion amoureuse.

III

DEUXIÈME SOUS-TYPE

La force apparente de l'idée dans le premier type est certainement due à cette association qu'elle conserve avec les éléments des passions vitales ou sympathiques. Il faut à l'idée un support, un lien qui la rattache à la vie et la fasse profiter des forces de l'organisme. Elle ne vit pas par elle-même ; fonction d'un organe spécial : le cerveau, elle peut comme toute fonction importante et incomplètement organisée devenir le centre d'une tendance et l'occasion de sentiments très vifs, encore faut-il pour cela qu'elle soit re-

liée d'une manière ou d'une autre au reste de la vie organique et mentale. Délivrée peu à peu de la domination des tendances inférieures et des mouvements organiques, elle arrive à les dominer à son tour. Si elle reste étroitement liée à eux, nous avons le premier type intellectuel; si elle s'en abstrait davantage et s'isole, se mêle moins à la vie organique et passionnelle, s'épure, en risquant de s'affaiblir, nous avons le second. Et si le premier type était plutôt un type d'artiste, le second est plutôt un type de philosophe ou de savant.

Il suppose une faculté singulière à ceux qui le représentent. Il faut que chez eux, malgré la présence de sentiments en général normaux et parfois puissants, les idées, ces éléments de tendances virtuelles, puissent s'organiser en un système solide qui s'impose à la vie mentale et prenne sa part des forces de l'organisme. Chez l'intellectuel, en effet, plus que chez tout autre, les idées, les images ne sauraient provenir toutes du démembrement des tendances. Il profite du travail des générations qui l'ont précédé, il recueille les idées formées pendant la vie de l'humanité, il les repense, les combine et les transforme. Mais c'est par les livres et les leçons autant que par l'expérience directe que les idées naissent sur ce terrain préparé. L'expérience intervient surtout ici pour diriger la formation des idées, pour les amender, pour leur apporter des faits où elles s'incarnent, pour fournir des termes de comparaison, des suggestions et des indices, mais la vie humaine est trop courte pour qu'elle puisse avoir un autre emploi.

Aussi le danger pour l'intellectuel à large culture est-il que les idées restent purement verbales, isolées de la vie, sans vigueur et sans racines profondes. Dans quelques cas heureux elles s'associent étroitement aux idées dérivées des tendances, formées dans l'individu même par l'expérience de la vie, elles profitent de la force de celles-ci, de leurs rapports avec les tendances organiques ou psychiques, de la force propre qu'elles ont acquise et du pouvoir de diriger l'organisme qu'elles tiennent de leurs associations.

Mais cette systématisation générale des idées acquises avec l'ensemble des tendances qui constituent une personnalité est chose rare. Le plus souvent elle reste fort imparfaite et spécialisée. Chacun reçoit, comme il peut, les nouvelles idées qui lui arrivent. Quelque tendance dominante se trouve là pour les soutenir et en tirer parti [1]. Les uns, des orateurs, par

1. Il n'est pas inutile de prévenir ou de lever un malentendu. M. Bourdon critiquait récemment l'hypothèse « des représentations latentes emmagasinées dans l'esprit », espérant que « la psychologie de l'intelligence fera probablement un progrès considérable le jour où cette hypothèse, sous toutes les formes qu'elle peut revêtir, aura été définitivement abandonnée ». « Quand une perception ou une représentation se produit, certains psychologues, continue M. Bourdon, supposent tout de suite d'autres représentations cachées on ne sait où, et qui « aperçoivent », s'assimilent, repoussent, etc., la nouvelle arrivante. Or l'observation ne fait rien constater de tout cela. Il n'y a pas plus de représentations emmagasinées dans l'esprit qu'il n'y a de courses emmagasinées dans les jambes du coureur. En fait on ne sait actuellement rien encore sur ce qui subsiste dans la substance nerveuse après la disparition d'une perception ou d'une idée ; autant vaut avouer franchement son ignorance sur ce point que de hâter des hypothèses inconcevables comme celle de représentations emmagasinées. » (*Revue philosophique*, août 1895, p. 164.)

M. Bourdon a pleinement raison contre les psychologues qui

exemple, ou de purs littérateurs ne verront guère dans l'idée qu'un thème à développer, ne lui laisseront prendre aucune influence sur la conduite générale et coordonner que les forces organiques qui servent à l'exercice spécial de la pensée, de la parole et de l'écriture ou qui s'y rattachent étroitement.

Si elle ne rencontre même pas une tendance ainsi disposée en qui elle puisse s'incarner, un groupe constitué d'habitudes intellectuelles qui s'en accommode, elle entrera moins profondément encore dans la vie. Ressassée, elle restera dans l'esprit, presque morte et desséchée, sous forme de phrase — gardant ainsi le minimum nécessaire d'influence sur les tendances et les actes, — et, selon les circonstances, recevra quelque vague emploi qui la laissera durer un certain temps.

se figureraient en effet des représentations en quelque sorte actuelles et latentes à la fois. Mais on peut, sans tomber dans ce défaut, employer quelques-unes des expressions qu'il relève et même j'y vois l'avantage d'exprimer les faits, au prix de quelques métaphores bien simples et bien claires, précisément sans formuler d'hypothèses sur ce que nous ignorons. Nous appelons « idée » ou « image » l'habitude nerveuse, l'ensemble de faits physiologiques encore ignorés qui sont une des conditions probables de l'idée et de l'image, qui lui survivent, et, ce qui nous importe, agissent comme elles. Si je crois, par exemple très fortement à l'honnêteté d'un homme et si l'on m'affirme qu'il a commis un vol, je repousserai instinctivement cette idée, sans approfondir tout d'abord et sans m'affirmer peut-être mon opinion sur lui, et je dirai que cette affirmation ne s'accorde pas avec mes idées, c'est-à-dire avec les traces laissées par mes idées, avec l'habitude de mon esprit. Je ne préjuge rien ainsi sur la nature de ces traces et je ne suppose pas des idées inconscientes semblables aux idées conscientes. Sans doute toute métaphore a ses périls, c'est à celui qui s'en sert à éviter les erreurs, c'est à ses critiques à les relever, mais on ne peut en proscrire l'emploi *a priori* quand elles servent utilement à exprimer des faits réels, en serrant, en somme, la réalité d'aussi près que possible.

Elle permettra, d'abord, de réciter une leçon, de répondre à un examen, et, plus tard, de faire preuve, dans le monde, de quelque savoir, de montrer, peut-être, quelque prétention à l'originalité. Mais, beaucoup d'idées, dans ces conditions, se fanent vite et meurent sans avoir pris racine. Combien ont ainsi traversé le cerveau d'un homme d'intelligence ordinaire, qui a fait ses classes et lu passablement, et ont disparu sans laisser de traces appréciables, faute d'avoir pu rencontrer un désir durable capable de les faire vivre, ou un système intellectuel assez fort, assez associé à l'exercice même de la vie pour les retenir et leur donner une place.

Ce système, vivant par lui-même et pour lui-même, dominant plus ou moins le reste de l'individu, les intellectuels l'offrent aux idées qu'ils reçoivent. Chez eux, précisément, les idées et les images sont organisées en systèmes séparés des tendances communes et sont le centre d'une tendance nouvelle. Mais, pour les intellectuels de notre second type, l'esprit ne suffit pas à tout, il ne saurait absorber la vie entière, et nous assistons parfois à des troubles qui nous permettent de saisir la formation du type, d'en bien comprendre la nature et d'en reconnaître les dangers.

Supposons un esprit supérieur ou du moins assez élevé, chez qui l'intelligence s'est développée par les moyens indiqués, que l'éducation a poussé vers l'intellectualisme, chez qui, au contraire, les sentiments, les tendances actives n'ont pas été cultivés avec le même soin, mais ont été plutôt gênés et retenus. Si la culture intellectuelle est restée trop exclusivement

théorique et verbale, les idées n'ont pas été rattachées à des images, à des mouvements, à des sentiments, à des passions et à des actes, chaque pensée n'ayant pas au moins ébauché une manière de vivre qui lui corresponde. Ceci peut arriver même à des natures riches en virtualités passionnelles. Nous pouvons voir naître alors le type de l'intellectuel pur, notre dernier type, celui à qui le sentiment fait défaut et qui risque d'aboutir à la sécheresse, à l'indifférence pour ce qui n'est pas une idée, à l'abus de l'analyse ou de la logique froide. Si la force innée de sentiments plus humains l'en préserve, il peut rester incomplet, être rongé par l'ennui, tourmenté de troubles vagues, symptômes de désirs non satisfaits qui se font sourdement sentir. Dans le premier cas, l'intelligence se ressentira vraisemblablement de la pauvreté du caractère, elle aura l'apparence d'une chose morte, à moins d'un extraordinaire génie, et l'on pourra dire avec raison de celui qui la possède qu'il ne saurait comprendre ce qu'il n'a pu sentir. Dans le second, l'individu peut arriver, au prix d'une crise ou plus doucement, à retrouver l'équilibre par le développement de sentiments qui viennent compléter la personnalité. C'est alors notre second type intellectuel qui se réalise, celui où l'intelligence, séparée des sentiments, s'isole et vit en système indépendant, mais ne peut remplir l'existence.

Stuart Mill en offre un exemple ; son cas est instructif,et je l'étudierai un peu longuement, parce qu'il nous montre comment le second type intellectuel peut se former, et qu'il confirme, je le crois, ce que je viens

de dire sur les rapports des sentiments et des phénomènes intellectuels.

On sait la façon dont son père l'avait élevé, et la culture méthodique et impitoyable qui, dit-il lui-même, lui avait donné un quart de siècle d'avance sur les gens de son âge, mais qui paraît avoir singulièrement péché par défaut d'équilibre, la plus propre d'ailleurs à faire d'un homme ordinaire un intellectuel raté, insupportable et dangereux. Voici l'état mental qu'elle avait produit avant la fameuse crise.

« On a souvent écrit, dit Mill, qu'un benthamiste n'était qu'une simple machine à raisonner ; cette définition convient fort peu à la plupart de ceux à qui on donnait ce nom, mais en ce qui me concerne, et pour deux ou trois ans de ma vie, elle n'est pas tout à fait fausse. Elle me convenait peut-être autant qu'à tout jeune homme qui vient d'entrer dans la vie, pour qui les objets ordinaires de ses désirs doivent avoir, en général au moins, l'attrait de la nouveauté. Il n'y a rien de très extraordinaire en ce fait... De l'ambition et du désir de me distinguer, j'en avais de reste ; le zèle pour ce que je croyais le bien de l'humanité était mon plus vif sentiment ; il se mêlait aux autres et leur donnait le ton. *Mais, à cet âge, mon zèle ne s'exerçait encore que sur des opinions spéculatives. Il ne reposait pas sur une bienveillance véritable ou sur une sympathie pour l'humanité ; bien que ces qualités eussent dans mon idéal éthique la place qu'elles devaient occuper, elles ne se rattachaient nullement à un vif enthousiasme pour une noblesse idéale ; j'étais cependant très capable en imagination d'éprouver ce sentiment, mais*

à cette époque j'étais sevré de ce qui en fait l'aliment naturel, c'est-à-dire la culture poétique, tandis que j'étais surnourri de l'aliment de la polémique, c'est-à-dire la logique pure et l'analyse [1]. Ajoutez à cela que l'enseignement de mon père tendait à déprécier le sentiment. Ce n'est pas qu'il fût froid ou insensible ; c'était plutôt le contraire. Il croyait qu'il n'y avait pas à s'occuper du sentiment, qu'il se suffisait à lui-même [2]. »

Le fait est assez clair. Mill est « surnourri » d'idées nettes, qui ne s'appuient sur aucun sentiment développé, qui ne font corps avec aucune tendance réelle, non que ces tendances ne puissent exister en lui, mais l'association des tendances et de l'idée ne s'est pas faite, par la faute de son éducation et peut-être un peu de sa nature. L'intelligence reste isolée, incapable d'éveiller des désirs, vivant surtout de sa vie propre et, certes, intéressant l'ensemble du moi, mais pas au point de suffire à l'orienter et à le diriger dans la vie.

Si, à côté de cette tendance intellectuelle, Mill avait nourri d'autres goûts, ou quelque passion, ou bien s'il avait présenté une particulière sécheresse de cœur, l'harmonie générale aurait pu s'établir, on en sait d'autres exemples. Mais Mill cachait un cœur affectueux sous son armure de logicien. Ses idées étaient trop loin de ses désirs cachés. La noblesse naturelle de son caractère, l'influence prépondérante de ses idées,

1. C'est moi qui souligne. — Remarquer l'intellectualisme de Mill qui ne se représente l'éducation et l'éveil des sentiments que par des moyens intellectuels.

2. Stuart Mill, *Mes Mémoires, Histoire de ma vie et de mes idées*, trad. Cazelles, 104-105 (Paris, F. Alcan).

le besoin de rectitude et de logique l'empêchaient sans doute de trouver l'équilibre mental par le jeu de sentiments qu'il devait juger inférieurs et immoraux, et ce qui aurait pu exciter et satisfaire idéalement ses désirs, l'art et la poésie — en qui il paraît voir le seul remède à son état, ce qui l'expose à passer pour un naïf aux yeux des sensuels, — Mill en était privé. La crise était donc à prévoir, elle ne se fit pas attendre. Il faut lire d'un bout à l'autre, pour suivre en détail les péripéties par où passe son esprit, le récit sincère qu'il nous en a donné ; je dois me borner ici à citer quelques extraits, suffisants, je crois, pour confirmer mon dire :

« Dans l'hiver de 1821, époque à laquelle j'avais lu pour la première fois Bentham, et surtout dès les premiers temps de la Revue de Westminster, j'avais un objectif, ce qu'on peut appeler un but dans la vie : je voulais travailler à réformer le monde. » On voit très nettement ici la tendance de l'idée à s'incarner, à se faire désir et sentiment, tendance corrélative à l'effort des sentiments et des désirs pour s'organiser conformément à l'influence de l'idée en se l'adjoignant comme élément. Malheureusement ce travail, assez ardu quand il s'agit des idées qui préoccupaient Mill, ne fut pas favorisé par son éducation. Il y avait chez lui pléthore d'idées qui ne savaient où s'accrocher dans la vie morale. Cette suspension de l'idée est une des conditions du type intellectuel et permet son perfectionnement, et, par suite, son meilleur emploi, mais le manque d'équilibre reste à craindre. « L'idée que je me faisais de mon propre bonheur se confondait entièrement avec cet objet... Cela alla bien quelques années, pendant

lesquelles la vue des progrès qui s'opéraient dans le monde, l'idée que je prenais part à la lutte et que je contribuais pour ma part à le faire avancer me semblait suffire pour remplir une existence intéressante et animée. » Toujours la recherche de la synthèse intellectivo-passionnelle. « Mais le jour vint où cette confiance s'évanouit comme un rêve. C'était dans l'automne de 1826; je me trouvais dans cet état d'engourdissement nerveux que tout le monde est susceptible de traverser, insensible à toute jouissance comme à toute sensation agréable... il m'arriva de me poser directement cette question : « Suppose que tous les objets que tu poursuis dans la vie soient réalisés, que tous les changements dans les opinions et les institutions dans l'attente desquels tu consumes ton existence puissent s'accomplir sur l'heure, en éprouverais-tu une grande joie, serais-tu bien heureux ? » — « Non! » me répondit nettement une voix intérieure que je ne pouvais réprimer. Je me sentis défaillir; tout ce qui me soutenait dans la vie s'écroula. Tout mon bonheur, je devais le tenir de la poursuite incessante de cette fin. Le charme qui me fascinait était rompu; insensible à la fin, pouvais-je encore m'intéresser aux moyens? » Tout autre qu'un philosophe aussi épris de logique aurait pu s'y intéresser sans même se poser la question, rien n'est plus commun qu'un moyen aimé pour lui-même, alors que la fin vers laquelle il tend reste indifférente, qu'un moyen qui se substitue à sa fin et devient une fin lui-même : « Il ne me restait plus rien à quoi je pusse consacrer ma vie. »

« En effet, je m'apercevais alors ou je croyais

m'apercevoir d'une vérité que j'avais auparavant toujours accueillie avec incrédulité; je reconnaissais que l'analyse tend à ruiner les sentiments ; ce qui est vrai quand nulle autre habitude d'esprit n'est entretenue, et que l'esprit d'analyse reste seul dépourvu de ses compléments naturels et de ses correctifs... il n'y avait en moi aucun désir véritable qui me portât vers la fin que l'on s'était proposée quand on avait dépensé tant de soins à m'armer pour la lutte. Je ne prenais aucun plaisir à la vertu ni au bien général, mais je n'en prenais pas davantage à autre chose. Les sources de la vanité et de l'ambition paraissaient taries en moi aussi complètement que celles de la bienveillance [1] ».

Telle fut la crise de Mill. Lui aussi souffrait, en quelque sorte, de la « faillite de la science », l'intelligence lui avait fait banqueroute. Elle avait prouvé son impuissance à diriger la vie. Si quelque phénomène physiologique ou semi-pathologique a pris part à la crise, ou a peut-être été produit, lui aussi, par la contradiction mentale qui se révélait, je n'en sais rien, et, en somme, il ne nous importe guère ici. La guérison arriva bientôt. Elle ne s'opéra point par le triomphe de l'intelligence et l'organisation de la vie autour de la recherche tranquille de la vérité. Mill ne fut pas un Spinoza. Il ne fut pas non plus un Proudhon et n'eut point une passion ardente, enthousiaste et exclusive pour son rôle de penseur, la crise ne fut même pas résolue, comme on eût pu s'y attendre, par une passion amoureuse. Elle se termina simplement par la

1. Ouv. cité, 126-133.

restitution à l'activité affective ordinaire d'une place normale dans la vie.

« Un rayon de soleil vint briller dans les ténèbres où j'étais plongé. Je lisais par hasard les mémoires de Marmontel ; j'arrivai au passage où il raconte la mort de son père, la détresse où tomba sa famille, et l'inspiration soudaine par laquelle, lui, un simple enfant, il sentit et fit sentir aux siens qu'il serait désormais tout pour eux, qu'il leur tiendrait lieu du père qu'ils avaient perdu. Une image vivante de cette scène passa devant moi, je fus ému jusqu'aux larmes. Dès ce moment le poids qui m'accablait fut allégé. L'idée dont j'étais obsédé, que tout sentiment était mort en moi, s'était évanouie... le nuage se dissipa peu à peu et je recommençai à jouir de la vie. » Ainsi les idées qui ne suffisaient pas à donner à la vie un sens et une valeur s'organisaient à part, la tendance intellectuelle restait dominante, non exclusive, et l'harmonie générale s'en accroissait.

De tels cas, en nous laissant voir la variation des rapports de l'intelligence et du sentiment et des changements corrélatifs dans l'orientation de la personnalité, me semblent très instructifs. En nous révélant un type mental ils nous renseignent également sur la psychologie générale.

J'en dirai autant de tous les faits qui montrent les discordances des phénomènes intellectuels et des phénomènes affectifs et ce qu'on a appelé la lutte de la raison et du cœur, ou bien, au contraire, leurs alliances bizarres et les singuliers compromis qui les unissent parfois et dont nous avons déjà vu le sens.

Le second type est surtout un type de savant ou de philosophe. Il convient moins aux artistes ; le détachement qu'il suppose, la séparation des phénomènes intellectuels d'avec les phénomènes affectifs, l'organisation de l'intelligence en dehors des tendances organiques ou sentimentales et, à côté d'elles, tout cela qui peut être une garantie de lucidité, d'impartialité, et, à certains égards, de pondération, tout cela est favorable à l'intellectualité scientifique, mais l'est bien moins à l'intellectualité artistique. Aussi est-ce peut être des artistes médiocres que nous rencontrerons dans notre seconde série où ne trouveraient place ni Hugo, ni Wagner. Cependant, comme on ne peut jamais établir dans les faits psychiques des corrélations absolument générales, il faut s'attendre à rencontrer encore ici des exceptions. Et Gœthe sans doute en est une, quoiqu'on ait exagéré singulièrement, je pense, son « équilibre ». Pourrait-on citer encore Delacroix ? peut-être Rubens aussi, bien que le caractère de leur peinture semblât, au moins à première vue, les éloigner l'un et l'autre de l'intellectualisme modéré.

Il faut d'ailleurs prévenir une confusion. De ce que la tendance intellectuelle ne garde plus ici les allures fougueuses qu'elle avait avec Proudhon ou Berlioz, il ne faut pas en conclure qu'elle tienne une moindre place dans la vie, mais seulement qu'elle est autrement organisée, plus pure en elle-même, et qu'elle peut garder la direction d'une bonne part de la vie sans fracas et sans trouble. Ce qui est le mieux organisé en nous est souvent ce qui se fait le moins remarquer, ce qui fait le moins de bruit et paraît tenir le

moins de place. La faiblesse d'une tendance et son organisation supérieure prennent ainsi des apparences identiques qu'il faut savoir distinguer et qui dépendent non pas tant de la force et de la vigueur de la tendance que de la nature des rapports de ses éléments entre eux et de l'ensemble de la tendance avec les autres parties du moi.

Cette réserve faite, il faut reconnaître que les médiocres abondent parmi les poètes, les artistes, les littérateurs qui n'ont pas eu la fougue apparente et l'emportement visible. Il est même, sans doute, inutile d'en donner des exemples. Ils ne manquent guère davantage parmi les savants ou les philosophes qui se rattachent à ce type.

IV

TROISIÈME SOUS-TYPE

Les intellectuels du troisième groupe sont la plus pure incarnation du type. Ceux-ci ne vivent plus guère que pour leur pensée. L'intelligence, chez eux, s'est détachée et abstraite de presque tous les sentiments humains sans cesser de diriger la vie, et, au contraire, en envahissant de plus en plus la personnalité qu'elle domine. L'organisme est soumis à l'esprit, ou, si l'on préfère, l'homme n'est plus, selon l'expression imitée de Bonald par Letourneau, qui l'a trop généralisée en l'appliquant à tous les êtres humains, qu' « un cerveau servi par des organes ».

Bordas-Demoulin, un jour, dénué de tout, mourant de faim, dépense dans un cabinet de lecture les quelques sous qui lui restaient. Il passe sa vie à faire de la métaphysique et meurt vierge, « n'ayant jamais trouvé le temps d'aimer [1] ». On peut, je crois, le ranger dans notre troisième catégorie d'intellectuels. Spinoza aussi, qu'on ne vit jamais ni fort triste, ni fort joyeux, qui savait si bien être le maître de ses passions, probablement assez calmes, qui affirmait à son hôtesse que sa religion était bonne et qu'elle n'en devait pas chercher d'autre, ni douter d'y faire son salut, pourvu qu'en s'attachant à la piété, elle menât en même temps « une vie paisible et tranquille », si sobre d'ailleurs et si désintéressé [2] ! On leur adjoindra ce Franz Wœpke sur qui Taine écrivit un si touchant article, Franz Wœpke qui consacra sa vie à l'histoire des sciences, à la recherche des faits précis et à l'étude des idées générales, et dont ces spéculations furent toute la joie. « Les autres plaisirs, toutes les satisfactions qui, aux yeux des hommes, donnent un prix à la vie lui ont manqué. Il vivait seul, loin de sa patrie, loin de sa famille, dans une chambre garnie, sobrement et silencieusement, d'une pension que lui faisait un prince italien, protecteur des mathématiques, se croyant obligé de publier tous les ans ou tous les deux ans quelque mémoire, afin de mériter l'argent qu'il recevait. Son travail n'avait aucune récompense, pas même la gloire ; quelques savants estimaient ses recherches et c'était tout... Il passait la journée à collationner des textes

1. Letourneau, *Physiologie des passions*, 256.
2. *Vie de Spinoza* par Colerus.

aux bibliothèques et à suivre au Collège de France des cours de hautes mathématiques et de langues orientales. La nuit, il écrivait. Sa vie était d'une régularité minutieuse... Il sentait sa jeunesse usée, sa santé ébranlée, ses forces amoindries, ses recherches limitées, ses espérances réduites. Au milieu de tant de regrets, un regret profond et sourd perçait par intervalles. Il était né géomètre, et croyait s'être trompé en tournant sa vie vers l'histoire. Néanmoins il vivait résigné et calme, pénétré par le sentiment des nécessités qui nous plient ou nous traînent, persuadé que toute la sagesse consiste à les comprendre et à les accepter [1]. »

Pour le dire en passant, cette sorte de résignation n'est pas rare chez les purs intellectuels du troisième sous-type. Elle revêt différentes formes, la prudence de Descartes, l'indifférence de Spinoza, l'accommodation de Wœpke aux nécessités de la vie et des relations sociales en sont des exemples divers. Pourvu que l'intellectuel puisse penser, il est peu exigeant sur le reste, et même, quelquefois, sur l'expression de sa pensée. Aussi lui a-t-on reproché de ne pas savoir agir, de ne se soucier de rien. Cela est mal jugé, l'intellectuel a une fonction sociale, et, s'il reste indifférent à bien des choses, c'est pour mieux remplir cette fonction, pour rester maître de sa pensée. Il est assez singulier de reprocher le défaut d'action et le manque de courage à des gens qui renoncent à tout, aux honneurs, aux richesses, et au reste, pour conserver le droit d'agir selon leur nature, c'est-à-dire de penser, de

1. Taine, *Essais de critique et d'histoire*, 392-394.

leur mieux et le plus librement possible. Au reste, il faut éviter l'excès de généralisation. Tous les intellectuels ne sont pas ainsi.

Les intellectuels de notre troisième sous-type sont le plus souvent des abstraits, pour les mêmes raisons, plus fortes encore ici, que ceux du précédent. Naturellement le triomphe le plus pur du désir intellectuel, celui qui marque le mieux l'indépendance et la prépondérance de l'idée, nous le trouvons dans la vie des intellectuels abstraits. L'artiste, le littérateur peut encore s'intéresser humainement à la matière même de son art. Alexandre Dumas aimait Porthos comme un ami et pleurait de sa mort. Le sociologiste et parfois le philosophe peuvent encore être troublés par des sentiments ordinaires d'amour et de pitié, mais ensuite ces sentiments s'atténuent et disparaissent. Les métaphysiciens, les logiciens, les mathématiciens ou les géomètres, que trouvent-ils de passionnant dans leur étude sinon, leur étude même et leurs idées ? Ce ne sont guère les rappels des émotions vécues et des tendresses terrestres qui les y peuvent émouvoir.

Et pourtant la joie des idées abstraites, si elle n'est pas très souvent exubérante, n'en est pas moins très réelle, très pure et très haute, elle peut être très profonde ; c'est que l'intelligence, l'ensemble des idées, le système des faits de connaissance est devenu une tendance véritable, que sa nature même et ses conditions condamnent chez le pur intellectuel à une pureté qui en masque la force aux yeux prévenus.

V

Cette organisation de l'intelligence en un tout compact, uni, formant une tendance directrice, voilà un des faits importants que nous montre le type intellectuel. Ces fragments d'anciennes tendances, détachés de leurs primitives associations, se sont groupés entre eux. Très faibles d'abord, incapables de rester longtemps libres, retombant à chaque pas sous le joug des désirs, ils sont arrivés, peu à peu, en unissant leurs forces et en profitant des services qu'ils rendaient au reste de l'esprit, à l'existence réelle et durable d'abord, puis, çà et là, dans quelques cerveaux bien doués, à l'autonomie et à la suprématie. Ils ont produit une tendance constituée, comme les autres, par un fait central auquel se subordonnent une immense quantité de faits secondaires, une tendance capable de faire éprouver, selon qu'elle est satisfaite ou meurtrie, de vives douleurs et des joies réconfortantes, capable d'orienter l'ensemble de la vie.

La formation de la tendance intellectuelle ne diffère pas de la formation des goûts et des passions en général. Celles-ci résultent aussi de la combinaison d'éléments préexistants enlevés aux tendances dont ils faisaient d'abord partie et groupés d'une manière nouvelle.

Aussi voyons-nous l'intelligence se comporter toujours comme une véritable passion, s'assimiler de nouveaux éléments, lutter ou s'associer avec les tendances vitales ou psychiques. Il n'est pas rare de la voir dépasser

en puissance les sentiments les plus développés dans l'espèce humaine, et vaincre de vives douleurs, parfois même en profiter. Pascal, dit-on, oubliait son mal aux dents, grâce aux mathématiques. Mme de Staël, paraît-il, ne cessa presque jamais complètement de travailler. « Ses facultés dominaient le plus souvent sa douleur ; et comme il existait toujours une relation entre ce qu'elle écrivait et le sujet de ses peines, elle pouvait encore composer lorsque la lecture ne lui offrait pas une distraction suffisante. « Je ne comprends rien à ce que je lis, disait-elle, et je suis obligée d'écrire [1]. » Ici, la tendance intellectuelle, pour pouvoir lutter contre une douleur, doit faire appel à toutes ses forces, s'incarner dans une tendance active, se donner l'activité qui convient le mieux à sa nature, bien plus librement occupée à l'expression de ses propres idées qu'à l'assimilation des idées d'autrui.

L'intelligence, chez les intellectuels, exploite les sentiments. Nous verrons ailleurs, à propos de l'invention, combien le fait est fréquent et presque essentiel. Rappelons seulement ici Gœthe et la composition de Werther, où il utilisa si bien ses propres impressions — et le suicide d'un autre. « La mort de Jérusalem, dit-il, causée par la passion malheureuse qu'il avait conçue pour la femme d'un ami, m'éveilla subitement de mes rêves, et comme, aux réflexions que m'avait suggérées ce qui nous était arrivé à tous les deux, s'ajoutait l'agitation passionnée produite par ce que je venais d'éprouver, je ne pouvais manquer de commu-

1. *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël*, par Mme Necker de Saussure, p. 170.

niquer à l'œuvre que j'entrepris à l'instant cette animation qui confond la fiction avec la réalité. Extérieurement je m'étais complètement isolé, et j'avais refusé jusqu'aux visites de mes amis; de même, j'écartai au dedans de moi tout ce qui ne se rattachait pas directement à mon projet. En revanche, je rassemblai tout ce qui y avait le moindre rapport, et je me rappelai ma vie récente, dont je n'avais pas encore poétiquement exploité les événements. Ce fut dans de pareilles circonstances, après ces longs préparatifs, que j'écrivis Werther en quatre semaines sans avoir préalablement tracé sur le papier un plan du travail total, ni l'exécution d'une de ses parties [1]. »

C'est encore un fait analogue qui se produit lorsque l'esprit tire parti de l'excitation diffuse produite par quelque cause purement physique, comme le café, par exemple, ou physique et psychique comme la musique. J'ai cité ailleurs les cas de Darwin, de Legouvé, de plusieurs autres. Et c'est, dit-on, pendant que Mme de Staël « entendait certains airs touchants ou sublimes que lui est venue, comme d'en haut, l'idée de ses morceaux les plus poétiques » [2].

Ce procédé de l'esprit paraît tout à fait normal, il montre parfaitement comment les choses se passent. L'intelligence a besoin, bien souvent, pour s'affranchir ou pour dominer, d'appuis extérieurs, et doit avoir recours à quelques artifices. C'est, en somme, avec la volonté en moins, le moyen employé pour fixer l'atten-

1. *Mémoires de Gœthe*, traduits et précédés d'une introduction par Henri Richelot, etc., p. 247-248.
2. Mme Necker de Saussure, *ouv. cité*, p. 177.

tion volontaire [1]. Aussi comprend-on aisément, sans que j'y insiste encore, comment l'abstraction pure a une peine particulière à se dégager et à s'imposer, et son désavantage naturel par rapport aux tendances intellectuelles plus concrètes, à celles qui dominent l'artiste et le littérateur et qui, en relation plus intime avec les désirs ordinaires, peuvent plus aisément, au début, profiter de leur force.

VI

Si nous croyons trouver un signe du type non-intellectuel dans l'impossibilité d'exercer son intelligence autrement que dans des circonstances où les sentiments sont intéressés, inversement, c'est un symptôme du type intellectuel, un symptôme qui ne trompe guère, que l'intérêt accordé aux idées pour elles-mêmes. Sur cent personnes devant qui une idée est émise, sans conséquence immédiate pratique, et qui n'intéresse ni la gourmandise, ni le reste, quatre-vingt-dix-neuf au moins la négligent. S'il en est une, par hasard, qui la remarque, sans que ses désirs (des désirs non intellectuels) ou ses habitudes y trouvent leur compte, on ne se risque guère à la classer dans notre type. Il me semble que chez les enfants mêmes on peut ainsi remarquer de très bonne heure l'aptitude aux abstractions, le goût des choses de l'esprit, le germe du type intellectuel.

En effet, cette fixation de l'idée, qui se traduit

1. Voir Ribot, *Psychologie de l'attention*, Paris F. Alcan.

immédiatement par le fait de la remarquer, de l'examiner, d'en parler, de la conserver, indique une intelligence déjà formée quoique peut-être encore mal développée. Une formule générale ne peut guère être assimilée et devenir le point de départ d'un travail de l'esprit que si elle trouve un système de notions, d'idées, déjà au moins ébauché, qui lui fournisse le point d'appui dont elle a besoin, le terrain où elle s'épanouira. Le non-intellectuel n'entend et ne remarque pas plus une idée générale que l'homme ignorant une langue n'entend et ne distingue les mots de ceux qui la parlent. Un murmure confus, c'est tout ce qu'il perçoit. L'homme de désir n'accueille les idées, ne les comprend et ne les garde que si elles flattent un de ses penchants, l'intellectuel les aime sans avoir en lui le penchant spécial qu'elles pourraient intéresser. Mais ces idées deviennent un penchant, et c'est encore un signe de l'intellectuel que son amour pour des idées qui ne touchent pas à ses intérêts, qui ne lui serviront à obtenir aucun avantage matériel, qui ne lui sont pas imposées par les convenances et qui ne résultent pas d'une longue routine. Bien mieux, l'intellectuel aime les idées fausses, les théories erronées, il s'en réjouit et les admire parfois, alors même qu'il les rejette, si elles ont quelque chose de spécieux et de séduisant.

VII

Examinons un peu l'extension de la classe des intellectuels, nous en explorerons aussi les prolongements et les alentours.

Nous y trouvons d'abord, avec les personnes chez qui l'intelligence est la fin suprême de la vie, toutes celles qui en font seulement l'une des fins principales de leur activité. Nous sommes obligés, en effet, tout en définissant rigoureusement le type, de l'élargir un peu pour pouvoir l'utiliser. A côté d'écrivains comme Flaubert, de philosophes comme Taine, beaucoup d'autres qu'il y faut ranger ne laissèrent pas prédodominer en eux avec pareille énergie les tendances purement intellectuelles.

La plupart des artistes, des littérateurs et des savants y figureraient, à des rangs divers. Alors même que plusieurs d'entre eux, et, si l'on veut, presque tous poursuivent, en travaillant, des buts pratiques et sont poussés par l'amour de la gloire ou le désir des richesses, ils ne travaillent pas seulement pour cela. Le fait seul qu'ils ont choisi, pour arriver à leur but, une occupation intellectuelle indique, en général, un amour de leur art qui suffit pour les faire classer dans notre type. L'intelligence, même utilisée en vue d'autres fins, lorsqu'elle atteint un certain degré de force et de développement, reste dominante jusqu'à un certain point et se subordonne un grand nombre de tendances et de désirs. L'habitude d'une profession intellectuelle contribue du reste à lui donner un rôle plus ou moins prépondérant.

Après les intellectuels purs ou à peu près purs viennent ceux qui se rattachent en même temps au type intellectuel et au type indifférencié. Chez eux l'intelligence est partiellement subordonnée, partiellement libre ou dominatrice — et ce partage est plus

frappant que chez les précédents. Car, à vrai dire, tous les hommes, même les plus intellectuels et les plus abstraits, sont obligés d'employer une part de leur intelligence à se nourrir ou à se vêtir, à s'assurer plus ou moins les conditions indispensables à la vie. L'intellectualité est une question de proportion. Chez plusieurs esprits, la partie subordonnée de l'intelligence est assez considérable, et, cependant, à côté d'elle, il existe une bonne quantité d'idées diverses qui se sont détachées de l'existence pratique, se sont organisées à part et ont créé, au sein de la personnalité envahissante, un petit monde qui leur appartient, où elles se meuvent en liberté.

Ces demi-intellectuels sont dominés par leurs désirs, leurs habitudes, leur profession, mais, à côté de ces préoccupations, d'autres existent en eux, pas très vives, mais parfois encore assez développées. Ils « tournent » des vers, ils rédigent « à leurs moments perdus » quelque mémoire historique ou archéologique, ils écrivent l'opinion d'un homme du monde sur un problème philosophique. Ce sont les « amateurs » dans le sens exact du mot, ceux qu'il faut opposer non pas aux « professionnels », mais aux intellectuels vrais. Ils peuvent aussi bien avoir des goûts artistiques, toucher le piano ou faire grincer le violon, « s'amuser » à dessiner ou à peindre. Tout au moins ils lisent, sont assidus aux concerts et fréquentent les expositions. Individus estimables, d'ailleurs, quand la prétention ne les aveugle pas.

Il ne faut pas les confondre avec les intellectuels vrais, qui ont une profession pour vivre, qui écrivent

dans quelque bureau comme Spinoza polissait des verres de lunette, mais subordonnent leur métier à leur œuvre ou à leurs goûts. Les demi-intellectuels dont je parle se rapprochent des vrais en ce que chez eux la tendance intellectuelle s'est organisée à part, et n'a pour but *essentiel* que son propre exercice. Elle est reine dans son domaine, mais ce domaine est restreint. L'art, la science, la philosophie sont ici un simple intérêt de plus dans la vie, un plaisir parmi beaucoup d'autres, une distraction plus ou moins appréciée. Ils servent à l'agrément de l'existence, l'existence ne leur est pas consacrée.

Nous pouvons poursuivre les ramifications de plus en plus ténues du type intellectuel et en reconnaître les manifestations imparfaites et comme les fragments chez ceux qui s'en éloignent le plus. A côté des vrais intellectuels et de ceux qui le sont presque, d'autres esprits existent chez qui on trouve des coins d'intellectualité, des germes indécis de systèmes intellectuels indépendants, possibilités plutôt que réalités. Des goûts artistiques indistincts, qu'ils n'ont pu laisser grandir, leur permettent de goûter des plaisirs relativement esthétiques. Leurs idées sont en grande partie dirigées dans le sens de la vie pratique et absorbées par leurs occupations ordinaires, leurs distractions mêmes ne sont guère que la revanche des tendances organiques ou affectives comprimées par les habitudes obligatoires. Ils font des excursions, ils chassent, ils jouent à des jeux divers, ils lisent des romans ou se répandent dans les théâtres pour y connaître les émotions que la vie réelle leur refuse. Et déjà nous voyons

ici poindre une aube d'intellectualisme. A côté des parties de l'esprit arrêtées et fixées par l'organisation de la vie, d'autres échappent à l'influence des besoins, et fleurissent presque librement. C'est un goût esthétique instinctif, c'est une habitude d'examen ou d'observation, une disposition générale à la critique, une passion pour un jeu de calcul et de combinaison, l'amour des romans qui, malgré sa nature plutôt sentimentale qu'esthétique, prend facilement une forme quelque peu littéraire et une apparence de désintéressement. Le type intellectuel se prolonge en se rétrécissant jusque dans les autres groupes d'esprits.

En fait chacun de nous représente à quelques degrés, et pour certaines parties de son esprit, les trois grands types que nous avons étudiés séparément. En nous tous il est des parties d'intelligence, des images et des idées presque complètement engagées dans le jeu des sentiments et des tendances, d'autres parties déjà plus formées, dépendant encore des tendances organiques ou psychiques et employées à les servir, mais assez libres et ayant tout de même leur organisation spéciale, d'autres enfin qui ont conquis leur autonomie, qui deviennent le point de départ de goûts nouveaux, qui sont le centre d'une tendance plus ou moins importante et n'ont guère d'autre fin qu'elles-mêmes. La proportion de ces divers phénomènes classe l'individu dans l'un de nos trois types, au centre de l'un d'entre eux ou sur la frontière.

CHAPITRE IV

L'INTERPRÉTATION DES TYPES ET LEUR TRANSFORMATION

I

Chez les intellectuels, l'équilibre psychique est aisément rompu, comme chez les purs sensitifs, comme chez tous ceux en qui une tendance, quelle qu'elle soit, s'impose comme fin principale à l'organisation. La vie psychique peut être comprise de bien des façons différentes selon la part faite à chaque élément, mais elle n'est possible et bonne que par la systématisation générale de l'ensemble par rapport à l'ensemble même et non par rapport seulement à l'un quelconque des éléments de l'esprit.

La rupture de l'équilibre de l'individu peut compromettre l'équilibre général. La prépondérance exclusive d'une faculté dans l'individu se traduit par des formules dangereuses et susceptibles de jouir d'une certaine vogue, capables d'orienter un des groupes dirigeants dans un sens contraire à celui de la finalité

générale. L'art pour l'art, la science pour la science, la philosophie pour la philosophie : à prendre ces mots au pied de la lettre, et si l'on considère le rôle de l'art, de la science ou de la philosophie dans l'ensemble social dont ils ne sont qu'un élément, ils expriment une idée manifestement fausse. On n'a pas de peine à montrer que ni l'art, ni la science, ni aucune manifestation sociale ne renferme en elle-même ni son origine, ni sa fin. L'art, la science et la philosophie, comme l'industrie, comme la religion, sont pour l'humanité, non pour eux-mêmes. Ou si nous voulons, ce qui est plus juste, ramener à l'abstraction cette vue un peu concrète, car l'humanité même n'est pas une fin dernière, une » fin en soi », ils sont des moyens relatifs tendant vers l'absolue systématisation, vers l'harmonie parfaite.

Mais ces formules n'en répondent pas moins à un sentiment profond et juste de certaines nécessités. Elles expriment d'une façon incomplète, et partiellement mauvaise, la tendance à la spécialisation qui est une condition de la vie sociale.

Il ne faut pas demander à l'artiste de s'intéresser beaucoup aux statistiques du commerce, ni exiger du philosophe qu'il s'initie toujours avec joie aux procédés nouveaux inventés pour teindre les étoffes ou économiser le charbon dans une machine à vapeur. Ils ont bien le droit de n'avoir en vue l'un que son art, l'autre que sa science, et si la formule se présentait ainsi : l'artiste pour l'art, le philosophe pour la philosophie, il y aurait beaucoup moins à lui reprocher.

Malheureusement de cette formule on passe tout

naturellement à l'autre ; lorsqu'un homme a exercé une fonction toute sa vie, il est porté à croire que la société entière y est intéressée au suprême degré. Lorsqu'il s'est donné avec enthousiasme à sa fonction sociale, il lui est doux de l'ériger en loi suprême et de qualifier vivement ceux qui ne partagent pas ses transports. Flaubert est resté un mémorable exemple de ces esprits exclusifs.

Même sans aller jusqu'à ce degré, la spécialisation peut être excessive. On se rappelle comment Taine avait esquissé, dans ses *Philosophes classiques*, le portrait du philosophe qui n'est ni père de famille, ni marié, ni citoyen d'un pays quelconque, qui n'est plus qu'un théoricien dont la seule fonction est de penser, de rechercher le vrai. Parmi les objections qu'on s'empresse d'opposer à de telles conceptions, il en est qui ne portent que parce qu'elles supposent le type mal ou incomplètement réalisé — comme lorsqu'on dit que le cœur seul peut comprendre les choses du cœur.

Mais il ne saurait nous être indifférent de savoir si le type peut, en effet, se réaliser actuellement dans de bonnes conditions. Et il semble bien que de graves raisons s'y opposent.

La spécialisation absolue, qui justifierait l'oubli et la méconnaissance du reste du monde, supposerait, en effet, un état très avancé de l'harmonie sociale. Pour que, dans un orchestre, chaque musicien fît sa partie sans entendre et sans voir les autres, et sans la direction visible du chef, il faudrait une perfection irréalisable, à moins qu'elle ne se réduisît à un grossier mé-

canisme et ne reste d'ordre tout à fait inférieur. Il est donc essentiel que la spécialisation ne soit pas absolue, que chaque homme puisse s'inspirer des désirs et des besoins des autres, qu'il sache les comprendre et au besoin contribuer à les modifier. Sans doute ces influences réciproques des esprits ne sauraient être annulées, mais il peut être nuisible de les restreindre trop par humeur ou par principe. Dans notre état imparfait l'imitation, comme la comprend M. Tarde, ne peut entièrement céder la place à la division du travail comme l'entend M. Durkheim. Il y a là deux principes sociaux qui se combattent, non seulement dans les théories des sociologistes, mais aussi dans la réalité et qui, correspondant chacun à un état net et exclusif de la société, ne peuvent, ni l'un ni l'autre, s'appliquer exclusivement à notre état troublé et encore indécis.

Mais, une fois ces réserves faites, il faut bien reconnaître ce qu'il y a de juste dans la théorie généralisée de « l'art pour l'art » et ce qu'il y a de bon dans cette spécialisation intellectuelle qui consiste non pas à faire seulement un métier quelconque, mais à se subordonner à son idée maîtresse et à résister aux efforts extérieurs. Elle est une réponse exagérée à une pression exagérée aussi. Si quelques-uns sont exagérément artistes ou intellectuels, d'autres sont exagérément industriels ou politiciens. Si l'exagération de ceux-ci n'excuse pas celle de ceux-là, qui n'y répond pas intentionnellement, elle lui donne cependant son utilité sociale, et, certes, j'admets très bien que l'on combatte l'intellectualisme exagéré, et peut-être l'ai-je fait moi-même, mais il est d'autres dangers plus pressants, et il

n'est guère à craindre que le monde succombe à un excès d'intellectualisme. Quand on considère l'ensemble des actions et des réactions sociales, on vient aisément à cette idée que l'intellectualisme, même outré, n'est pas sans utilité, et ceux mêmes qui le combattent, tâchent, j'aime à le croire, d'en diriger les effets, plutôt que de le faire disparaître. Et ils ont aussi leur place, à ce titre, dans cet ensemble, où d'ailleurs il s'en faut que tout soit pour le mieux.

S'il est un domaine où la spécialisation exclusive et les sentiments qu'elle engendre puisse être dangereuse, c'est peut-être bien celui de l'intelligence, à cause de l'influence des idées. Mais comment ne pas reconnaître aussi que c'est celui où elle est le plus légitime et le plus utile ? D'abord c'est, sans doute, une excellente condition pour trouver le vrai ou pour chercher le beau de ne pas s'inquiéter outre mesure, je ne dis pas de ses besoins personnels, mais même des besoins de la société dont nous sommes partie. Il est un égoïsme patriotique, il est même un égoïsme social, et un égoïsme humanitaire dont il faut savoir s'abstraire. Le vrai et le beau dépassent l'homme, ils dépassent la patrie, ils dépassent l'humanité. Il est des abstractions plus hautes que les réalités que nous connaissons, et qui peuvent s'incarner à leur tour dans des réalités devant lesquelles nous ne serons plus. Ce sont parfois ces abstractions, vaguement pressenties, ces réalités possibles à peine entrevues qui poussent l'artiste et le penseur, l'isolent et le tournent contre son siècle. Alors c'est lui qui représente le droit, quand bien même il paraîtrait en dehors de toute société pos-

sible. Le difficile est de distinguer ces pressentiments et ces hautes inspirations non pas peut-être des désirs vulgaires, qui parfois d'ailleurs les accompagnent, mais des aberrations de la folie. L'avenir, s'il nous connaît, fixera la responsabilité de chacun. En attendant le mieux est, sans doute, pour chaque conception spéciale, non pas de tâcher d'étouffer les autres, mais d'en profiter, soit pour s'améliorer soi-même, ce qui est toujours possible, soit pour se fortifier par la comparaison avec les conceptions rivales.

II

Les intellectuels sont, en quelque sorte, les cellules pensantes de l'humanité. Leur rôle social est celui qu'exerce l'intelligence dans l'individu. Ils sont donc, bon gré mal gré, partie d'un système qui les dépasse, mais qu'ils peuvent, dans quelque mesure, modifier et diriger.

Leurs fonctions sociales, ils les remplissent comme ils peuvent. Tous les intellectuels ne sont pas intelligents. D'une manière générale, la domination de l'intelligence leur assigne bien une certaine vigueur relative de l'esprit. Toutefois nous trouvons parmi eux beaucoup de médiocres et quelques imbéciles. Chez les uns l'intelligence domine parce qu'ils sont incapables d'éprouver une passion quelconque un peu forte, ils sont intellectuels par faiblesse de désirs plutôt que par force d'esprit, l'instruction qu'ils ont reçue leur ayant

constitué, sans grande peine et sans grand profit, une provision d'idées. D'autres sont obsédés par une toquade, une idée s'est emparée d'eux et les dirige, mais la pauvreté du terrain l'empêche de donner des pousses vigoureuses. C'est peut-être chez ceux-là qu'apparaît de la manière la plus frappante l'importance de l'intelligence. En voyant des gens qui auraient pu faire des commis passables ou des administrateurs suffisants dans les rôles inférieurs se vouer aux recherches intellectuelles pour toute leur vie, en reconnaissant la place que peuvent prendre dans une vie d'homme quelques idées maigres et chétives, on apprécie mieux que jamais la force de l'idée, on sent combien elle est capable — dans des circonstances encore mal définies — de faire l'objet d'un désir, de devenir une tendance maîtresse. Les « ratés » parmi lesquels il en est de malheureux, de laborieux et de sincères, à côté des bohèmes, à côté aussi de ceux qui parviennent aux honneurs et à la fortune — des ratés méconnus — appartiennent, pour la plupart, au type intellectuel plus ou moins pur. Je sais bien que la paresse et l'orgueil contribuent à enrichir ce type, cependant il est bien des paresseux qui ne s'y rattachent point — et pourquoi les autres mettraient-ils leur orgueil à être des intellectuels s'ils ne sentaient pas, plus ou moins, confuse et vacillante encore en eux, la force de l'idée ?

III

Cette fonction de penser, plus ou moins bien remplie, à quoi sert-elle ? Quel est le rôle de l'intelli-

gence dans la vie individuelle et dans la vie sociale ?

Son origine nous l'indique. Les idées sont essentiellement, nous l'avons vu, des fragments de tendances ; tendances réelles et actives ou tendances virtuelles. Ces fragments séparés sont beaucoup plus libres, beaucoup plus souples que les tendances elles-mêmes, il leur est beaucoup plus aisé de se combiner en différents systèmes, de s'associer et de se dissocier. L'intelligence finit ainsi par être un organisme très délicat et très susceptible, facile à ébranler, à l'affût de toutes les impressions qui passent, sachant recevoir, recueillir classer et conserver les impressions, les perceptions, tous les éléments que le désir brut laisserait échapper et rendrait vains. Mais ce mécanisme d'idées représente un mécanisme de désirs, de tendances complètes réelles ou possibles. Ainsi l'intelligence peut servir d'abord à éprouver les objets, à les soumettre à un examen qui dispense d'en essayer l'emploi. En soumettant l'état nouveau à la critique de quelques idées, elle permet de ne pas mettre en branle les tendances, les désirs et les habitudes, de ne pas engager l'individu tout entier dans des aventures compromettantes ou pénibles. En tant que représentant les désirs acquis et persistants, elle facilite leur satisfaction et leur évite des déconvenues. Ainsi un laboratoire, par la connaissance scientifique de la nature de certains produits, permet de les écarter de la circulation, ainsi les renseignements fournis par quelques éclaireurs permettent de diriger une armée sans lui faire essayer à elle-même les diverses routes possibles. Les idées sont des fragments de tendances plus mobiles et très capables de voir plus

vite, et surtout avec bien moins d'inconvénients, ce qu'il convient de faire dans l'intérêt général de l'organisme — à condition, bien entendu, qu'elles restent suffisamment en relation avec les désirs et les passions et qu'il n'y ait pas de séparation trop complète entre le représentant et le représenté.

L'intelligence permet une adaptation de l'esprit, souvent plus superficielle que celle qui résulte du jeu des tendances, mais aussi beaucoup plus prompte, beaucoup plus étendue et beaucoup plus perfectible.

Et cette systématisation superficielle peut servir d'amorce à une systématisation profonde. Nous avons montré l'idée résultant de la désagrégation des éléments d'une tendance, mais inversement la tendance peut naître de la combinaison d'éléments psycho-organiques avec une idée. Cela se produit à chaque instant et la loi d'association systématique nous indique comment s'opère cette synthèse.

Lorsque l'intelligence est une fois émancipée, les idées naissent et se fixent sans que les désirs et les passions y soient fortement intéressés. Mais les images, les idées nouvelles qui se forment ainsi évoquent des états d'esprit avec qui elles peuvent s'harmoniser, d'autres idées, d'autres images, et suscitent aussi ce qui, dans les désirs et les tendances, peut s'associer systématiquement avec elles, peut se servir d'elles ou les servir. Cette opération est facilitée par l'adaptation déjà établie de certaines idées à certains désirs. L'idée, en arrivant dans l'esprit, en se classant parmi les autres idées, se classe du même coup dans le caractère et entre dans le jeu des tendances qu'elle modifie. Pour

prendre un exemple simple, si nous apprenons à un chasseur qu'un endroit de la plaine est peuplé de perdreaux, cette idée évoquera immédiatement des désirs qui lui sont chers et pourra en modifier les manifestations en lui faisant diriger ses pas autrement qu'il n'en avait pris l'habitude. Ainsi les révélations qui nous sont faites sur le caractère de telle personne, le résultat de nos observations et de nos réflexions sur elle peuvent changer nos sentiments à son endroit et modifier notablement notre conduite. Le jeu du sentiment et de l'idée est très compliqué dans des cas de ce genre ; le phénomène intellectuel éveille directement le sentiment, puis celui-ci réagit et nous pousse à chercher, à observer, à mieux comprendre, et ainsi de suite. Au reste, comme nous l'avons dit, le jeu de l'intelligence et celui du sentiment ne peuvent généralement être considérés à part, même chez les intellectuels, que par un artifice.

Il est des cas où l'idée paraît bien créer réellement la tendance. Elle s'aide, bien entendu, des désirs déjà manifestes ou latents, mais c'est elle qui en réunit les éléments épars, qui détermine la synthèse, qui lui donne une forme, de telle sorte qu'il est souvent difficile de retrouver par l'analyse les éléments de la combinaison nouvelle. C'est le cas, évidemment, pour les passions intellectuelles. Ce sont bien des idées, des connaissances qui ont organisé, par exemple, la personnalité de Darwin, en s'associant, certes, à des tendances profondes, mais qui n'avaient aucune forme bien précise tant que l'esprit ne leur en avait pas imposé une. Le fait seul que les mouvements organiques ou

volontaires, la marche, les mouvements des mains, etc., qu'excitaient d'abord l'amour de la chasse ou de semblables désirs, se coordonnent ensuite spécialement pour servir une théorie et développer une hypothèse, montrent la force organisatrice de l'idée, et comment elle crée la tendance complète.

Mais ce n'est pas seulement dans les passions intellectuelles qu'elle agit. Ailleurs son rôle peut être moindre, il n'est certes pas nul. Dans tout ce qui s'élève au-dessus des besoins organiques, où elle intervient encore souvent, l'idée joue son rôle d'organisatrice et de créatrice. Les phénomènes intellectuels sont nécessaires à toutes les tendances pour qu'elles se précisent et s'achèvent, ils les transforment aussi en les élevant. Que serait l'amour sans les représentations, les idées, les images qui les précèdent et l'accompagnent ? A peine un désir de brute, une tendance puissante et vague. Voyez en tout cas comme le choix, l'imagination, l'intelligence en un mot, le modifie et fait un sentiment d'un instinct primitif[1].

Et c'est l'idée encore qui, souvent, grâce à sa mobilité et à sa souplesse plus grandes, établit des rapports entre nos différentes tendances, exposées quelquefois à s'ignorer l'une l'autre, et travaille ainsi à l'unification de la personnalité, à la création du caractère, à la formation de nouvelles tendances. La transformation et la naissance des désirs résultent, en effet, des heurts ou des accords qui se produisent et qui sont amenés dans beaucoup de cas, par le jeu des idées. Les connais-

1. Cf. Fouillée, *Tempérament et caractère.* (Paris, F. Alcan.)

sances que nous donne l'expérience, ce que nous apprenons par les autres, et ce qui résulte de nos réflexions, des combinaisons diverses établies par notre esprit, tout cela sert à marquer, et même à faire naître les oppositions intérieures, comme les convergences plus ou moins visibles de nos désirs et de nos passions. Et ces combinaisons intellectuelles provoqueront ainsi des combinaisons de tendances, des rapprochements ou des luttes qui se termineront quelquefois par l'élimination progressive d'un désir, par la synthèse de plusieurs autres. Il n'est pas douteux que la connaissance des propriétés de la vapeur, par exemple, ou des lois de l'électricité n'ait contribué à servir et à combiner bien des sentiments et des tendances qui seraient restés hostiles ou étrangers[1].

Toute idée introduite dans l'esprit est un germe de tendances nouvelles, ou tout au moins une condition de transformation, de lutte ou d'harmonie plus grande pour les tendances déjà formées, une condition d'existence des tendances futures, à qui la nouvelle idée donnera une forme ou fournira des éléments. Toute connaissance nouvelle, concrète ou abstraite, peut modifier plus ou moins profondément et plus ou moins vite notre activité, l'expression de nos tendances et ces tendances elles-mêmes.

1. On trouvera, dans les ouvrages de M. Tarde, un grand nombre de faits du genre de celui-là, fort ingénieusement étudiés au point de vue de la logique sociale et des formes diverses de l'imitation.

IV

Chez les intellectuels, création *artificielle* de la société, cette singulière hypertrophie des facultés pensantes que l'état social a pu seul permettre, semble-t-il, comme il a créé l'attention[1], est devenue *naturelle* au même titre que les autres désirs de l'homme, lentement ébauchés et lentement grandis. Presque monstrueuse si l'on ne considère que l'individu, elle devient normale si l'on a égard à l'ensemble. Le cerveau du penseur est un organe social.

L'intellectuel est le semeur des désirs de demain, il prépare et dessine les cités futures. Les idées qu'il émet sont des germes de passions. Fécondées, elles dirigeront le monde. Toute idée exprime un trouble et tend à y remédier. Si l'homme qui pense et qui médite est forcément, à certains égards, un mécontent, du moins sa pensée même et sa méditation vont, sans qu'il le sache toujours, vers l'amélioration de ce qui le froisse.

L'idée est une force comme le veut Fouillée, et, comme le dit M. Le Bon, dans une formule discutable, mais qui donne une idée juste de l'ensemble des faits, il faut qu'elle devienne sentiment. Nous avons vu comment, plutôt, elle organise le désir et s'y incarne. Elle exerce sa force propre en synthétisant les éléments des tendances, en leur donnant une forme pré-

1. Voir Ribot, *Psychologie de l'attention*. (Paris, F. Alcan).

cise. L'intellectuel a pour rôle de semer en abondance des germes organisateurs, mais il ne dépend pas tout à fait de lui qu'ils soient vivaces. Souvent une idée informe éclipsera entièrement une conception bien supérieure. L'union d'un grand esprit avec une foule médiocre peut rester stérile comme l'union de deux êtres de race différente. Et il faut que le germe attende son moment, en travaillant lui-même à le préparer, pour porter ses fruits et transformer le monde.

Chaque intellectuel agit ainsi à sa manière et suivant ses moyens. Pour la plupart le résultat est médiocre, presque nul. Mais, outre son importance, il varie en qualité. Les uns travaillent, sans le prévoir, à créer et à satisfaire à la fois de nouveaux besoins physiques, d'autres de nouveaux besoins moraux. Telle idée, quelquefois insignifiante en apparence, prédit de larges transformations. Celui qui observait la force de la vapeur et pensait, en voyant se soulever le couvercle de sa bouillotte, aux moyens d'en tirer parti, ne pouvait guère prévoir les conséquences sociales de sa découverte et toutes les idées, tous les sentiments, les grandeurs et les misères, les révoltes et les bouleversements qu'elle susciterait ou qu'elle favoriserait. Le « machinisme » contemporain, avec tous les problèmes sociaux qu'il a posés ou rendus urgents, en dérive pourtant pour une bonne part.

Si la naissance de l'idée est le rôle propre de l'intellectuel, son développement et son incarnation dans un désir regardent tout le monde. A mon sens, ce n'est pas tant par imitation que se forment ainsi les grandes passions de l'humanité que par adaptation successive

de désirs et d'idées secondaires à une idée principale. Chacun systématise, à sa façon, avec ses propres tendances, les désirs qu'il reçoit et qu'il apprend, et le système qu'il crée ainsi influence les autres et se transforme en passant ensuite chez des esprits différents. Quand une orientation générale, toujours un peu vague et flottante, se dégage de cet amas d'actions et de réactions, une nouvelle force civilisatrice est créée. Parfois, au contraire, l'idée agit trop diversement chez les divers individus pour qu'une croyance générale s'élève et devienne puissante. A notre époque, par exemple, la plupart des idées lancées ne semblent pas déterminer de courants bien intenses, il est probable cependant que quelques-unes survivront, et peu à peu deviendront le germe d'une foi nouvelle. C'est dans les doctrines sociales que se fera très probablement ce travail[1]. Un cas extrêmement intéressant de fécondité nous est donné par le christianisme. Là nous pouvons reconnaître à peu près les apports successifs, les déviations, les développements qui ont amené à un immense organisme de conceptions très étudiées, de sentiments extrêmement divers, de pratiques minutieuses, les idées enseignées par son fondateur il y a bientôt dix-neuf siècles. Certes, il est facile de supposer, avec d'autres hommes, bien des doctrines dissemblables fondées sur la même base, et les différences des religions ou sectes diverses qui ont gardé le nom du christianisme montrent assez la possibilité de ces variations.

1. Cf. Le Bon, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples.* (Paris, F. Alcan).

V

L'intelligence, comme la conscience elle-même, tend finalement à sa propre disparition, par cela même qu'elle indique un trouble et qu'elle fournit un moyen d'y remédier. Dégagée de l'automatisme et de l'acte réflexe par l'intermédiaire du désir conscient, elle y retourne soit par l'habitude intellectuelle, soit encore en se réincarnant dans un désir nouveau, et doit aboutir logiquement à une tendance réflexe analogue à celles d'où elle est sortie, mais beaucoup plus compliquée. Elle est donc un *moment* de la transformation, de la systématisation générale des tendances.

Nous rencontrons ici un procédé très fréquent dans notre monde. J'ai déjà eu l'occasion de le signaler à propos de la sanction morale qui commence par la « sanction naturelle » pour se compliquer et se troubler en devenant sanction artificielle et arriver enfin à un nouveau fonctionnement spontané et non voulu, et résulter alors du jeu naturel des fonctions organiques ou sociales sans intervention d'un appareil spécial [1].

Les institutions sociales, comme les facultés de l'homme, sont ainsi des travaux provisoires destinés à favoriser un changement qui les fera disparaître lorsqu'il aura abouti. C'est une manière de voir que je me propose de développer ailleurs et qu'il me suffit d'indiquer ici en montrant comment s'y rattache l'in-

1. Voir la *Sanction morale*, Revue philosophique, 1894, I.

terprétation des types de l'intellectuel et de l'indifférencié.

Toutes les idées ne peuvent éviter l'automatisme et l'inconscience finale que par leur renouvellement continuel, par les modifications qui les rajeunissent, par les emplois nouveaux qu'elles s'essaient à remplir, enfin par le défaut d'équilibre général de l'esprit.

Si l'équilibre se rétablit, si les modifications cessent, si un contentement relatif s'ébauche, si une moindre imperfection vient à triompher, l'automatisme s'accroît, la conscience diminue, la routine triomphe, la vie s'organise, l'intelligence, en tant que force indépendante, décroît, elle se résorbe de nouveau dans l'ensemble vital, rendant de plus en plus difficile les progrès ultérieurs. Le bien est l'ennemi du mieux.

Aussi la théorie de la tendance de l'intelligence vers l'automatisme et de la perfection inconsciente ne choque pas autant qu'on pourrait le croire les aspirations générales. Il faut insister sur ceci, que l'inconscience serait l'état de l'intelligence complètement adaptée, c'est-à-dire de l'intelligence disparue en tant qu'intelligence, de l'esprit parfait dans le monde parfait, c'est-à-dire dans le monde devenu, en un sens, « esprit ». Jusque-là si la conscience marque un défaut qui tend à disparaître, l'inconscience indique plutôt, et en général, un défaut qui tend à persister, une organisation incomplète, excessive et vicieuse parce qu'elle est prématurée et forcément trop étroite, quelque chose d'analogue à la sagesse apparente et trop précoce de l'enfant lorsqu'elle ne décèle qu'un manque de santé physique ou de vigueur mentale. L'automatisme et la

vraie perfection se rencontrent, comme les parallèles, à l'infini.

VI

En même temps que l'intelligence marche vers l'automatisme, elle tend à se subordonner encore à l'action, à s'incorporer aux tendances. C'est ce qui justifie son existence et c'est aussi ce qui la menace. Ainsi, des trois grands types que nous avons étudiés, le troisième tend à retourner au premier par l'intermédiaire du second. Dans le processus complet et régulier, l'intelligence d'abord attachée à l'instinct, s'en sépare peu à peu, s'organise à côté de lui, mais pour servir encore les besoins et les sentiments, puis, continuant à se développer, elle cesse d'être subordonnée et se pose elle-même en « fin en soi ». Elle devient ainsi le centre de tendances nouvelles, importantes et même dominatrices. Mais les idées, comme nous l'avons vu, finissent par provoquer et organiser de nouveaux désirs, synthèses dont elles sont un élément. Les voici subordonnées de nouveau, et à mesure que la tendance qu'elles ont servie se perfectionne, s'épure et s'organise, elles adhèrent de plus en plus étroitement à elle, arrivent à s'en distinguer à peine et finissent par s'y cristalliser entièrement. Nous sommes revenus au premier type.

Le cycle est fini. Il peut recommencer et recommencer encore, jusqu'à la systématisation supérieure qui le rendrait inutile, jusqu'à ce que l'humanité se

cristallise dans quelque forme imparfaite et définitive comme l'ont fait, sans doute, quelques animaux et peut-être quelques peuples, jusqu'à ce que l'être pensant soit détruit par quelque catastrophe, ou par l'effet de quelque loi cosmique et que le monde retombe dans son obscurité.

Tel est le schéma. Dans la réalité, les choses se compliquent singulièrement et une foule d'idées ont échappé et échapperont encore longtemps à cette disparition progressive.

Tout d'abord il en est qui meurent autrement. Elles avortent, se flétrissent et se décomposent rapidement faute de trouver des systèmes d'idées qui les accueillent, ou des désirs qui leur prêtent leurs forces. Ceci est fréquent dans la vie des hommes d'aujourd'hui en qui les idées sont introduites et cultivées sans égard pour les besoins de la vie. Regardez passer des lycéens et comparez leur visage à ceux des hommes qui les ont précédés sur les bancs de l'école et sont aujourd'hui notaires ou négociants, industriels ou propriétaires. L'expression des premiers n'est peut-être pas plus intelligente, elle est à coup sûr plus intellectuelle. On sent que chez les autres l'intelligence désintéressée a décru, que le nombre des idées qui ne sont qu'idées sans but pratique, a diminué. Et, en effet, que reste-t-il de la plupart de celles que l'instruction avait semées dans le cerveau ? Quelques habitudes d'esprit, sans doute, c'est-à-dire des dispositions à peu près inconscientes mises au service du métier ou des désirs, des habitudes pratiques. L'individu est retourné du troisième type au second ou au premier — et pas tou-

jours avec un suffisant élargissement des tendances primitives. Le progrès en tout cas, lorsqu'il a lieu, se compense par de considérables pertes, par l'énorme gaspillage des idées purement verbales, ou de force insuffisante pour se développer et améliorer l'individu.

De plus, différentes circonstances, les combinaisons nouvelles, les actions et réactions des idées et des désirs empêchent les pensées de se cristalliser, comme le vent empêche l'eau de geler. Aussi la mise en rapport des désirs et des pensées, leur confrontation incessante, c'est-à-dire la critique sous toutes ses formes, est-elle le meilleur moyen d'empêcher l'ossification prématurée de l'esprit. Quelques-uns l'emploient méthodiquement, il vit spontanément chez d'autres.

Enfin, ce n'est pas toujours chez un même individu ni chez un seul peuple qu'une idée peut évoluer et présenter les différentes phases du processus général. Les éléments de l'individu ont leur vie particulière, l'individu de même, et les races aussi, mais ces différentes vies s'entre-croisent et se combinent en mille manières.

Il est des idées qui nées de l'automatisme y retournent chez le même individu après un séjour plus ou moins long dans la sphère de l'intelligence. Cela arrive assez souvent aux idées détachées des besoins organiques, des tendances rudimentaires qui précèdent l'apprentissage d'un métier ou d'un art manuel, ou du moins pour lequel des combinaisons de mouvements sont nécessaires (la musique instrumentale, par exemple).

D'autres, au contraire, passent d'un individu à

l'autre, restent longtemps sans emploi défini, à l'état d'idées pures, jusqu'au jour où, des idées nouvelles ayant modifié les caractères, elles trouvent à exercer leur activité au service de quelque passion naissante en laquelle elles s'incorporent.

D'autres vivent isolées ou incomplètement absorbées pendant la vie de races entières. La vie de l'individu disparaît ici dans les lentes ondulations intellectuelles de l'humanité.

Au point où nous en sommes, dans notre état d'incohérence et de dispersion, la plupart des idées un peu larges ont à peine trouvé à s'incarner dans des désirs naissants encore faibles, combattus sans cesse et variables encore plus, elles ne représentent guère pour nous que des promesses encore vagues et un avenir aléatoire et lointain.

VII

Tous ces faits compliquent beaucoup l'appréciation de la valeur d'une intelligence que l'on rattacherait à tel ou tel de nos types. Des esprits très hauts et des esprits très inférieurs peuvent se rencontrer dans la même classe, et deux intelligences pourront être supérieures, par exemple, à un esprit représentant la forme de transition, l'une parce qu'elle appartiendra à la première classe, et l'autre parce qu'elle fera partie de la troisième; la première parce qu'elle a su détacher

de ses désirs et de ses besoins les idées qui constitueront un esprit, et les augmenter des idées qu'elle a acquises çà et là, l'autre parce que, après avoir constitué son intelligence, elle a trouvé le moyen de l'employer, et l'a consacrée au service de hautes aspirations avec lesquelles son esprit s'est en quelque sorte identifié. Selon que le travail d'accroissement, d'acquisition, de rénovation, de critique l'emporte ou que c'est au contraire l'œuvre d'organisation et de classement, on peut aller en progressant continuellement, mais en marchant tantôt vers un bout, tantôt vers l'autre bout de notre série de types. On ne peut bien apprécier la nature d'une intelligence que par le caractère, la forme et les causes de ce mouvement. Et si l'on ajoute que différentes portions de notre intelligence en sont toujours à des phases différentes, et que la vie individuelle des éléments de l'esprit ne saurait être ici négligée, on voit combien le jugement final est chose délicate.

Les individus apparaissent bien, en gros, comme des représentants de certaines phases des transformations générales de l'intelligence, mais, lorsqu'on y regarde de près, on voit que cette vue n'est juste qu'avec de nombreuses réserves qui ressortent suffisamment de tout ce qui vient d'être dit.

Les idées elles-mêmes, les éléments psychiques ne sont pas toujours faciles à apprécier. Il est malaisé de définir le point d'évolution de telle ou telle idée, de reconnaître si elle a subi une élaboration intellectuelle suffisante avant de s'engager dans un désir nouveau. Les difficultés sont à peu près les mêmes et je n'y

insiste pas. Elles ne sont pas toujours, il s'en faut, insurmontables. En ce moment, on reconnaîtrait aisément diverses idées encore insuffisantes, mal dégrossies, mal précisées, qui commencent à s'incarner dans des désirs et à diriger des conduites. Le pire qu'il puisse arriver, c'est qu'elles risquent de barrer un temps la route à des idées plus approfondies et capables de répondre aux mêmes besoins.

VIII

Si nous essayons de résumer en quelques mots les résultats de cette étude sur les rapports généraux de l'intelligence et du caractère, nous dirons que l'intelligence est un élément du caractère, dont l'importance et l'influence peuvent considérablement varier. Sa fonction est de faciliter, par des tâtonnements plus légers et des variations plus subtiles, la systématisation générale des éléments psychiques et des éléments sociaux. Elle est exercée naturellement par les intelligences individuelles, mais, par la spécialisation des intellectuels qui n'en profitent guère pour leur conduite propre, elle fonctionne surtout au profit de l'ensemble social. Détachée peu à peu des tendances et des désirs, organisée peu à peu en système individuel, puis indépendant, puis prépondérant, elle tend, par son triomphe même, à revenir à un état semblable au premier mais plus élargi et supérieur. A chacune des

étapes de cette transformation correspond un type spécial des rapports de l'intelligence et du désir, à ces types se rattachent, plus ou moins nettement, tous les individus.

LIVRE II

LES TYPES INTELLECTUELS ET LES FORMES DE L'ASSOCIATION MENTALE

PREMIÈRE PARTIE

LES ESPRITS LOGIQUES

INTRODUCTION

L'association systématique prend dans le fonctionnement général de l'intelligence une forme bien connue, celle de la logique, comme dans l'exercice de l'activité elle prend la forme plus générale encore de la finalité, dans laquelle rentre la logique, comme l'espèce dans le genre.

La logique n'est pas la seule forme intellectuelle de l'association systématique, mais son nom, entendu avec sa signification la plus large, s'applique le mieux à la finalité générale de l'ensemble de l'esprit ou, tout au moins, de parties considérables de cet ensemble. Nous verrons d'autres logiques plus tard, des logiques cachées, spéciales, dissimulées sous des noms divers, expressions variées de la variété des esprits. Mais les types que nous allons étudier maintenant ont pour caractéristique la quantité de logique générale,

de systématisation intellectuelle qu'ils présentent.

Quelques-uns des types intellectuels rappellent d'assez près les types du caractère que j'ai étudiés ailleurs. La réalité le veut, car la même forme d'association peut caractériser des types moraux et des types mentaux et le même mot servir à les qualifier. Cela est tout naturel puisque l'intelligence est une véritable tendance — ou un composé d'éléments de tendances. L'équilibre, par exemple, ou le contraste est une manière d'être de l'esprit aussi bien que du caractère. Bien entendu c'est dans l'intelligence que nous étudierons ici les types équivoques, ne faisant intervenir le caractère que lorsqu'il sera nécessaire à l'explication du fonctionnement mental.

CHAPITRE PREMIER

LES FORMES DE L'ASSOCIATION SYSTÉMATIQUE

§ 1. — Les équilibrés

Au sommet de l'échelle des caractères nous trouvions le type équilibré. Nous le rencontrons également au sommet de l'échelle des intelligences. C'est le type en qui la logique est en quelque sorte innée, naturelle et instinctive. Par là, il s'oppose non seulement aux incohérents, mais aussi, à un moindre degré, aux raisonneurs et aux logiciens.

Souvent, et dans les cas les plus simples, l'harmonie de l'intelligence n'est guère, chez lui, que l'expression de l'équilibre du caractère et de l'harmonie des tendances. Elle résulte du jeu spontané de l'esprit. La logique n'est ni sentie, ni spécialement désirée par l'équilibré, il la réalise sans le vouloir, et peut-être même sans le remarquer. Les idées peuvent être des éléments des tendances, une condition des désirs actifs, comme l'expression consciente de désirs encore faibles ou qui

s'assoupissent déjà. Elles sont ainsi qu'eux systématisées et harmoniques. L'équilibré se rattache souvent à la première catégorie formée par les rapports de l'intelligence et des sentiments. Il n'a guère que les idées qui conviennent à ses besoins organiques ou affectifs et il les associe convenablement, avec justesse, parce que ses désirs eux-mêmes sont bien équilibrés. S'il ne dit pas de sottises, c'est qu'il ne s'occupe, ni ne parle de ce qui dépasse le cercle, souvent assez étroit, où s'enferme sa vie et qu'il ne s'intéresse pas, sans pour cela se montrer dédaigneux, à ce qui ne peut y rentrer.

Parfois cet équilibre donne une certaine grâce à l'esprit, toujours de la rectitude. Rectitude plus ou moins restreinte, et qui se transforme vite si les conditions variables de l'existence viennent à introduire de force, dans le cerveau de l'individu, des idées inconnues et des préoccupations insolites pour lesquelles il n'était point fait.

Le type équilibré simple et imparfait est assez commun. Il distingue la classe la plus estimable des intelligences médiocres ou moyennes, celle qui a pu trouver une fonction adaptée à sa nature — et dont la nature pouvait s'adapter à une fonction. Chacun a connu de braves gens qui s'aquittent convenablement de leurs diverses tâches sociales : métier, devoirs de famille, et qui ont les idées saines et le raisonnement juste dans l'exercice de ces fonctions — ou du moins qui se rapprochent de cet idéal, car chez la plupart de ces gens de bon sens, il ne serait pas très difficile de reconnaître quelques arguments d'imbécile et quelques impressions de fou.

Les équilibrés simples se rattachent aux plus compliqués par les intermédiaires habituels. En s'élevant un peu dans la série on commence à trouver des noms connus. Les équilibrés simples, sans vie intellectuelle et sans folles ambitions, ne nous occupent guère d'eux. Au contraire, les équilibrés médiocres qu'on rencontre de temps en temps parmi les intellectuels et ceux qui s'en rapprochent, suivent assez souvent des carrières qui les proposent à notre attention.

Encore ici, le type pur ou presque pur est utile et estimable. Même j'en dirais volontiers plus de bien s'il ne se faisait, presque partout, estimer plus et autrement qu'il ne vaut. Nous lui devons une bonne part des vulgarisateurs avoués dont la fonction n'est pas assez prisée peut-être et mériterait un nom plus flatteur, mais aussi beaucoup d'imitateurs peu intéressants, d'assimilateurs inconscients, de vulgarisateurs méconnus qui attirent trop à eux une estime méritée par d'autres. Ce sont gens raisonnables, avisés et prudents, assez souvent mieux équilibrés que les inventeurs, et, par là, mieux placés pour profiter de l'invention, pour se l'assimiler, la rendre acceptable et même la rendre pratique. On n'a qu'à regarder dans le sillage de tous les esprits originaux pour en voir une quantité. Ils réussissent aussi bien partout où l'activité intellectuelle est réglée et dirigée soit par l'inventeur, par le maître auquel ils se sont attachés, soit par la tradition, la coutume et le jeu des institutions. Aussi peuvent-ils acquérir dans les administrations de hautes places, dans les arts ou les sciences des situations élevées, et s'y rendre utiles en temps ordinaire — car

la routine absolue est une outrance qu'ils n'ont pas. Ils sont nés disciples et conservateurs modérés ; et tout va bien s'ils n'essaient pas de passer pour des initiateurs et des maîtres, ce à quoi ils ne réussissent que trop, étant plus accessibles et plus sympathiques que les supérieurs vrais à la foule des appréciateurs. Parfois ils sont l'intermédiaire obligé entre la foule et le génie, menant celle-ci à celui-là, s'éclipsant ensuite.

En art, en littérature, en poésie, les équilibrés de cette catégorie sont condamnés à une inesthétique médiocrité. Socialement, ils ont tout de même leur raison d'être. Ils donnent la pâture au sens esthétique vulgaire, et mettent à sa portée les nouvelles inventions, ils répondent à la demande toujours abondante d'œuvres sans élévation et sans originalité, mais agréables, pondérées, suffisamment novatrices et conservatrices sagement. Leur rôle s'oppose à celui des disciples outranciers dont nous parlerons tout à l'heure qui poussent à l'extrême toute idée nouvelle, plus classiques que Racine, plus romantiques que Hugo, plus naturalistes que Zola — qui l'est si peu d'ailleurs !

Quelques-uns atteignent la gloire par la perfection avec laquelle ils représentent l'opinion moyenne et le goût moyen, par l'habileté de leurs compromis entre l'avenir et le passé, par la correction de leur médiocrité. Scribe a des droits à se placer parmi eux, certaines de ses pièces y attirent irrésistiblement Émile Augier ; Paul Delaroche et Casimir Delavigne sont peut-être, en des arts divers, leurs plus irrécusables représentants. Je relisais récemment le *Don Juan d'Autriche* de ce dernier et je recommande fort cette

lecture à qui voudra connaître à fond le médiocre élevé. C'est inouï ce que l'auteur de ce pauvre drame a dépensé de recherches ingénieuses, de fines intentions, d'esprit sans portée, d'expressions plates, de sentiments honnêtes et modérés, et de détails prétentieusement historiques pour rapetisser de grands personnages des temps passés aux proportions de fantoches, sans vie et sans grandeur[1].

Dirons-nous cependant que tous les médiocres restent inutiles à l'art ? Ce serait aller trop loin. En remontant la série on arrive à trouver des médiocres qui ont du talent, qui savent leur métier, et chez qui on pourrait même découvrir parfois comme une lueur de génie. Des qualités de technique peuvent être conservées et même développées par eux, mais le maintien seul d'une tradition, lorsqu'elle est bonne, suffirait à les rendre supportables. Ils servent ainsi les génies supérieurs du passé, et aussi ceux de l'avenir. A la suite de Hugo, et pendant que quelques outranciers poussent à bout certaines des inventions du maître, d'autres disciples, mieux équilibrés, s'appliquent à bien tirer parti de ses idées, coordonnent et régularisent ses hardiesses, achèvent la nouvelle discipline du vers français. Chacun prend l'œuvre de Hugo par un côté différent, en perfectionne un coin, et tous

Se taillent des pourpoints dans son manteau de roi.

Ceux qui, parmi les Parnassiens, n'ont décidément pas

1. Il ne faut pas s'en faire accroire sur la « grandeur » réelle et continue de la plupart des héros de jadis. Mais les petitesses même des héros sont conciliables avec la grandeur quand elles

eu de génie, ont pu se rendre ainsi utiles à la cause qu'ils ont servie.

En science les esprits de même niveau rendent des services supérieurs. La vulgarisation n'enlève pas à une œuvre son caractère scientifique comme elle lui ôte sa valeur esthétique. Vulgariser la science sans la déformer est possible à un esprit moyen et bien équilibré ; de plus, en science, comme aussi dans tous les arts pratiques, des perfectionnements de détail, de petites combinaisons nouvelles, des inventions d'ordre secondaire ne dépassent pas la portée d'un esprit judicieux et appliqué.

En philosophie, le rôle des esprits moyens ou simplement distingués, s'il n'est pas nul, importe moins. Ils vulgariseront les grandes synthèses, et malheureusement si le bon sens y gagne quelquefois, la grandeur et la beauté y perdent. Ici, comme dans l'art, vulgariser c'est presque détruire, c'est au moins simplifier beaucoup trop, et souvent enlever à l'œuvre dont on répand l'influence sa vie propre ou même ce qui la rendait digne d'être admirée et obéie. Le sort du positivisme est édifiant à cet égard. Littré a certainement rendu des services en vulgarisant l'œuvre de Comte, il ne lui a pas moins changé son âme, et l'influence qu'elle a exercée s'en est ressentie. Peut-être à ces modifications, comme à celles qui en ont été la suite et qu'ont infligées, à l'œuvre du philosophe, les esprits de valeur décroissante jusqu'auxquels elle est descendue, devons-nous, pour une part, l'esprit pseudo-scientifique

sont convenablement traitées, et qu'elles ne décèlent pas surtout la médiocrité de l'auteur.

étroit de ces dernières années — et, indirectement, la réaction anti-scientifique dont on peut encore éviter les mauvais effets.

En remontant la série, nous nous sommes rapprochés des grands équilibrés. La médiocrité est compatible avec le talent, et, des esprits ordinaires, on peut passer aux esprits distingués et même aux gens de quelque supériorité, sans modifier beaucoup ce qui précède, c'est aussi bien ce que nous avons fait. Et le terme de « médiocre » est pris ici comme désignant tout ce qui n'est pas absolument supérieur. Évidemment il y aurait mille nuances à indiquer.

Les grands équilibrés sont les intellectuels, les philosophes, les savants, les artistes de haut vol en qui tout s'harmonise, œuvre et vie, idées et images, sans que rien, dans l'intelligence, défaille ou fasse dissonance. Ai-je besoin de dire que le type reste à peu près virtuel ? Léonard de Vinci est de ceux qui, dans l'art, peuvent passer pour s'en rapprocher le plus, tant à cause de la richesse et de la variété de ses facultés, que pour l'élévation de son idéal et l'harmonieuse complexité de son génie. Raphaël, et, dans un autre domaine, Racine ou Bossuet, donnent encore, avec moins de richesse dans les aptitudes et de variété dans les œuvres, l'idée d'esprits équilibrés et diversement puissants.

D'autres génies, Corneille ou Shakespeare, Victor Hugo ou peut-être Richard Wagner, font une impression différente. Ce n'est pas que l'équilibre leur manque, mais leur œuvre a dû, soit à la nature de leur esprit, soit aux circonstances qui les ont obligés à

réagir contre une vive opposition, une forme parfois outrée. Il en résulte un admirable développement de certaines parties qui étouffent un peu leurs voisines, et cela se traduit par des inégalités d'exécution, par de grandes envolées suivies de pénibles plaisanteries, par un manque de « goût » et de modération. L'impression que nous en recevons tient pour une bonne part à nos habitudes variables, de sorte que le jugement reste souvent douteux. Je ne suis pas bien sûr, par exemple, que, s'il s'applique au caractère de Wagner, il s'applique aussi justement à son génie dramatique et musical, et pour Hugo aussi le manque d'équilibre est discutable. Il n'est pas jusqu'à la « marmite infâme » de Ruy-Blas qui ne se puisse défendre, cependant les traits d'esprit des *Chansons des rues et des bois* paraissent bien irréductibles.

Au reste, il n'est pas rare que l'on trouve chez ces génies autant et plus d'équilibre et d'harmonie que chez les équilibrés — mais avec, en plus, quelques parties qui compromettent cet équilibre et se trouvent en discordance avec cette harmonie. Si donc je ne les range pas dans la catégorie des équilibrés, cela ne saurait impliquer que je les considère, en somme, comme inférieurs à ceux-ci. Le type équilibré, abstraitement considéré, est un type supérieur, mais ceux qui le réalisent peuvent être médiocres. Ils ne seraient supérieurs au reste des hommes, que si les autres qualités de l'intelligence : force et souplesse des aptitudes, nombre des idées, richesse de l'imagination, etc., étaient également réparties entre eux, ce qui est rarement le cas.

Est-il besoin de faire remarquer que nous ne considérons ici les esprits que pour l'accord de leurs idées et de leurs aptitudes intellectuelles, pour la logique interne qu'ils réalisent, pour la systématisation mentale qui les distingue ? Ils sont très divers à beaucoup d'égards, ceux que nous rangeons parmi les équilibrés, et bien des traits de leur esprit les sépareraient les uns des autres, les amèneraient à des classes distinctes et même éloignées. Il me suffit ici qu'ils soient assimilables pour l'ordre interne, qui n'est pas une abstraction sans importance, mais une forme essentielle de l'esprit, pour la finalité qui se montre dans l'organisme de leurs idées.

Un point cependant à signaler : j'ai cité des auteurs et indiqué par cela même des ouvrages pour faire connaître un type. L'ouvrage nous donne le résultat de l'activité et ne nous dit pas toujours comment il a été atteint. Or, si le résultat importe surtout, la route qui y mène n'est pas indifférente. Chez celui-ci l'équilibre final arrive sans secousses, chez cet autre, il sera précédé de troubles et de chocs. Si ces heurts sont vifs et ces chocs nombreux, la mentalité peut en être modifiée et se rapprocher du type de contraste, sinon ils compromettent seulement la pureté du type et la précision de la fonction mentale. Et de ces formes accessoires diverses dont j'indique l'une seulement, dérivent diverses qualités, plus ou moins caractéristiques de l'esprit que nous retrouverons plus tard.

§ 2. — Les raisonneurs, les logiciens.

I

Chez ceux-ci l'équilibre est voulu, maintenu par principe. La logique n'est pas réalisée spontanément par l'esprit qui fait son œuvre. Ou, du moins, à côté de cette logique instinctive, il se trouve une logique intentionnelle qui existe en lui, en théorie et en pratique, comme ensemble de règles et comme application de ces règles. Elle s'est réservé un domaine propre où elle se développe à son aise, et d'où elle envoie ses ordres.

Nous pourrions voir la logique voulue sortir de la logique spontanée comme l'intelligence elle-même sort de la tendance et comme l'idée sort de la perception. Le processus serait le même, et partirait du même point : le mal. Le mal, ici, c'est l'erreur reconnue, le trouble de l'esprit souffrant de ce désordre et obligé de l'apercevoir. Il s'ensuit un bouillonnement intellectuel d'où sortent l'idée de l'erreur et de la vérité, la recherche des moyens pour éviter l'une et rencontrer l'autre, les règles formelles qui en dérivent, etc. Et nous trouvons encore cette autre ressemblance que la logique voulue et consciente, comme l'intelligence, tend, à mesure qu'elle se perfectionne, à se détruire elle-même. Une fois triomphante, devenue maîtresse incontestée, ses règles admises et suivies, elle deviendrait inutile et lentement cesserait d'être. Ainsi la logique voulue suit et précède la logique naturelle,

elle provient d'une logique naturelle inférieure et mène à une logique naturelle supérieure. On peut donc considérer le groupe précédent et celui-ci, les équilibrés et les raisonneurs, comme répondant à deux espèces de moments différents d'un côté de l'évolution de l'esprit.

Le groupe des raisonneurs nous offre, comme celui des équilibrés, toute une hiérarchie d'esprits de nature et de valeurs très différentes. Si nous commençons par en bas, nous trouvons tout d'abord les « gens de bon sens » qui ne se contentent pas d'être raisonnables », mais qui le savent et s'en font gloire. Ils ont des théories assez minces, quoique inflexibles, avec lesquelles ils rangent durement tous les faits qu'ils admettent dans leur cerveau. Ils se sont fait ou on leur a donné un code, ils l'appliquent sans cesse en juges impitoyables et convaincus. Leurs opinions leur sont dictées comme des arrêts par les quelques idées générales qui composent, souvent sans titres suffisants, leur conscience intellectuelle. Le bon sens, la raison sont des divinités qu'ils invoquent sans cesse et dont ils ne doutent point d'être inspirés. Lorsqu'ils en sont particulièrement glorieux, c'est un peu par illogisme, car ils regardent volontiers le bon sens comme une chose impersonnelle dont ils croient, ou à peu près (avec Descartes), que tout le monde est, par nature, essentiellement pourvu — et ceci leur permet d'être très sévères pour ceux qui ne sont pas de leur avis. Les gens réguliers, les méticuleux, les personnes à principes, tous ceux qui recherchent assez petitement l'ordre et la régularité dans les idées, dans les cro-

yances et dans les opinions se rencontrent dans la même catégorie.

Au reste, cet amour de la logique est par lui-même une qualité, son écueil c'est l'étroitesse et la raideur. Trop souvent le système d'idées générales — et de sentiments — qui sert de principe directeur à l'esprit logique, se trouve, dans les formes inférieures du type, tout à fait insuffisant, incapable de systématiser les données si variées de l'expérience. Alors ou bien le système se rompt sous l'effort des faits ou bien il résiste, les faits sont méconnus, les erreurs abondent et le contraste des prétentions et des résultats aboutit au grotesque.

Le raisonneur, l' « homme à principes », présente une grande disposition à oublier en peu d'heures tout ce qui ne rentre pas dans son système, parfois il se refuse volontairement à l'admettre : « Je verrais cela, je ne le croirais pas. » Ce n'est pas la phrase de l'homme qui se méfie de ses facultés d'observation, mais de celui qui se fie trop à l'impersonnelle raison dont il se croit dépositaire.

A côté de ces formes plutôt désagréables du type, il en est, même dans les rangs inférieurs, qui sont au contraire estimables et utiles. Ce n'est pas que l'intelligence générale y soit bien supérieure, c'est qu'elle ne s'y efforce pas vers ce qui la dépasse. L'équilibre entre les moyens et le but en fait la valeur. L'homme qui s'est fait des idées, qui en a accepté, et qui sans morgue et sans raideur essaye de s'en servir de son mieux pour comprendre ce qui s'offre à lui et pour remplir son office, celui-là représente le type du rai-

sonneur dans ce qu'il a de bon. Mais il se rapproche plus de l'équilibré. Le vrai raisonneur, sans intelligence supérieure, est facilement excessif et maladroit. Le type ainsi réalisé n'est pas du tout rare, et j'en pourrais citer plusieurs exemples. Je ne les prendrais pas tous chez les illettrés, il s'en faut. Le raisonneur étroit et raide est bien souvent ce qu'on appelle un homme instruit, je veux dire qu'il a reçu l'instruction secondaire, souvent même l'instruction supérieure, et rien n'empêche qu'il ne remplisse de hautes fonctions.

II

A mesure que l'intelligence se développe, à mesure que nous passons des esprits simples aux esprits plus compliqués, le type ne change pas essentiellement, et les défauts que nous lui avons reconnus, nous les trouverons chez des intelligences de nature et de portée bien différentes. Toutefois les apparences se modifient quelque peu. La valeur de l'esprit devient plus haute. Mais ce qui le transforme le plus, c'est moins la richesse, la force et la puissance de l'intelligence que sa souplesse et son aptitude à appliquer différemment, à perfectionner même les idées directrices.

C'est déjà un assez beau type intellectuel que celui de l'homme qui s'est fait son système et qui tâche d'unifier ses connaissances dans la mesure du possible, de les accorder ensemble, de voir clair en lui-même et hors de lui, et tout en rattachant sans cesse à ses

idées maîtresses ce qu'il constate, sait recevoir l'enseignement des faits et en élargit ses idées primitives — alors même qu'il ne pourrait déployer des qualités intellectuelles supérieures.

Plus haut encore nous trouvons les raisonneurs par excellence, les philosophes et les logiciens, ceux qui s'efforcent de ramener à l'unité, d'équilibrer complètement non seulement ce qu'ils observent et ce qu'ils pensent, mais aussi ce que pensent et ce qu'observent tous les autres, mais encore ce que personne ne pense et qu'on n'a jamais observé, mais que quelqu'un pensera peut-être et qu'on observera sans doute un jour. Et quelques-uns veulent systématiser dans le domaine de ce que personne ne comprendra ni ne verra jamais, de ce qui échappe, d'après leurs idées mêmes, aux efforts de l'intelligence humaine : de l'inconnaissable — et je crois bien qu'ici la passion de l'unité et de la logique aboutit à la contradiction.

Les grands philosophes sont les principaux représentants de ce type. Les uns, les purs logiciens, auront principalement en vue la rigueur et la systématisation parfaite de la pensée raisonnante, la sûreté des procédés et la correction de leur emploi. D'autres, les philosophes scientifiques ou naturalistes, s'intéresseront plutôt au monde lui-même, à l'ensemble des phénomènes (forcément représentés en nous, d'ailleurs, par des perceptions et des idées) qu'à nos manières de raisonner. D'autres encore, les moralistes, s'attacheront surtout à la cohérence des sentiments et des actes, et naturellement des idées qui les représentent, ce sont des logiciens d'une espèce particulière, des logiciens

de la pratique, de la conduite ramenée à ses principes généraux. Eux aussi acceptent ou cherchent des règles générales qui leur servent de pierre de touche pour apprécier, selon qu'ils s'y conforment plus ou moins bien, la valeur des actes et des désirs et pour les coordonner entre eux.

Les théologiens rentrent naturellement dans la classe des philosophes. Ceux qui appartiennent aux religions déjà formées n'ont plus à chercher leurs principes, ils leur sont imposés, mais ils ont à les appliquer. Du reste les philosophes se trouvent dans la même situation, dans la proportion où l'esprit du disciple l'emporte, chez eux, sur l'esprit créateur. Et les théologiens n'ont pas moins qu'eux, j'imagine, le devoir d'éprouver ou de critiquer leurs croyances avant de les accepter.

Bien entendu tous les philosophes, ni tous les moralistes ne rentrent pleinement dans le vrai type du logicien. Il s'agit ici de ceux qui ont vraiment l'esprit philosophique, non de ceux qui le simulent et que nous retrouverons plus loin.

Nous rencontrons toujours plutôt une tendance, une sorte d'effort vers le type du logicien, que sa réalisation complète. Ceci est vrai de tous les types supérieurs. Qui est arrivé à unifier ses connaissances et ses pensées? Beaucoup du moins ont voulu ce but inaccessible. L'histoire des religions et de la philosophie est l'histoire de leurs tentatives puissantes, imparfaites et fructueuses. Avec des formes différentes, elles indiquent la prédominance de l'esprit organisateur. On le retrouve imparfaitement dans les encyclopédies

modernes, amas de matériaux plus ou moins bien ordonnés, plutôt qu'édifices achevés, recueil de mélodies plutôt que symphonies, malgré l'esprit général qui a présidé à leur formation et leur donne quelque équilibre et quelque logique.

Parmi les contemporains, Auguste Comte et Stuart Mill peuvent servir d'exemple des deux formes principales du type. Auguste Comte plus « objectif » en un sens, préoccupé du monde, non seulement pour le connaître, mais pour l'organiser, philosophe et moraliste à la fois, le plus beau représentant, peut-être, de l'esprit de systématisation absolue. Il veut unifier la connaissance et l'action, l'individu et la société, l'homme et le monde. S'il croit quelque unification réellement impossible, il y supplée par des artifices. Son unité n'est pas une simple coordination de connaissances. Il se rend compte de ce que ce résultat garderait d'imparfait, il veut une unité pratique et vivante, et sa synthèse subjective vient préciser et trop rétrécir, en un sens, sa conception, tandis que sur d'autres points elle l'élargit considérablement. Il ne craint pas, lui, le « philosophe positif », d'aller jusqu'au fétichisme, de s'avancer en pleine imagination et en plein rêve, comme il ne craint pas de descendre aux plus minutieux détails de la pratique, et, dans son zèle de coordination, d'envelopper l'individu de la plus rigoureuse tyrannie qui se fût jamais proposée à notre humanité.

Stuart Mill est tout autre. Il se préoccupe encore plus de la convenance des idées que des choses en elles-mêmes — il représente peut-être le plus pure-

ment le type du logicien abstrait. Sa confiance dans le raisonnement et l'analyse est vraiment unique. Il voit tout à travers les opérations de la pensée consciente et réfléchie. On est souvent tenté de le trouver naïf, et vraiment il le fut, non pas qu'il n'ait généralement raison quand il parle de la logique, mais il s'abuse, je crois, sur la possibilité de la faire entrer dans l'usage général et d'en imposer les procédés, actuellement, à la plupart des esprits.

Ses mémoires nous prouvent tout son zèle et sa spécialisation dans la forme de pensée que sa nature propre et son exceptionnelle éducation lui avaient imposée. Avec une louable tendance à unifier toujours son esprit, à tout approfondir[1] jusqu'à ce que les difficultés qui l'inquiétaient fussent résolues, il montra une confiance trop grande dans l'influence du raisonnement abstrait. « En effet, dit-il, puisque après tout c'est seulement par la philosophie qu'on peut combattre avec succès les préjugés, on ne saurait remporter sur eux aucun avantage durable tant qu'on n'a pas démontré que la philosophie n'est pas leur alliée. » Il va jusqu'à donner la logique pour l'étude qui convient le mieux aux débutants en philosophie « puisqu'elle est indé-

1. Voir, par exemple, ses *Mémoires*, p. 117. Il y dit le profit retiré de conversations philosophiques avec ses amis : « Je leur dois aussi d'avoir acquis, ou puissamment fortifié en moi une habitude d'esprit à laquelle je dois tout ce que j'ai jamais fait, tout ce que je pourrai jamais faire en philosophie : celle qui consiste à ne jamais accepter comme complète une demi-solution ; à ne jamais abandonner une question embarrassante, mais à y revenir sans cesse jusqu'à ce que le sujet soit percé à jour... à ne jamais penser que je comprenais aucune partie d'un sujet, tant que je n'avais pas compris le sujet tout entier. »

pendante des opérations lentes par lesquelles on acquiert, par l'expérience et la réflexion, des idées importantes par elles-mêmes ; grâce à cette étude, les élèves parviennent à débrouiller une idée confuse et contradictoire avant que leur propre faculté de penser ait atteint son plein développement, tandis que tant d'hommes, capables d'ailleurs, n'y peuvent parvenir, faute d'avoir été soumis à cette discipline » [1].

Si la logique est peu utile pour acquérir de nouvelles connaissances, elle est, certes, adroitement maniée, un excellent moyen d'éliminer ces idées fausses et surtout de débrouiller sa pensée et de lui faire rendre tout ce qu'elle recèle. Aussi, plus que les exagérations de Mill, la haine et le mépris de la logique sont dangereux, ils sont aussi plus fréquents. Ils décèlent souvent une impuissance assez générale à l'analyse et à la rectification des pensées.

Au fond la logique ne s'oppose pas du tout à l'étude objective du monde. L'une et l'autre coopèrent au même but : l'unification de l'esprit ; l'une garnit l'esprit, l'autre l'épure. Et ceci n'intéresse pas seulement l'étude de l'intelligence, mais la philosophie, que les uns comprennent comme une étude objective portant sur le monde, les autres comme une sorte de logique générale. Si nous les supposions, les uns et les autres, arrivés à leur but, ne trouverait-on pas que ce but était le même ? et les généralisations dernières qui apparaîtraient ici comme des « lois de l'esprit » ou des « formes constitutives de l'intelligence » ne se-

1. *Mémoires*, p. 12.

raient-elles pas reconnues là comme des lois dernières du monde et des faits irréductibles ? Le système d'Auguste Comte élargi, développé et poussé à bout ne concorderait-il pas avec la critique de Kant ou la logique de Mill ? Chacun prend l'œuvre d'ensemble par un côté, celui auquel s'adaptera le mieux son procédé favori. Chacun se spécialise et les différences naissent, et les oppositions s'accusent, réelles, certes, mais point profondes, et la faute en est, comme toujours, à ceux qui prennent, comme fin dernière, un procédé, une croyance, une théorie dont la valeur est d'être un moyen, et faussent ainsi ce qui serait excellent[1].

III

Entre les plus hauts et les plus humbles représentants du type s'échelonne la foule des mauvais, des médiocres et des premiers supérieurs ; en bas ce sont presque des imbéciles, en haut presque des hommes de génie. Mais tous ont cette même caractéristique

1. Il pourrait y avoir aussi des divergences au sujet des relations de la logique et de la morale, et de l'esthétique. Cela nous entraînerait en des discussions sur les différentes formes de la finalité et leur rôle spécial qui ne seraient pas ici à leur place. Remarquons que, selon le point de vue, chacune de ces trois études peut-être considérée comme comprenant les deux autres. Par exemple, la logique se rattache à la morale en tant que raisonner de son mieux est un des devoirs de l'homme et que les règles de la morale doivent régir toute l'activité humaine, d'autre part, la morale est une application de la logique en tant que les règles de la logique doivent être constamment appliquées pour déterminer la hiérarchie des motifs et des actes, l'esthé-

d'arriver à l'équilibre par le raisonnement, et non pas seulement d'y aspirer, bien que leurs aspirations soient, on peut dire, toujours supérieures aux résultats obtenus. Les disciples intelligents, zélés, plus corrects qu'inspirés, sincères et amoureux de l'unité marquent un des degrés les plus élevés. Littré peut être considéré comme un bon représentant de ce type. Il appliqua longtemps avec une grande conscience et une patience inaltérable une doctrine qu'il n'avait pas inventée, mais qu'il remania, qu'il émonda en la débarrassant des aspérités choquantes que le maître y avait laissées, sinon volontairement placées, mais aussi en la rapetissant, en la rendant plus « raisonnable » et moins ample, en la vulgarisant dans tous les sens du mot. Il lui demanda toujours les moyens de résoudre ou de poser tous les problèmes, aimant, lui aussi, à tout ramener à l'unité, aux cadres réguliers qu'il avait refaits en modifiant les vues d'Auguste Comte. Il se plaisait même, quelquefois, à faire des plans de sciences futures, d'après ses principes favoris.

Au-dessous de lui, bien au-dessous, les demi-philosophes, les esprits qui se revêtent de la doctrine en vogue, religion ou philosophie, et n'en veulent sortir, ceux aussi qui se font une doctrine de leur opposition aux idées de leur milieu. Les uns et les autres, bien entendu, nous les supposons ici sincères et actifs, en même temps que bornés, recevant leurs idées d'autrui, mais tâchant de s'en servir. Ils s'imaginent aisément

tique peut être considérée comme une morale ou une logique partielle et la morale comme l'application à la conduite humaine des règles générales de l'esthétique.

avoir la clé universelle du savoir, en politique, en science, en philosophie, et feraient volontiers de leur système un lit de Procuste. D'autres encore, plus bas, descendent peu à peu vers les prétentieux idiots qui sont au fond du type raisonneur.

IV

Si les équilibrés nous ont paru souvent se rattacher au type chez qui l'intelligence et le sentiment sont encore unis et intimement liés, les raisonneurs et les logiciens, au contraire, appartiennent aux deux autres types. Tous ont l'intelligence organisée en force spéciale, capable d'agir par elle-même, mais les uns la mettent au service de leurs passions, c'est un sentiment qui les domine et qui les fait raisonner, chez les autres le sentiment n'est que la pression de l'intelligence émancipée, et c'est la logique même qui est l'objet de leur passion.

Parmi les premiers nous placerons ceux qui mettent une grande puissance de logique et un goût très vif pour le raisonnement au service de leurs désirs. Naturellement ceux-ci aussi se subdiviseraient en plusieurs types très distincts et de valeur différente. Au plus haut degré seraient les passionnés généreux et intelligents, pour qui l'exercice de la pensée ne vaut que s'ils la mettent au service d'une grande cause — — sociale, par exemple, ou religieuse. Au plus bas, les sophistes de diverses classes qui sont prêts à soute-

nir indifféremment, non pour s'éclairer, mais par jeu, par caprice ou pour le bénéfice qu'ils en espèrent, les causes les plus opposées. On pourrait y trouver certains types inférieurs d'avocats. Ici la logique est peut-être encore un besoin naturel de l'esprit, mais elle n'arrive pas à unifier l'intelligence, elle n'y tend même pas réellement. Ce qui fait l'unité de la personne, lorsque cette unité se montre, c'est le désir auquel l'intelligence se soumet et qui en détermine l'exercice, sans que les raisonnements qui s'enchaînent se rapportent toujours directement à lui. Au reste, quand l'esprit est puissant, il trouve certainement encore du plaisir à s'exercer ainsi, et l'amour de l'art, l'amour du raisonnement peut s'unir aux autres désirs qu'il sert à satisfaire. La logique n'en reste pas moins ici fragmentaire et brisée, au point qu'elle touche à son contraire, et que le type pourrait servir de transition entre les intelligences logiques et celles qui ne le sont pas. Chez d'autres, cependant, l'amour de la logique même et de l'unification de l'esprit est devenu un sentiment très fort, l'un des plus puissants, et celui qui dirige non seulement l'intelligence, mais le caractère. C'est le cas que nous avons étudié tout à l'heure.

§ 3. — Les outranciers

I

Les outranciers sont équilibrés aussi à leur façon, seulement le centre de l'équilibre est singulièrement

placé chez eux. Ils ne trouvent pas l'harmonie dans la pondération des éléments, mais bien dans la subordination très nette de l'intelligence à quelques-uns d'entre eux. Rendrons-nous justement notre pensée en disant que leur esprit, au lieu d'être, comme celui des équilibrés, une sorte de république démocratique ou parlementaire est une république oligarchique, sinon une monarchie absolue? Dans les outranciers nous rangerons tous ceux qui ordonnent leurs idées par rapport à une conception, à une croyance dominatrice spéciale, qui donne à toutes les autres leurs places, d'où toutes les autres tirent leur valeur.

Les outranciers se rattachent aisément aux raisonneurs et, dans les formes inférieures du type logicien, nous voyons se dessiner déjà le type de l'outrancier. Passant de celui-là à celui-ci, nous ne faisons que continuer la marche déjà commencée.

Dans la série des équilibrés, en effet, l'harmonie de l'intelligence est complète, et même elle est souvent l'expression de l'harmonie de la personnalité tout entière; chez les logiciens, l'intelligence est plus séparée des désirs, mais, ce qui l'emporte encore généralement, c'est la tendance à l'ordre, à la logique, les idées étant un moyen de les réaliser. Dans certaines formes inférieures du type logicien et dans le type outrancier qui s'y rattache, les choses sont renversées, l'ordre et la logique paraissent plutôt les moyens de l'expansion et du triomphe de l'idée dominatrice.

L'outrancier est d'abord tellement convaincu de la vérité de sa croyance et de l'excellence de ses goûts qu'il assimile complètement sa croyance à la vérité,

son goût à la beauté. Bientôt il perd de vue la vérité, l'harmonie intellectuelle qui la représente, et il finirait par préférer sa croyance à la vérité, s'il pouvait les concevoir séparées. Forcément, il est conduit à mutiler la réalité, toutes choses égales d'ailleurs, bien plus que ne le font l'équilibré ou le logicien. Pour suivre sa pensée jusqu'au bout, pour arriver à l'équilibre spécial qu'il peut réaliser, il s'oblige à ne pas comprendre bien des idées, à négliger bien des perceptions, à laisser perdre bien des faits qu'il ne connaît plus, qu'il ne veut pas connaître, qu'il laisse, souvent sans en avoir conscience, mais toujours systématiquement, non pas toujours en dehors de son esprit — il ne le peut pas, — mais en dehors de la partie vraiment active et « théorisante » de son intelligence. Parfois les forces ainsi comprimées s'ouvrent ailleurs une issue ; le caractère, la conduite de l'outrancier nous montrent que ces idées, que ces sentiments rejetés par le système maître ne sont pas complètement perdus — ils continuent à inspirer les actes, à diriger la conduite, à faire choisir les relations, à soutenir les affections. Ainsi s'explique souvent la contradiction entre des théories bruyamment et, je le suppose, franchement énoncées, et la pratique de tous les jours. Tel homme affirme par sa conduite des croyances que nient ses théories. Il n'y faut pas, dans le cas qui nous occupe (car les faits d'apparence analogue recouvrent souvent des réalités très variées), voir seulement l'effet des nécessités sociales ou des influences de famille et de milieu, mais aussi la persistance, dans quelque recoin de l'esprit, de certaines idées à qui l'idée maîtresse ne permet pas

de paraître au grand jour, mais qu'elle ne peut empêcher d'influencer les actes. Il en est souvent ainsi quand un homme se pose en adversaire résolu des idées de son milieu. Sans doute il peut avoir raison, et les idées secondaires et subconscientes devraient parfois disparaître. C'est un nouveau cas, mais il est rare. L'opposition entraîne souvent au delà des limites de la logique, et ce qui reste des anciennes idées contient une part méconnue de vérité que le système dominant, chez un vrai logicien du type élevé, aurait comprise et se serait assimilée.

Ainsi souvent l'outrancier l'est moins qu'il ne le paraît. Tel libre penseur qui se signale par l'excès de sa haine contre les religions et confie ses enfants aux couvents est moins convaincu de son incroyance qu'il ne se l'imagine. Tel homme, qu'une interprétation spéciale de la lutte pour l'existence induira à proclamer l'inutilité absolue de la charité, pourra garder encore des opinions sourdes qui le pousseront à l'occasion, concurremment avec d'autres motifs, à venir en aide à des œuvres de bienfaisance.

Ceux que j'appellerai spécialement les outranciers, ce sont ceux qui sont obligés, pour parfaire leur système, de laisser à l'écart, à l'ombre dans leur esprit un certain nombre de faits et d'idées qu'ils ne pourraient utiliser, dans leur grande construction mentale, sans diminuer l'importance de leur théorie préférée, et qui, restant en dehors de celle-ci, passent généralement inaperçus. Les perceptions mêmes qui pourraient les éveiller restent sans force et ne servent à rien. On comprend, d'une part, qu'il n'y a pas de différence essen-

tielle, je l'ai déjà fait remarquer, entre ce type et le type précédent, et d'autre part que l'outrance est une chose relative. Tel sera un outrancier aujourd'hui, parce que, venu en précurseur, il ne peut se défaire complètement lui-même, malgré ses efforts, de croyances vermoulues dont il cherche à débarrasser les autres, ce qui le porte à réagir contre elles violemment et d'une manière souvent peu clairvoyante, et à ne pas voir comment son idée nouvelle pourrait utiliser ce qui reste d'assimilable dans les autres. Plus tard, et le terrain mieux préparé, il eût été un équilibré. La chute plus facile des ruines intellectuelles lui eût permis d'en mieux comprendre le plan et d'en mieux utiliser les matériaux, son système eût été moins exclusif et moins raide, des éléments plus nombreux y eussent plus librement concouru. Mais ces éléments, il faut d'abord les préparer à leur nouveau rôle, et l'outrance est parfois la condition de cet entraînement.

II

Les outranciers, comme les équilibrés, se subdivisent en plusieurs types correspondant aux différentes valeurs des individus.

Au bas de la série, les fanatiques étroits poussent à sa dernière rigueur l'idée qu'ils ont prise pour guide, et qui est généralement un fragment d'une doctrine générale mal assimilée. Parmi eux sont des esprits très simples qu'une théorie scientifique, qu'une doctrine

religieuse ou sociale a grisés. Elle leur remplit la conscience, et dans la crainte de lui être infidèle, ils évitent ou repoussent toutes les idées qui pourraient en diriger l'application. Toutes les religions, toutes les opinions politiques, toutes les philosophies qui deviennent populaires ont de ces adeptes qui les vénèrent, les simplifient et les défigurent. Parfois ce sont d'assez bonnes gens et leurs sentiments naturels subsistent, sous l'impulsion grandissante, ainsi que les idées qui y correspondent, mais en quelque sorte subrepticement. Orgon, à l'école de Tartufe, est devenu un outrancier de cette espèce, malgré son tempérament d'équilibré, assez simple. On en trouverait beaucoup parmi les chrétiens et chez les libres penseurs et peut-être plus encore dans tous les partis politiques ou sociaux, depuis les réactionnaires les plus obstinés jusqu'aux socialistes et aux anarchistes. Les « modérés » n'en sont pas exempts, malgré leur nom qui prête à une confusion trop rarement évitée, car ce n'est pas une même chose, par exemple, que d'être royaliste modéré ou modérément royaliste. L'une des qualifications s'applique au système auquel on se rattache, l'autre à l'énergie avec laquelle on y adhère.

Souvent une passion d'ordre non intellectuel soutient le petit outrancier. Parfois c'est la haine ou l'envie, parfois aussi c'est une bonne indignation ou un vif amour du bien. Mais il est rare, semble-t-il, que le sentiment qui domine soit, chez lui, d'ordre purement intellectuel.

A un degré un peu plus élevé, des disciples développent leur maître en le parodiant, quelques ratés,

faiseurs de systèmes, n'ayant pas une idée de la complexité des problèmes, leur trouvent des solutions très simples, très « unes » et se lancent, à esprit perdu, dans des généralisations bizarres auxquelles ils s'ingénient à rattacher toutes leurs idées. Il se forme ainsi des demi-philosophes, des réformateurs avortés, des « toqués » dont quelques idées peuvent être bonnes, mais à qui l'équilibre a fait défaut en même temps que la force de l'intelligence. Ils n'ont su ni rester équilibrés comme les médiocres de tout à l'heure, ni avoir du génie comme les grands outranciers. Ils ont perdu la sécurité sans trouver la grandeur. L'art, comme la religion, les sciences sociales, comme la philosophie, en inspirent un grand nombre. Il n'est pas rare de voir quelque tentative hardie pour réformer la société, ou pour expliquer le monde, l'homme et Dieu, au moyen de quelque principe fort simple. On est intéressé, sympathique même, — car c'est un devoir pour quelques-uns d'examiner les nouveautés avec bienveillance — et l'on s'aperçoit bientôt que l'auteur ne pouvait ni reconnaître les énormes lacunes de son œuvre, ni même laisser à d'autres le moyen de les combler. La construction universelle reste une conception subjective, d'une logique étriquée. On a pu être frappé, également, à diverses expositions de peinture et particulièrement à celles qui n'ont rien d'officiel (dans les autres, c'est surtout la médiocrité équilibrée qui s'étale et triomphe), de l'exagération singulière où des artistes, dont quelques-uns ont obtenu quelque réputation, avaient été conduits par certains principes excellents et certaines observations fort justes. Ils en avaient tiré les consé-

quences, non certes avec trop de rigueur, mais avec trop d'étroitesse et sans prendre garde à d'autres observations également justes dont il fallait aussi tenir compte. S'apercevoir que l'ombre était colorée, et très diversement colorée, non point uniformément noire, grise ou chocolat, c'était très bien, comme aussi reconnaître que l'éclairage d'un atelier n'est pas celui du plein air, ou voir l'incertitude des lignes qui limitent un corps, et les altérations que fait subir à leur contour le milieu à travers lequel on les voit. Tout cela a conduit, en effet, à des œuvres neuves, hardies, intéressantes et parfois très belles. Mais aussi, quand une de ces remarques est tombée dans un cerveau étroit et outrancier, elle l'a occupé en entier, l'a empêché de rien voir à côté, lui a fait négliger tout ce qui, en dehors d'elle, peut intéresser l'artiste ou le spectateur et lui a inspiré — on n'en a eu que trop d'exemples — des séries d'œuvres à la fois cocasses et affligeantes.

Bien souvent, dans tous les domaines, les disciples ont joué à leurs maîtres le mauvais tour de systématiser à l'excès leurs défauts. Et, à vrai dire, ils évitent rarement cet écueil s'ils n'ont pas sombré sur le premier dont je parlais tout à l'heure, la vulgarisation au mauvais sens du mot.

Il ne faut pas croire toutefois que les outranciers médiocres soient uniformément blâmables. On les juge souvent, dans un sens ou dans l'autre, avec trop de partialité. Tandis que les uns rient d'eux sans aucune réserve ou s'indignent devant leur œuvre, d'autres leur savent trop de gré d'être les représentants d'une idée nouvelle et quelquefois bonne, mais qu'ils trahissent

malgré eux. Certes la médiocrité outrancière est plus excitante que la médiocrité équilibrée et convenue. Au fond elle n'est pas toujours plus originale et elle ne vaut pas mieux, mais elle prépare les esprits à accepter les nouveautés — et c'est souvent un service qu'elle rend ainsi aux maîtres.

Quelques outranciers, sans s'élever beaucoup au-dessus du médiocre ou du mauvais, ont des idées qu'une lueur de génie commence à faire briller. Ceux-là valent déjà mieux. Ils sont des précurseurs ou des disciples personnels et outrés.

Au-dessus d'eux les outranciers supérieurs nous donnent quelques-uns des plus beaux types intellectuels qui aient éclairé l'humanité. Shakespeare par la profonde logique de ses caractères, mais surtout par l'emportement d'une imagination qui ne recule devant aucune horreur et d'un esprit que ne rebute aucune gentillesse de mauvais goût, par la fougue de la pensée, par l'implacable développement du drame, peut passer pour un outrancier. Fourier, qui consacra sa vie à l'établissement de son système social, qui réglementa tout avec une si bizarre minutie, qui recourut aux plus extraordinaires inventions pour remplir les cadres que son idée avait tracés, qui ne craignit pas de prévoir que le manque de dégoût des enfants pour les choses sales serait précieux à l'homme fait et que la mer donnerait peut-être un jour une sorte d'abondante limonade, est encore un bon représentant de l'espèce. Peut-être se demandera-t-on s'il a bien sa place parmi les esprits supérieurs du groupe? J'inclinerais fort à l'y laisser malgré ses extravagances, à cause de la profon-

deur et de la portée de ses vues, et parce que quelques-unes de ses conceptions critiques ou organisatrices paraissent en voie de prendre place parmi les grandes idées directrices de l'humanité [1]. Joseph de Maistre fut encore un admirable outrancier, intermédiaire entre les outranciers et les logiciens, car il avait conscience de sa recherche de l'unité, et ce qu'il cherchait, c'était bien l'équilibre intellectuel et moral, mais la fougue et la force de son esprit l'aveuglaient sur tout ce qui n'était pas orthodoxe. Personne n'a osé, plus que lui, développer, sans scrupule de bon sens et sans remords de conscience, les conséquences de ses convictions. Si cette impitoyable et trop étroite logique l'a conduit à de singulières erreurs, il lui doit d'être, quoi qu'on en puisse dire, un des plus intéressants parmi les philosophes de langue française, un de ceux dont l'œuvre garde le plus de portée, si l'on veut bien s'en servir.

III

Il me semble que tout ce qui précède permet de réduire à sa juste valeur un reproche, souvent lancé sans signification bien précise. On blâme certains auteurs d'être trop logiques, de trop pousser à bout leurs théories, et l'on parle des bienfaits de la modération. L'examen précis de ce point éclaire les types du logicien et de l'outrancier, en même temps qu'il sert à les apprécier.

1. Voir Ch. Gide, *Prophéties de Fourier.*

En fait on n'est jamais trop logique, et même on ne l'est jamais assez. Ce qu'on appelle logique exagérée, c'est l'outrance, et c'est ainsi, à certains égards, le contraire de la logique, c'est, en tout cas, une logique trop spécialisée. Il n'y a jamais de danger à tirer logiquement de propositions vraies tout ce qu'elles peuvent contenir, ce qui est vrai, c'est qu'il est très difficile de le faire, et que l'on bronche facilement.

Il est assez singulier que l'on soit obligé encore de le faire remarquer, mais l'habitude générale est de se rendre très peu compte de la portée de ce qu'on dit ou de ce qu'on pense, et c'est un défaut de logique bien commun qui porte à médire de la logique.

Aussi Mill avait-il raison de la défendre. Seulement ce qui fait la force apparente de la thèse de ses adversaires, c'est la difficulté de l'appliquer. Le syllogisme qui conduit à nos croyances n'a pas trois termes, il en a un nombre indéfini, et parmi eux plusieurs peuvent être douteux ou mal compris. De là, le danger, non pas de la logique, mais, au contraire, de l'illogisme auquel s'expose souvent le raisonneur.

L'outrancier n'y échappe pas. Ce qui le caractérise c'est précisément un double caractère très marqué de logique et d'illogisme. De logique puisqu'il va très loin dans la voie qu'il s'est ouverte, puisqu'il tire de certains principes des conséquences rigoureuses. D'illogisme puisque, à côté de ces principes qu'il développe, à côté de ces faits dont il poursuit jusqu'au bout les conséquences, il est d'autres principes et d'autres faits dont la portée logique lui échappe, qui restent

cependant inexpliqués par ce qu'il admet, et qu'il dédaigne le plus illogiquement du monde.

§ 4. — LES SPÉCIALISÉS

I

L'équilibre est un idéal dont on s'éloigne peu à peu en passant des équilibrés aux logiciens, des logiciens aux outranciers. Élargissons encore un peu la distance qui le sépare de la réalité, supposons que la part de l'intelligence qui ne rentre pas dans l'équilibre principal augmente, et que, à côté de cet équilibre, d'autres systèmes de pensées se forment qui, sans contrarier le premier, ne se laissent pas assimiler par lui et ne cherchent pas eux-mêmes à le réduire, le type change de nouveau. Au lieu de réaliser à peu près comme l'équilibré, et de rechercher comme le logicien, la systématisation totale de l'intelligence, l'individu réalisera ou recherchera une systématisation spéciale ou partielle.

Le logicien déjà laisse souvent un peu en dehors de sa logique quelques parties de son esprit, celles, par exemple, qui se rapportent à la nourriture, ou à l'habillement, ou aux distractions qu'il s'accorde. Chez le spécialisé la proportion est renversée. Il s'attache à une science, à un art, à une branche d'industrie, à un métier, et c'est là qu'il concentre son attention et fait converger ses efforts. C'est une partie de son intelli-

gence, celle qui sert à sa fonction favorite, qu'il développe et harmonise de son mieux, travaillant à la rendre toujours plus riche et plus large, plus souple et plus harmonisée. Mais ce travail est souvent inconscient, non seulement ce n'est pas l'harmonie intellectuelle qu'il cherche avant tout, mais il ne pense pas à elle, il pense à l'objet de ses recherches. Quand elle lui vient, c'est spontanément et pour ainsi dire par surcroît. De plus, à côté du goût dominant ou du métier, il aura des goûts variés et diverses idées, il ira dans le monde, voyagera pour son plaisir, et exercera son esprit de façons très différentes sans que sa faculté dominante en soit favorisée ou combattue. Et chacun des systèmes d'idées qui vivent ainsi en lui pourra fort bien avoir ses allures propres, sa logique interne, ses lois particulières. Si j'ai comparé les unifiés à une république une et indivisible, et les outranciers à une monarchie absolue, je pourrais maintenant trouver un fait social analogue à l'état d'esprit du spécialisé dans une république fédérative, où domine un des États, ou dans un empire comme l'Allemagne avec le rôle prépondérant de la Prusse.

Ainsi l'association systématique diminue chez les spécialisés en tant qu'apparence générale de l'esprit. Cependant nous devons la supposer encore assez grande, puisque nous ne considérons que les esprits logiques, et reconnaître une influence prépondérante au principal système quel qu'il soit : accomplissement du métier, exercice de la fonction, satisfaction d'une vocation ou d'un goût.

Le type ainsi entendu comprend tous les individus

qui, en vue d'une occupation favorite ou habituelle, groupent et systématisent régulièrement des phénomènes intellectuels, et créent une sorte d'idée dominante qui, sans se soumettre l'esprit entier, sans tendre même à l'occuper, en régularise l'activité et cherche à profiter de ce qui se fait à côté d'elle.

Ce type n'est pas rare et, comme dans les précédents on y trouve une hiérarchie allant des plus humbles et des plus simples aux plus élevés et aux plus complexes. J'en pourrais redire à peu près ce que j'ai dit des autres, en montrant, dans les intelligences que j'étudierais, à côté de l'intelligence équilibrée ou unifiée que j'ai décrite, des éléments intellectuels, des systèmes d'idées, de notions et d'habitudes qui n'entrent pas dans cet équilibre, et qui, par suite, en diminuent l'importance relative. Mais je m'attacherai plutôt à mettre en relief ce qu'on y peut trouver de plus particulier.

II

Deux types principaux ressortent ici. D'abord les spécialisés qui ont une logique réelle, vivante et consciente correspondant à leur principale occupation. Grâce à des aptitudes innées, sans doute, grâce aussi à l'expérience et à la réflexion qui usent les idées, rendent les concepts plus souples et les forcent à s'adapter les uns aux autres, ils ont peu à peu fait naître et développé en eux un ensemble d'habitudes, un système d'idées et de croyances, tout prêt à recon-

naître, à classer les faits *d'un certain ordre* qui viennent à se présenter, à agir sur eux, à les modifier dans un sens prévu et qui ne varie guère.

C'est le type méthodique avec ses formes et ses degrés divers. Nous avons tous connu des gens qui s'y rattachent, des fonctionnaires, des savants, des érudits, des médecins, des négociants, qui, sans prétention à la synthèse universelle, appliquent systématiquement, à l'expérience de tous les jours, un ensemble d'idées bien formé. Si leur intelligence est étendue et forte, ils font faire à leur art des progrès considérables. Les érudits, les savants spécialistes, les philosophes mêmes qui restreignent l'objet de leurs études et le traitent comme une spécialité [1] rentrent dans ce cadre. Il contient naturellement des esprits de premier ordre, et la réserve de « toutes choses égales d'ailleurs » s'impose ici, comme précédemment, pour établir la hiérarchie des types.

Les autres spécialisés sont un peu aux précédents ce que les équilibrés sont aux raisonneurs. Ils ne rai-

1. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, me faire dire que les philosophes sont forcément plus logiques que les savants. Mais le philosophe doit, par principe, étendre jusqu'à la moindre de ses idées dans la plus large mesure possible, la portée de son système. Le système philosophique est essentiellement absorbant, il doit envahir l'esprit entier sous peine de se mentir à lui-même. Il n'en est pas de même à un égal degré pour le système scientifique. Rien n'empêche le savant d'unifier aussi — comme cela arrive — sa pensée. Mais alors il est obligé de se faire des idées très générales sur la morale, sur la logique, sur la vie pratique et il devient un philosophe, soit qu'il se fasse un système de philosophie proprement dit, ou qu'il accepte celui d'un autre, soit qu'il généralise ses idées scientifiques et les amène, par extension ou par analogie, à l'état de système philosophique. Et ceci arrive trop souvent, car le système est alors incomplet, étriqué et faux.

sonnent pas avec un continuel souci de la logique et de la méthode, mais chez eux un goût dominant dirige l'esprit, sans guide et sans règle précise, obéissant plus à l'instinct qu'au savoir — sans que le rôle de la réflexion et de l'expérience puisse cependant être considéré comme nul. Les artistes, les littérateurs, les poètes rentrent plutôt dans cette catégorie, de même que les savants rentraient plutôt dans la première. Cependant cette remarque n'a rien d'absolu.

Les uns et les autres se reconnaissent à ce trait, dont on retrouverait évidemment la trace chez les équilibrés et les raisonneurs, qu'ils ont dans l'esprit des domaines séparés, que leur intelligence est en quelque sorte divisée en compartiments par des cloisons étanches. Le savant qui pense que ses convictions religieuses n'ont absolument rien à voir avec ce que sa science lui apprend, l'artiste qui méprise les données de la science, etc., gardent ainsi en eux-mêmes, par suite de leur excessive spécialisation, par défaut de logique, un manque d'équilibre et de véritables contradictions. Sans doute la contradiction est chez tout le monde, mais ici elle commence à s'accuser spécialement, sans être encore très grave.

III

Je pourrais reprendre ici la hiérarchie des formes du type depuis les plus élevées, représentées par des spécialistes de génie, qui ne sont pas particulièrement rares, jusqu'aux plus basses. Mais cela m'entraînerait

à des répétitions. On peut prendre, comme exemples des formes les plus hautes, des savants comme Claude Bernard, des artistes comme Delacroix, qui montrent encore des tendances à l'harmonie générale éclipsées chez eux par le génie spécial qui domine tout et en qui seul se montre la supériorité de l'esprit — car les théories de Delacroix, par exemple, ne semblent pas toujours remarquables, et la philosophie générale de Claude Bernard, plus forte que ne l'ont voulu certains adversaires, est cependant assez loin de suffire à l'unification du savoir et de l'esprit. Au-dessous viendraient des spécialisés sans souci de généralisation, cantonnés dans leur science, leur art ou leur métier, étroits, portés à dénigrer ou à nier tout ce qui ne rentre pas dans le cercle de leurs occupations ; des médecins, par exemple, qui ne verront chez les poètes qu'une occasion d'études de pathologie mentale, ou des peintres qui penseront pouvoir expliquer, à un point de vue pittoresque, la formation de la neige. Forcément des esprits de cette sorte gardent en eux-mêmes, sans s'en apercevoir, des germes importants de contradiction, des connaissances et des sentiments qui restent à part du système principal trop étroit et trop rigide. Le spécialisé se rattache ici très nettement à l'outrancier.

Il est assez ordinaire que, chez les spécialisés, l'intelligence soit étroitement associée au sentiment. Le système intellectuel dominant devient le centre d'une véritable passion analogue aux autres qui peuvent exister avec lui et même souvent plus forte, selon le mode déjà indiqué plus haut.

IV

La seconde forme générale du type spécialisé qui me retiendra encore est celle qui *simule*, toujours d'une manière imparfaite, les formes supérieures du type, et même l'allure de l'équilibré et du logicien.

On sait par quels procédés il est possible de simuler la mémoire des chiffres [1]. Il y a des recettes qui permettent ainsi à des gens particulièrement doués de simuler un état mental qui n'est pas le leur. La simulation spontanée ou voulue se produit partout en psychologie.

Il faut rapporter ces simulations d'un type supérieur pour une bonne part, à la loi de finalité. L'individu cherche instinctivement à tirer le meilleur parti de sa nature. Or il se trouve que, en trop de circonstances, il lui est avantageux de prendre l'apparence d'un type qui n'est pas le sien. Alors, parfois sans le vouloir, parfois avec préméditation, souvent à demi instinctivement et à demi volontairement, il imite un type supérieur.

Cette simulation se produit aussi pour d'autres raisons, elle peut indiquer une aspiration vraie vers le type imité. C'est ainsi que l'esprit faux aspire à être un logicien ou un outrancier et croit l'être réellement. Il ne force pas sa nature ni ses désirs en raisonnant, il exprime ce qu'il est.

1. Voir Binet, *les Grands Calculateurs et Joueurs d'échecs*.

Cette raison vient souvent se joindre aux autres. Le seul fait d'avoir l'envie de ressembler intellectuellement à quelqu'un et de commencer à l'imiter, indique une certaine ressemblance — parfois très vague — déjà existante. Cela n'est peut-être pas toujours vrai, car il faut tenir compte des cas où ce qu'on désire, c'est moins le type intellectuel d'un individu que les avantages en honneur, en gloire et en argent qu'on en croit être les conséquences, mais cela est vrai bien souvent.

Le simulateur peut osciller d'une valeur intellectuelle assez grande à une valeur très faible : il est essentiellement disciple, mais disciple imparfait et ne revêt pas l'armure du maître, il se fait des armes en carton qui lui ressemblent. Le disciple peut arriver à être l'égal ou presque l'égal de son maître, il en est qui modifient, qui transforment en quelque sorte leur doctrine préférée — voyez par exemple, ce que Renouvier a fait avec l'œuvre de Kant. D'autres régularisent, ordonnent et vulgarisent. Mais, au-dessous de ceux-là et à côté, on trouve aussi le faux disciple, celui qui ne comprend pas, qui prend la doctrine et la méthode d'un autre parce qu'il faut bien en avoir, parce que c'est commode pour travailler, parce que c'est utile pour parvenir, ou bien, tout de même, parce qu'il pense que c'est un bon moyen de se développer et de s'améliorer, et il s'en sert, parfois avec conscience, mais gauchement et d'une manière empirique. Celui-là n'aime pas assez sa fonction ou manque trop de force d'esprit pour que toute sa vie intellectuelle en garde l'empreinte. Une couche superficielle suffit pour lui

donner le brillant voulu et pour qu'il s'apparaisse à lui-même tel qu'il se désire. Aussi est-ce à propos du spécialisé que j'en parle plutôt qu'en étudiant l'équilibré ou le logicien, bien que souvent il présente cette apparence d'équilibre qui consiste à ne rien penser ou dire que tout le monde ne penserait ou ne dirait aussi bien, et quoiqu'il se donne aussi, d'autres fois, cet air de logicien intrépide et d'outrancier dont on peut s'orner si aisément en disant des inepties d'apparence paradoxale.

La méthode employée par le simulateur reste extérieure à l'esprit, elle ne fait pas corps avec lui, c'est une sorte d'appareil que l'intelligence prend à de certains moments et qu'elle quitterait aussi aisément. Le simulateur, s'il est assez bien doué, pourra être un semblant d'érudit, une manière de philosophe ; il imitera de son mieux le procédé en vogue ou celui qu'une circonstance particulière de sa vie, peut-être même un goût inné assez indécis, lui aura fait adopter mais il ne saura pas faire vivre en lui le système qu'il tâche de s'assimiler, on entendra sans cesse grincer les ressorts. Il restera toujours à son égard une sorte d'étranger. Comme un ouvrier maniant un outil qui ne va pas à ses mains, il risque de frapper à côté, de se blesser lui-même, de fausser l'instrument. Les disciples de ce genre sont moins compromettants tout d'abord que les outranciers zélés, mais ils sont, en somme, moins intéressants, moins utiles et plus dangereux. Ils tuent les systèmes en les empêchant de se développer, de s'assouplir comme une ossification prématurée du crâne empêche le développement du cer-

veau, et des arrêts de développement qu'ils déterminent dérivent logiquement d'abondantes monstruosités. J'en citerais, s'il le fallait, des exemples en philosophie. Ils ne manquent pas ailleurs. Tel chirurgien imitera une pratique nouvelle, l'antisepsie, par exemple, et croira l'employer réellement alors qu'il négligera les précautions les plus élémentaires. J'ai vu un dentiste prôner la désinfection des instruments, flamber celui dont il allait se servir et le promener ensuite sur sa redingote dont l'asepsie me paraissait singulièrement douteuse. S'il arrive un accident dans ces circonstances, on en conclut que la méthode n'est pas infaillible. Tel magistrat, tel policier, se feront un petit ensemble de règles, incomplet et raide, qu'ils appliqueront sans méfiance et en aveugles. Et les systèmes, les méthodes en passant des esprits supérieurs aux autres deviennent des recettes et des formules mortes, grossières, sans souplesse et sans efficacité.

La simplicité de certains métiers semblerait devoir être une garantie contre ce défaut. Il s'en faut cependant. Les simples ne sont pas toujours mieux équilibrés relativement que les complexes. Les simulateurs se retrouvent à tous les degrés de l'échelle intellectuelle. Une recette même assez simple, inventée par un cuisinier bien doué, si un simulateur mal doué l'emploie, ne réussira pas mieux entre ses mains qu'une haute théorie dans le cerveau d'un disciple maladroit qui la déforme. Les deux cas sont, au fond, identiques. Une foule de petites inventions pratiques, ingénieuses et profitables se perdent, dégénèrent et n'arrivent à aucun effet utile à cause de la maladresse de ceux que leur

bonne volonté porte à les imiter, qui croient les appliquer pour le mieux — et qui, parfois, ne sont pas sans retirer quelque mince gloire de l'invention qu'ils ont dénaturée.

Nous trouvons au plus haut degré chez le simulateur l'écueil de la méthode voulue : la routine et l'automatisme têtu. Comme il ne comprend pas le mécanisme qu'il applique, comme il ne saisit pas la nature intime et essentielle de la logique qui l'a construit, il n'ose y toucher, il ne peut l'élargir et le perfectionner. Aussi le simulateur est souvent obstiné et raide, tandis que la méthode et le système peuvent chez l'inventeur ou le disciple intelligent rester souples et capables d'évolution. De là, vient l'inquiétude des simulateurs quand on leur adresse quelques objections, et leur profonde incapacité d'y répondre convenablement. S'ils ont le caractère tranchant, dédaigneux et assuré — ou s'ils savent le simuler aussi — cela leur est une ressource, mais s'ils sont timides et vite décontenancés, leur embarras est pitoyable. L'objection sert ainsi très bien de pierre de touche. Sans doute l'esprit créateur ne la comprendra pas toujours, mais, en général, s'il y répond mal, il y répondra tout de même d'une manière intéressante, inventant de nouvelles idées, se répandant en considérations sans grand rapport avec ce dont il s'agit, mais parfois précieuses en elles-mêmes.

A vrai dire, l'inventeur aussi, le spécialisé ou le logicien reste souvent inférieur à son système, comme s'il avait imité un modèle invisible et resté quelque peu incompris. Il ne s'entend pas très bien lui-même, il manie gauchement les idées qui ont éclos en lui et ne

sent pas le parti qu'il pourrait en tirer, il demeure incapable de les faire vivre, de leur assurer le développement auquel elles ont droit, on pourrait presque dire qu'il s'imite gauchement, et si l'on songe à la pluralité et à l'indépendance relative des éléments psychiques, cela ne semblera pas sans doute trop paradoxal. Il a eu assez de génie pour concevoir l'idée, il n'a pas l'intelligence assez souple ou assez riche pour se l'assimiler, il reste encore spécialisé d'une certaine manière.

Tel est parfois le sort des précurseurs — et même c'est une des raisons qui les font rester à l'état de précurseurs. L'idée naît dans leurs cerveaux, mais elle rencontre des obstacles. Les préjugés, les autres idées inspirées par l'éducation, soufflées par le milieu, maintenues par les diverses relations sociales, lui sont hostiles, ou bien, simplement, le terrain où germe la graine est sec et insuffisant, la plante pousse quelques maigres rameaux et ne fleurit pas. Il faudra, pour devenir féconde, que, transplantée dans un meilleur sol, elle y trouve le soleil et la nourriture qui lui ont fait défaut. Souvent le précurseur déforme par avance son idée, il lui laisse sa raideur et sa gaucherie, elle prend en lui, avec des formes très différentes, quelques-uns des caractères de la décadence, que le simulateur lui donnera plus tard. Celui-ci ressemble à celui-là comme le vieillard à l'enfant.

Jusqu'à un certain point ils sont comparables. Le précurseur admire son idée en lui, plus qu'il ne s'admire en elle, il en sent le prix, s'efforce de la conserver et de la reproduire de son mieux, souvent il n'arrive qu'à

la parodier. Les idées étranges des premiers évolutionnistes, leur manque de souplesse et de largeur, les conséquences erronées qu'ils tirent de leur idée maîtresse, leur impuissance à lui donner sa formule vraie, l'extravagance de quelques interprétations, l'impossibilité de raccorder d'une manière satisfaisante l'expérience à la théorie, la pauvreté des idées secondaires qui doivent soutenir, expliquer et développer l'idée principale, donnent, si je ne me trompe, une suffisante idée de leur manière.

Mais, à côté de toutes les différences plus ou moins importantes qu'on peut relever, une différence essentielle sépare le précurseur et le simulateur. Chez le premier, l'idée informe vient de naître, elle tâche de vivre, et l'on sent ses efforts; dans le second, elle n'est plus qu'une chose morte, sans vie propre, caduque et fragile, prête à tomber en décomposition au premier choc un peu violent.

V

Quel est le sentiment qui, chez les simulateurs, excite l'intelligence? Les idées obéissent-elles simplement à leurs affinités réciproques ou bien sont-elles dirigées par des désirs plus ou moins cachés et qui ne sont pas d'ordre intellectuel? Cela dépend, et il n'y a pas de réponse générale à donner, l'indépendance de l'intelligence paraît en rapport avec la quantité des idées et de la force de l'esprit. Je connais plusieurs per-

sonnes que je rattacherais volontiers à cette catégorie intellectuelle et qui pourraient servir de types.

L'une, bien douée, éprouve certainement, éprouvait surtout autrefois, un plaisir assez vif à exercer son esprit. On pouvait espérer un développement considérable, puis l'intelligence s'est arrêtée dans quelques habitudes empruntées çà et là et insuffisamment coordonnées. Le type du simulateur s'est dessiné, en même temps l'exercice de l'intelligence semblait se subordonner, non pas complètement, mais un peu trop à des préoccupations diverses qui prennent dans la vie une place considérable, deviennent prépondérantes et relèguent tout à fait au second plan les soucis purement intellectuels. On sent en même temps le soin de se modeler sur un ensemble d'opinions appartenant à diverses personnes et le manque de critique sérieuse.

L'autre, bien au-dessous de la première, comme intelligence, à peu près à tous les égards, montre de bonne heure des goûts très variés avec une incapacité assez grande et des prétentions excessives. Après plusieurs changements d'orientation, elle arrive à se fixer, se donne aussi des méthodes et travaille avec zèle dans sa spécialité. Là, son succès ne sera jamais, je pense, complet, mais il dépassera son mérite, il le dépasse déjà. Ici, le goût des choses de l'esprit existe, ce goût paraît naturel, mais il n'est pas désintéressé, l'activité intellectuelle est certainement excitée et soutenue par une vanité exigeante, par une ambition peu clairvoyante, l'ambition non pas de la fortune, mais certainement de la notoriété, de la réputation, peut-être de la gloire et de l'influence.

Une troisième enfin n'aime réellement pas, ou du moins n'aime pas très vivement, les occupations intellectuelles. Elle ne s'en est pas moins fait un ensemble d'opinions et de goûts assez arrêtés, un petit système d'habitudes intellectuelles. Ici c'est l'imitation pure et gauche. Le rameau greffé dépérit et les quelques feuilles qui poussent manquent de vigueur. Il n'en résulte pas moins une certaine harmonie générale qui peut faire illusion, et qui provient presque tout entière non pas du jeu spontané des idées, mais bien de la nature influençable, du désir d'approbation et d'admiration, de la crainte du blâme ou de la moquerie, de quelques autres sentiments divers, mais où la tendance intellectuelle ne joue aucun rôle.

Voilà donc trois exemples qui nous montrent dans un même type l'influence spéciale de l'intelligence décroissant progressivement et l'esprit de plus en plus soumis, à mesure que la force intellectuelle s'abaisse, à l'influence de sentiments d'ordres divers.

CHAPITRE II

LES TYPES CARACTÉRISÉS PAR LA PRÉDOMINANCE DES LUTTES ET DES ARRÊTS DES PHÉNOMÈNES INTELLECTUELS

I

Quand la logique présente le plus haut degré de perfection qu'elle puisse atteindre en nous, les phénomènes d'arrêt, d'inhibition concourent évidemment à l'harmonie finale ; une théorie ne se développe, une croyance ne se forme que par la désintégration, l'absorption et la défaite des théories, des croyances, des idées qui ne peuvent s'harmoniser avec elle. Mais précisément parce que l'inhibition est très bien faite, elle passe inaperçue. Supposons, au contraire, que la lutte se prolonge, que l'action d'arrêt ne puisse s'exercer rigoureusement. Aussitôt nous voyons bien plus nettement l'influence inhibitrice des phénomènes intellectuels, nous assistons aux combats que se livrent, dans un même esprit, les idées de force peu inégale, des croyances diverses, des théories scientifiques ou philosophiques. Nous voyons aussi en bien des cas comment

le contraste concourt efficacement à faire naître et à maintenir l'harmonie, comment en d'autres cas une lutte d'opinions peut durer toute une vie, sans troubler sensiblement, quand elle porte sur un point spécial, l'harmonie générale de l'esprit. On a reproché à Auguste Comte de ne pas laisser de questions ouvertes. Il aurait pu douter sur plusieurs points sans cesser d'être un grand systématique.

Souvent même ces doutes peuvent s'étendre sans nuire à l'équilibre intellectuel qui s'établit alors non par la systématisation d'idées et de sentiments tendant vers une fin unique, mais par l'équivalence de forces opposées agissant en sens inverse. Mais ce n'est pas, ici, de cette opposition que résulte l'équilibre, car les intelligences qui le présentent se classeraient difficilement dans les intelligences logiques. Il se trouve dans la constitution d'un certain nombre d'habitudes intellectuelles, et dans la réalisation d'une personnalité intelligente qui domine et dirige les idées opposées, sans pouvoir se décider entre elles, mais en les éprouvant également, en les appréciant, en organisant les conditions de leur lutte. Les idées qui se combattent sont ainsi soumises à des lois logiques supérieures qu'elles reconnaissent toutes deux. Elles sont comme deux combattants dans un duel que présiderait un être supérieur. Ils veulent triompher, mais suivant certaines règles, et admettent qu'il est des façons de vaincre qui seraient déshonorantes et qu'il ne faut pas employer, que le directeur du combat empêcherait. L'esprit est pour les idées comme la société pour l'homme, une sorte de providence assez mal venue.

On a remarqué, dans un autre genre de luttes, que les philosophes, les artistes qui se combattaient à une époque avec le plus d'acharnement, appartenaient à la même société, à la même civilisation, au même milieu dont ils portaient l'empreinte l'un et l'autre, et que, en somme, les différences qui les séparaient et les animaient l'un contre l'autre, paraissaient de loin peu de chose au prix des concordances fondamentales dont ils ne s'apercevaient pas. La société future est là pour recueillir ce qu'il y a de bon dans chacun d'eux ou pour donner raison à l'un et laisser l'autre disparaître. Même sort arrive aux croyances qui se disputent l'empire d'un cerveau. Elles sont opposées sur quelques points, mais elles appartiennent à un même ordre de conceptions, et elles portent toutes deux non seulement le sceau du temps qui les a produites ou les a vues florissantes, mais encore l'empreinte spéciale de l'esprit qui les a nourries. Elles sont des sœurs ennemies et leur lutte même, pour occuper la même place dans une intelligence, nous révèle leurs analogies et nous prouve, dans bien des cas, une harmonie supérieure à laquelle elles se rapportent toutes deux, en qui elles ont leur origine et leur fin. Si, par exemple, nous hésitons entre la théorie qui fait de l'effort un composé de sensations musculaires et celle qui la rapporte à un courant centrifuge directement perçu par l'esprit, cette lutte d'idées suppose en nous, à un degré assez avancé, la systématisation de connaissances assez nombreuses et de théories psychologiques sans laquelle nous ne nous intéresserions pas à la question et ne la comprendrions même pas. De plus cette lutte implique

que nous soumettons l'une et l'autre idée aux mêmes lois logiques, et si, par exemple, un fait probant vient déterminer la systématisation en un sens précis des données de l'expérience déjà recueillies, immédiatement l'idée erronée cédera la place et disparaîtra. Elles supposent donc l'harmonie générale de l'esprit et sont en lui comme deux plaideurs dans une société organisée, devant un magistrat qui représente le pouvoir coordonnateur. De même qu'il peut y avoir pas mal de procès dans un pays sans que l'anarchie s'ensuive, de même un esprit peut exercer souvent sa puissance d'inhibition, après un conflit plus ou moins vif, sans que sa logique générale en soit sérieusement atteinte.

II

Mais c'est, on le comprend, à certaines conditions. Le conflit ne trouble pas sérieusement l'ordre, à la condition qu'il ait cet ordre pour fin et aussi qu'il soit soumis à une organisation supérieure qui le dénouera ou qui, tout au moins, en préviendra les conséquences fâcheuses. Nous trouverons, en effet, des conflits violents dans les esprits illogiques. Pour qu'ils se produisent dans un esprit harmonisé, les conditions que nous venons d'indiquer sont nécessaires. Ils révèlent à la fois un certain manque d'équilibre et le besoin de voir cette imperfection disparaître. En ce cas, il arrivera parfois même, assez naturellement, que le besoin de la logique fera reconnaître les défauts des croyances

et des idées, éveillera les conflits et en multipliera le nombre parce qu'il permettra de remarquer un grand nombre de petites contradictions qu'un esprit ordinaire garderait inaperçues. Les idées qui ne s'harmonisent pas ne viennent pas toujours au contact l'une de l'autre et ne se heurtent pas nécessairement. Il n'est pas difficile de trouver chez un grand nombre de personnes des croyances contradictoires qui vivent en paix — tels, dans une société, des individus d'intérêts opposés et de caractères tels qu'ils en viendraient aux mains s'ils se rencontraient, mais qui ne sont pas mis en contact et s'ignorent réciproquement.

Selon l'allure habituelle de la lutte, selon que l'issue en sera prompte ou restera douteuse, selon que l'harmonie se rétablira plus ou moins vite par l'accord survenu des idées ou bien, au contraire, que le trouble subsistera avec une tendance à la réapparition successive des idées opposées, nous aurons le type d'arrêt ou le type de contraste. Le premier plus près de l'harmonie, le second plus voisin de l'illogisme.

Le type d'arrêt est celui des intelligences investigatrices, ouvertes, qui restent maîtresses d'elles-mêmes, ne se laissent pas entraîner aisément, n'abandonnent pas légèrement, et en poursuivant une idée qui passe, leurs vieilles habitudes intellectuelles. Elles ne sont pas à la merci des impressions, et résistent aux séductions d'une théorie nouvelle, comme aussi à l'influence maussade des préjugés, mais cependant leur équilibre n'est pas assez parfait pour que rien ne le trouble, et soit que les circonstances le veuillent, soit que l'harmonie mentale reste naturellement inconsistante à

la superficie, elles ont plus souvent que les esprits de logiciens ou d'équilibrés à montrer visiblement leur pouvoir d'inhibition. Un fonds d'idées solides et compactes avec une imagination qui vagabonde volontiers, un esprit ouvert aux nouveautés et une sensibilité intellectuelle vive qui se rend promptement compte des contradictions et ressent vivement l'opposition ou l'illogisme sont d'excellentes conditions du type. Inversement, la souplesse trop grande de l'esprit ou bien, au contraire, la raideur qui ne laisse rien de nouveau y pénétrer, l'insensibilité, l'imperméabilité de l'intelligence qui ne permet pas d'apercevoir ou de sentir les oppositions se concilient beaucoup moins aisément avec lui.

III

La prédominance de l'inhibition marquée et voulue nous donne des types assez variés, d'un côté les « lutteurs », de l'autre les réfléchis, les sceptiques.

Chez les premiers l'inhibition est la conséquence d'une croyance ferme, d'une conviction profonde qui est souvent heurtée par les idées que le milieu suggère à l'esprit, par les opinions des autres. Naturellement, elle suppose certaines qualités de caractère, mais ces qualités peuvent être spécialisées. Il est des gens qui, assez accommodants dans les circonstances ordinaires de la vie, montrent particulièrement leur combativité quand il s'agit de défendre leurs théories et leurs opinions. Ici, encore, l'intelligence nous apparaît comme

un élément essentiel du caractère ayant sa valeur et sa forme particulières. Il en est d'autres, à l'inverse, des équilibrés, des logiciens, des spécialisés, savants, poètes, hommes d'affaires, etc., qui ne se laissent pas effleurer pas les idées contraires des autres, ils ne les reçoivent pas chez eux, ne s'y attachent pas et n'ont pas à les combattre ni à exercer sur elles leur faculté d'inhibition.

Ce caractère de combativité de l'intelligence produit les discuteurs, les critiques. Il s'en trouve un peu partout qui paraissent ne s'intéresser à leurs idées qu'en tant qu'elles peuvent leur servir à repousser les idées des autres, qui ne prennent bien conscience de leurs propres croyances (ce qui se produit d'ailleurs normalement chez tous, mais avec des heurts moins sensibles) que par la discussion vive et la lutte acharnée. Ce sont des tempéraments d'opposition et de lutte, et il est quelquefois très intéressant de voir comme cette combativité intellectuelle s'accompagne d'une difficulté réelle à passer aux actes. Tel révolutionnaire acharné, remarquable entre tous par la violence de ses polémiques, a toujours montré quelque hésitation à passer des théories à la pratique, c'est un homme d'action intellectuelle, non d'action brutale.

D'autres sont à la fois théoriciens et critiques, ils mettent un zèle égal à vanter ce qu'ils aiment et à repousser ce qui leur déplaît. La combativité n'est pas la cause de leurs convictions, mais leurs convictions en profitent. Tel critique contemporain s'est signalé par la vigueur avec laquelle il a combattu le naturalisme triomphant et quelques engouements littéraires qu'il a

jugés dangereux pour le bon goût et la morale, en même temps que par son enthousiasme pour quelques écrivains des siècles passés. Il est certainement un homme de lutte, mais il est aussi autre chose, il aime autant qu'il hait et sa haine paraît être la doublure de son amour — dans lequel aussi bien, sans doute, il entre quelque plaisir de contredire et de lutter.

Les hommes de lutte et d'arrêt dont nous venons de donner l'esquisse exerçent leur faculté d'inhibition sur les idées des autres assimilées par eux et plus ou moins bien représentées dans leur propre esprit. Certains révèlent une autre forme du type, et c'est sur leurs propres idées qu'ils exerçent une action d'arrêt marquée et méthodique.

Les réfléchis, les douteurs, les sceptiques sont de ceux-là lorsqu'ils ne se rattachent pas plutôt au type de contraste. La réflexion, en effet, est une action d'arrêt exercée sur les idées qui se présentent à l'esprit. Et ce qui distingue le réfléchi du combatif, c'est que le réfléchi réagit moins vite. Chez lui l'idée arrêtée est reçue, accueillie, au lieu que chez le combatif elle détermine beaucoup plus tôt, et parfois instantanément, une réaction qui peut être très violente. Le réfléchi se hâte moins, il commence par faire sienne l'idée qui s'offre à lui, mais sans la laisser pénétrer profondément dans son esprit, il la réalise provisoirement en quelque sorte et la laisse sous la réaction possible de ses autres croyances qu'il inhibe aussi partiellement pour un moment. Bien entendu, il peut y avoir des combinaisons de types, et l'on peut être combatif par réflexion et après avoir mûrement examiné les faits ; toutes les

combinaisons sont possibles, mais les deux types n'en subsistent pas moins.

Chez le type réfléchi, la systématisation finale est ainsi précédée d'une quantité d'inhibitions très marquées qui la préparent. Les scrupuleux intellectuels nous donnent une autre variété du type. Ils sont une exagération du type réfléchi, craignant sans cesse de se prononcer à la légère et suspendant par principe leur jugement. En eux la réflexion s'est pour ainsi dire objectivée, elle est devenue, de moyen de connaître, une sorte de but recherché pour lui-même et le centre d'une tendance consciente. Tous ces types, on le voit, intéressent le caractère comme l'intelligence, ils forment autant de *caractères intellectuels* — et l'on pourrait en dire autant de ceux où cette analogie est moins visible.

Les sceptiques nous montrent encore le type d'inhibition et se rattachent aux réfléchis. Comme ceux-ci, et plus qu'eux, ils s'opposent à plusieurs égards aux combatifs, aux lutteurs. Ici c'est l'inhibition réciproque des idées qui domine, il n'y a pas en général de réaction vive exprimant la solidité des croyances fondamentales, mais une sorte d'équilibre entre les idées différentes. Il existe bien des variétés de sceptiques, les uns le sont par goût et par tempérament, pour ainsi dire, d'autres par logique, soit qu'ils ne se jugent pas suffisamment informés, soient qu'ils arrivent par le raisonnement à cette conclusion que l'information suffisante est impossible et contradictoire, d'autres encore par impuissance intellectuelle, parce que les idées qui s'ébauchent sont arrêtées par le moindre obstacle et n'ont pas la force de s'imposer.

Dans tous les cas qui intéressent les intelligences logiques, le scepticisme n'en suppose pas moins une bonne constitution de l'intelligence, une bonne coordination d'un assez grand nombre de connaissances et de faits, un esprit formé qui sait apprécier les idées et les discuter, c'est-à-dire les entourer d'un système d'idées secondaires, d'arguments, de faits à l'appui. Mais cette coordination ne peut arriver à un état parfait. L'équilibre réalisé reste variable et dû à l'action opposée de forces contradictoires.

Nous retrouvons naturellement ici tous les degrés d'importance et de valeur de l'esprit avec des formes très diverses, depuis les simples hésitants qui craignent d'engager trop vite leur conviction et, précisément pour mieux préparer l'équilibre de leur esprit, le retardent tant qu'ils peuvent, jusqu'aux esprits supérieurs en qui de nombreuses idées se pressent et se repoussent mutuellement et qui ne savent arriver à leur donner une orientation unique et définitive, jusqu'à ceux enfin qui prennent leur parti de cet arrêt des idées et qui en font même la condition de l'harmonie de leur esprit en y plaçant le terme logique des recherches de l'homme.

Nous voyons encore ici, toujours selon le même procédé, une forme du fonctionnement de l'esprit se détacher pour ainsi dire, prendre corps et passer à l'état de but, de centre de tendance — l'idée, la conscience du doute et du scepticisme commence à se poser d'abord, puis acquiert de plus en plus d'importance et devient une sorte de principe directeur. Alors on arrive à ce résultat paradoxal que l'harmonie de l'in-

telligence dépend de cette idée qu'elle ne peut complètement exister. C'est un des résultats singuliers du besoin de systématiser que de faire déclarer la systématisation impossible, et de faire de cette affirmation une des conditions de la systématisation même et comme une des bases de l'harmonie que l'esprit peut réaliser. Le sceptique par principe arrive ainsi à faire ressortir les avantages du doute pour la théorie et pour la pratique. Et, en effet, l'arrêt des tendances dans l'individu comme dans la société a souvent pour effet, — et c'est là sa raison d'être — de permettre une harmonie plus large, de préparer un équilibre moins imparfait en empêchant une synthèse précoce, en laissant l'esprit profiter du travail que permettra le temps et qui dégagera un certain nombre d'éléments dont il pourra profiter. Il est, à certains égards, uue sorte d' « opportunisme » mental, il a tous les avantages et tous les inconvénients de l'opportunisme, selon qu'il est bien ou mal pratiqué.

IV

Bien qu'il arrive aussi à se fixer, à se cristalliser en quelque sorte, le type d'arrêt reste, à tous les points de vue, et, essentiellement, un type de transition. Il est un type de transition au point de vue de l'évolution générale de l'intelligence, car l'intelligencc — comme toute fonction organisée — tend vers l'harmonie complète. Il est aussi un type de transition pour l'individu. Sans doute on le voit assez souvent persister, comme tous les

types de transition, et alors, au lieu d'être une sorte de chemin, il passe à l'état de cul-de-sac, mais souvent aussi il conduit à une harmonie supérieure.

Cela arrive quand il devient lui-même la pièce maîtresse de cette harmonie et que le scepticisme est pris comme « mol oreiller » par une tête qui se juge bien faite, mais cela arrive aussi d'une autre façon par le passage de l'esprit, du type d'arrêt au type de l'équilibré ou du raisonneur. Cela n'est pas très rare ; le doute peut être provisoire, le scepticisme même peut se prendre au sérieux comme état d'attente et comme moyen d'enquête sans pour cela devenir la forme définitive de l'intelligence, et tel qui à vingt ans s'imposait comme loi de douter du plus de choses qu'il pourrait, peut, à quarante, être parvenu à fixer son opinion sur un grand nombre de points essentiels. Au reste, la fin logique de l'arrêt c'est la suppression des idées non adaptées, l'élimination des contradictoires et la formation d'un système cohérent d'idées et de croyances.

CHAPITRE III

L'ASSOCIATION PAR CONTRASTE ET LES TYPES QUI S'Y RATTACHENT

I

L'association par contraste agit chez les équilibrés comme l'inhibition, sans être plus visible qu'elle, et que tout ce qui concourt, en général, à un équilibre. Les forces s'accusent bien mieux et se remarquent davantage quand l'équilibre est rompu, et c'est pourquoi la pathologie est si instructive pour les physiologistes psychologues. De mème que l'action des muscles antagonistes est nécessaire à la parfaite précision d'un mouvement, de même que la manifestation et la satisfaction d'intérêts opposés pourraient préparer l'équilibre social, l'action d'idées opposées, toutes prêtes, si l'équilibre est quelque peu rompu, et si chacune agit librement, à devenir contradictoires, est indispensable à la précision et à la sûreté des opinions intellectuelles. Lorsque nous suivons un raisonnement et que nous enchaînons des propositions les unes aux autres, il est

bon que les négatives de ces propositions se présentent à nous, ou, du moins, se trouvent pour ainsi dire dans la pénombre de la conscience, prêtes à se présenter, à se faire éprouver, à subir le contact de l'état mental qui domine. Il se produit ainsi une sorte de continuelle démonstration par l'absurde qui dirige l'esprit en lui montrant ce qui adviendrait, si, à l'idée qu'il adopte, on substituait l'idée contradictoire ou opposée.

Généralement tout ce travail est très peu visible, les idées contrastantes sont à peine éveillées, notre attention ne se porte pas sur elles, et ne les suscite pas, elles sont là pour servir de garde-fou à l'esprit et aussi comme force antagoniste pour empêcher en certains cas des écarts, pour retenir les idées qui voudraient prendre un développement excessif et risqueraient de nuire à l'équilibre général.

Dans un esprit parfaitement systématisé, ce travail deviendrait peut-être inutile, encore la question est-elle à discuter, mais en fait, il ne l'est pas souvent dans le jeu ordinaire de l'intelligence consciente, qui par sa présence seule révèle l'imperfection de l'équilibre. On peut se rendre compte de l'utilité des idées de contraste pour le travail régulier de l'esprit en remarquant ce qui se passe lorsqu'elles disparaissent ou s'affaiblissent[1]. La conviction qui se produit alors n'est pas celle de la logique, encore moins de la réflexion, c'est

1. Voir, pour la théorie de l'association par contraste et son rôle général, *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*. Cette théorie répond, je crois, aux objections qui m'ont été faites, à propos de mes *Caractères*, sur la nature de l'association par contraste.

celle de l' « emballement ». C'est l'*impulsion intellectuelle* qui triomphe, absolument comme en d'autres cas, l'impulsion à l'action. Il est des esprits chez qui les idées contrastantes sont insignifiantes et qui ne paraissent pas capables de supposer même très faiblement que l'opinion qu'ils acceptent peut être erronée. Ils l'accueillent sans arrêt, sans contrôle, sans éveiller aucune idée antagoniste. Elle triomphe, momentanément, sans embarras, quitte à disparaître bientôt devant une nouvelle venue aussi envahissante qu'elle.

L'intelligence acquiert ici la rapidité de l'instinct, mais non sa sûreté. Elle fonctionne automatiquement, et, par malheur, l'automatisme intellectuel, à notre degré d'évolution, ne va pas sans aveuglement.

Le manque des idées de contraste produit le type irréfléchi, léger, pensant un peu à tort et à travers, comme d'autres agissent ; nous retrouverons ce type d'impulsif intellectuel en nous occupant des intelligences illogiques.

Aux esprits très systématisés, il donne le type outrancier ; chez ceux qui le sont moins, il indique une tendance de l'esprit qui se corrige par une tendance opposée. Telle personne alliera une crédulité naturelle, provenant de ses habitudes de franchise, d'une vivacité excessive de l'esprit, d'une tendance très forte à l'association systématique, avec une prudence acquise, même avec une méfiance spontanée correspondant à une sensibilité exagérée, à une extrême susceptibilité, à une grande probité intellectuelle, et la seconde manière d'être corrigera, dans une bonne mesure, les défauts de la première et saura l'utiliser pour l'harmonie

générale. Remarquons, en passant, les rapports divers de l'intelligence et des passions et l'influence que celles-ci exercent sur le mode de fonctionnement de celle-là, alors même qu'elles ne déterminent en rien le choix définitif d'une opinion.

II

Si l'insuffisance des idées de contraste est fâcheuse pour l'esprit, leur prédominance ne lui est pas toujours bonne. Nous la voyons, sans produire encore l'illogisme, donner naissance à une nouvelle série de types intellectuels.

La sûreté et la rectitude des opinions sont bien souvent le produit de la comparaison, par l'esprit, d'opinions opposées qu'il sait évoquer et examiner tour à tour. Ce type de contraste réfléchi se rattache d'assez prêt au type d'arrêt, seulement dans celui-là, la lutte s'établit plus visible entre deux idées qui s'opposent plus directement et moins incomplètement l'une à l'autre et se contredisent avec netteté, au point que c'est, en bien des cas, la fonction spéciale de chacune des deux de nier l'autre et de tendre directement à se substituer à elle. Avec cette nuance nous pourrions reprendre ici l'étude des différents types que nous avons indiqués tout à l'heure. Les rapports de l'inhibition systématique et de l'association par contraste expliquent bien comment les types de contraste et d'arrêt sont si près l'un de l'autre.

S'il est des gens presque privés d'idées de contraste,

il en est d'autres chez qui ces idées s'éveillent avec une merveilleuse facilité. Aucune pensée ne peut se présenter à eux sans que la pensée opposée vienne la balancer. Cette dernière sera, selon les cas, soit une idée positive directement opposée à la première, soit une simple négation. Et au lieu que les uns ne mettent pas même en doute qu'ils puissent avoir tort, les autres se demandent continuellement s'ils ont bien raison et maintiennent avec acharnement dans leur conscience deux idées opposées, éprouvant les vertus de chacune d'elles, et voyant comment s'en accommodent les théories qui ont déjà subi l'épreuve ou les croyances à qui on ne pense pas à la faire subir. Comme nous n'étudions en ce moment que les esprits logiques, nous ne nous occuperons pas des cas où cet examen n'aboutit pas et où il est autre chose que l'expression même de la logique générale de l'esprit qu'il sert, en fin de compte, à fortifier. La trop grande persistance des idées de contraste peut amener des conséquences plus fâcheuses. Remarquons seulement cette série : l'idée de contraste n'apparaît pas, elle apparaît faiblement, elle se développe et devient habituelle, elle persiste hors de propos. Chacun de ses termes, réalisé par de nombreux esprits, donne la clef d'un type intellectuel.

III

Une forme qu'impose souvent à l'esprit la prédominance des idées de contraste, c'est l'habitude de la discussion. J'ai déjà signalé un type moral de ce genre,

celui du contrariant, le type intellectuel le rappelle trait pour trait, et parfois il n'est que l'expression du type moral, on discute parce que l'on contrarie, mais parfois aussi il en est une spécialisation lorsque l'intelligence est organisée en tendance indépendante. Aussi voit-on des gens assez discuteurs quand il s'agit d'idées et de théories, qui ne sont guère contrariants dans la pratique, mais plutôt doux, « sympathiques » et faciles à mener.

Il faut distinguer encore ici le type d'arrêt et le type de contraste qui sont d'ailleurs très rapprochés. Quelquefois le type d'arrêt impose le jugement plutôt que la discussion et fait repousser, plutôt qu'apprécier par des oppositions, les croyances des autres. Le type de contraste laisse davantage vivre les deux idées dans le même esprit et même les fortifie l'une par l'autre. Le discuteur du premier type est discuteur souvent pour défendre ses propres idées, il aime à contrarier, mais à contrarier ses adversaires, l'autre discutera aussi volontiers avec ses amis et avec lui-même, l'idée qu'on lui soumet, même si elle s'accorde avec les siennes, même si elle est à lui, éveillera dans son esprit des idées de contraste, et il la discutera rigoureusement.

Au reste, les deux types se rejoignent, car c'est encore parfois une façon de défendre ses idées que de les examiner à fond et de leur opposer des idées contraires.

Cette discussion est quelquefois amenée par le désir même de rester logique, qui entraîne à repousser en apparence, et pour leur faire supporter un choc et

voir comment elles seront défendues, les idées qui nous sont présentées et à leur opposer des idées qui les nient directement. Dans l'énoncé d'une théorie nouvelle, on peut voir une sorte de violence faite à l'esprit qui se défend et ne veut se soumettre qu'à bon escient, d'où la nécessité de l'opposition et la prédominance momentanée du contraste et de la contradiction. Au reste, il est plus juste de dire que, dans la plupart des cas, la tendance au contraste est naturelle, spontanée, non raisonnée ou voulue, mais que l'intelligence, lorsqu'elle est bien systématisée, sait en profiter et la tourner à l'avantage de sa systématisation.

Les discuteurs, les disputeurs, les lutteurs intellectuels de toutes sortes, les polémistes, les esprits d'opposition, tous ceux qui présentent une manifeste combativité intellectuelle et n'appartiennent pas au type d'arrêt rentrent dans le type de contraste. Plusieurs se rattachent à la fois à l'un et à l'autre.

Beaucoup d'espèces varient le type du contraste. A côté des individus qui réagissent naturellement et répondent d'emblée à une affirmation par une affirmation contraire, d'autres ont développé volontairement en eux la tendance à l'association par contraste, et sans trop de dispositions naturelles à contrarier, mais naturellement prudents, impressionnables, rendus avisés par l'expérience, ils se sont fait une loi, non seulement de ne pas adopter à la légère une idée, mais encore d'évoquer dans leur esprit l'idée opposée à celle qui se présente. Ils se sont ainsi créé un peu artificiellement un type de contraste. Ce type se rattache encore assez étroitement au type d'arrêt, et je n'y insiste pas. Il est

aussi, et pour les mêmes raisons, essentiellement un type de transition.

IV

Comme la prédominance visible des inhibitions, la prédominance des associations par contraste donne des types de valeur très différente, elle a produit comme elle, et de semblable manière, un des types les plus élevés de l'esprit humain. De même qu'on a pu accepter comme un fait logique indestructible la lutte des systèmes et des idées, et faire de cette lutte même un principe de systématisation, ainsi on a accepté également la contradiction même et tâché de faire de cette contradiction le fondement de la plus haute harmonie.

Il fallait, pour cela, réunir en un seul tous les contraires, sinon les contradictoires, et les réunir par leur opposition — en d'autres termes, montrer dans l'opposition des éléments la raison d'être du système et faire jaillir de la lutte, du contraste et de la contradiction, la vérité même ou la beauté.

Cette tentative peut être comprise et réalisée de bien des façons diverses, et l'association par contraste revêt des formes si variées que son emploi peut nous paraître la chose la plus simple, la plus banale et la plus nécessaire, ou, au contraire, la plus étrange et la plus paradoxale. L'opposition directe, nous l'avons vu, est généralement une condition de l'équilibre. Il ne s'agit

que d'exagérer spontanément son importance et ensuite, par le procédé que nous retrouvons partout, de prendre ce moyen comme une fin, de généraliser et de théoriser son emploi, pour obtenir les effets spéciaux du contraste, pour en mettre en plein relief la portée comme aussi les inconvénients. C'est encore ici une manière d'être naturelle qui prend une existence distincte dans l'esprit, devient un but conscient et s'exagère par l'action volontaire.

Aussi, tandis que chez certains équilibrés l'association par contraste est à peine visible, elle éclate au contraire, elle aveugle presque dans quelques autres esprits. Le type du contrastant différera certainement selon qu'il réalisera ses effets dans l'art et la littérature ou dans le domaine de la pensée abstraite. En littérature Hugo nous en montre la plus belle, la plus énorme réalisation. Dans son opposition violente et soutenue de la lumière et de l'ombre, qui se retrouve dans le dernier vers que, dit-on, lui inspira son agonie, dans son goût persistant et dominateur pour les antithèses dans le style, dans la composition de ses personnages qu'il bâtit à coups de contradictions et chez lequel il se plaît à opposer sans répit soit la situation sociale et le caractère ou l'esprit (Ruy Blas, Claude Frollo, Fantine, Jean Valjean), soit les diverses parties du caractère (Lucrèce Borgia, Triboulet, Quasimodo, Claude Frollo), dans l'allure générale de sa pensée, dans la disposition des scènes et l'invention des événements, on retrouve partout la même tendance à rapprocher, à réunir de violentes oppositions, des contrastes qui semblent être le produit spontané du

jeu de son esprit et qu'il impose au nôtre avec une extraordinaire vigueur. En art, on peut rapprocher de lui, à certains égards, Rembrandt pour son merveilleux clair-obscur, pour l'extraordinaire génie qu'il a montré dans l'opposition de l'ombre et de la lumière, « le combat du jour et de la nuit », et aussi pour le symbolisme qui s'y peut rattacher.

Faut-il, comme exemple de contraste dans la critique littéraire, citer Sainte-Beuve ? Il trouvait qu'en traitant le même sujet à quelques années d'intervalle il n'y avait qu'à se redire ou à se contredire, et ne craignait pas trop de prendre ce dernier parti. Mais en somme Sainte-Beuve, esprit souple et sinueux, était plutôt un équilibré en qui l'association par contraste servait surtout à l'harmonie générale sans prendre un relief bien spécial.

En philosophie, Hegel nous arrête avec sa doctrine de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse. Ici nous rencontrons l'association par contraste extériorisée et systématisée, devenant la base d'une doctrine, la condition de l'harmonie de l'esprit et du monde. La contradiction est devenue un principe d'unité, elle est la condition reconnue de l'unité, l'antithèse nécessaire à la synthèse.

Mais encore ici la contradiction est pour ainsi dire résolue, et puis tout l'esprit de Hegel ne tient pas dans cette théorie. De nos jours, Renan a donné un exemple, un peu affaibli à la fois et exagéré sur quelques points, du même type. Il a dit quelque part, je crois, que la contradiction pourrait bien être la marque de la vérité, et aussi qu'en se contredisant on

avait des chances de tomber juste une fois. Renan n'a pas appliqué à ses doctrines une logique bien serrée. Il avait le sens de la contradiction et de son utilité ; l'association par contraste est assez marquée chez lui, et, quand il accepte une théorie, il ne craint guère de la supposer fausse et d'en montrer les difficultés, de même il expose parfois avec une visible complaisance une hypothèse qu'il va rejeter. Malgré tout il n'a pas très bien compris et indiqué le sens et le but de la contradiction et parfois il l'entend, malgré la supériorité de son esprit, d'une façon un peu vulgaire et par trop simple.

CHAPITRE IV

L'ASSOCIATION PAR CONTIGUÏTÉ ET RESSEMBLANCE CHEZ LES ESPRITS LOGIQUES

§ 1. — Les esprits logiques et l'association par contiguïté

I

L'association par contiguïté ou ressemblance est une forme inférieure de l'activité intellectuelle. Si elle dirigeait seule l'esprit, elle le réduirait à une complète anarchie, le jeu indépendant des éléments psychiques y remplacerait la coordination générale de l'intelligence [1]. Mais il arrive encore ici ce que nous avons vu déjà si souvent. L'activité des éléments, quoique encore un peu trop indépendante, et prenant ainsi la forme de l'association par ressemblance ou contiguïté, ne l'est pas au point de détruire l'harmonie de l'ensemble. Au contraire une intelligence bien systématisée tire parti de ces petits écarts des idées et les fait tourner à son profit. Trop imparfaite pour annuler complètement les affinités spéciales de chaque idée, elle est assez formée

1. Pour la théorie complète voir *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*.

déjà pour utiliser de son mieux ce qu'elle n'a pu empêcher. Au prix d'un détour le but est atteint. Sans doute, au point de vue abstrait, le type de l'association par contiguïté et ressemblance, comme le type de l'arrêt, comme le type du contraste, comme tous ceux où une forme spéciale du fonctionnement intellectuel s'exagère, est inférieur au type équilibré. Il n'en caractérise pas moins de brillantes intelligences et certains esprits particulièrement élevés. L'esprit a trouvé dans ses imperfections mêmes le moyen d'y remédier, et de ce qui paraissait le condamner à l'impuissance il a su faire une condition de sa grandeur.

II

La prédominance de l'association par contiguïté donne quelques types de grandes mémoires. Ce qu'on appelle en général la « mémoire » c'est, en effet, le résultat de l'association par contiguïté (ou par contiguïté et ressemblance) plus que le résultat de l'association systématique parfaite, et s'il fallait une différence entre la mémoire et la raison, c'est là qu'on la trouverait. La « mémoire » est presque toujours assez mal systématisée. Lorsque les divers états qu'elle retient sont trop fortement adhérents et ne se séparent pas facilement les uns des autres pour s'employer selon les besoins de l'esprit qui les recherche, il en résulte une allure assez lourde et embarrassée de l'intelligence, à cause des rappels de faits ou d'idées inutiles en la circonstance.

La logique de l'esprit exige que ces phénomènes mal à propos évoqués soient écartés de nouveau.

Parmi les gens à grande mémoire les uns gardent facilement cette allure empêtrée. Leur esprit avale et conserve plus qu'il ne digère et n'assimile. Cependant ils arrivent assez bien à se servir de leurs connaissances, des longues séries de faits qu'ils ont observés, des interminables listes de mots ou de dates qu'ils ont appris, et ils parviennent à en mettre les fragments au service de leurs théories, mais ils se trompent de temps en temps et prennent un rapprochement pour une raison, ou allèguent des faits qui n'ont rien à voir avec la question en cause mais qui sont situés dans le temps tout près de ceux qu'il faudrait signaler. On a souvent cité le cas du Dr Leyden que sa mémoire gênait. Les mots qu'il avait lus adhéraient si bien les uns aux autres qu'il ne pouvait isoler à volonté, du reste de ses souvenirs, celui dont il avait besoin [1]. Parfois ce type est passager, il caractérise un moment plutôt qu'un individu. Il est des enfants que leur excellente mémoire rend plutôt paresseux d'esprit, en leur fournissant aux questions qui leur sont posées des réponses toutes prêtes, de sorte que la réflexion leur devient inutile. Ce cas est différent du premier, mais il montre bien, comme lui, en quoi le type de mémoire s'oppose au type systématisé tout en le préparant peut-être et en coexistant cependant avec une systématisation intellectuelle assez développée.

A mesure que le jeu des éléments devient plus souple

1. Abercrombie. *Inquiries concerning the intellectual powers.* p. 74.

et que l'influence de l'ensemble de l'esprit se fait mieux sentir sur le détail des associations, le type s'élève. Aussi faut-il se garder de trop opposer la mémoire à l'intelligence. Chez certaines personnes, le type de l'association par contiguïté ne se marque plus que par la facilité à rappeler, dans l'ordre donné par l'expérience, des faits qui peuvent encore être aisément séparés les uns des autres et réunis à des conceptions très diverses.

Les narrateurs sont encore des gens en qui domine souvent l'association par contiguïté. Je parle de ceux qui racontent en suivant invariablement l'ordre chronologique, sans autre raison que de dire les choses comme elles se sont passées. L'équilibré, le logicien, le spécialisé feront, au contraire, peu d'usage de ce procédé — à moins que ce procédé même ne leur soit, en la circonstance, imposé par la logique. Ils trieront les faits, s'attacheront surtout à ceux qui les intéressent, aux plus importants, écartant ce qui est inutile, groupant les événements secondaires autour des principaux et ne craignant pas, pour ajouter à la clarté ou pour aider à la démonstration, d'en intervertir l'ordre. Le narrateur risque d'être long et ennuyeux, les autres, s'ils ne sont très avisés et très loyaux, de dénaturer les faits. L'homme qui assemble les faits par contiguïté est souvent incapable de répondre à une question autrement qu'en discutant la longue série des événements qui s'y rapportent, il ne comprend guère et s'embrouille si l'on essaye de presser sa marche et de lui faire donner une vue d'ensemble, mais il fournit aussi parfois des renseignements précieux, que d'autres auraient laissé échapper sans les

comprendre, parce qu'ils ne pouvaient les raccrocher à aucune théorie et qui plus tard éclaireront une affaire d'une manière imprévue. La connaissance du type mental du témoin est essentielle à la critique de son témoignage ; aussi cette critique est-elle trop rarement bien faite.

Peut-on rattacher à notre type les romanciers et les chroniqueurs, quelques historiens aussi ? Oui, dans une certaine mesure, mais il faut distinguer avec soin, et d'ailleurs quelques conclusions restent hypothétiques.

Pour les faiseurs de chroniques, les annalistes, il semble bien qu'ils doivent, en général, présenter à un assez haut degré — et sous la réserve que j'indiquerai — ce type de l'association par contiguïté. Ils content les événements selon cette méthode simple qui consiste à les mettre à la suite les uns des autres. Mais il s'agit d'événements qu'ils ont vus ou dont ils ont entendu parler. Les premiers ne nous apportent pas de difficulté spéciale, à propos des autres une complication se présente.

L'association par contiguïté rattache tous les faits, toutes les idées et les lie ensemble dans l'ordre selon lequel ils se sont produits. Celui qui revient à l'esprit entraîne avec lui ceux qui l'ont suivi et même, moins facilement peut-être, ceux qui l'ont précédé, mais alors, en général, avec le sens exact de la succession réelle des événements. Or, on comprend très bien qu'un esprit en qui ce mode d'association est prépondérant enchaîne et reproduise aisément ses idées, ses impressions, les faits dont il a pu être témoin. Mais ceux qu'il n'a pas vus et qu'on lui a racontés, il faut

bien qu'il les reclasse, puisque, dans son expérience, ils n'arrivent pas selon leur ordre chronologique. Il est parfois même obligé de restituer l'ordre de contiguïté que le récit ne lui fournit pas, ou bien, si, par exemple, on lui raconte un événement vieux de vingt ans, il lui faut de toute nécessité rompre la série réelle et la contiguïté telle qu'elle se présente à lui pour refaire une série objective comprenant les événements, non pas tels qu'ils se sont succédé dans son esprit, mais bien tels qu'ils se sont succédé dans la réalité.

Pour les représentants inférieurs du type, c'est là une gêne évidente. Aussi parfois se bornent-ils à suivre leur contiguïté à eux. Ils ne refont pas la série. Disant, par exemple, ce qu'ils ont fait, ils mentionneront leur rencontre avec un individu, et, à la suite, pêle-mêle, ce que cet individu leur aura raconté. Écrivant des mémoires, ils seront enclins à rapporter les événements, non pas à l'époque où ils se sont passés, mais à celle où ils les ont appris. Parfois ils ont soin de vous prévenir à l'avance qu'ils auront plus tard quelque chose de plus à dire sur ce dont il s'agit, et, en effet, le moment venu, arrive un interlocuteur qui nous renseigne. Naturellement un esprit avisé peut tirer parti de cette infirmité qui l'empêche de systématiser aisément, il y trouve les conditions de certains effets, cela peut donner de la vie au récit, cela peut aider aussi le critique à apprécier la valeur du renseignement. Mais souvent, même quand le procédé est habilement employé, on y sent l'impuissance partielle de l'esprit en même temps qu'une harmonie générale assez remarquable.

Pour les autres, il faut supposer que l'esprit fait, chez eux, inconsciemment ou non, ce qu'il fait d'une manière consciente chez ceux qui ont pris la lutte ou le contraste comme principe d'harmonie, et nous retrouvons ce procédé mental que j'ai déjà si souvent signalé. L'esprit, habitué à se représenter les choses selon la loi de la contiguïté et de la succession, a, pour ainsi dire, abstrait la relation de contiguïté des événements qui la réalisent et en a fait une sorte de règle générale, une « catégorie » de l'entendement. Il s'est ainsi plu à se représenter, sous l'aspect de la contiguïté, des événements qui ne se sont pas présentés à lui en contiguïté l'un avec l'autre. Il s'est construit une sorte d'idéal, plus ou moins inconscient, de l'arrangement des faits en série continue et se sert de cet idéal pour classer les faits qui se présentent à lui sous l'aspect de la discontinuité.

C'est une sorte de logique à lui, de logique inférieure qu'il applique spontanément, comme nous avons vu appliquer par d'autres des logiques spéciales dont le principe était soit l'harmonie générale, soit une idée dominatrice quelconque, une théorie ou une doctrine, soit même la lutte ou le désaccord. L'esprit a, en quelque sorte, appris à s'imiter lui-même — car on ne trouverait pas, dans les sociétés d'images et d'idées qui composent l'esprit, beaucoup moins de faits d'imitation que dans les ensembles d'esprits qui forment la société. Il a appris à associer selon la contiguïté les faits non contigus, comme il associait d'abord et tout spontanément les faits qui se présentaient à lui l'un à la suite de l'autre ; il a construit l'inconnu sur le modèle du connu.

C'est ainsi qu'il a pu former l'idée abstraite du temps, apprendre à l'appliquer et à s'en servir. Aussi l'association par contiguïté est-elle d'un usage universel. Mais elle est aussi d'un usage inégal, et c'est ce qui permet de différencier les types; les équilibrés s'en servent dans la mesure exigée par l'harmonie générale, les autres en font le principe même de leur harmonie.

Entendue ainsi, on peut admettre que cette association par contiguïté est la forme de la logique mentale chez un assez grand nombre de romanciers, de chroniqueurs, d'historiens politiques ou militaires — et aussi chez ceux qui les lisent avec plaisir, quoiqu'ils en aient d'autres raisons. Le but des premiers ou du moins leur méthode est, en effet, de nous retracer des séries d'événements soit imaginaires, soit réels ou prétendus tels. Assurément, pour un certain nombre, la succession des faits est une condition de leur explication, mais on voit aussi bien souvent que la succession est recherchée pour elle-même et que le seul but de l'écrivain est de donner la série des événements dans leur ordre de succession comme c'est le plaisir du lecteur de la retrouver. L'esprit façonne son œuvre à son image, et il se réjouit de se retrouver aussi dans l'œuvre des autres.

Le narrateur ainsi compris s'oppose au théoricien, savant ou philosophe, comme l'association par contiguïté s'oppose à l'association systématique.

III

Au plus bas degré des types de contiguïté, je trouve ceux qui pensent, en quelque sorte, s'expliquer suffisamment un fait vulgaire quand ils en peuvent connaître quelques détails qui se suivent. On a souvent remarqué avec quelle richesse de détails, parfois inventés, certains individus, d'esprit ordinaire, racontaient des faits dont ils ne conservaient qu'un souvenir assez vague. Pris sous sa forme abstraite, le fait ne les satisfait pas, il ne leur semble pour ainsi dire pas vrai. Ils ne le comprennent pas, et comme d'autres, pour se l'expliquer ou pour se l'assimiler, auront recours à des lois générales, à de grands faits dominateurs, à des causes cachées, à des hypothèses diverses, eux rechercheront ou imagineront de petits détails circonstanciés qui donneront une forme plus concrète à l'événement et leur procureront l'illusion non seulement de la certitude, mais encore de l'intelligence.

Sans doute, il faut voir là l'opposition de l'esprit concret et de l'esprit abstrait, mais il s'y trouve aussi l'opposition de l'intelligence systématique et de celle qui procède par association de contiguïté. Les petits faits n'expliquent pas toujours, mais toujours ils donnent au moins l'apparence d'une constatation et par là ils rendent un récit vraisemblable. S'il s'agit d'une catastrophe, les personnes qui se rattachent à notre type se plaisent à y intercaler de petits détails de faits antécédents ou concomitants qui n'ont aucune

importance, mais rendent la narration plus vivante, plus semblable aux faits tels qu'ils les enregistrent chaque jour. Une bonne marque de cet état d'esprit est l'affirmation d'un petit détail quelconque donné comme preuve de la réalité d'un événement, ce détail étant d'ailleurs invérifiable, n'ayant aucun rapport vraiment logique avec le fait qu'il s'agit d'établir et ne prouvant rien, en somme, car il n'eût pas été bien difficile de l'inventer. Il y a dans les assertions de ce genre, moins rares qu'on ne le souhaiterait, une logique rudimentaire et spéciale qui laisse encore beaucoup de traces dans les bons esprits. Elle se manifeste abondamment, par la fréquence de telles affirmations, plus ou moins déguisées, qui non seulement entraînent souvent l'adhésion de ceux qui les entendent, mais n'ont pas une importance nulle, *a priori*, aux yeux du logicien le plus rigoureux. Celui-ci sait bien que l'association par contiguïté est la marque de certaines intelligences, et quelque chose comme la logique du pauvre d'esprit.

La petite partie de preuve qu'apporte en ce cas l'affirmation repose sur ce que l'énoncé d'un fait que nul n'a intérêt à mettre en doute, observé en même temps que celui qu'il s'agit d'établir, communique à celui-ci un peu de sa vraisemblance. Sous une forme un peu plus raffinée, il n'est nullement rare de trouver dans la vie de chaque jour des exemples de cette logique enfantine. Même en des questions graves elle n'est pas toujours suffisamment abandonnée. Si j'en parle ici à propos des intelligences logiques, c'est qu'elle n'est pas absolument sans valeur et que d'ailleurs elle se rencontre chez des esprits assez sains,

mais nous sommes bien sur la limite, et les illogiques en abusent singulièrement. Il est hors de doute qu'un homme inspirera plus de confiance en racontant un fait s'il multiplie les détails, s'il enchaîne rigoureusement, mais sans affectation, tous les fragments de l'événement à la suite les uns des autres, s'il donne des renseignements logiquement inutiles, mais qui l'évoquent plus vivement à nos yeux — s'il rappelle une sensation d'air frais, une bouffée parfumée de lilas, une pendule qui sonne ou une porte qui grince. L'imagination est une raison aussi, quoique imparfaite. Sa force vient en partie de la ressemblance des faits évoqués avec ceux que l'expérience montre, c'est ce qui fait sa valeur aussi, surtout lorsqu'on ne peut soupçonner d'invention l'auteur du récit.

Au plus haut degré, nous trouvons les personnes pour qui la contiguïté est une condition essentielle de la systématisation complète. Dans cette catégorie se placent les historiens philosophes, les chercheurs de lois d'évolution qui ne voient guère dans la suite des événements et dans les relations de contiguïté, quelles qu'elles soient, que l'occasion d'inventer des systèmes ou de justifier ceux qu'ils ont conçus *a priori*. Ici le rôle de l'association par contiguïté se restreint considérablement, elle n'intervient guère que sous le contrôle de l'association systématique, et l'on peut même quelquefois se demander s'il existe bien, chez ces esprits supérieurs, une tendance naturelle spéciale à l'association par contiguïté ou bien si celle-ci n'est pas un simple dérivé, une formation secondaire exigée par la logique même, de sorte que le type supérieur ne se

pourrait guère distinguer ici du type équilibré, raisonneur, outrancier ou spécialisé. Ce qui peut déceler encore la prépondérance naturelle de l'association par contiguïté, c'est le choix fait par l'esprit pour s'y attacher spécialement, d'un ordre de recherches où cette forme d'association trouve le plus d'occasion de s'exercer, c'est encore la comparaison avec les esprits en qui cette forme d'association est moins développée. Peut-être diagnostiquerait-on ainsi avec quelque probabilité la force de l'association par contiguïté chez les personnes qui se plaisent à envisager les questions par le côté historique plutôt que par le côté dogmatique et logique. Inversement on reconnaîtrait sa faiblesse chez certains abstraits qui se préoccupent peu des relations de temps et d'espace et recherchent l'universel et l'absolu. Mais ces présomptions ne sauraient avoir rien de complètement décisif. Le temps et l'espace sont les deux grandes occasions ou formes générales de la contiguïté et doivent, d'une façon générale et sans qu'on puisse demander à cette affirmation une grande rigueur, préoccuper surtout les esprits sensibles à son influence.

Un peu plus bas, le type de contiguïté se marque davantage, et nous rejoignons peu à peu ceux dont nous parlions tout à l'heure. Ici se placent les historiens et les romanciers qui tâchent à la fois d'expliquer logiquement et de raconter chronologiquement, mais pour qui la succession et la coexistence ne sont pas, comme pour les inférieurs, des raisons à peu près absolues. La chronologie est encore subordonnée à la vraie logique ou tout au moins marche de pair avec

elle. Certains esprits s'attachent à reconstituer des séries d'événements qui s'expliquent l'un par l'autre, en écartant les faits contigus qui ne font pas rigoureusement partie de la série. La chronologie s'allie ainsi à la logique, les faits sont l'expression de lois générales, la narration et l'explication marchent du même pas. Les esprits de cet ordre s'opposent d'une part aux inférieurs du même type et de l'autre à ceux pour qui la contiguïté importe peu et qui considèrent volontiers les choses *sub specie æterni*.

Au reste, ces derniers mêmes sont quelquefois les victimes de l'association par contiguïté; elle prend plusieurs apparences, et personne, sans doute, n'est tout à fait à l'abri des erreurs qu'elle entraîne, lorsque la systématisation de l'esprit n'en dirige pas assez étroitement la marche.

§ 2. — L'ASSOCIATION PAR RESSEMBLANCE ET LES INTELLIGENCES LOGIQUES

I

L'association par ressemblance nous donne, par sa prédominance, quelques types assez bien caractérisés. Nous n'avons à parler ici que des plus élevés, nous retrouverons les autres dans les intelligences illogiques, et je remets à tout à l'heure l'étude des esprits puérils que d'insignifiantes analogies font, à tout moment, sortir de la logique. Les intelligences que nous

retenons sont d'ailleurs de valeur et de forme très différentes.

Comme les précédents, nos types en qui domine l'association par ressemblance sont des types où l'équilibre est rompu par la prédominance exagérée d'une des formes normales, mais secondaires, de l'association, et en qui aussi la logique générale de l'esprit tourne à son profit cette rupture d'équilibre. Elle est assez forte encore pour tirer parti de ce qui semble, tout d'abord, devoir lui nuire, de ce qui, en réalité, est une atteinte à ses droits.

Parmi les plus hautes fonctions de l'association par ressemblance est celle qui caractérise, à divers degrés, les poètes; elle unit dans l'esprit les mots dont le son est analogue, elle fournit la rime et l'allitération. Son importance, bien entendu, elle ne la tire pas d'elle-même, car elle préside aussi bien aux aberrations du fou ou aux plaisanteries du faiseur de calembours qu'aux inventions du poète, mais de l'emploi systématique qu'en sait faire l'esprit. Mais il ne faut pas diminuer ici l'importance de l'association par ressemblance, elle fournit en quelque sorte une matière à qui l'association systématique donne la forme. Celle-là donne les mots avec les idées qui les suivent naturellement, mais celle-ci trie, choisit et repousse, raccorde le tout, jette des ponts et parfois dirige secrètement la marche de ces éléments psychiques qui s'associent sans autre raison d'abord apparente que leur partie commune, que leur rattachement au son qui leur appartient en commun.

L'association par ressemblance, en effet, est essen-

tiellement, comme l'association par contiguïté, une forme inférieure et fractionnée de l'association systématique, celle où l'association systématique est la forme non pas de l'esprit considéré dans son ensemble, mais des éléments qui le composent et qui agissent, chacun pour soi avec une indépendance relative [1]. L'association des mots par analogie de son qui forme la base du calembour, du jeu de mots, de l'invention de la rime, a joué un rôle extrêmement important dans l'histoire de l'esprit humain, puisqu'on la retrouve dans la formation de mythes et de légendes, dans la création et la modification des mots, et qu'elle ne reste pas étrangère, — pas toujours assez — à la naissance et au développement des systèmes philosophiques. Dans cette association, les divers systèmes de sons, de lettres, d'idées qui sont étroitement rattachées à un même élément, à un même son, plus ou moins complexe, se succèdent autour de ce centre commun qui les évoque, par association systématique, distincts, l'un après l'autre.

L'opposition entre l'association systématique générale et l'association par ressemblance, qui n'est qu'une association systématique restreinte à quelques éléments psychiques, est très réelle et se marque dans l'illogisme du faiseur de jeux de mots, comme dans l'opposition classique — et qui appellerait maintes réserves — de la rime et de la raison. Elles peuvent arriver cependant à s'entr'aider et même à se fortifier l'une l'autre, si les idées qui s'éveillent selon l'associa-

1. Voir *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*.

tion par ressemblance sont saisies ensuite par un organisme d'idées et de sentiments bien coordonnés qui les unit systématiquement. La faculté de trouver des rimes sert ainsi au développement, à l'expansion logique des idées maîtresses et des sentiments dominants, et l'esprit ayant trouvé un bon instrument dans l'association par ressemblance la développe par l'usage et quelquefois par des procédés rationnels. L'habitude perfectionne le sens de la rime, et rien n'est plus aisé que de s'entraîner à faire des calembours par dizaines.

Sans aller jusqu'à dire avec Sainte-Beuve que la rime est l'« unique harmonie » du vers, ou avec Théodore de Banville qu'on n'entend dans un vers que le mot qui se trouve à la fin, il faut bien reconnaître que l'imagination poétique consiste pour une bonne part dans l'invention de la rime et qu'elle est une partie essentielle du vers français. D'autre part, l'assonance et l'allitération, qui en sont comme des échos affaiblis, ont joué et jouent encore, soit dans notre poésie, soit dans celle des autres peuples, un rôle assez important pour ne pas être négligé.

Au reste, l'imagination poétique est chose très complexe et très diverse. Les éléments n'en sont pas toujours les mêmes, les proportions en sont très variables et l'aspect de l'ensemble change constamment. Chez certains poètes l'association par ressemblance des mots est d'une force et d'une richesse incroyables. Hugo s'impose pour cette étude ; il est unique, on peut le dire, mais il donne la clef de toute une série d'imaginations qui se rapprochent de la sienne.

On voit admirablement chez lui les mots qui s'évoquent l'un l'autre et, en même temps, le travail d'union et de systématisation qu'accomplit la logique. Bien souvent la rime appelle la rime et les idées surgissent et se proposent, s'imposent presque à l'intelligence, mais celle-ci, c'est-à-dire l'ensemble logique des idées principales et des sentiments dominants, les utilise et les coordonne en les rectifiant, et l'idée générale d'un morceau distribue ainsi et arrange les idées secondaires successivement évoquées.

Un passage pris au hasard dans l'œuvre de Hugo pourrait nous montrer ce mécanisme. Certains le rendent plus visible, et, par exemple, tout le début d'*Aymerillot*, les discours de Charlemagne à ses compagnons d'armes et les réponses de ceux-ci. Voici quelques vers de la réplique de Nayme, refusant Narbonne :

Alors assiégez-la, car nul ne peut la prendre,
Elle a pour se défendre, outre ses Béarnais,
Vingt mille Turcs ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai nous triomphâmes,
Mais à présent vos preux ne valent pas des femmes.
Ils sont tous harassés et du gîte envieux
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.
Sire, je parle franc et je ne farde guère,
D'ailleurs nous n'avons pas de machines de guerre [1].

Le mécanisme de la pensée est si visible ici qu'il n'est pas besoin d'y insister. Il caractérise toute une classe d'esprits. Ceux qui n'ont du poète que l'associa-

1. On peut voir aussi, dans le *Traité de versification française* de Th. de Banville, une analyse intéressante et vraisemblable, en somme, d'une autre pièce de la *Légende des siècles*.

tion des mots par ressemblance de son deviennent des faiseurs de calembours, ceux qui ont en outre un vague sens du rythme font des vers informes, sans signification, où le malheureux rimeur n'a pu accrocher à quelque phrase, ayant une forme et un sens, les deux mots consonants qui se sont évoqués l'un l'autre. Enfin les poètes du type que nous examinons ici ont en plus la splendeur, la grâce, l'abondance des images, la force ou la subtilité des impressions, la vivacité des sentiments et combinent ces images, ces impressions ou ces sentiments avec les mots accouplés dans leur esprit par ressemblance de sons.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que tous les poètes n'ont pas au même degré l'imagination de la rime — non plus que les autres qualités qui peuvent constituer un type de poète — et que cette imagination paraît assez peu développée chez quelques-uns, et même chez quelques-uns des plus hauts, comme Vigny, ou des plus aimés, comme Musset.

Le type du rimeur peut se simuler et se former artificiellement. Boileau est un simulateur de ce genre, simulateur jusqu'à un certain point puisqu'il avoue et gémit. Mais la maladresse et la naïveté de ses moyens suffisaient à le déceler. De nos jours le métier a été perfectionné, et l'on peut arriver à rimer richement sans vocation marquée et sans que l'artifice éclate trop aux yeux du vulgaire — je crois bien qu'il est toujours possible, sinon de le découvrir, au moins de le soupçonner.

II

Un autre type est celui que donne la prédominance de l'association par ressemblance non plus des mots mais des images. Il devient, selon la façon dont il est réalisé par l'esprit, un type de poète ou un type de savant.

Cette association des images se combine plus ou moins à l'association des mots. Considérée à un point de vue abstrait, elle est aussi un vice de l'esprit plutôt qu'une qualité, mais elle est encore un défaut dont l'esprit parvient à se faire une qualité. La faculté pour une image d'éveiller celles qui lui ressemblent, c'est-à-dire qui ont avec elle un centre commun autour duquel elles se remplacent, permet à l'esprit les rapprochements, les comparaisons, les métaphores, et, en général, toutes les figures de rhétorique. Que la poésie lui doive une partie de ses charmes, cela est évident, et les preuves abonderaient. Elle cause, en sus de ses autres agréments, un plaisir comparable à celui des « métamorphoses » que des procédés ingénieux font subir sous nos yeux à différents objets, ou des transformations d'images que les visuels bien doués peuvent mentalement réaliser[1].

Cette facilité de rapprocher des objets différents qui est un des éléments de l'esprit poétique est, elle aussi, fort inégalement répartie entre les poètes ; je la trouve

1. V. Galton, *Inquiry into human faculty, etc.*

remarquablement développée chez Gautier, — qu'on surfait à mon avis, mais qui possédait supérieurement certaines parties de son métier. Le procédé ici s'accuse si bien qu'il devient typique et marque une imagination. La *symphonie en blanc majeur* peut servir d'exemple pour montrer ce genre d'esprit ainsi que la pièce intitulée : *A une robe rose.*

D'où te vient cette robe étrange
Qui semble faite de ta chair,
Trame vivante qui mélange
Avec ta peau son rose clair?

Est-ce à la rougeur de l'aurore,
A la coquille de Vénus,
Au bouton de sein près d'éclore
Que sont pris ces tons inconnus?

Ou bien l'étoffe est-elle teinte
Dans les roses de ta pudeur?
Non, vingt fois modelée et peinte
Ta forme connaît sa splendeur.

. . . .
Et ces plis roses sont les lèvres
De mes désirs inapaisés,
Mettant au corps dont tu les sèvres
Une tunique de baisers.

(*Émaux et Camées*).

Le procédé ici est bien visible. Nous retrouverons les vers de ce genre, quand nous traiterons des types abstraits et concrets. Mais ce ne sont pas seulement les images concrètes qu'unit ainsi l'association par ressemblance. Les analogies plus éloignées qui rattachent une sensation à un sentiment et par suite aux objets qui évoquent ce sentiment sont le point de départ

de semblables processus psychiques. Sully Prudhomme, bien moins visuel et concret que Gautier, nous fournit un exemple intéressant :

Quelle nette apparition
Au fond de mon cœur qu'il visite,
Chacun de ces parfums suscite,
Indolent ou vif aiguillon !

Discret comme sous la paupière
Longue et soyeuse la pudeur,
Ou pénétrant comme l'ardeur
D'une prunelle meurtrière.

Léger comme l'espoir naissant
Qu'une amitié de vierge inspire :
Intense et fort comme l'empire.
D'un amour fatal et puissant.

On voit aisément le lien qui réunit toutes ces idées, toutes ces impressions si diverses, l'analogie parfois cachée qui les accouple dans l'esprit. Parfois, au reste, l'association par contiguïté vient s'unir à l'association par ressemblance et contribue à provoquer les rapprochements.

Ces tourbillons d'idées et d'images, ces systèmes fuyants, jamais fixés, appelés l'un par l'autre, c'est ce qui fait, en somme, la base du symbolisme. Le symbole est un de ces systèmes que l'on charge de signifier, d'indiquer, de rappeler l'autre, c'est un ensemble d'images destiné à rappeler d'autres images, et aussi des idées et des sentiments. Mais un système d'idées destiné à rappeler des sensations serait aussi légitime, quoique moins facilement compréhensible à cause de la fréquence beaucoup plus grande des esprits concrets.

Dans les œuvres des symbolistes récents on retrouverait facilement ce procédé. Quelques-unes des plus belles et des plus célèbres pièces de Baudelaire lui doivent une grande partie de leur valeur. Je rappelle seulement les *Correspondances*, si souvent citées.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles.

Verlaine s'en servit admirablement. Nul mieux que lui n'a su représenter un fait psychique, un état d'âme par des images semées comme au hasard ou par des systèmes d'impressions sensorielles, par des paysages par exemple.

Voix de l'orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or,
On trébuche à travers des chaleurs d'incendie...
Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie,
La vie a peur et court follement sur le quai
Loin de la cloche qui devient plus assourdie.

(*Sagesse*).

Bien entendu, il n'est pas nécessaire d'écrire en vers pour user du symbole et manifester la prédominance de l'association par ressemblance. Je le trouve, à un degré très élevé, chez un romancier célèbre, que les symbolistes ont considéré — à tort, je crois, — comme un ennemi, je veux parler de Zola. Ses romans sont, on peut le dire, farcis de symboles, depuis le Paradou de la *Faute de l'abbé Mouret*, jusqu'à la devanture de charcutier du *Ventre de Paris*, jusqu'à l'es-

calier de *Pot-Bouille*. Il n'est pas un de ses volumes où le procédé ne s'accuse et ne s'étale.

III

Les figures de rhétorique s'expliquent par de semblables opérations de l'esprit. Si leur emploi artificiel n'est pas la simulation d'un type, s'il est autre chose qu'une simple habitude verbale, ou qu'un résultat du besoin de se faire entendre — dont la signification n'est cependant pas nulle — il décèle encore, en même temps que le type concret, le type de l'association par ressemblance.

La métaphore, par exemple, en qui nous résumerons beaucoup de figures, est essentiellement une association vicieuse d'images par ressemblance. On voit en quoi elle diffère du calembour et en quoi elle lui ressemble. Ici ce sont les images en général qui sont en jeu, là c'est seulement le son des mots, mais la forme d'association est la même.

Je n'ai pas à énumérer ici les divers usages de la métaphore : ils sont innombrables, elle sert à concrétiser une idée, à l'incarner dans des images, à la rendre plus accessible aux esprits nombreux que trouble l'abstrait et à exciter des sentiments que les abstractions trouvent rebelles ; elle sert à rapprocher l'inconnu du connu, à nous donner quelque vague idée de ce qui nous est inaccessible, elle a ainsi tenu sa place dans l'évolution des idées et des langues, des religions et

des philosophies comme dans la composition des œuvres littéraires de n'importe quelle forme.

Ses défauts sont graves et ils se résument en un seul qui les engendre tous : elle risque d'être prise au sérieux. L'esprit passe trop aisément de l'idée au système d'images qui l'incarne, il les confond, il les brouille, et, partant de ce qui les unit, il en arrive vite, et sans s'en apercevoir, à ce qui les sépare. Il attribue à l'idée ce qui n'est vrai que des images et des impressions qui ne sont là que pour la mettre en relief. L'histoire des méprises ainsi engendrées serait interminable. Les discussions philosophiques ont bien souvent pour cause une métaphore mal comprise, et pour but la distinction de l'idée essentielle et des idées ou des images que le langage suscite malencontreusement autour d'elle. En religion, en politique, partout elle a amené des maux innombrables. « Délivrez-nous de la métaphore » s'écriait Paul-Louis Courier, esprit précis et sec, et comme il aurait eu raison si d'ailleurs nous étions arrivés à pouvoir penser et parler sans métaphore !

Nous retrouverons plus loin la métaphore. Elle se rattache, en effet, à deux causes différentes, d'un côté elle est une application de la loi d'association par ressemblance, mais en même temps elle marque la nature concrète d'un esprit et la peine qu'il a à dégager ses idées de la gangue d'images et de perceptions qui les enveloppe, ou bien la facilité à revenir à cet état pour améliorer l'expression et même pour développer la force de ses idées. Peut-être est-ce à ce point de vue qu'elle est le plus caractéristique. Il suffit ici, en indi-

quant le rôle qu'y joue l'association par ressemblance, de marquer seulement sa nature caractérisée par le rapprochement de deux objets unis par des ressemblances d'ordre et de portée très variables, et qui conduit à l'expression d'un de ces objets par le mot qui convient proprement à l'autre.

La signification psychologique de la métaphore dépend de la façon dont elle est employée. Lorsqu'elle indique réellement un type, lorsqu'elle est caractéristique, c'est-à-dire lorsqu'elle constitue une rupture d'équilibre et une sorte de défaut naturel que l'esprit utilise, elle désigne certains esprits plutôt littéraires.

Ceux-ci aiment les façons de parler qui ne s'adressent pas seulement à l'intelligence raisonneuse, mais flattent l'imagination et émeuvent les sentiments. Ils ont un penchant à trouver froids et peu intéressants les raisonnements précis et les assertions rigoureuses qu'ils comprennent d'ailleurs imparfaitement et qu'ils ne peuvent pas suivre. Selon la tournure de leur caractère, ils feront preuve d'esprit ou de sensibilité, et croiront avoir donné une raison péremptoire quand ils auront fait un rapprochement ingénieux et piquant ou bien quand ils auront trouvé un moyen d'exciter la pitié, l'horreur ou l'enthousiasme. On comprend l'utilité de la métaphore en de telles circonstances, elle la doit surtout au caractère concret qu'elle donne à la pensée, mais elle est amenée selon la loi d'association par ressemblance, et le type qu'elle constitue nous intéresse pour cela.

La métaphore est une comparaison suggérée, ébauchée. Aussi faut-il lui joindre la comparaison, l'ana-

logie dans l'examen du type mental qu'elle détermine.

Ce type est surtout littéraire, il s'adapte à l'exposition plus qu'à la recherche pure, à la vulgarisation même. Au reste il est susceptible de prendre des formes très supérieures, comme d'en revêtir de bien moins élevées.

Les formes très supérieures sont celles qui impliquent une logique à peu près parfaite où la rupture de l'équilibre en faveur de l'association par ressemblance ne fait que parer à une nécessité de la situation, où l'emploi de la métaphore a pour but la compréhension plus facile et aussi la compréhension plus complète et plus émue, c'est-à-dire pénétrant plus profondément et modifiant non pas seulement l'intelligence mais aussi le sentiment, la personnalité entière. Il est sûr que le type ainsi réalisé est magnifique, il unit à la fois un philosophe et un poète. Malheureusement il est aussi rare que beau. On en pourrait citer quelques exemples cependant, Platon, peut-être, surtout si nous étendons comme il convient notre type ou, de nos jours, Guyau, si remarquable par la fermeté et la rigueur de la pensée comme par les images dont il la parait avec un sens poétique si élevé.

Mais bien souvent l'équilibre est bien moins heureusement rompu et la métaphore, la comparaison, les rapprochements, toutes les opérations de ce genre, faussent la pensée en la déviant à chaque pas, en lui faisant prendre de mauvaises directions. Aussi, d'une façon générale, et, à moins d'un génie spécial, le type de l'association par ressemblance est très dangereux pour le raisonnement de ceux qui l'incarnent et con-

vient mieux aux littérateurs qu'aux savants et aux philosophes.

Cependant il a été assez apprécié, grâce, sans doute, à l'influence prépondérante de quelques hommes, parce qu'il répond à une nécessité non pas logique, mais psychologique et sociale, parce que la division du travail, si notablement accrue pourtant dans notre société n'a pas encore eu pour effet de rendre chacun tout à fait indifférent à ce qui ne concerne pas sa spécialité, parce que certaines études, comme la philosophie, intéressent — en un sens — tout le monde. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ce type plutôt littéraire ait été présenté il y a déjà assez longtemps, comme caractérisant les philosophes français.

« Deux méthodes au moins, écrivait Compayré [1] en 1876 (nous ne parlerons que des plus saillantes) sont aujourd'hui en présence, dans la composition des écrits philosophiques : l'une que nous appellerions volontiers la méthode anglaise ; l'autre qui est restée en général, et qui, avec quelques modifications, restera, sans doute, la méthode française. Ceux qui emploient la première songent avant tout à recueillir des faits, à prodiguer les informations... La méthode française est tout autre. Elle use, sans doute, du raisonnement, mais avec discrétion, elle fait appel aux faits, mais avec mesure ; surtout elle jette dans la balance le poids des convictions personnelles exprimées avec force, avec chaleur ; elle se rattache à l'éloquence, non moins qu'à la science ; elle s'inspire des exemples de Platon, ce

1. *Revue philosophique*, 1876, 1[er] volume, p. 508-509. Article de Compayré sur les *Problèmes de morale sociale* de Caro.

maître à la fois dans l'art de penser et dans l'art d'écrire, qui ne dédaignait ni d'orner la vérité, ni d'égayer le raisonnement, qui enfin mettait au service de ses croyances, non pas seulement une sèche nomenclature de faits, mais les forces réunies de sa raison et de son cœur... Nous ne songeons nullement à exalter ou à sacrifier l'une de ces méthodes aux dépens ou au profit de l'autre, nous croyons qu'elles ont toutes deux droit à l'existence. »

Il me semble que de ce qui précède, ressortent suffisamment les avantages et les inconvénients du type que j'étudie. Il y a quelque vingt ans, ses inconvénients avaient été fortement mis en lumière et l'on réagissait fortement contre lui, non sans raison. On proscrivait impitoyablement, en théorie, la métaphore, et il se formait un type opposé de sécheresse et de rigueur. Et certes, ce type nouveau très recommandable, très scientifique, ne répond pas tout à fait aux mêmes besoins, mais une réaction était utile pour forcer le type métaphorique, oratoire ou poétique, à ne pas nuire à la rigueur de la pensée, pour faire introduire des distinctions nécessaires et méconnues entre le rôle de l'intelligence et celui du sentiment, et pour préciser l'immixtion du sentiment dans les choses de l'intelligence.

Au reste, même ceux qui préconisaient cette réaction, ceux qui l'avaient prêchée et commencée ne s'astreignaient pas à une absolue sécheresse. Chez Taine, par exemple, l'imagination n'est nullement étouffée par le raisonnement. Peut-être tout en gagnant en précision, a-t-elle perdu en grâce et en pénétration aussi.

En littérature, l'esprit poétique, on le comprend de

reste, n'expose pas aux mêmes dangers qu'en philosophie ou en politique, aussi le type d'association par ressemblance peut-il se développer impunément dans des proportions considérables. Nous pourrions reprendre à ce point de vue l'examen de certains poètes. Nous y verrions nettement la continuelle action de l'association par ressemblance, sa combinaison persistante avec la logique, et parfois même la subordination de la logique à l'imagination, de l'idée à la métaphore. Non seulement le raisonnement ne se présente pas sous une forme de logique abstraite, non seulement l'idée éveille constamment d'innombrables systèmes d'images rattachées à elle par d'imparfaites analogies, mais parfois même c'est cette union d'images et d'idées diverses, mais semblables en quelques points, qui constitue ici la logique réelle. La métaphore n'est qu'un des moyens employés par l'esprit pour arriver à ces associations par ressemblance que nous avons déjà étudiées.

Aussi manque-t-il souvent quelque chose aux poètes, aux littérateurs, qui n'ont pas un certain excès d'associations par ressemblance. L'imagination paraît leur faire défaut, lorsqu'elle intervient elle a l'air surajoutée, leur œuvre en garde une allure sèche et un air décharné, un peu étriqué même. Ils montreront de l'esprit, des idées en nombre suffisant, du bon sens et de la logique, cela ne suffit pas. En notre état imparfait la logique ne saurait nous satisfaire, ou plutôt il est une logique supérieure à la logique et c'est celle qui leur manque.

Tel est le cas d'Emile Augier, par exemple, et la cause du discrédit où son théâtre est tombé, à mesure

que notre besoin d'imagination et de symbolisme protestait contre la tendance, un peu exagérée et souvent mal comprise, à la rigueur, à la précision — et à la sécheresse — qui avait préoccupé si vivement la génération précédente. L'imagination libre et ailée, le sens du symbole lui ont fait défaut. Il avait certes de la rectitude, de la raison, de l'esprit et de la vivacité — gâtés, il est vrai, par du convenu et, dans ses vers, par une extrême platitude qu'il cultivait peut-être, croyant s'en faire un mérite — ces qualités ne le sauveront pas.

IV

Si l'association par ressemblance se modifie, si les systèmes qu'elle unit sont moins divers, plus logiquement et plus abstraitement évoqués, elle peut prendre une forme scientifique et contribue, pour une bonne part, à former certains types de savants et de penseurs abstraits : les savants classificateurs, par exemple, et les philosophes qui se préoccupent plus des analogies superficielles ou profondes des choses que de leurs enchaînements ou de leurs dépendances réciproques.

Ce qui distingue ces esprits des précédents, c'est la précision et la rigueur de leurs procédés. Il ne s'agit plus ici d'évoquer des images qui se succèdent et flottent, en quelque sorte, autour d'un élément commun qui n'est pas toujours le même, de passer de l'une à l'autre, de les substituer l'une à l'autre, selon le besoin

des circonstances et parfois un peu au hasard, de jouir de ces jeux de l'imagination et des sentiments raffinés ou puissants qu'ils évoquent, il s'agit de découvrir entre les faits des ressemblances plus ou moins superficielles, plus ou moins essentielles, mais, autant que possible, exactes et précises. L'association par ressemblance ici prépare les matériaux, l'observation et le raisonnement les dégagent et les mettent en œuvre.

Comme la contiguïté, comme le contraste, comme la systématisation, la ressemblance, après avoir été la cause de l'association spontanée des phénomènes, devient un principe d'association consciente et voulue. Elle est recherchée pour elle-même ; la loi naturelle est reconnue par l'esprit, abstraite de l'expérience, posée en idéal, elle devient une sorte de loi morale de l'intelligence, un devoir à remplir, et la genèse de la morale, d'ailleurs, comme je l'ai indiqué déjà, et comme je le montrerais mieux si c'en était le moment, s'opère par le même procédé. Après avoir automatiquement associé des idées et des images parce qu'elles se ressemblaient, on en vient à rechercher volontairement leurs ressemblances pour les associer systématiquement d'après elles.

Au plus bas degré la prédominance de l'association par ressemblance produit les classificateurs d'ordre inférieur. Ceux-ci fondent leurs classifications sur des ressemblances souvent superficielles, bien plus que sur les rapports réciproques des phénomènes. C'est là encore une forme de transition, un type primitif et destiné à disparaître à mesure que la connaissance plus approfondie des faits permet de substituer à de

vagues ressemblances des rapports de dépendance plus étroits, mais il se fixe et persiste chez certaines personnes.

Les classifications systématiques, fondées sur les rapports de dépendance des phénomènes, sont aussi supérieures aux classifications fondées sur l'analogie que l'association systématique est supérieure à l'association par ressemblance. Sans doute, dans toutes les classifications, la systématisation tient sa place, plus ou moins grande et plus ou moins remarquée, puisque, aussi bien, les caractères semblables que l'on considère et que l'on recherche sont en général des caractères importants, c'est-à-dire dominateurs, qui en tiennent d'autres sous leur dépendance et sont des principes d'explication. Mais cette importance est secondaire pour le classificateur qui recherche avant tout les ressemblances, et il rapprochera, d'après de superficielles analogies, des êtres séparés par les caractères essentiels et vraiment dominateurs. Il collectionnera des coquillages et des timbres-poste qu'il s'amusera à placer les uns auprès des autres, selon certaines règles respectées, sans y trouver autre chose qu'un plaisir de classement par analogie (en dehors du plaisir des couleurs et des formes). Certains auront peine à comprendre que la baleine ne soit pas un poisson, l'étonnement général des enfants à cette nouvelle indique l'évolution qui se fait dans l'esprit de l'association des ressemblances apparentes à l'association des ressemblances plus profondes portant sur des caractères plus essentiels et rapprochée ainsi de l'association systématique.

Les classificateurs d'esprit supérieur ont égard à l'importance des caractères qu'ils étudient et en viennent à rapprocher la quantité de ressemblance de l'importance systématique et à faire passer logiquement celle-ci en première ligne. Ceux-ci rectifient les classifications approximatives des autres.

Plus haut encore, ceux pour qui la ressemblance n'est pas un point d'arrivée, mais un point de départ. L'association par ressemblance ici s'efface de plus en plus devant la logique. Si elle est prédominante encore elle sert à amener à l'esprit les matériaux qui lui serviront, son rôle est purement préparatoire et d'importance secondaire. Comme exemple de classification systématique opposée à une classification par ressemblance, je citerai l'essai de Mendéléef sur la classification des corps simples d'après leurs poids atomiques, dont leurs autres propriétés seraient fonctions, en mettant en regard la classification de Linné en botanique. Encore perfectionnerait-on la classification en découvrant la nature du lien qui unirait les propriétés d'un corps à son poids atomique.

La véritable classification est celle, en effet, qui explique les analogies, qui les ramène à des lois générales et permet ainsi d'en reconnaître l'origine, d'en réunir les filiations, d'en étudier les transformations et les synthèses différentes, plutôt que la classification toujours grossière qui les constate, et même que celle qui, déjà bien supérieure, en établit l'histoire. La classification systématique s'oppose ainsi à la classification par ressemblance, et à la classification par contiguïté ou d'après l'histoire et selon l'évolution. La première est

la forme enfantine, la seconde est récente et d'importance considérable, mais toutes deux ne sont que des ébauches de la vraie classification, de la classification systématique, et toute leur valeur vient de ce qu'elles l'annoncent, la préparent ou la réalisent déjà quoique imparfaitement.

Les philosophes qui généralisent en considérant les ressemblances des objets plutôt que leurs connexions se rattachent au même type. Chez eux l'association par ressemblance s'applique à des caractères de plus en plus abstraits, et s'écarte de plus en plus de celle qui faisait les poètes et les littérateurs. Ces philosophes recherchent surtout les analogies, rapprochent aussi les phénomènes, arrivent à des généralisations plutôt faites pour exprimer et constater les phénomènes que pour les expliquer, et qui, si elles sont parfois utiles et importantes, gardent encore assez souvent, et selon la force de l'esprit qui les a trouvées, un certain caractère de naïveté. Sans doute, le systématique aussi recherchera les ressemblances, mais elles resteront secondaires pour lui. Montrer, par exemple, que tous les hommes ont certaines notions morales, rapprocher ces notions et en faire voir les analogies, en déduire que l'homme est un être moral et que la morale consiste essentiellement en tel ou tel caractère, c'est faire, en partie, œuvre de philosophe classificateur, par les procédés employés au moins, car le but peut être systématique et l'association par ressemblance subordonnée. Analyser, au contraire, les rapports de la morale et de la société, montrer comment la règle des mœurs sort de l'état social et comment elle l'exprime, recher-

cher les procédés qui, à chaque état social réel, font correspondre un idéal moral qui en est l'image perfectionnée et dont la réalisation s'impose comme devoir à tous les membres du groupe, en déduire l'origine, le but, la nature, la durée, la valeur, soit de telle ou telle morale, soit de la morale en général, c'est faire œuvre de systématique. Dans cette œuvre, certainement, l'association par ressemblance tient sa place, mais cette place est restreinte et subordonnée, et, à cause de la logique de l'ensemble, on ne la remarque pas spécialement.

§ 3.

Tels sont quelques-uns des types que donne la prédominance de l'association par contiguïté et de l'association par ressemblance. Il en existe d'autres, sans doute, mais il suffit ici d'avoir montré leur mécanisme général et d'en avoir donné quelques exemples concrets.

Il ne pouvait pas être question d'étudier ici tous les usages des associations par contiguïté et par ressemblance. Ces associations ont leur rôle dans la vie normale et logique de l'esprit, mais elles ne nous intéressent ici qu'en tant qu'elles en sortent plus ou moins, et, comme elles indiquent toujours, en un sens, un certain manque d'équilibre, soit dans l'esprit même, soit dans les conditions auxquelles il est obligé de s'adapter, en tant que ce manque d'équilibre est assez

notable pour différencier le type de contiguïté ou de ressemblance du type équilibré.

En somme, les types de contiguïté et de ressemblance nous apparaissent comme des types de transition tendant vers le systématisé. Encore faut-il distinguer. Parmi les personnes qui représentent ces types, il en est d'aussi bien équilibrées que le comporte notre état actuel et le point d'évolution générale atteint par l'humanité. Leur manque d'harmonie est un symptôme de l'état social ou de l'état humain. Ce sont les supérieurs. Nous avons rencontré parmi eux quelques-uns des plus hauts esprits que l'humanité ait encore donnés.

Bien plus, — et nous retrouvons un phénomène que nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de constater — leur défaut de pondération est souvent une condition favorable à l'équilibre général, c'est la prédominance chez eux de telle ou telle fonction qui permet à l'humanité d'harmoniser sa vie mentale. La spécialisation des individus, la différenciation des fonctions autorise, légitime et même rend nécessaire, dans quelque mesure, ce défaut d'équilibre individuel.

Chez d'autres, au contraire, le manque d'équilibre est personnel, il ne peut plus avoir son excuse et trouver une justification dans l'état de la société et dans l'évolution de l'esprit humain. La prédominance en eux de formes inférieures d'association est un défaut sans compensation suffisante. Aussi est-elle pour la société, comme pour l'individu, une cause de faiblesse.

L'association par contiguïté et par ressemblance, au lieu d'être chez ceux-ci le point de départ, la base d'une

nouvelle harmonie, le centre d'une nouvelle systématisation, est une menace permanente de trouble et d'affaiblissement pour la logique de l'esprit. Elle donne une allure spéciale, mais spéciale aux dépens de leur solidité et de leur sûreté, aux esprits logiques inférieurs qui ont conservé une aptitude particulière à l'association par contiguïté et ressemblance, mais ne savent pas s'en servir selon les lois de l'association systématique pour ramener à cette association l'ensemble dont les éléments lui échappent.

CHAPITRE IV

L'ACTIVITÉ INDÉPENDANTE DES PHÉNOMÈNES DANS LES ESPRITS LOGIQUES

I

Divers procédés imparfaits conduisent à l'harmonie. S'il est des esprits naturellement ou volontairement équilibrés à peu près en tout, d'autres conservent leur aplomb au moyen de chutes évitées et se font une harmonie avec des discordances plus ou moins bien résolues. Tous ces procédés imparfaits, en tant qu'ils supposent des arrêts bien marqués et des associations par contraste, par contiguïté ou par ressemblance, supposent nécessairement une certaine activité indépendante des éléments psychiques — le manque d''harmonie de l'ensemble étant le même fait, considéré seulement par un autre côté, que l'indépendance relative des éléments.

Je voudrais maintenant dire quelques mots de cette activité indépendante, considérée en elle-même, à un point de vue très général, et en tant qu'elle sert à

caractériser certains types qu'on ne peut considérer comme illogiques, bien que leur harmonie interne soit troublée. Nous verrons comment elle peut préparer une harmonie future, ou bien utiliser une harmonie passée quand l'esprit, malgré ses troubles, reste vigoureux.

D'abord, c'est souvent par l'incohérence relative, par l'activité indépendante des éléments, que commence la formation d'une harmonie supérieure à celle qui existe déjà. Toute la période de transition, depuis le moment où le germe nouveau est né ou s'est, au moins, manifesté, jusqu'au moment où il aura pu déterminer une nouvelle orientation de l'esprit et produire ou contribuer à produire un équilibre plus complexe, sera occupée par le jeu indépendant de plusieurs tendances, par une activité mal dirigée, sous laquelle, pourtant, on devine des sources d'énergie non encore épuisées qui permettent d'espérer l'ordre futur.

Il est rare qu'un équilibre s'établisse par des procédés harmonieux et sages, il faut donc s'attendre à ce que tout développement marqué, tout changement du système général, s'accompagne de troubles divers, et d'une sorte de révolte des idées et des sentiments. L'anarchie éclate quand un principe directeur disparaît sans qu'un autre le remplace — nos systèmes psychiques n'ont pas toujours la sagesse de se bien conduire spontanément. Mais ce trouble varie beaucoup d'un esprit à l'autre. Chez les équilibrés il sera presque imperceptible, ou, du moins, très vite corrigé. Au contraire, chez des esprits logiques, en somme, mais un peu troublés, le désordre relatif s'accentuera et pourra se prolonger quelque temps.

Dans un esprit apparemment équilibré un projet se forme, une nouvelle conception de la vie se dessine, une idée naît, une invention germe, sans que celui en qui cet état nouveau apparaît et se développe ait conscience de l'avoir semé, de l'avoir voulu ou préparé. Il nous est arrivé à tous, surtout à des moments de crise, quand l'harmonie de l'esprit est encore indécise et superficielle, à la puberté, ou, plus tard, dans les circonstances plus ou moins reconnues où une vocation peut se décider, d'apercevoir en nous avec surprise des idées que nous ne nous connaissions pas, ou même d'agir sous l'influence de sentiments encore incompris et dont nous ne voudrions pas admettre l'existence.

Ces idées qui viennent ainsi rompre la régularité de la vie mentale, ce sont quelquefois des impulsions morbides qui vont détruire l'unité de la vie, tourmenter l'individu et l'amoindrir sans pouvoir ni établir une orientation définitive de l'esprit, ni se ranger sous quelque autre système dominant. Ce sont quelquefois aussi des inspirations fécondes qui, tout en restant d'abord en dehors de la personnalité constituée, en formant un système isolé, peuvent lui être utiles, contribuer à la développer, à la rendre éminente ou supérieure et, peu à peu, s'immiscer en elle et arriver à la diriger, à la constituer pour une bonne part.

Nous examinerons plus tard en elle-même l'invention qui nous servira à différencier les esprits et à introduire parmi eux de nouvelles catégories. Considérons un peu les rapports des idées littéraires, par exemple, de celles qui vont devenir le point de départ d'une œuvre, avec l'ensemble de l'esprit. Elle sont,

pour ainsi dire, isolées, tout d'abord, dans la personnalité qui les reçoit, elles constituent une sorte de superfétation, une petite personnalité greffée sur l'autre. Assez souvent elles s'harmonisent mal avec l'ensemble du moi. Elles sont à la fois acceptées et rejetées par lui, acceptées comme thème littéraire, comme système d'idées à faire vivre, à développer ainsi qu'une plante dans une serre, rejetées — en bien des cas, — en tant qu'harmonie vivante qui tendrait à s'imposer à l'esprit, à le dominer, à le pétrir à sa guise, à diriger la conduite. C'est ainsi que nous pouvons remarquer assez souvent une discordance manifeste entre l'œuvre d'un homme et sa vie, entre les sentiments qu'il exprime dans ses œuvres et ceux qui ont inspiré ses actes. L'auteur de *Paul et Virginie* fut un maniaque égoïste et d'une délicatesse insuffisante. Les poètes qui chantent le plus volontiers dans leurs vers les émotions honnêtes et les passions douces ne se laissent pas toujours influencer par les sentiments qu'ils tâchent de faire naître chez leur lecteur, et tous les prêcheurs de morale ne sont pas vertueux.

Sans doute, les sentiments exprimés dans les livres correspondent bien à quelque réalité. Ils indiquent parfois une revanche d'une partie de la nature qui se satisfait ainsi et, dans la vie pratique, laisse le champ libre à l'autre. Inversement un homme d'esprit sage, inquiété par quelques tendances moins bonnes qu'il réprime, pourra laisser ces tendances se satisfaire par l'imagination, et, s'il écrit, quelque chose en passera dans ses œuvres. Les êtres les moins tendres et les moins pitoyables se laisseront émouvoir, au théâtre,

par les malheurs de la vertu et des criminels soupireront même après la punition du crime. Il se peut ainsi que la personnalité esthétique — qu'elle crée des œuvres ou qu'elle prenne connaissance des œuvres des autres — soit, en certains cas, et dans une mesure qu'il ne faut pas exagérer, complémentaire en quelque sorte de la personnalité active. Et dans la personnalité esthétique nous ferions entrer celle qui se dépense en projets non réalisés, en intentions sans portée.

Il y a là une sorte de dédoublement de la personnalité, et une activité indépendante et contradictoire de systèmes dont les uns devraient soumettre, réduire et s'assimiler les autres. La logique de l'esprit subsiste pourtant grâce, précisément, à l'adaptation différente de ces systèmes contradictoires dont on lève ainsi la contradiction. et qui sont utilisés tous deux pour la vie, moins une, sans doute, mais plus variée et plus large de l'ensemble. En attribuant à ces tendances, qui vivent indépendamment l'une de l'autre, des fonctions d'ordre tout à fait différent, l'homme utilise en somme pour l'harmonie générale de l'esprit ce qui est tout à fait son contraire : la vie indépendante des éléments psychiques. Si notre égoïsme et notre amour pour autrui luttent pour inspirer un de nos actes, nous hésiterons, et, après nous être décidés à l'action, nous éprouverons peut-être du regret ou du remords, mais si nous agissons égoïstement et gardons notre sympathie pour inspirer nos rêveries ou nos ouvrages — ou si nous faisons exactement le contraire — nous utilisons toutes nos ressources et nous éludons la lutte et la contradiction. Ceci s'applique au

caractère comme à l'intelligence. Quand l'esprit est bien organisé, les systèmes indépendants peuvent s'ignorer l'un l'autre, et se contredire sans se connaître, mais ils travaillent tous au service de la personnalité générale qui parfois ne s'en rend pas bien compte et leur indépendance s'arrête ici.

L'indépendance relative des idées et des sentiments n'est donc pas un obstacle à la logique générale, à la condition que celle-ci sache établir la division du travail et profiter des forces opposées. Sans doute l'unité obtenue ainsi est d'ordre relativement inférieur, et reste souvent précaire — nous verrons plus loin les types d'illogiques qui résultent de son affaiblissement — mais nous ne saurions guère en réaliser complètement une autre.

Ajoutons que la société trouve encore son compte à cette spécialisation. Souvent, si un poète avait essayé de vivre ses sentiments au lieu de les exprimer en beaux vers, il n'eût fait que des sottises. Ses actes n'auraient probablement pas valu ses écrits, peut-être eussent-ils ridicularisé par leur maladresse le sentiment qui les inspirait. En tous cas ils auraient fort bien pu ne pas avoir le même retentissement et être beaucoup moins puissants pour inspirer aux hommes des émotions analogues, et surtout des émotions fortes et esthétiques, avec des sentiments d'admiration. Tout le monde n'est pas fait pour l'action et si l'on permet à un saint de ne pas chanter la sainteté, il est trop dur peut-être d'exiger que celui qui exprime en beaux vers de grands sentiments les manifeste encore sans défaillance dans la vie privée.

Même chez ceux qui mettent plus d'unité dans leurs idées il reste toujours quelque manque d'harmonie, quelque divergence et quelque contradiction des sentiments et des idées que l'imagination peut supprimer. Ni l'indépendance, ni l'unité ne sont en fait jamais complètes. Et c'est le trouble dans la réalité qui crée le besoin de l'idéal. L'activité indépendante des systèmes, pour fâcheuse qu'elle soit, est ainsi un facteur de l'harmonie individuelle et de l'harmonie sociale.

II

Un cas très particulier de cette activité indépendante des systèmes psychiques est celui du romancier, de l'auteur dramatique, ou même du psychologue qui fait vivre en lui différents personnages, surtout des personnages sans réalité objective. Il réalise divers organismes psychiques vivant d'une vie personnelle et relativement libre tout en empruntant leurs forces, comme des parasites, à la personnalité sur laquelle ils se sont greffés : Balzac portait ainsi dans sa tête un monde créé par lui, pour lequel il vivait, dont il donnait des nouvelles à ses amis. Certes, il faut faire la part de l'illusion et ne pas prendre, sans doute, au grand sérieux, toutes ses façons de s'exprimer. On soupçonne Flaubert d'avoir exagéré ses impressions dans la note bien connue publiée par Taine [1] et où

1. *L'Intelligence.*

il raconte comment il fut malade de l'empoisonnement d'Emma Bovary. Mais les exagérations ôtées, le fait demeure, et il ne faut pas considérer l'exagération elle-même comme n'ayant aucune valeur. Si Flaubert et Balzac ont exagéré, c'est dans le sens de leur idéal : c'est-à-dire dans le sens de leur nature, dans le sens de ce qu'ils réalisaient déjà, quoique imparfaitement. L'enquête menée par M. Binet auprès de nos auteurs dramatiques [1] nous apporte des faits de même genre très saisissants, et dont la portée est la même. Comme il fallait s'y attendre, ce dédoublement n'est pas égal pour tous les auteurs. Chez les équilibrés, chez les logiques, il sera relativement faible. Que Casimir Delavigne ait été malade des déconvenues de Don Juan d'Autriche, je ne le croirais que sur bonnes preuves. Au contraire, les intuitifs, les excessifs, les emballés peuvent bien mieux se laisser prendre à leurs fictions et se soumettre à leurs créations.

Nous voyons ainsi l'incoordination relative et l'indépendance des systèmes caractériser parfois les supérieurs, c'est que, grâce aux conditions de la vie sociale et à cause de notre état d'évolution relativement peu avancé, elles sont alors une condition d'une systématisation supérieure. C'est en ne s'accordant pas trop avec les idées ordinaires et les tendances communes de la vie réelle que les idées de l'imagination, les rêves, les créations subjectives ont le plus de chances de réaliser l'harmonie supérieure, la systématisation esthétique.

1. Voir *l'Année psychologique*, 1894.

III

Nous aurons une idée plus nette de notre type en l'opposant à l'équilibré étroitement logique et positif. Les idées et les images qui naissent dans celui-ci sont à chaque instant réduites par l'expérience, décomposées et assimilées ou repoussées et annulées. Les esprits étroitement positifs ont la haine des fictions diverses, comme des théories. Ils ne savent pas faire la différenciation dont nous parlions, établir la division du travail qui annule les contradictions et utilise les forces opposées, ils ne savent pas accepter une fiction en tant que fiction, comme rêve idéal, ou simplement comme occasion de récréer l'esprit, ni une théorie comme une hypothèse pouvant servir de principe directeur jusqu'à ce qu'elle soit usée et qu'une autre prenne sa place. Ils considèrent la fiction comme une simple aberration, sinon comme un mensonge, la théorie comme une erreur sans compensation, et s'ils ne les peuvent souffrir en eux, ils ne les tolèrent guère chez les autres, en qui ils ne les comprennent pas. Ce sont eux trop souvent qui ont préconisé l'enseignement scientifique au détriment de l'enseignement littéraire et qui proscrivent volontiers la philosophie ; leur science même est comprise par eux de façon très étroite.

Tel est, au moins, le type pur, forcément rare. Le type incomplet partiel est assez fréquent. Tel homme sera impitoyable pour les romans, les œuvres litté-

raires, tel autre pour les œuvres d'art, tel autre pour les grandes théories, et parfois ceux qui comprennent le moins l'imagination d'autrui sont des imaginatifs aussi dans leur genre et s'exposent à des représailles.

C'est que l'imagination, la rêverie, simplement le fait de se laisser aller à lire un roman, impliquent déjà, à un degré plus ou moins élevé, l'indépendance de certains éléments psychiques, le libre jeu de la fantaisie, par conséquent la désharmonie et la contradiction. Aussi les esprits trop rigoureux ou trop simples en sont-ils choqués. Chez les enfants on peut distinguer souvent assez nettement le degré et la forme de la contradiction tolérée, la limite des exigences de la logique, et la gaucherie de la différenciation des fonctions attribuées aux divers éléments de l'intelligence. J'en sais un qui, quoique assez rêveur et imaginatif, se refusait à entrer dans des fictions. Il avait une horreur à peu près insurmontable pour tout ce qui était simulation et comédie, et ne voulait pas inventer, en s'amusant, de petites histoires, même lorsqu'il était entendu que tout cela était un jeu. Il aurait bien rêvé l'aventure, mais l'exprimer lui donnait trop de corps, trop de réalité fausse et l'aurait d'autant plus choqué que l'idée était suggérée par un autre.

Ce qui empêche bien souvent la réalisation dans l'esprit des fantaisies de l'imagination, c'est qu'elles choquent directement certains sentiments. Darwin détestait les romans qui finissent mal, une mère impressionnable n'achèvera pas un récit d'infanticide. Mais ceci est un côté secondaire et différent de la question. On comprend aussi, d'autre part, que des ten-

dances fortes se contentent malaisément de ne se satisfaire que par l'imagination, et que, par suite, les actifs logiques ressentent en général du mépris et de l'éloignement pour la rêverie.

Mais en tant que l'imagination peut servir, soit à la création de théories abstraites, soit à l'invention d'œuvres d'art, l'indépendance relative et la contradiction qu'elle peut impliquer — et qui doit être affaiblie ou levée par les procédés que j'ai indiqués — sont des facteurs essentiels des progrès de l'intelligence. La rupture de l'harmonie est utile ou indispensable pour la formation d'une harmonie plus haute.

IV

Nous avons peut-être entrevu seulement la fonction la plus élevée de la contradiction des systèmes psychiques, de leur incohérence et de leur vie indépendante. Cette incohérence, en l'état actuel de l'humanité, est, on peut le dire, la condition presque nécessaire de l'élévation morale. L'imagination et tout ce qui en dérive, ce qui s'isole en nous, ce qui vit à part, ce qui s'oppose aux tendances communes et aux idées dominantes, aux croyances directrices, c'est parfois, je l'ai dit, l'impulsion criminelle ou maladive, mais c'est parfois aussi l'idéal esthétique, et c'est aussi l'idéal moral. Ni l'un ni l'autre de ceux-ci ne se comprennent que comme un germe dont les racines plongent, sans doute, dans la vie réelle, mais qui pousse en contra-

riant sur plusieurs points notre nature innée, ainsi que les croyances et les désirs que nous suggère notre milieu ; notre nature individuelle et notre société étant forcément sur quelques points, au moins, imparfaite et grossière, illogique, inesthétique et immorale. La force des instincts est telle que, sans doute, si la lutte s'ouvrait franchement dès le début entre la vérité et l'erreur, entre l'idéal et le réel, l'idéal serait détruit dans son germe et la vérité étouffée dès son apparition. Il faut donc, presque toujours, que l'idéal logique, esthétique ou moral grandisse caché, ignoré du réel et dédaigné par lui, isolé et méconnu.

Il commence à introduire ainsi dans l'esprit une incohérence réelle, jusqu'au jour où l'opposition se manifestera, où son développement le rendra incapable de rester en paix avec les tendances qui vivent et prospèrent près de lui. La lutte éclate alors et se termine, ou bien par l'unification de l'esprit dans un sens ou dans l'autre, ou bien par un accord tacite qui laisse à chacun sa part et perpétue l'incohérence. Parfois aussi elle se produit sans éclat, sans se manifester au grand jour. L'idéal grandi, au lieu d'entrer en lutte avec les tendances hostiles, continue à les ignorer, se borne à prendre ce qu'il peut des forces de l'organisme, à les employer à ses fins par la production d'œuvres d'art ou de prédications, de bonnes œuvres, de livres de théorie ou d'édification. Nous avons alors un artiste qui se développe dans le bourgeois qui survit[1], un réfor-

1. Flaubert pourrait servir d'illustration. Il avait gardé du « bourgeois », non seulement les bons sentiments, mais aussi une certaine vulgarité d'imagination et de goûts, ce qui lui ser-

mateur qui n'a pas encore dépouillé le vieil homme.

Cette incohérence indique à la fois la fin d'une ancienne harmonie et le commencement d'une nouvelle. L'idéal veut régner et non vivre caché, discipliner l'esprit et non le ruiner. Aussi le type de l'activité indépendante des phénomènes est un type d'ordre inférieur par rapport au monde qui aurait réalisé l'harmonie absolue (je ne parle pas des individus, car y aurait-il des individus dans un monde parfait, et l'individualité n'est-elle pas essentiellement une opposition ?). En fait même il est inférieur à ceux qui ont réalisé l'harmonie plus élevée vers laquelle il tend, mais il est supérieur à ceux qui n'ont pas quitté l'harmonie inférieure qu'il a rompue, comme l'homme est supérieur à l'animal et l'homme qui pense à celui qui ne sait que manger. Considéré en lui-même il est supérieur en ce qu'il annonce une systématisation plus élevée que celle qu'il réalise, il est défectueux en ce qu'il ne réalise pas l'harmonie élevée qu'il annonce.

Si, à côté de ces fonctions élevées de l'indépendance des phénomènes intellectuels, nous rappelons sa fonction plus humble — mais identique au fond — qui est de nous permettre de rompre le lien si étroit de nos

vait d'ailleurs à se moquer du type bien plus aisément que s'il y eût été étranger. En Grèce, paraît-il, on le conduisit sur l'Acropole et son impression fut : le « paysage n'est pas mal, mais ça manque de colza ». Sur quoi, il fut jugé, naturellement, le plus béotien des béotiens. M. Mézières, qui raconte l'histoire (*Revue bleue* 1887, t. II, p. 721), la prend bien au sérieux. Il devait y avoir là une grosse boutade, mais Flaubert était bien capable, au fond de regretter sa Normandie en Grèce. Ce que nous savons de lui rend la chose très vraisemblable. Il éprouvait, sans doute, un sentiment de ce genre, et se plut à le manifester par quelque énormité qui dut lui paraître comique à lui-même.

tendances personnelles, de le relâcher au moins, en laissant vagabonder notre imagination, comme aussi de nous faire comprendre les autres hommes, et réaliser en nous des idées et des désirs qui ne concordent pas avec nos tendances et nos croyances, nous aurons je crois rendu incontestable un point, c'est qu'une certaine incohérence est nécessaire au bon fonctionnement de notre esprit, qu'elle est la graine d'où sortira la moisson logique. L'activité relativement indépendante des éléments intellectuels est aussi nécessaire que leur activité coordonnée est désirable.

On peut en tirer cette conclusion : c'est que l'évolution n'est pas la seule forme du développement psychique, la révolution, plus ou moins considérable et visible, y prend part, et, sous ses formes atténuées, elle y intervient continuellement. L'harmonie de systèmes ne s'obtient malheureusement, en beaucoup de cas, que par des luttes plus ou moins vives et au prix de bien des incohérences.

Quoi qu'il en soit, cette activité indépendante des éléments psychiques, très inégale selon les individus, nous permet de caractériser un certain nombre de types intellectuels de forme et de valeur très diverses, types de transition, sans doute, au point de vue de l'évolution de l'esprit, mais dont quelques-uns ont pour représentants des esprits de haute supériorité. En haut de la série je placerais les créateurs troublés, les inventeurs puissants, au milieu, les habiles, parfois les moralistes équivoques, ou les naïfs, qui usent, selon les circonstances, d'idées et d'opinions contradictoires ou opposées, les impressionnables qui s'adaptent sans

trop de difficultés à des milieux très différents. En bas les gens à ruses vulgaires profitant assez maladroitement d'une certaine souplesse d'esprit sans sûreté, d'une agitation un peu vaine qui leur permet de s'accommoder de toutes les circonstances.

CONCLUSION

I

Nous avons passé en revue les différentes formes que prend l'esprit logique. En commençant par les plus systématisées, nous avons vu peu à peu une opposition se former, une désharmonie s'introduire, très légère d'abord, et puis de plus en plus marquée. Elle aboutit à la séparation des éléments de l'intelligence, des idées et des images en plusieurs systèmes qui parfois s'ignorent l'un l'autre, n'entrent pas même en conflit, et font entendre, dans l'harmonie intellectuelle, une discordance. Mais nous avons vu en même temps, — et c'est ce qui caractérise les types logiques — que ces discordances étaient comme fondues dans une harmonie supérieure, que toutes ses imperfections, ses petites infirmités, l'esprit les tournait à bien et savait non seulement s'en accommoder et vivre avec elles, mais encore en profiter pour croître et s'ennoblir.

Nous sommes donc conduits, semble-t-il, à séparer l'esprit, l'intelligence, des idées, des images, de certains systèmes psychiques. Comment entendre cela? Certes l'intelligence n'est pas une force métaphysique

cachée sous les phénomènes intellectuels. Elle est elle-même un ensemble d'habitudes et de phénomènes, et l'opposition que nous avons reconnue est simplement l'opposition d'un ensemble d'habitudes et d'un système d'éléments, idées ou images, dont se distinguent, dont se séparent quelques autres éléments, secondaires par rapport aux premiers, mais encore assez importants.

Il s'établit dans l'intelligence, lorsqu'elle est constituée à part des sentiments, comme aussi bien dans l'ensemble de la personnalité, une sorte de « pouvoir personnel »[1], un faisceau d'habitudes, d'instincts, formés par l'expérience ou transmis par l'hérédité qui arrive à un fonctionnement presque automatique. C'est lui qui juge tout ce qui se produit de nouveau en nous, et il ne se transforme que lentement. En ce sens on peut dire que nos jugements, nos opinions, nos croyances, ne sont que ses manifestations. Ils résultent, en effet, de la réaction de nos habitudes contre le fait nouveau qui vient s'imposer à elles.

Cette réaction ne demeure pas sans effet sur l'ensemble d'habitudes qui constitue en quelque sorte notre intelligence, elle contribue à le former ou à le déformer. Ces habitudes ne sont pas des choses immuables, elles se sont organisées peu à peu, et, peu à peu aussi, elles se transforment. Il n'est pas très rare de les voir se développer chez un individu à partir de la jeunesse jusqu'à l'âge mûr, après en avoir reconnu chez

1. Voir sur la nature du « pouvoir personnel », sur sa formation et sur son importance *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit* (Paris, F. Alcan).

l'enfant les germes très nets. Mais tout d'abord elles sont une promesse, une possibilité; insensiblement elles se dégagent et se précisent en s'appliquant aux données de l'expérience; elles se déterminent en s'exerçant.

Il s'établit ainsi une sorte de conscience intellectuelle, expression de la réaction générale de l'ensemble de l'intelligence sur un phénomène intellectuel, comme la conscience morale, le jugement du bien et du mal, est une réaction de l'ensemble de la personnalité sur un fait qui intéresse la conduite. Ce qu'on appelle le sens commun, par exemple, n'est guère autre chose que cette conscience. Une impression particulière, un sentiment d'approbation ou de désapprobation nous avertit de la concordance ou de la discordance d'une opinion ou d'un fait avec les procédés généraux de notre intelligence. Sans doute le sens commun est en somme personnel, c'est une réaction individuelle, cependant, comme les habitudes générales de l'intelligence tendent, pour bien des raisons, à être, dans une certaine mesure, les mêmes pour toute l'humanité, et surtout pour les races et pour les groupes secondaires familles ou patries, la réaction n'est pas seulement individuelle, elle est familiale, générique, et, dans une certaine mesure, universelle. La raison est ainsi, idéalement, le résultat de l'organisation semblable imposée à tous les êtres vivants, l'ensemble des conditions nécessaires et suffisantes pour l'exercice coordonné de l'intelligence en général.

II

Entre ce noyau intellectuel et les petits faits qui s'y rattachent de plus ou moins loin, entre l'ensemble des habitudes intellectuelles profondes et les idées, les images, les perceptions de chaque jour, il ne faut pas songer à établir une opposition absolue. Les habitudes sont choses abstraites, ce sont des formes susceptibles de s'adapter à plusieurs matières. Un juge doit être apte à apprécier toutes les affaires diverses qui se présentent à lui et auxquelles un texte de loi est applicable, un logicien doit savoir juger la valeur logique d'un système de philosophie quel qu'il soit, en saisir l'enchaînement, en reconnaître les points faibles. Chaque jugement, chaque appréciation, chaque idée du penseur, chaque impression de l'artiste est ainsi le résultat de la rencontre d'une habitude organique et d'un fait spécial, extérieur ou intérieur d'abord, qui naturellement doit se faire intérieur pour être apprécié.

Mais l'expérience ainsi créée tend à son tour à devenir habitude. Et l'intelligence, l'ensemble des habitudes de l'esprit, tend à la fois vers une plus grande spécialisation et vers une plus grande généralisation des habitudes intellectuelles, de l'intelligence. Parfois, l'un de ces perfectionnements l'emporte sur l'autre, et l'on voit, par exemple, de l'enfance à l'âge mûr, une virtualité se réaliser en perdant une partie de sa forme, en se spécialisant. L'intelligence se développe dans une seule direction et son équilibre général diminue,

mais son harmonie spéciale s'enrichit et devient dominante.

III

Ces habitudes intellectuelles varient d'une personne à l'autre à tous égards. Tous les types que nous avons étudiés jusqu'ici ont ceci de commun que, chez eux, ces habitudes forment, à peu près et grossièrement, un système actif qui tend à se soumettre, à s'assimiler tout ce qui se produit dans l'esprit. Mais ils diffèrent par le degré d'organisation de ce système.

Chez les types en qui prédominent l'arrêt, l'association par contraste, l'association par contiguïté et ressemblance et l'activité indépendante des systèmes psychiques, nous voyons une partie plus considérable de l'intelligence rester, dans son fonctionnement intime, en dehors de l'action systématique des habitudes dominantes qui d'ailleurs ressaisissent, lorsqu'elles sont formées, les images et les idées dont la formation leur échappe — comme un fleuve recueille les eaux des sources voisines qui naissent indépendantes mais vont bientôt se perdre et s'absorber en lui. Le jeu intime des éléments reste ici plus indépendant de l'ensemble, mais toutes leurs forces tendent à être assimilées par lui. Telles des colonies qui s'administrent à leur gré, et suivent leurs usages propres mais sont soumises à la mère-patrie et mettent à son service leurs richesses et leurs soldats. Et c'est souvent l'élargissement de l'esprit qui amène cette rupture partielle de

l'équilibre, de sorte que les deux facteurs essentiels de la systématisation, l'unité et la complexité, sont alors en sens inverse l'un de l'autre.

Chez les spécialisés, nous voyons une partie de l'esprit être distraite du noyau fondamental. Sans doute certaines habitudes intellectuelles peuvent bien être les mêmes pour l'intelligence entière, mais nous remarquons chez eux la formation d'un système d'habitudes intellectuelles très fortes et très liées mais moins universellement envahissantes et qui laissent de côté une bonne partie de la vie mentale.

Chez les logiciens, le noyau, solidement constitué déjà, prend conscience de lui-même et cherche à étendre ses conquêtes; l'équilibre n'est pas fait, mais il se fait. Même remarque pour les outranciers qui sont des logiciens, des systématiques moins largement équilibrés.

Chez les équilibrés, le noyau intérieur a presque tout envahi, les habitudes intellectuelles règnent sans partage. Tous les faits nouveaux se rangent docilement sous leurs lois, se subordonnent à elles sans la moindre peine. C'est le type de l'harmonie parfaite.

Mais dire que le noyau a tout envahi, c'est dire qu'il cesse de s'opposer aux phénomènes superficiels, et en un sens il tend à cesser d'exister. Et nous retrouvons encore cette loi constante du développement humain : la formation d'un organe utile, essentiel, qui tend par son activité nouvelle à se détruire lui-même, une fois sa tâche accomplie, par les suites logiques de son fonctionnement. L'intelligence, comme habitude générale, comme système de tendances, et comme groupe de faits spéciaux, est bien plus visible chez le logicien

que chez l'équilibré. Chez le premier les théories, les idées générales, les méthodes existent à part et s'incarnent volontairement dans les faits nouveaux ; chez le second, elles ne se constituent plus en système isolé ; le « pouvoir personnel » de l'intelligence devenu moins utile, puisque l'harmonie qui était sa fin est maintenant atteinte, tend à se résorber en quelque sorte et à s'annuler.

Au contraire, dans les types que nous allons étudier à présent, l'harmonie générale de l'intelligence, du noyau, du système d'habitudes abstraites est imparfaite ou rompue. Sans doute, la coordination de l'ensemble ne devient pas nulle, car la vie suppose encore quelque harmonie intellectuelle, étant elle-même la base et la condition suffisante d'un certain accord des idées, des images et des perceptions, mais elle sera considérablement affaiblie.

Nous n'avons pour nous en faire une idée qu'à exagérer l'importance des discordances déjà signalées, à les voir croître pendant que l'harmonie générale s'affaiblit, à constater que, tandis que le noyau donnait sa systématisation même aux phénomènes qui gardaient quelque indépendance, ce sont maintenant les phénomènes indépendants qui communiquent leur indépendance à certaines parties des habitudes fondamentales et détruisent l'harmonie de l'ensemble.

Nous avons vu la puissance de cette harmonie et la manifestation par cet ensemble de la loi d'association systématique faire la force des types de la première catégorie et leur donner tout leur prix dans la proportion même où elle se réalisait. Nous allons voir

à présent la faiblesse générale de cette harmonie, l'introduction d'une plus grande incohérence dans la partie fondamentale de l'esprit, la manifestation de la loi d'association systématique non plus par l'esprit entier, mais seulement par ses éléments, si elles laissent encore de la force et de la valeur à quelques systèmes psychiques, déterminer la faiblesse générale de l'esprit, et, par les formes différentes qu'elles revêtent, donner naissance à des types intellectuels nouveaux.

DEUXIÈME PARTIE

LES ESPRITS ILLOGIQUES

CHAPITRE PREMIER

L'ILLOGISME

I

L'illogisme reconnaît une seule forme générale et beaucoup d'expressions, de formes et de causes particulières. Il consiste essentiellement en un défaut de coordination des phénomènes intellectuels qui se traduit par l'emploi pour une même fin de matériaux tendant naturellement vers des fins différentes. L'esprit affirme et nie à la fois, voilà le fond commun des illogismes. Ne pas accepter les conséquences de ses principes, c'est, par exemple, un manque de logique. Après avoir admis que la ligne droite est le plus court chemin entre deux points, on ne peut plus logiquement croire qu'un côté d'un triangle n'est pas plus petit que la somme des deux autres.

Ainsi l'illogisme implique et exclut en même temps l'unité systématique. Il l'exclut, cela va sans dire, sans quoi il ne se distinguerait pas de la logique, mais il

l'implique aussi. Si, en effet, les deux éléments contradictoires n'étaient pas réunis en vue d'une fin unique, il n'y aurait pas illogisme. Il n'y a illogisme que lorsque deux pensées non harmoniques sont synthétisées dans une fallacieuse unité. Si les deux pensées contradictoires se trouvent, je suppose, chez deux personnes différentes, il se peut qu'aucune des deux n'ait péché contre la logique. L'unité fait défaut et l'illogisme ne se manifeste pas sans elle. Mais si nous commençons à supposer un rapport entre ces deux personnes, un certain illogisme apparaît, et si les idées contradictoires sont assez importantes, si les deux personnes appartiennent au même groupe social, si elles sont, par exemple, deux membres d'une même administration, leur contradiction nous révèle, sinon un défaut dans leur logique individuelle, au moins un défaut dans la logique de l'ensemble, une sorte d'illogisme social.

Et de même, dans un individu, deux propositions contradictoires constituent un illogisme d'autant plus prononcé que l'esprit les réunit plus étroitement. Des pensées qui traversent l'esprit sans déterminer des raisonnements, des séries d'idées, des enchaînements d'images et qui ne se rattachent pas, en quelque sorte, l'une à l'autre, ne constituent pas un illogisme très marqué. Il arrive aux esprits les plus sûrs et les plus droits de tomber dans ces fautes légères, singulièrement facilitées par des généralisations vagues dont l'esprit ne voit pas la portée. L'illogisme s'accentuerait au moment où les deux propositions viendraient en contact et où l'esprit tenterait de les unir dans une

même synthèse, de les faire converger vers une fin commune, vers une conclusion qui dépendrait à la fois de toutes deux.

Il arrive ainsi chaque jour que l'on applique dans la pratique d'un métier des principes qui, tels qu'on les comprend, sont contradictoires avec certaines idées que l'on professe à propos d'art ou de littérature. Il n'y a pas illogisme proprement dit, il y a plutôt *alogisme*. Ces deux états ne sont pas essentiellement différents. Le fait seul que des conceptions éclosent chez la même personne, dans un même cerveau, leur donne déjà une certaine unité, suffisante pour que toute contradiction soit un défaut, plus ou moins appréciable, de l'esprit. D'autre part, il n'y a pas très souvent illogisme absolu, car les propositions nettement contradictoires se rattachent à celles que l'esprit tente d'unir, sans intervenir directement dans la synthèse, bien plus souvent qu'elles ne sont rapprochées elles-mêmes. Le lien qui les unit aux autres peut être plus ou moins serré. L'illogisme et l'alogisme sont cependant assez divers pour qu'il y ait lieu de tenir compte de leur différence, et comme certains esprits sont bien plus sujets à celui-ci qu'à celui-là, ou inversement, nous trouverons en eux un principe de différenciation des intelligences illogiques.

II

La contradiction n'est pas un défaut toujours simple et toujours visible. Il n'est point aisé de savoir ce

qu'implique absolument une idée admise par nous, puisque, s'il en était ainsi, nous connaîtrions, sans doute, l'univers entier où tout s'enchaîne. Aussi de temps en temps apparaissent des contradictions qu'on n'avait pas soupçonnées, tandis que de prétendus illogismes se révèlent comme des propositions acceptables.

L'analyse de quelques transformations d'idées peut aider à reconnaître la nature de l'illogisme.

Pendant longtemps, il fut très communément admis que le déterminisme rigoureux était incompatible avec la responsabilité morale. Quelques déterministes mêmes se rangeaient à cette opinion et, pour sauver leur théorie, sacrifiaient la responsabilité. Aujourd'hui, au contraire, cette contradiction est niée par plusieurs philosophes. Les uns ou les autres ont raison selon l'idée qu'on se fait du déterminisme et de la responsabilité.

Pour les uns, le déterminisme des phénomènes psychiques et des actes de l'homme, — c'est-à-dire, essentiellement, l'enchaînement rigoureux des faits, de sorte que, pour tout ensemble de conditions donné, un seu conséquent soit possible, — impliquait la contrainte, la nécessité pénible, l'absence de réflexion, la subordination de la volonté à l'on ne sait quelle force aveugle et toute-puissante, et, en conséquence, la non-intervention de la personnalité. Essayant de synthétiser ces différentes données avec les idées qu'entraîne la responsabilité, on déclarait la synthèse logiquement impossible, et contradictoire l'idée de fonder une morale d'où serait exclu le concept du libre arbitre, entendu souvent d'une manière bien vague, mais com-

prenant comme élément essentiel l' « ambiguïté des futurs ».

En cela, les adversaires du déterminisme n'avaient point tort. Mais leur erreur était de considérer comme invinciblement liées à tout déterminisme les conceptions qu'ils lui adjoignaient. En effet, ces conceptions ont pu se détacher presque complètement de l'idée du déterminisme, ou se subordonner, se préciser de façon à rendre cette idée plus nette et plus une. L'impulsion irrésistible, par exemple, et l'action involontaire ont été étudiées à part, et l'on a pu reconnaître en elles une forme de la succession rigoureuse des phénomènes, *un* déterminisme, qui a ses conditions particulières et n'est pas impliqué dans toute succession déterminée de pensées, de désirs et d'actes.

S'étant ainsi débarrassée de quelques éléments parasites, l'idée du déterminisme a pu se joindre, sans contradictions, à l'idée de responsabilité qui a subi d'analogues transformations.

D'autre part, l'idée du libre arbitre s'est épurée, elle s'est dégagée peu à peu des conceptions qui y étaient indûment rattachées par des liens trop étroits et s'est réduite à ce qui nous paraît aujourd'hui son essence : l'idée de l'ambiguïté des futurs dans le domaine des idées, des sentiments et des actes. Et maintenant le problème a changé de face, et l'on peut se demander s'il n'y a pas une contradiction réelle entre le libre arbitre et la responsabilité. Si l'acte n'est pas déterminé par la nature même de la personnalité, si des désirs, des idées naissent dans une âme sans être une conséquence nécessaire de sa nature, peuvent-ils lui

être imputés à juste titre, ne lui restent-ils pas étrangers à quelque degré et par conséquent ne doivent-ils pas demeurer en dehors de la sphère de sa responsabilité ? Je ne veux pas entrer ici dans le fond de la question [1], car il y aurait à discuter sur l'idée même du libre arbitre et ce qu'elle implique nécessairement, mais il nous importe de remarquer combien le problème a changé de face et comment la contradiction a pu s'effacer là-bas pour renaître ici, grâce au jeu interne des idées, au développement de certains de leurs éléments, à leur séparation d'avec l'idée principale, à leur subordination nouvelle et au classement imprévu qui s'est opéré.

1. Il faut citer surtout, à propos de cette question du libre arbitre et du déterminisme, les deux philosophes contemporains qui ont le plus contribué à élucider la question en représentant dans la discussion deux doctrines opposées : Fouillée et Renouvier. Pour le fond, je suis dans la plupart des cas de l'avis de Fouillée, mais les arguments et les idées de Renouvier n'en sont pas moins précieux, même pour ses adversaires. Je signalerai encore le livre de M. Fonsegrive : *Essai sur le Libre Arbitre, théorie, histoire* (Paris, F. Alcan), très nourri de faits et d'idées, et pensé avec largeur, mais où l'idée du déterminisme reste encore engagée, à certains moments, dans de vieilles associations dont l'auteur lui-même a reconnu la fragilité. J'ai examiné cet ouvrage dans la *Revue philosophique*, tome XXIV. *La Physiologie de la volonté* de Herzen et le petit volume de M. G. Benard [*L'homme est-il libre ?* (Bibliothèque utile, Paris, F. Alcan)], sur le déterminisme sont de bonnes défenses de la théorie déterministe conçue sous sa nouvelle forme. Au reste, la conception déterministe, bien que je l'aie plusieurs fois défendue moi-même, ne me semble nullement sans difficultés. Les auteurs qui l'adoptent font peut-être trop bon marché de ses côtés désobligeants, qui ne seraient certes pas une raison d'en rejeter la réalité, mais qui peuvent faire varier nos idées sur plusieurs points importants, quoique à certains égards secondaires. Je vois aussi des déterministes parler couramment de faits *possibles*, de mondes *possibles*. Ils le peuvent certes, mais je ne sais s'ils n'oublient pas de temps en temps que la *possibilité* n'est, pour le déterministe, qu'une *impossibilité* d'espèce singulière, dont l'étude, d'ailleurs, est intéressante.

La génération des cellules ou bien encore la segmentation de l'ovule après la fécondation sont tout à fait analogues au développement et à la prolifération des idées. Ces centres de forces qui se forment et s'excluent, ces cellules qui s'allongent, s'étranglent, se séparent, nous représentent tout à fait la contradiction qui naît dans nos idées par le développement de leurs éléments, leur démembrement et leur rupture, ainsi que le système nouveau qui se crée par la coordination des nouvelles conceptions ainsi formées. Et les phénomènes sociaux nous présenteraient aussi de fort séduisantes et très réelles analogies.

Nos conceptions sont tout d'abord, et dans leur état primitif [1], composées d'éléments un peu rudimentaires, grossiers et simples, en même temps elles sont pauvres en éléments harmonisés et plus riches en éléments hétérogènes. L'idée d'un cercle est pour un géomètre tout autrement complexe et précise à la fois que pour un ignorant, mais elle peut bien être plus pauvre à certains égards, être plus dégagée des images concrètes et des impressions affectives que l'ignorant veut encore lui joindre.

Surtout elle est plus logique et systématisée. Les éléments de l'idée vont se subordonnant, prenant la place convenable qui leur revient, et la précision même qu'ils acquièrent les débarrasse des éléments inutiles qui adhéraient primitivement à eux, et leur permet,

1. Il faut entendre le mot « primitif » en un sens tout relatif. Les évolutions des idées se répètent un peu, et telle conception peut être à certains égards plus « primitive » dans le cerveau d'un contemporain que dans celui d'un philosophe grec.

comme à un rouage bien fini, de prendre place dans un système délicat.

Ainsi d'une conception primitive se détachent plusieurs idées que leur développement propre et celui de différents éléments empêchent de continuer à vivre ensemble à cause des oppositions qui se révèlent, de l'impossibilité d'un classement régulier et d'une division méthodique du travail.

En effet, avant que les idées se soient séparées, elles ont commencé à grandir, et c'est ce développement qui cause leur séparation. Ces idées pour se développer s'assimilent de nouveaux éléments qui les complètent et les transforment. Ainsi modifiées, elles se heurtent et se contredisent. Notre idée de l'âme, par exemple, en se transformant au cours des siècles, a dû se séparer de bien des idées qui lui ont été, un moment, associées dans quelque synthèse unificative. Elle est en voie, si je ne me trompe, de subir de nouvelles modifications qui changent complètement le sens des attributs d'unité et d'immatérialité qui dominaient sa dernière conception régnante. Sans doute, elle n'est pas au terme de ses évolutions. Si, par exemple, l'on était amené à reconnaître scientifiquement quelque vérité dans le spiritisme, notre idée de l'âme changerait encore, de nouvelles contradictions se montreraient et une orientation nouvelle de ses éléments devrait suivre l'épuration nécessaire.

Une fois que les idées sont assez développées pour que leur opposition, visible ou non, soit réelle, pour qu'il leur soit impossible de s'associer en vue d'une fin commune, d'entraîner l'esprit vers une même conclu-

sion, la contradiction existe si elles continuent à vivre ensemble, à être réunies par l'esprit, comme la discorde éclate entre gens qui ont grandi côte à côte, mais qui, ayant pris chacun des goûts différents et des opinions opposées, ne peuvent plus imprimer à l'œuvre commune une même direction. Il faut nécessairement que, dans une idée dont les éléments ont divergé, la scission s'opère ou qu'une subordination systématique règle les rapports des composants.

La contradiction arrive ainsi bien souvent par le développement naturel et mal réglé des éléments d'une conception, elle arrive aussi, naturellement, si l'esprit veut rapprocher malgré eux des éléments déjà tout formés et incapables de s'unir sans une subordination et une coordination spéciale que l'esprit ne sait pas leur imposer. Cette contradiction est relativement grossière quand les éléments que l'esprit tente d'unir sont directement en opposition. Elle l'est moins si leur opposition est indirecte. Plus tard, par certaines rectifications, par la rupture de quelques alliances ruineuses, elle peut, dans un cas comme dans l'autre, faire place à la logique. Les idées séparées s'organisent à part, se subordonnent, se divisent le travail et s'adaptent réciproquement pour former un nouveau système, dans lequel pourra recommencer le même processus de développement spécial des éléments par suite d'assimilations nouvelles, de contradiction et de réorganisation en un système supérieur.

III

Un fait vulgaire, un exemple classique, nous montre comment la notion contradictoire peut se former et comment aussi sa contradiction peut se résoudre. Une eau tiède paraît froide à la main préalablement plongée dans une eau très chaude, et chaude à la main refroidie par une eau glacée. Deux jugements contradictoires nous sont donc suggérés : l'eau est chaude, l'eau est froide. Il se peut qu'un enfant ou un sauvage les acceptent tous deux à la fois, en s'étonnant, car la contradiction est manifeste. Les esprits un peu plus avisés chercheraient à la lever peut-être par quelque raison imaginaire qui unifierait plus ou moins bien les données de la connaissance, mais une science, même assez rudimentaire, permet de la faire disparaître complètement en rattachant l'impression de chaud et l'impression de froid à leurs conditions spéciales, en en montrant la relativité, en assignant à chacune sa place dans un système parfait [1].

Les circonstances de la vie mentale amènent ainsi bien souvent des contradictions que le jeu spontané de l'esprit fait ensuite disparaître. L'illogisme et le développement logique reconnaissent des causes analogues, car c'est souvent le développement logique d'une idée, d'un élément d'une de nos croyances qui détermine la contradiction interne de l'ensemble auquel il est atta-

1. Cf. la très intéressante théorie de M. de Roberty, sur l'identité de genre des contraires.

ché, et de même c'est l'illogisme ainsi produit qui provoque une réorganisation des idées et le triomphe d'une logique supérieure.

Le procédé est toujours essentiellement le même. L'expérience, la réflexion, les discussions, les conseils, les observations instinctives ou volontaires, tout exige de nouvelles adaptations, tout tend à ajouter de nouveaux éléments à ceux des conceptions déjà formées et à remanier le plan de ceux qui sont déjà combinés. Ainsi se produisent des synthèses nouvelles, discordantes parfois, mais tendant normalement vers l'accord par la séparation des idées développées et leur organisation distincte, par les nouveaux rapports qui s'établiront entre elles et les éléments qui leur étaient d'abord associés. L'observation a fait ainsi séparer l'idée du mammifère de celle du quadrupède, la réflexion conduit chacun de nous à modifier de même ses idées sur les hommes, et ses puériles conceptions des choses de la vie. Depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, sous la pression des circonstances et de l'activité interne de l'esprit, nos idées se gonflent, pour ainsi dire, et se divisent, puis les éléments ainsi séparés se combinent en une synthèse plus complexe. Et pareillement, depuis l'enfance des peuples jusqu'à leur décrépitude, un travail analogue se poursuit, développant constamment des contradictions qui vont se résoudre plus ou moins heureusement. Nous assistons maintenant aux tentatives qui sont faites pour ramener à l'harmonie les contradictions que produit le développement des éléments associés dans les grandes idées de la Révolution. La liberté, l'égalité fourniraient des

illustrations à toute étude sur les illogismes. Voilà des conceptions qui ont répondu, qui répondent encore à des sentiments très puissants et très légitimes, qui résument des observations fort justes et qui, par la place qu'y ont prise certains éléments, par les vices de leur formation, par la généralisation mal faite, par l'assemblage d'idées secondaires qui tendent vers des conclusions divergentes, n'en sont pas moins restées des nids de contradictions. Certes quelques esprits les ont bien aperçues et ont fait des efforts plus ou moins heureux pour s'en débarrasser, mais l'esprit de la nation en souffre encore. Si ces contradictions viennent à se résoudre, on peut prévoir que ce sera par un classement des faits et des idées secondaires qui composent les notions générales en question, de manière à ramener, par exemple, l'égalité à une proportionnalité dont le principe est malaisé à fixer et à résoudre convenablement le problème de la liberté du mal dont les difficultés ne pourront peut-être jamais être dissipées par l'homme.

Ce que fait la longue expérience de la vie, l'esprit humain peut essayer de le réaliser plus vite par cette expérience artificielle et abrégée qu'on appelle la critique. Le principe en est le même. Il s'agit toujours de donner aux éléments de nos conceptions l'occasion de se développer, d'aller où leurs virtualités secrètes les entraînent. Seulement, au lieu d'attendre cette transformation du cours naturel des choses, on la provoque. On suscite dans l'esprit les associations et les luttes que l'expérience de la vie aurait dû, un moment ou l'autre, déterminer, on met en relation les idées

avec les idées ou les faits qui peuvent s'associer avec elles, servir à les développer ou à les restreindre en les rectifiant. Tous nos procédés d'analyse et de discussion, l'appel à l'expérience même n'ont évidemment pas d'autre but et ne diffèrent pas très profondément les uns des autres. L'appel à l'expérience n'est en somme, comme le raisonnement, qu'un moyen de mettre l'idée contestée en présence d'une réalité solide avec laquelle elle doit s'harmoniser, sous peine d'être exclue de la systématisation mentale. Par le raisonnement nous éprouvons des idées avec des idées et des images, par la vérification expérimentale nous les éprouvons avec des idées, des images et des perceptions. La vérification expérimentale vraie est plus complexe et la solidité des perceptions lui donne une grande force, mais il est aisé cependant de se méprendre sur elle à cause de la difficulté fréquente des interprétations.

Cette épreuve artificielle de nos conceptions n'est pas toujours actuellement possible. Souvent les éléments de nos idées nous restent inconnus tant que l'usage ne les a pas isolés, que le frottement quotidien des faits et des idées ne les a pas sortis de leur gaine ordinaire, à moins que nous ne les ayons vus libres déjà, avant la formation de la synthèse qui les retient. En ce cas la critique artificielle tâtonne et ne sait trop où se prendre. Même quand nous avons pu isoler quelques idées secondaires, il est quelquefois difficile de les développer. Un peu neuves encore, ou bien, au contraire, usées déjà et retournées à l'automatisme, elles manifestent mal leurs vrais affinités que de longues

recherches feront seules ressortir. Je suis bien convaincu, par exemple, que les idées sur la perfection sont très généralement contradictoires et réunissent des éléments inconciliables. Mais si quelques logiciens peuvent relever ces contradictions, elles ne s'en imposent pas moins à la plupart des esprits, et l'on s'entendrait difficilement sur leur compte. Quel est l'essentiel de la perfection, c'est une première question assez délicate. Et comment doit-il être compris, sous forme concrète, quelles sont les idées et les images qui peuvent s'associer avec lui sans le contredire, c'est encore un problème difficile. On a relevé l'illogisme des conceptions de Dieu accepté comme être parfait et paré d'attributs qui contrariaient fort cette qualité, on pourrait, je crois, critiquer ainsi toutes les idées de la perfection générale qui ne restent pas tout à fait abstraites. Je ne voudrais pas même affirmer qu'un concept logique de la perfection soit possible et que l'être parfait ne soit pas aussi contradictoire en soi que le cercle carré. Il se pourrait encore, comme je l'ai dit, que bien des sophismes fussent cachés dans notre notion du déterminisme. On est porté de nos jours à considérer comme s'y rattachant étroitement la notion de la constance des lois de la nature. Or si cette constance implique le déterminisme, — ce qui se discuterait, — la réciproque n'est point vraie et il se pourrait que la succession des phénomènes fût très diverse et ne pût s'exprimer par des lois régulières sans que deux phénomènes qui s'excluent l'un l'autre fussent jamais également possibles. Peut-être aussi la notion de phénomènes séparés, distincts et successifs, qui

s'allie d'ordinaire au déterminisme est-elle réellement contradictoire [1].

IV

Sans doute, ce qui précède prépare suffisamment l'idée que l'illogisme est, en somme, nécessaire à l'homme et même qu'il est actuellement la condition de bien des progrès. Nous avons déjà pu reconnaître, en traitant de l'activité indépendante des éléments de l'esprit, et de l'association par contiguïté et ressemblance chez les supérieurs, quelques-uns de ses avantages. Mais il est des cas où il s'impose presque complètement, et, c'est précisément lorsqu'il s'agit d'innover, de rompre avec de vieilles habitudes, de briser ou de réformer un des moules de l'automatisme mental. Le caractère des notions primitives est presque toujours d'être grosses d'incohérences latentes, d'illogismes que leur développement révélera. L'intelligence générale abstraite de l'homme est presque toujours si faible qu'elle ne peut s'appliquer avec quelque succès qu'à la critique de ce qui ressemble à ce qu'elle aperçoit chaque jour. Hors de là, les sophismes sortent d'elles, comme l'eau d'un robinet ouvert. Si quelques esprits, particulièrement doués, peuvent encore conserver un jugement assez sûr, ils ne sont guère compris. Je ne veux pour preuve de ceci que les sottises dites tout

1. On a tâché dernièrement d'en montrer les difficultés. Voir Lalande, *Remarques sur le principe de causalité*, Revue philosophique, tome XXX.

récemment à propos du positivisme, du darwinisme ou du socialisme. Les associations d'idées les plus singulières ont été sérieusement proposées par des esprits distingués comme la parole même de la raison. Et, si leurs critiques les ont mal compris, il n'est pas bien sûr que Comte ait toujours bien entendu le positivisme (c'est au moins ce qu'ont pensé de notables disciples) et il n'est pas douteux que Darwin ne se soit quelquefois mépris sur le sens de la sélection naturelle et de la lutte pour l'existence. Les idées les plus fécondes sont aussi celles dont il est naturellement le plus difficile de préciser les conséquences.

L'humanité semble donc, tant qu'elle marchera, fatalement vouée à l'illogisme. Pour quelques coordinations obtenues, bien d'autres se proposent que nous sommes impuissants à réaliser. Il n'y a pas là, certes, une nécessité absolue, mais plutôt une conséquence de la façon dont l'évolution humaine s'est engagée, et l'on n'en peut rien conclure sur l'évolution en général. Certains faits bien connus, mais dont le sens n'a pas été suffisamment dégagé et qui peuvent se résumer dans cette formule : le mal, condition du bien, donnent un caractère particulier, et, sinon essentiel, au moins important, au développement de l'homme et de nos sociétés. En dire plus sur ce point, nous écarterait trop des types intellectuels.

V

Nous n'avons plus à nous occuper à présent des esprits en qui l'illogisme est accidentel et doit aboutir à

la formation d'une harmonie supérieure, de ceux chez qui l'illogisme n'est pas une forme essentielle, un vice normal de l'intelligence même, de ce noyau d'habitudes dont nous avons constaté la formation, et l'expression naturelle de la personnalité. Sans doute, il n'y a pas de limite précise entre les logiques et les illogiques, les premiers raisonnent quelquefois mal et les seconds quelquefois bien. Dans beaucoup de cas, la distinction est cependant assez facile.

Bien des causes, outre les besoins d'adaptations nouvelles de l'espèce, perpétuent l'illogisme et le rendent florissant. Le jeu des phénomènes intellectuels est continuellement faussé par la pression des éléments trop prédominants ou trop livrés à eux-mêmes. L'influence des passions et des intérêts aggrave encore le mal, et nous devrons l'étudier à part. Très souvent le développement logique d'un désir, d'un sentiment, amène le fonctionnement illogique de l'intelligence ; la maladie, l'âge en tant qu'il implique l'imparfaite coordination des idées ou qu'il semble les menacer de ruine, divers accidents, et, enfin, les coordinations sociales qui nous pressent de toutes parts et la nécessité de nous y conformer sont encore des facteurs importants et plus ou moins distincts de bien des fautes de logique.

Nous distinguerons trois groupes principaux parmi les illogiques.

Le premier comprend en un sens les plus illogiques, les esprits faux, ceux qui associent, sans s'apercevoir de leur contradiction, des idées, des éléments d'idées qui ne peuvent converger vers une même conclusion. Chez les uns, la coordination sera assez étroite et serrée,

mais la prédominance d'une conception, d'une tendance, empêchera l'harmonie en introduisant trop facilement dans les idées des éléments qui y détonnent, en empêchant d'y pénétrer ceux qui devraient y prendre part. Chez d'autres, au contraire, le relâchement de la logique permettra aux éléments d'un système d'attirer avec eux dans leur groupe d'autres éléments liés à quelques-uns d'entre eux en particulier, mais ne s'harmonisant pas avec l'ensemble du système.

Les deux autres groupes seraient plutôt des alogiques que des illogiques. Le second comprendra les esprits en qui la multiplicité des conditions de la vie détermine une multiplicité correspondante de systèmes d'idées qui ne pourraient s'unir logiquement, mais ne sont pas mis en contact. L'inharmonie de l'intelligence y est la traduction de l'équilibre par opposition des sentiments et des tendances.

Le troisième groupe nous montre une division plus accentuée de l'intelligence. Les esprits qui le composent ne cherchent pas à enchaîner, même en de grands systèmes séparés, les phénomènes intellectuels. Les idées, les impressions se succèdent en eux au gré des sentiments divers ou selon les caprices de l'imagination. C'est le type puéril fixé chez l'adulte.

Les types illogiques que nous donne cette classification, un peu artificielle comme toutes les classifications, et qui se rapprochent souvent des types logiques dont ils constituent parfois comme une simulation, sont encore disposés selon le principe de la décroissance graduelle de l'association systématique et de l'indépendance croissante des idées, les unes par rapport aux

autres. Ce sont les phénomènes intellectuels seuls que nous prendrons ici en considération, leur harmonie n'est pas toujours proportionnelle à l'harmonie des tendances, et tel homme classé parmi les esprits faux pourrait, en ce qui concerne l'ensemble de sa personnalité, passer pour un équilibré.

CHAPITRE II

LES ESPRITS FAUX

§ 1. — LES ESPRITS FAUX PAR LA PRÉDOMINANCE EXCESSIVE DES IDÉES DIRECTRICES

I

Les esprits faux ne peuvent arriver à raisonner correctement d'une manière un peu suivie. Leur jugement n'est pas sûr, mais tantôt juste, tantôt erroné. Ceux que nous étudierons d'abord sont très différents des illogiques par adaptation multiple. Ils n'ont pas de paresse d'esprit, et l'obligation de s'adapter à des conditions d'existence diverses ou opposées ne les empêche pas d'essayer de systématiser leurs connaissances et leurs idées. Leur activité intellectuelle s'exerce souvent avec vivacité, mais une sorte de vice inné, la faisant dévier constamment, empêche l'équilibre mental.

Tantôt c'est une prédominance excessive des idées directrices qui nuit aux esprits faux. Plus ou moins appuyées par les tendances et les désirs, ces opinions, ces croyances, dirigent l'orientation de l'esprit et le

classement des idées et ne laissent se former que les jugements, les raisonnements par lesquels elles sont appuyées et fortifiées. Tantôt, au contraire, les idées directrices sont relâchées ou absentes et le libre jeu des éléments psychiques produit une singulière anarchie. Dans un cas, comme dans l'autre, le résultat est mauvais. Dans le premier, il se forme de fausses synthèses dont les éléments ne tiennent ensemble, pour ainsi dire, qu'artificiellement, et tendent à se séparer; dans le second cas, la synthèse ne se forme pas ou elle se forme sans précision et sans rigueur, englobant avec les éléments requis des membres parasites dont la réunion produit l'incohérence.

En prenant dans les phénomènes sociaux des termes de comparaison qui me paraissent très valables, je dirai que les rapports entre éléments psychiques intellectuels peuvent prendre trois formes : celle de la monarchie absolue ou de l'oligarchie oppressive, celle de la coopération libre et harmonique, celle de l'individualisme prématurément anarchique. Au second de ces états correspond l'équilibre et la logique; au dernier, l'incohérence ; au premier, une fausse apparence d'équilibre sous lequel se révèle un notable désordre, un gaspillage continuel de forces non utilisées par un système trop étroit.

Commençons par les esprits faux qui se rattachent à cette formule. Un exemple nous montrera la nature essentielle de leurs raisonnements. Je le prends chez un savant considérable, mort depuis quelque temps, éminent, d'ailleurs, par de hautes qualités de probité scientifique et de largeur d'esprit. C'était une intelli-

gence plutôt droite et saine, mais l'illogisme n'est pas réservé aux seuls esprits faux, et je lui emprunte un sophisme parce qu'il est typique et aussi parce qu'il me parut peu compris. Il discutait un jour la théorie qui explique le cas de certains idiots microcéphales, je crois, par des faits d'atavisme. Après avoir donné diverses raisons, il ajoutait que les idiots en question étaient généralement inféconds et que ce n'était certes pas l'infécondité que l'on pouvait accepter ainsi qu'un phénomène héréditaire. L'auteur attachait-il beaucoup d'importance à ce trait? Je l'ignore. Mais il eut du succès, on le répéta, et si quelqu'un a mis en lumière le vice de raisonnement qu'il renferme, je n'en ai rien su.

Il reste, au moins, un excellent exemple d'un mode de raisonnement familier aux esprits faux et appelle immédiatement l'attention sur le point faible qu'une amusante rencontre de mots fait paraître le plus fort. On voit aisément que l'infécondité peut être, non pas, certes, *un cas d'atavisme, en tant qu'infécondité*, mais *le résultat d'un cas d'atavisme*, spécialement dans l'hypothèse du transformisme. Si, en effet, les espèces se transforment et si, après des transformations qui les écartent toujours plus l'une de l'autre, deux espèces ne peuvent plus donner lieu à des croisements féconds, comme cela paraît admis sans conteste, il est plus que vraisemblable que la réapparition, chez un être appartenant à une espèce actuelle, de certains caractères appartenant à une espèce ancestrale très éloignée pourrait entraîner chez lui l'infécondité par rapport à l'espèce actuelle. Je n'en conclus rien sur la question des

microcéphales, mais le raisonnement que j'ai cité ne permet pas davantage de rien conclure. Le rapprochement et l'opposition des mots infécondité et atavisme entraîna l'esprit du savant critique, en lui suggérant une synthèse qui appuyait son opinion.

Quand un esprit produit normalement des raisonnements de cette nature, c'est un esprit faux se rattachant à notre première catégorie. Divers sens flottent autour d'un mot, diverses idées très différentes sont associées à une autre d'une manière latente. L'esprit faux accepte ces sens, éveille ces idées sans avoir suffisamment égard à leur convenance actuelle, mais parce qu'ils s'harmonisent avec une idée incarnée chez lui, avec un sentiment puissant. La moindre analogie, la moindre apparence de raison lui sert de prétexte. Souvent peu de chose lui suffit, une consonance, une association fortuite même. Nous avons vu, par le fait que je viens de citer, comment un esprit prudent peut, occasionnellement, agir ainsi.

Une des caractéristiques du type de l'esprit faux est une sorte d'amour malheureux du raisonnement, des enchaînements visibles des idées, excepté peut-être chez quelques intelligences inférieures. Il peut ainsi faire illusion ; ce souci de la logique impose à bien des gens, et comme parfois l'esprit faux raisonne juste, comme aussi sa fausseté se manifeste surtout dans les spéculations purement intellectuelles et qu'il sait, en bien des cas, mener convenablement sa vie et remplir sa fonction sociale — où ses erreurs ne sont pas toujours aperçues, — il se fait accepter ainsi qu'un homme intelligent, d'esprit fin, original même, et passe parfois

pour un bon raisonneur. Il sait faire preuve, aussi bien, de réelles qualités intellectuelles, d'activité, de zèle, et parfois de puissance et d'ampleur.

La fausseté d'esprit est très fréquente. Il n'est personne, je pense, qui ne se laisse trop influencer par ses croyances préférées. Mais ce qui n'est qu'un accident chez l'un, ou reste confiné dans quelque partie de l'esprit, domine la vie intellectuelle de beaucoup d'autres.

II

Les esprits faux sont de valeur et d'importance bien diverses. On ne peut, bien entendu, les séparer radicalement des équilibrés, des logiciens et des outranciers. La fausseté d'esprit est une question de proportion. Il n'est pas d'esprit sain qui n'ait ses défectuosités, ni d'esprit mal fait qui ne soit capable, à l'occasion, de raisonner juste.

Quelques-uns, grâce à la nouveauté de leurs vues, à la puissance de leur imagination, à leur fougue, au bonheur qu'ils ont de s'attaquer à des questions d'un intérêt actuel, arrivent à laisser des traces durables, à commencer et à accélérer des mouvements utiles. En opérant une sélection dans leur œuvre, en protégeant, en développant certaines de leurs idées, leurs disciples, leurs lecteurs, le public en général, si fatal trop souvent aux grands esprits sains, leur apporte une aide efficace. Je pense en écrivant ceci à un étranger dont les ouvrages ont fait grand bruit depuis une vingtaine

d'années, qui aura donné le point de départ de bien des idées fécondes et peut-être de réformes importantes, et qui n'en est pas moins un esprit radicalement faux. Il est incapable de bâtir un raisonnement serré, et l'on ramasse dans ses livres des sophismes à faire crier. Avec cela, confus, diffus, ne pouvant arriver lui-même à fixer ses théories, oscillant autour de quelques principes différents qu'il substitue les uns aux autres sans trop de méfiance. Et, tout de même, excitateur d'idées et révolutionnaire puissant par ses paradoxes inattendus, par l'intrépidité de ses affirmations mal construites, par l'audacieuse attaque que ses théories dirigent contre un ordre de croyances un peu fatigué et menaçant ruine, intéressant encore par la saveur spéciale de ses opinions et aussi par ce que l'on sent de juste sous le fatras des faits mal digérés qu'il accumule et des mauvaises raisons qu'il prodigue, surtout par la portée lointaine de ses idées, si informes qu'elles soient. Il y a, disait Spencer, une âme de vérité dans les opinions les plus erronées, il y a aussi comme une âme de logique dans les esprits les plus faux.

Des philosophes, des savants, des critiques, des littérateurs composent ainsi les rangs supérieurs des esprits faux. A vrai dire, on est quelquefois embarrassé pour les y classer et pour en écarter d'autres. La proportion de logique et de déraison ne se laisse pas aisément traduire en formule précise. J'ai placé Joseph de Maistre parmi les outranciers, et l'on met volontiers Rousseau parmi les esprits faux ; le premier n'en a pas moins trop laissé diriger ses idées par son système et le second a fait preuve en plus d'un cas d'une haute

raison. Tolstoï, parmi les contemporains, me semble encore un de ces esprits puissants et troublés que l'influence de quelques idées et de sentiments mal précisés amène à l'illogisme.

Ceux que l'on appelle, par un ordinaire abus de mot, les « systématiques », rentrent dans notre série. A vrai dire, leur tort n'est pas d'être « systématiques », c'est de l'être étroitement, et, par conséquent, de ne pas l'être assez. Sans doute, le nom importerait assez peu si on l'entendait bien. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer qu'il implique souvent une erreur, un raisonnement vicieux analogue à ceux des esprits illogiques. En fait, les « systématiques » sont de faux équilibrés, de faux logiciens ou de faux outranciers. Ce sont ceux qui s'attachent à une idée, à une théorie quelconque, qu'ils ont inventée ou perfectionnée, mais qu'ils conçoivent trop étroitement et qu'ils appliquent mal. Ce sont ceux aussi qui appliquent logiquement une théorie incomplète et trop maigre, et leur illogisme, en ce cas, se manifeste par la quantité de raisonnements faux que leur impose la nécessité de ne pas tenir compte des faits qui la contrarient.

Dans la même classe, mais un peu plus bas, les raisonneurs médiocres et obstinés, qui n'inventent guère de doctrine, mais qui aiment à se donner l'apparence de l'enchaînement rigoureux des idées, de la déduction suivie. Ils sont, eux, selon la portée de leur esprit et leur capacité de généralisation, de faux logiciens ou des spécialisés illogiques. Leur défaut n'est pas tant de trop raisonner que de raisonner mal. Ils ont nui au bon renom du raisonnement, comme les « systématiques »

au bon renom du système, et, par une erreur analogue, on leur reproche volontiers de vouloir « pousser trop loin le raisonnement ».

Les généralisateurs intempérants se rattachent assez évidemment à notre type. Les idées, chez eux, sont comme un ballon qui se gonfle dans une atmosphère raréfiée et remplit tout; dès qu'elles sont nées, elles envahissent l'esprit. L'intelligence saine se sert de cette extension en la contrôlant, l'esprit faux se laisse gagner par elle. L'action d'arrêt ne se produit pas chez lui contre l'idée envahissante, il semble que c'est elle seule qui l'exerce sur toutes celles qui l'avaient précédée. Chez les uns l'envahissement est lent, continu et durable, ils sont, en somme, des « systématiques ». Chez les autres, au contraire, il est brusque et passager. Une idée arrive, s'implante et domine avec excès, puis son règne cesse, une autre la remplace, se généralise aussi facilement et entraîne d'analogues erreurs. Quelquefois un certain équilibre résulte de ces poussées en des sens divers. Mais il ne faut pas s'y fier.

Les utopistes sont aussi trop souvent des esprits faux. Il y a dans des esprits comme Fourier, même comme Proudhon, bien des idées illogiquement formées sous la pression de sentiments intenses et d'un système directeur despotique. Mais ceux-là se sauvent encore par la richesse et la fécondité de la pensée ou par la vigueur de l'esprit. D'autres n'ont pas le même bonheur et noient quelques bonnes idées, quelques vues salutaires dans des quantités de conceptions erronées. Leur système les empêche d'apprécier sainement les faits les plus grossiers. Certes l'illogisme, nous l'avouons,

est presque imposé aux réformateurs, et il faut leur en tenir compte, mais plusieurs dépassent la limite permise. Je citerais volontiers, en ce genre, un contemporain étranger, je crois, mais écrivant dans notre langue, pour son aisance extrême dans le développement de son principe, pour la facilité avec laquelle il ne s'embarrasse d'aucune objection, pour sa hardiesse à construire de toutes pièces une humanité idéale. Un fait intéressant et typique, c'est que personne ne reconnaît mieux peut-être les vices énormes de l'humanité que quelques-uns de ceux qui semblent croire possible de la transformer radicalement du jour au lendemain.

III

Les grands illogiques ont pour ainsi dire l'esprit nécessairement faux. La puissance de leurs conceptions, la fougue de leur intelligence, l'obsession des idées qui les mènent, la nouveauté des sujets auxquels ils s'attachent sont autant de mauvaises conditions pour l'équilibre de l'esprit et qui font trébucher assez souvent même les équilibrés, les outranciers et les logiciens d'esprit sain et droit. Au contraire, pour les hommes d'intelligence moyenne, il tient souvent à peu de chose qu'ils aient l'esprit juste ou faux, Précisément parce qu'ils seront bien adaptés à certaines conditions de l'exercice de leur intelligence, ils seront mal adaptés à d'autres à cause de leur défaut de souplesse, de leur inhabileté à appliquer à de nouvelles catégories de

faits leurs principes ordinaires, à cause aussi de l'étroitesse de leurs opinions. Pour transformer en imbécile un homme de sens restreint mais assez juste, il ne faut souvent que le placer dans des conditions d'existence inaccoutumées, le changer de milieu, lui donner à résoudre des problèmes, théoriques ou pratiques, non pas difficiles, mais autres que ceux sur lesquels il a dressé son esprit. Il n'est pas rare de remarquer de ces transformations, plus ou moins momentanées ou durables. Un négociant qu'on élit député, un fonctionnaire qui s'adonne à la littérature ne font pas toujours briller dans leur nouvel emploi les facultés qui, auparavant, les distinguaient modérément. Parfois et souvent même les deux types intellectuels subsistent et coexistent. L'esprit est à moitié juste, à moitié faux selon les questions qu'il traite ou le genre de ses occupations. Cela ne l'empêche pas, en bien des cas, et c'est alors qu'il nous intéresse actuellement, de conserver ses vieux principes, ses anciennes habitudes et de faire effort pour les appliquer à sa fonction nouvelle.

D'autres sont plus essentiellement faux. La médiocrité n'est nullement, il s'en faut, un préservatif de l'illogisme. Si les erreurs des médiocres sont moins éclatantes, cela tient aux défauts plus qu'aux qualités de leur esprit, et elles ne sont pas moins nombreuses que celles des supérieurs. Il ne manque pas d'esprits très bornés, imbus de principes étroits qu'ils appliquent au petit bonheur. La prédominance de certaines idées philosophiques ou de quelques sentiments se produit en eux d'une manière très fâcheuse pour la

logique. Il n'est pour ainsi dire pas de croyance religieuse ou philosophique qui, ainsi cultivée dans un cerveau trop étroit, ne fleurisse en sophismes singuliers. Toutes peuvent fausser un esprit où les idées suscitées par l'observation, dégagées par quelques inductions simples, ne sont ni assez nombreuses ni assez fortes pour se faire respecter ; elles lui font comprendre à tort et à travers les idées d'autrui comme les données de l'expérience, elles font repousser des croyances qui pourraient fort bien s'harmoniser avec les idées directrices ou même leur venir en aide, à la moindre apparence suspecte. Les esprits faux, à la fois, et pauvres en idées se cramponnent désespérément aux quelques conceptions qu'ils ont rencontrées, comme le naufragé à la barre qu'on lui tend, se sentant instinctivement incapables de s'en créer d'autres, d'en accepter de nouvelles, même de perfectionner celles qu'ils acceptèrent déjà, se refusant aussi à croire les autres capables de réussir autrement et mieux qu'ils n'ont fait.

Les fanatiques vulgaires, les raisonneurs prétentieux et bornés, trop souvent les gens « de bon sens » qui se supposent munis d'une éternelle et invariable sagesse, les routiniers qui jugent de la valeur des idées d'après l'ancienneté qu'ils leur supposent, sont différentes espèces du même genre d'esprits faux, de ceux en qui la prépondérance d'un sentiment, d'une idée, d'une doctrine, d'une habitude empêche l'association systématique de se faire avec la largeur voulue. A cette forme de la pauvreté de l'esprit s'allie le plus souvent sa raideur. Toutefois elle ne se confond pas absolument avec elle. On peut avoir l'esprit raide et l'avoir

plutôt réservé que faux; il est des esprits justes qui manifestent peu de souplesse, mais savent rester instinctivement en dehors des questions qu'ils ne pourraient pénétrer.

Par une conséquence prévue, l'esprit faux, étroit et raide, s'accommode fort bien d'un caractère tranchant, assuré, et confiant en soi. Le scepticisme même y prend des allures de certitude. Cependant ces associations, assez habituelles, ne sont pas absolument nécessaires. On peut se tromper avec plus de modestie et juger mal sans grande prétention.

IV

Les inconvénients de l'esprit faux sur lesquels je n'ai pas besoin d'insister, ne vont point sans quelques compensations spéciales, en outre de celles qu'il peut tirer des avantages généraux de l'illogisme. Souvent le vice habituel du raisonnement donne à l'esprit quelque grâce et quelque originalité. Assurément ces qualités ne sont pas alors du meilleur aloi. Elles peuvent malgré cela charmer quelques instants et même servir à susciter des vues excellentes qu'un esprit droit n'aurait peut-être pas aussi facilement conçues si un esprit faux ne les avait d'abord présentées sous une forme outrée et illogique. Le heurt même de l'esprit choqué peut être suivi de conséquences fécondes. Un léger ébranlement est souvent utile.

Plus modestement, les analogies forcées, les déduc-

tions boiteuses qui ramènent sous une idée générale des idées ou des faits toujours disposés à s'échapper, sont souvent ingénieuses et amusantes. Je me souviens du plaisir avec lequel un philosophe de mes amis m'expliquait un jour une théorie qu'il avait d'ailleurs rejetée comme fausse, et j'ai vu Renan au Collège de France se délecter à approfondir une hypothèse, présenter avec bienveillance tout ce qui pouvait parler en sa faveur, en montrer toute la séduction, pour l'abandonner ensuite. Il est des esprits faux qui nous procurent souvent ce plaisir d'unifier le monde, de nous faire concevoir des univers variés, très différents les uns des autres. Je sais bien que leurs visions sont souvent maigres et donnent peu de joie. Elles ne permettent pas moins de nous assouplir et de nous élargir l'esprit, parfois aussi de le meubler. Et le plaisir spécial de l'absurde est d'autre part si réel que l'on voit des esprits qui sont peut-être naturellement droits se complaire à se fausser en quelque sorte, imaginer des déductions invraisemblables, s'amuser à tirer d'une idée, assez arbitrairement choisie, les conséquences les plus biscornues, ou les plus singulières. Edgar Poë fut un des maîtres du genre, mais je retrouve quelque chose d'analogue, avec de tout autres apparences, chez les humoristes contemporains qui singent volontiers un illogisme suivi et rigoureux. Ici c'est le type logique qui simule l'illogisme. Le contraire est bien plus fréquent, et très souvent l'esprit faux simule le logicien, l'outrancier, parfois le spécialisé.

V

Une chose ressort de l'étude des esprits faux : c'est l'intime unité qui se révèle à travers les fêlures du raisonnement. Cela saute d'abord aux yeux dans la première forme que nous venons d'examiner, puisque c'est précisément ce besoin d'unité, l'influence des idées directrices et des sentiments prépondérants qui est la cause principale de l'illogisme. Sans doute, en un sens, toute erreur, étant un désaccord, une discordance, est une rupture de la personnalité, une désagrégation, ou tout au moins une non-agrégation de ses éléments, mais la discordance est superficielle et l'harmonie plus profonde, et le trouble de la surface a pour but et pour effet l'ordre de l'intérieur. Cet ordre reste imparfait, mal assuré, pauvre et souvent infécond, mais, en l'état, l'esprit a utilisé ce qu'il a reçu selon ses facultés, et l'illogisme et l'erreur ont été la meilleure réponse qu'il ait pu faire aux excitations venues du dehors, pour conserver son unité et sa nature. Les habitudes intellectuelles se sont maintenues de leur mieux, faute de savoir s'élargir.

Il est intéressant de trouver jusque chez les aliénés ce maintien de l'unité. Mais ceci sera plus frappant et ressortira mieux lorsque nous étudierons les esprits faux par suite du relâchement et non plus de l'excessive étroitesse de l'association systématique.

Pour le moment la pathologie nous fournit, avec certains faits de délire systématisé, les cas les plus tran-

chés sans doute de la fausseté de l'esprit due à la prédominance d'une idée fixe et à son avidité pour s'emparer de tout ce qu'elle peut s'assimiler, au rejet de tout ce qui ne peut s'adapter à elle. Il me suffira de citer, d'après M. Magnan, le cas de Marie B... dont le délire « repose tout entier non sur des hallucinations, mais sur des faits mal interprétés par l'imagination maladive d'une jeune prédisposée ; les conceptions délirantes, installées sans contrôle, se sont profondément imprimées dans l'esprit de la malade, elles ont acquis une fixité inébranlable et ont été fortifiées chaque jour par des arguments nouveaux ». Et nous retrouvons exactement chez elle, avec la simulation du type du logicien, certaines qualités réelles de l'esprit : « Son délire déjà très ancien repose sur des interprétations fausses, sur des phrases ambiguës. La malade dont la mémoire est excellente et la dialectique très exercée, discute et a réponse à tout ; elle cite des dates, des adresses avec précision, pose des dilemmes, s'empare du fait le plus insignifiant et sait l'approprier aux besoins de sa cause[1]. »

§ 2. — LES ESPRITS FAUX PAR L'INSUFFISANCE DE LA DIRECTION DES IDÉES DOMINANTES

L'unité foncière de l'esprit est un peu plus affaiblie dans notre second type. Tandis que dans le premier l'ensemble des habitudes systématisées, des idées di-

1. Magnan. *Leçons sur les maladies mentales*, p. 348 et 349.

rectrices, était trop influent, avait une organisation trop supérieure à celle des éléments qui vivaient près de lui, ne se laissait pas assez influencer par eux, en restait, à certains égards, trop indépendant, dans celui-ci, au contraire, ces idées directrices laissent un jeu trop libre aux autres éléments de l'esprit, n'en dirigent que trop imparfaitement l'activité, leur permettent de divaguer à leur gré. Au fond, c'est le même mal, le désordre et l'illogisme, avec des apparences très différentes, ici d'incohérence tolérée, et là de rigueur excessive.

Le lien qui unit les pensées naissantes et les rattache aux conceptions principales, aux idées directrices plus ou moins permanentes ou passagères, au but poursuivi momentanément par l'esprit, ce lien ne s'est pas rompu, mais il est singulièrement relâché. Les esprits faux de notre second type sont intermédiaires entre les esprits justes qui se servent de l'association par contiguïté et ressemblance et les vagues déments chez qui les mots et les idées se succèdent selon les hasards de l'assonance ou des rapprochements imprévus qu'ont créés des circonstances diverses.

Ici, en effet, l'association par ressemblance et par contiguïté prend une importance exagérée. L'esprit faux n'arrive pas à se débarrasser de ses apports ou à les utiliser. Trop faible pour arriver directement à son but, il en demeure empêtré et parfois s'arrête et se fixe en dehors de la bonne voie. Dans la série des idées qui devraient s'enchaîner rigoureusement, une ou plusieurs d'entre elles, au lieu d'évoquer celles qui leur sont logiquement nécessaires, en éveille çà et là qui lui sont

rattachées par quelque similitude ou quelque voisinage et ne sauraient prendre place dans la suite logique des pensées. La ligne du raisonnement se brise à chaque instant, la direction première n'est pas totalement oubliée, mais elle n'est pas fermement maintenue ; il s'y produit d'étranges zigzags. Encore est-elle quelquefois à peu près perdue, le raisonneur, parti vers une conclusion qu'il entrevoit vaguement, arrive à une autre conclusion assez différente et sans rapport bien logique avec la première, si, instinctivement ou à force de volonté, il ne revient pas vers son but pour l'atteindre au prix de bien des faux pas, à travers des fondrières et des broussailles.

Nous distinguerons, parmi les esprits faux du second ordre, deux groupes principaux : *les imaginatifs* et *les raisonneurs*, que nous étudierons successivement.

I

Les imaginatifs

L'imagination est, pour la raison, une sorte de piège constamment tendu. Elle laisse, par définition même, un certain jeu aux éléments psychiques, elle ne les enchaîne pas étroitement comme le raisonnement (qui lui-même reste si souvent impuissant à sauvegarder la logique), elle garde toujours une allure un peu flottante et lâche qui permet aux diverses affinités des éléments mis en jeu de s'exercer assez librement et d'attirer certaines idées qu'une logique serrée laisserait dans

l'ombre. C'est de là que viennent son charme et sa force, et l'attrait par lequel nous nous laissons diriger. Les joies du raisonnement sont logiquement plus pures, mais celles de l'imagination sont pleines de séductions moins sévères, plus insinuantes, et nous enveloppent par plus de côtés.

Parmi les idées qui sont ainsi suscitées en dehors des règles de la logique, il s'en trouve parfois qui conviennent à merveille au but que l'esprit poursuit et qui se laisserait rattacher à l'idée directrice par une logique très serrée. L'imagination s'est ici rencontrée avec la raison, mais elle est parvenue par un autre chemin, plus court, plus imprévu, moins régulier. L'esprit a découvert irrationnellement le rationnel et illogiquement le logique. Un écart l'a ramené à la bonne voie. Et le génie consiste précisément non seulement à faire de telles trouvailles, mais à les reconnaître, à pressentir leur valeur, à savoir en tirer parti. J'ai dit comment les poètes savaient utiliser, pour la plus grande harmonie de l'esprit, les combinaisons fortuites de la ressemblance et de la contiguïté.

Nous voyons aisément combien leur procédé crée de dangers aux esprits médiocres. Il ne s'agit pas de donner ici la préférence à l'imagination ou à la raison abstraite. L'une et l'autre ont leur rôle dans notre état mental, leur prédominance chez différents individus correspond à des besoins différents de l'humanité. Mais le procédé du poète, de l'imaginatif ne suppose qu'à un faible degré le contrôle qui, une fois que l'idée a pris naissance et commencé à se développer, en fait connaître la valeur et la concordance avec les croyances acceptées

déjà, avec le but poursuivi par l'esprit. Il laisse aux idées et aux images une liberté qui mènent aisément à la licence. Quand l'intelligence est vigoureuse et profondément harmonique, on sent constamment sous les jeux de l'imagination et derrière les associations évoquées par l'assonance, le rythme, la ressemblance ou la contiguïté, une force puissante qui dirige le courant un peu tumultueux des idées, lui assigne un but et lui donne un sens. Les incohérences toutes à la surface sont un charme de plus. Elles donnent de l'agrément, du brillant, de l'ampleur ou de la force à la pensée sans en diminuer la solidité. Et nous avons vu le beau type qui se réalise ainsi. Mais si ces hautes qualités viennent à s'affaiblir ou à disparaître, le type déchoit, l'esprit se fausse, et plusieurs nouvelles espèces d'illogiques apparaissent.

L'une des premières est celle des poètes médiocres ou inférieurs. Assurément l'illogisme partiel qui sert souvent si bien les grands poètes les entraîne aussi. La puissance de l'imagination nuit plus d'une fois à la sûreté de l'idée. La force du mot et des associations qu'il évoque emporte l'esprit plus loin que ne le voudrait la logique. Une pièce fameuse des *Contemplations* donne en même temps l'exemple et comme la théorie de cet entraînement — avec des remarques psychologiques excellentes et des splendeurs poétiques qu'il n'est pas utile de rappeler. C'est celle où Victor Hugo a si magnifiquement célébré la puissance du mot :

Car le mot, qu'on y songe, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant.

La plume, qui d'une aile allongeait l'envergure,
Frémit sur le papier quand sort cette figure,
Le mot, le terme, type on ne sait d'où venu.

Et la pièce, on le sait, se termine par ces vers dont le dernier est typique pour montrer, en effet, la force — plus dangereuse que ne l'a faite Hugo — du symbole de nos idées :

Oui, tout-puissant ! tel est le mot. Fou qui s'en joue !
. . . .
Il sort d'une trompette, il tremble sur un mur
Et Balthazar chancelle et Jéricho s'écroule,
Il s'incorpore au peuple, étant lui-même foule,
Il est vie, esprit, germe, ouragan, vertu, feu,
Car le mot c'est le Verbe et le Verbe c'est Dieu.

On en voit, sans que j'y insiste, l'énorme hardiesse pour ne pas dire plus. Seulement les erreurs mêmes de Hugo sont souvent précieuses à divers titres. Et, en somme, comme nous l'avons vu, créer des illusions de cette nature c'est, sans doute, une des fonctions du poète. L'illogisme prend alors sa source et revient se perdre dans quelque splendide et vaste harmonie d'idées et surtout d'images, d'impressions, de mots sonores. Mais chez les inférieurs, les inconvénients du procédé poétique se révèlent et grossissent rapidement.

Il en est qui tombent plutôt dans l'extravagance. Ils sont de vrais imaginatifs, mais leur imagination est vagabonde, et ne connaît pas cette retenue instinctive qui arrête, sans intervention expresse de la raison, les imaginatifs équilibrés. Les uns se laissent entraîner par les mots, d'autres par des impressions que suggèrent

les hasards des événements ou des pensées. Et ce qui manque aux uns comme aux autres, c'est l'influence directrice d'un sentiment supérieur ou d'une idée maîtresse. Les imaginatifs verbaux qui suivent Hugo, les imaginatifs sentimentaux qui escortent Lamartine ou Musset, sont souvent des esprits faux rentrant dans notre type, lorsque ni la passion qui les inspira, ni le souci de la forme ne parviennent à donner à l'œuvre une suffisante unité. L'esprit y divague, au sens exact du mot.

Un type différent est celui des faux imaginatifs. Ceux-ci singent l'imagination, ils simulent le type du poète et tâchent de s'assimiler ses procédés. Mais leur raison reste impuissante et leur fantaisie est terne. Leur incohérence particulière est due, d'une part, à l'influence de l'idée, de l'autre à la faiblesse de l'imagination qui, incapable d'enchaîner de solides séries d'images, ne se figurant rien nettement et avec vivacité, tâtonne et associe des mots et des représentations qui se suivent en se battant.

C'est ainsi que des esprits judicieux et fermes sont induits en de fallacieuses tentatives par une imagination inapte à maîtriser son sujet et qu'ils excitent artificiellement. Boileau, par exemple, fait preuve, dans son *Ode sur la prise de Namur*, de cette fausseté d'esprit spéciale et partielle. Dumas fils faisait également remarquer l'absurdité de ces deux vers :

> L'honneur est comme une île escarpée et *sans bords*.
> On n'y peut plus rentrer dès qu'on est en dehors.

où le besoin de rimes a manifestement égaré l'auteur.

Une île *sans bords* étant aussi incompréhensible qu'un cercle carré, et l'absence de bords rendant, d'ailleurs, la sortie aussi impossible que la rentrée.

Mais nous ne trouvons pas toujours chez le poète médiocre la fermeté du jugement. Alors l'enchaînement des mots et la médiocrité flottante des images n'auraient pour contre-poids que l'excellence ou la banalité des intentions :

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
Sont ces fleurs, ornement du désert de la vie.
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir :
Sache les respecter autant que les chérir ;
Et, si la voix du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !

Le dernier vers est resté célèbre et a laissé un souvenir moitié attendri, moitié goguenard. Mais cette fin de pièce montre bien la baroque association qui relie, par l'intermédiaire d'un mot qui les évoque également, des images et des idées d'une visible incohérence. L'incohérence des idées se complique ici du choc pénible des images : une voix qui est peut-être une chimère, — les pieds d'un sexe. — un sexe à qui l'on doit une mère. On aperçoit nettement quelques points centraux autour desquels viennent se grouper, sans ordre, les images et les idées, et ces points eux-mêmes forment une sorte d'ensemble mal coordonné qui se rattache à une idée générale : le mérite des femmes, mais s'y rattache bien mal, par des liens lâches ou embrouillés. L'illogisme domine vraiment trop ici, et sans compensation.

Trop souvent, d'ailleurs, l'incohérence plus ou moins

poétique passe inaperçue. Même non rachetée par les vraies qualités du poète, elle séduit le lecteur précisément parce qu'il a, lui aussi, des tendances à la fausseté de l'esprit. Certes, un logicien qui se fait de la logique une idée suffisamment large, sachant bien que la fonction du poète n'est pas celle du raisonneur et ne cherchant pas à recueillir chez le premier des notions scientifiques, ne reprochera pas aux plus grands la plupart de leurs erreurs. Je ne voudrais pas le voir triompher à l'occasion d'un poète contemporain, justement célèbre par la magnificence de la forme, l'éclat des images et le serré de la facture, qui, dans un de ses plus beaux sonnets, a fait lever les étoiles à l'ouest. Et je me garderai bien, pour mon compte, de reprocher à Verlaine l'incohérence apparente de certaines pièces où les idées, les images et les impressions, pour n'être pas assemblées selon les règles de la logique ordinaire, n'en forment pas moins, ou plutôt n'en forment que mieux un système vivant. L'unité de l'idée et surtout l'unité du sentiment profond ou gracieux reçoivent du désordre superficiel un charme singulier et pénétrant. S'il arrive au poète de montrer un esprit faux, ce n'est pas là que je m'en apercevrais.

Ce qui mérite plus de rigueur, c'est le truisme qui est, malgré les apparences, une forme d'incohérence très florissante. Ici l'incohérence se montre par l'erreur de l'écrivain sur sa propre pensée. Cette idée est banale et ordinaire, et l'illusion des mots ou de la périphrase la revêt d'une apparence de profondeur ou de rareté qui trompe son auteur et le public. Dans un sonnet admiré recueilli par les anthologies et où le poète vante, sans

doute, la modération dans les désirs, on lit ceci :

> Je ne veux qu'un arpent, pour le mesurer mieux
> Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux,
> Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève :
>
> Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon
> Aussi loin, je m'en vais tracer mon horizon.
> Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Je n'insisterai pas sur ce fait, trop méconnu ici cependant, qu'au lever du soleil, l'ombre même d' « une enfant » pourrait (mont, val ou plaine, dit le premier vers) s'en aller à l'infini. Mais le dernier vers, le « clou » du sonnet, ne peut avoir un sens exact que s'il signifie : quand on ne possède pas un bien on ne peut en jouir que par l'imagination, avec cette vérité indiquée que les grandes ambitions sont plus souvent déçues que les petites. Évidemment les relations des mots, des images et des idées sont assez peu serrées. Le poète rappelle un peu l'enfant qui s'imaginerait porter des poids très lourds et prendrait d'herculéennes attitudes pour soulever de légers cubes en carton peint. Au reste, je ne méconnais pas le charme que peut prendre une vérité banale présentée sous un déguisement heureux. Encore faut-il que les détails de l'idée, que les images qui l'expriment rachètent par leur grâce, leur puissance ou leur rareté le « trop connu » du fond. Un lieu commun fait un très beau sujet de poésie à la condition d'être traité par un grand poète. Sinon, les lecteurs indulgents ou peu difficiles peuvent être encore ravis, mais la valeur esthétique réelle a disparu. L'illogisme de l'esprit faux qui ne comprend pas ses propres

idées et qu'un jeu d'images et de mots trompe sur leur nature, leur valeur et leurs alliances se dégage trop nettement.

Et si l'exemple que je viens de citer est emprunté à un poète de second ordre, mais non sans valeur, il est fâcheux de voir beaucoup de pseudo-poètes enchâsser de faux diamants dans de prétentieuses montures, courir après une idée banale, en mettant çà et là le pied sur des rimes qui cèdent, et trébucher à chaque pas. Le faux poète forme réellement un type intellectuel, une des variétés de l'esprit faux. Il se reconnaît essentiellement à sa faculté de prendre la rime pour une raison, et une image incohérente, sinon pour un argument, au moins pour une occasion légitime et suffisante de se former des idées justes et d'éprouver des sentiments importants, à son habitude instinctive d'associer les objets selon les ressemblances les plus superficielles, de façon à introduire un complet illogisme dans le développement de l'idée, en soudant des phrases sans réelle signification. Quand il sait trouver çà et là une image brillante ou gracieuse, quand le sens du rythme l'inspire de temps en temps, il peut causer quelque plaisir et faire naître quelque illusion, car le rythme et l'image sont des harmonies aussi et comme des logiques spéciales, il n'en reste pas moins un esprit essentiellement faux. En décomposant une de ses pièces on constate aisément le procédé vicieux de l'association, on saisit les rapprochements indus et les rapports illogiques qui unissent entre eux les mots et les phrases et les rattachent tant bien que mal à l'idée dominante et au sentiment direc-

teur. Et l'illogisme naturel à l'imagination livrée à elle-même, agissant spontanément ou artificiellement excitée, ne recouvre plus une logique profonde, il est simplement l'image de l'incohérence essentielle de l'esprit.

Tous les esprits que faussent les excès de l'imagination ne sont pas des esprits de poètes. Surtout ils ne produisent pas tous des vers. Les poètes en prose tombent aisément dans des embûches constamment dressées par les images et les mots, et les plus grands n'y échappent pas. On trouve chez Chateaubriand par exemple, de singuliers enchaînements d'idées où le vice de l'esprit apparaît à nu. Mais Chateaubriand reste encore un esprit, non pas sûr, il s'en faut, mais assez harmonisé par l'influence de quelques sentiments et par le génie littéraire. Au-dessous de lui des esprits médiocres le parodient et arrivent au galimatias. Un vague sentiment fait l'unité de leurs écrits ou de leurs paroles, mais les mots et les idées, les images qui l'éveillent s'amalgament au hasard, chaque élément restant à peu près abandonné à lui-même.

Les illogismes qui se produisent ainsi sont parfois de simples maladresses, il n'est personne qui ne puisse, à l'occasion, en laisser échapper. Aussi l'exemple que je vais donner n'implique-t-il pas que je range parmi les esprits faux l'auteur à qui je l'emprunte. Il s'agit d'un compositeur célèbre qui, dit-on, « croyait en sa partition immortelle parce qu'il l'avait puisée en son âme et qu'il croyait à l'immortalité de l'âme ». Le même argument démontrerait aussi bien l'immortalité de n'importe quel produit de l'âme immortelle d'un simple

nigaud. Car, je ne suppose pas que, pour ceux qui croient à l'âme, l'âme seule des hommes de talent ait droit à l'immortalité. Mais une singulière confusion des sens du mot « âme » et aussi du mot « immortalité » a seule pu rendre possible une proposition de ce genre. C'est toujours le même écueil que rencontre l'imagination : la pluralité des sens d'un mot, la diversité et l'orientation différente des idées qui peuvent être évoquées par la même idée, des images que suscite une même image, les bifurcations qui trompent l'esprit et l'induisent à sortir de la bonne voie.

A un degré au-dessous, le prestige a disparu. L'individu est alors semblable à un grand imaginatif, en qui la raison aurait toujours été faible et dont l'imagination serait à peu près éteinte. Il en garderait seulement quelques vestiges, avec une certaine activité d'esprit réfléchissant peu, rêvant et divaguant, croyant à ses impressions qui le mènent çà et là — sans rime ni raison. Les femmes « poétiques » ou « rêveuses » d'espèce intellectuelle inférieure, et qui ne font pas toutes des vers, appartiennent souvent à ce type. Elles ont quelques idées, quelques sentiments surtout, quelques impressions, et leur esprit flotte à l'aventure, guidé par des analogies vagues et sans portée, si bien qu'elles vont souvent, sans y prendre garde, à l'encontre de leurs désirs. Sous cette forme le type de l'esprit faux est peut-être un peu moins fréquent chez les hommes, plus raisonneurs, en général, et moins rêveurs. Il n'y est pourtant pas sans exemple. Mais il prend plutôt l'apparence du « penseur » de basse catégorie.

Je rangerais encore dans la même espèce certaines

intelligences promptes à s'emballer sur un indice quelconque, incapables de suivre logiquement une idée, aveuglées par la première lueur qui brille devant elles. Un petit détail les frappe, s'impose à elles, les égare sur une piste qu'elles suivent jusqu'à ce qu'un autre incident insignifiant les fasse dévier. Enfin et vers le bout de la série, avant les malades et les dormeurs, j'aperçois le faiseur de calembours, dominé par l'impérieuse assonance, lorsque son exercice favori n'est pas un jeu, un repos, un « étirement », mais s'empare tyranniquement de l'esprit et remplit sans peine un cerveau étroit et vide. Il en est qui ne peuvent entendre causer sans tâcher de faire dévier ainsi à droite ou à gauche les idées qui leur échappent, et qui viennent à penser qu'un calembour est une raison véritable ou doit être tenu pour telle. Ils en lâchent un lorsqu'ils n'ont rien de meilleur à dire et marquent un étonnement discret si l'on continue à s'intéresser à la question ainsi tranchée, et à ne pas la croire épuisée.

D'autres n'ont qu'une faible connaissance de leur état et prennent au sérieux de fallacieux rapprochements de termes sans y reconnaître un jeu de mots véritable. Ils croient joindre des idées et n'associent que des sons sans s'apercevoir que les mots ont plusieurs sens pour lesquels ils ne peuvent être indifféremment et simultanément acceptés, et passent mal à propos de l'un à l'autre.

L'assonance et le rythme agissent très puissamment sur certains esprits simples. Un vieux missionnaire avait remarqué que parmi les Indiens, « un vers, cité même hors de propos, donne un grand poids au rai-

sonnement »[1]. Et l'on rencontre encore de bonnes gens pour qui les proverbes, les dictons assonancés conservent une valeur toute particulière.

Je sais bien que c'est par un pareil procédé que les langues évoluent, que certaines de leurs formes changent et que le sens de leurs mots se transforme, je sais bien que ce procédé irrégulier est un des plus féconds qui soit à notre disposition, que sans quelque passage irrégulier d'une voie sur l'autre, sans quelque confusion des sens autour d'un même mot et des idées autour d'une même image, non seulement l'évolution du langage, mais l'évolution de la pensée, des religions, des philosophies n'aurait peut-être pu se faire et probablement, s'arrêterait encore. Mais, comme toujours, si un procédé illogique, précisément parce qu'il est illogique, peut donner à un esprit supérieur de merveilleuses ressources, il met en une éclatante lumière l'incohérence naturelle des esprits faibles ou faux.

II

Les raisonneurs

Le raisonneur à l'esprit faux est au logicien ce que l'imaginatif est au poète philosophe. Ce n'est pas une espèce rare, et son procédé est exactement pour l'essentiel celui que nous venons de voir. Le raisonneur

1. Letourneau, *l'Évolution littéraire dans les diverses races humaines.*

a dans l'esprit une ou plusieurs idées plus ou moins troubles qu'il veut faire triompher. Ces idées sont naturellement associées à certains faits, à certaines images, à certaines phrases. Le raisonneur, qu'il ait des prétentions à la philosophie, à la politique ou simplement au bon sens, laisse aller tout cela où il lui plaît, accumule les mots, les images, les termes qui, éveillant un sentiment, peuvent faire plus d'effet sur son auditoire et en produisent d'abord sur lui. Les incohérences s'amoncellent, et leur abondance augmente sa joie, parce que chacune des propositions qu'il émet, quel qu'en soit le sens réel, et alors même qu'elle n'ait pas de sens, est, à ses yeux, une confirmation des idées qu'il aime. Il est tout pareil aux gens qui, déterminés par quelque confuse analogie, se servent comme injures de mots dont ils ignorent absolument le sens. Les rapports les plus vagues l'amènent vite à faire déposer en faveur de son idée les arguments les plus inattendus ; d'autres fois, il pensera que des faits qui se sont ou se seraient produits en même temps peuvent être de suffisants témoignages l'un de l'autre. J'ai indiqué, à propos de l'usage que font les esprits harmonisés des associations par contiguïté, les aberrations auxquelles elles conduisent les esprits impuissants.

J'ai connu un bon représentant de ce type d'esprit faux. Ses raisonnements étaient navrants, mais il affichait quelques prétentions à la sagesse et de trompeuses apparences d'équilibre. Très sentencieux, il se plaisait parfois, disait-il, à la lecture de livres ennuyeux. Quelques vues incohérentes, quelques formules vagues prises ici et là. Derrière : rien, le vide.

L'illogisme chez lui ne résultait pas tant de l'influence des idées maîtresses, si je puis employer ici ce mot, que de la cassure continuelle ou de la déviation du raisonnement. « La religion, me disait-il à peu près un jour, est une très bonne chose, ce qui est mauvais, c'est d'être religieux, car, dès qu'on est religieux, on est l'esclave d'un autre homme et on ne peut pas être heureux en étant l'esclave de quelqu'un. » L'incohérence est visible, les idées ne s'enchaînent pas précisément, elles tournent autour de quelques mots. Il ne reste guère de la logique, comme dans quelques rêves, que la forme extérieure, la carapace vide. On sent bien qu'il y a une sorte d'intention en tout ceci, mais, et cela peut encore servir à distinguer nos deux grands types d'esprits faux, cette sorte d'idée sous-jacente, d'impression directrice, est elle-même flottante et indécise, variant au gré de la phrase. On la formulerait malaisément avec exactitude. L'idée première semble être à peu près celle-ci : la religion serait bonne si l'on savait s'en servir, puis le hasard des mots et des associations a fait tourner l'idée, et à la fin l'impression inspiratrice s'est modifiée — de sorte qu'il ne reste guère pour assurer l'unité du morceau qu'un mauvais vouloir indécis contre la religion.

Rien de plus fréquent, d'ailleurs, que cette modification de l'idée principale, que ce changement d'inspiration. Non seulement les mots trahissent la pensée et l'égarent, non seulement les associations par ressemblance et contiguïté font dévier la marche du discours, mais, par contre-coup, les nouvelles idées éveillées substituent à la première idée directrice une pensée

nouvelle et quelquefois mal harmonisée avec l'autre. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à écouter, presque au hasard, une discussion sur n'importe quel sujet. A chaque instant l'esprit prend une fausse route, et non seulement les mauvais raisonnements affluent et les inintelligences, mais encore, peu à peu, le but de la discussion est perdu de vue, et les idées inspiratrices se modifient sous l'influence des déviations du raisonnement. Parfois l'esprit revient d'un heurt à sa première voie et s'en écarte de nouveau. Un mot prononcé, une méprise, un point sensible touché, tout est une occasion de digression. Il ne faut pas, bien entendu, juger les esprits sur une discussion orale et conclure trop vite à l'illogisme foncier, surtout de ceux qui sont mal dressés à cet exercice. Il en est de bons qui perdent pied facilement quand on les presse un peu, qui, devant la contradiction, ne savent pas garder leur sang-froid, et qui sont cependant capables de beaucoup de logique. Mais ces épreuves nous font admirablement voir ce qu'est le type naturel de l'illogique, accidentellement imité par de bons raisonneurs. A plus forte raison sont-elles révélatrices quand c'est un mauvais raisonneur qu'on y soumet, car, même chez les esprits faux, la logique spontanée est souvent supérieure à la logique réfléchie et voulue.

Ce qui sauve beaucoup d'esprits faux des conséquences de leur infirmité, c'est la routine du métier, l'exercice machinal de l'intelligence. Ils arrivent à se dresser le cerveau, et surtout on le leur a formé par l'habitude, par la répétition constante des mêmes actes, des mêmes paroles et des mêmes idées, par la

méthodique et souvent insuffisante prévision des cas divers qui peuvent s'offrir à eux. Mais pour peu qu'ils veuillent s'écarter de la routine, leur type vrai réapparaît. Le noble désir de s'élever intellectuellement, de réfléchir et de comprendre suffit pour les condamner à la bêtise perpétuelle.

Ils parviennent à remplir leur fonction sociale avec à peu près autant d'intelligence qu'ils en emploient à faire circuler leur sang. Encore ne faut-il pas que cette fonction vienne accidentellement à se compliquer. Aussi sont-ils peu réformistes, mais croient-ils de tout leur cœur à l'importance de leur métier. Comme un fervent dévot répétant avec un zèle un peu effrayé une prière qu'il ne comprend guère, mais qu'il emploie ainsi qu'une sorte de charme, l'imbécile opère les actes de sa fonction, prononce les paroles voulues et remplit les formules consacrées, avec la conscience d'accomplir un rite mystérieux et fermé aux profanes. L'emploi convenable des formules de salutation, les formalités administratives quelconques, une recette de cuisine, l'art de faire un panier révèlent à ses yeux une science difficile à communiquer. Un peu d'orgueil, de contentement de soi, de mépris pour les non-initiés est la conséquence naturelle et fréquente du type du raisonneur conscient, incohérent et borné lorsque le raisonneur s'est assimilé un métier, un art quelconque, un fragment de fonction par lequel il se sent instinctivement dépassé sans bien s'en rendre compte et qui lui paraît dépasser encore plus le reste des hommes.

Ceux qui n'ont pas la ressource de la routine et du métier sont plus à plaindre. Ils n'ont plus de vie intel-

lectuelle régulière. Tout au plus deviennent-ils des amateurs sans les qualités de l'amateur. Ce sont, bien souvent, de véritables non-valeurs sociales.

A vrai dire, la situation des esprits faux par rapport à la société dépend de leur caractère non moins que de leur intelligence. Ils peuvent encore faire, soit humblement, soit même avec éclat, du bien et du mal. S'ils sont appliqués et modestes, ce qui arrive même aux médiocres, ils se rendront utiles. Nombre de travailleurs honnêtes rendent, dans bien des domaines différents, et jusqu'en science, d'appréciables services sans avoir une grande rectitude d'esprit, si leur métier ne demande que de la routine, de la ponctualité et de l'obéissance. D'autre part, avec d'autres sentiments, des assassins et des voleurs ne semblent pas différer essentiellement d'eux par le type de leur intelligence. Mais si l'illogique joint à l'incohérence de l'esprit l'énergie et la fougue, il pourra devenir, selon les circonstances, un héros admiré ici, détesté de l'autre côté d'un fleuve ou d'une chaîne de montagnes. Quelques vaillants imbéciles ont imposé leur nom à l'histoire, et aucune religion, aucune croyance politique n'ont, je pense, manqué d'esprits faux.

§ 3. — LES PHÉNOMÈNES ANORMAUX

I

Ici encore les états anormaux, en nous en montrant l'exagération, nous font mieux comprendre l'état nor-

mal. Mais ils ne devraient peut-être pas nous arrêter bien longtemps, pour curieux qu'ils puissent être, s'ils ne nous étaient une occasion de voir combien il subsiste d'unité dans l'esprit, même sous les plus étonnantes divagations.

Pendant toute une partie de notre vie, chaque jour ou peu s'en faut, nous appartenons tous au type illogique, et les esprits faux eux-mêmes ont à subir un illogisme qui n'est pas celui auquel ils sont habitués. Aussi l'état mental du rêve est-il très apte à nous faire pénétrer la divagation de l'esprit faux.

Le procédé est le même, c'est toujours la déviation, la bifurcation de l'esprit engagé dans d'inharmoniques associations par les images diverses susceptibles d'être associées à un même élément psychique. Il suffit de rappeler, par exemple, les successions d'images incohérentes qu'enchaînent des calembours partiels dans certains rêves racontés par Maury, les séries d'images peu logiques, successivement attirées par l'influence persistante d'un son, d'une syllabe.

Parfois ces images restent séparées dans le rêve, mais souvent aussi l'esprit cherche à les relier, à les amalgamer en un tout, à les prendre pour des parties d'un même ensemble logique, et nous retrouvons dans le rêve comme dans la réalité ce contraste frappant qui fait l'essence même des illogiques que nous avons examinés jusqu'ici, le contraste de l'intention, de la tendance vers l'équilibre, et du fait, du résultat qui est la négation de cet équilibre et le triomphe de l'incohérence sur la systématisation.

Dans le rêve même et dans les états qui s'y ratta-

chent, il arrive que l'esprit ait conscience de sa faiblesse momentanée. Je me souviens de la pénible impression que me fit éprouver, dans un état de somnolence indécise, mon impuissance à coordonner mes pensées. Je voulais faire un effort et suivre une idée, je commençais, puis mon esprit déviait, prenait le premier chemin de traverse venu, la rêvasserie s'emparait de moi, ensuite je prenais vaguement, comme par un choc, conscience de cette aberration, et je ne pouvais rentrer au bon chemin, incertain du but comme du point de départ, hors d'état de rassembler mes idées éparses.

Mais souvent on ne cherche pas la logique, on croit la tenir. On ébauche ainsi des théories, on se sent illuminé par une idée soudaine, et l'on reconnaît au réveil seulement qu'on a « pressé tendrement un navet sur son cœur ». Une fois, je suivis ainsi cette idée, qui n'est qu'aux trois quarts absurde, que le fondement de l'harmonie consistait à faire entendre simultanément les mêmes notes dont la succession donnerait une mélodie. Ainsi un atome de vérité nous suffit très bien pour colorer en vrai un raisonnement très vicieux. Quelques clichés, quelques phrases connues jointes à une impression très vague, à une sorte d'état d'âme intellectuel indécis et assez indéfinissable, agissent de même. « Je lisais, dit Delbœuf, un livre de philosophie scientifique... et je m'émerveillais de la facilité avec laquelle l'auteur élucidait les questions les plus obscures. Je fus interrompu dans ma lecture par le réveil — que je jugeai même fort intempestif, — et j'eus la chance de retenir la dernière phrase que voici :

« L'homme élevé par la femme et séparé par les aberrations pousse les faits dégagés par l'analyse de la nature tertiaire dans la voie du progrès. » Inutile de mentionner que, la veille, j'avais lu une note de Plateau sur l'irradiation attribuée par Arago à un effet d'aberration. C'est sur les caractères généraux de la phrase que notre attention doit se porter. On pourra s'étonner à bon droit qu'une suite de mots aussi incohérents offre l'application rigoureuse des règles de la syntaxe. Cette remarque n'a pas échappé non plus à Victor Egger, qui, à ce qu'il m'a écrit, a fait une collection de phrases analogues. Tout le monde y reconnaîtra aussi des clichés : *L'homme élevé par la femme*, *les faits développés par l'analyse*, *la voie du progrès* [1]. »

Je citerai encore un exemple typique emprunté par Delbœuf à un recueil d'observations inédites de Tarde :

Trombone, revolver, chassepot, clarinette,
Ce sont amusements d'une personne honnête.

Voilà des vers faits en rêve par Tarde, « les deux vers, fait remarquer l'auteur, ne sont pas faux. La rime est bonne. Ainsi donc, j'ai pu conserver, en rêvant, la faculté de trouver deux mots qui riment ensemble, d'apprécier qu'ils riment bien, de remplir les premiers mots présentés à mon esprit par d'autres mots qui forment avec ceux-ci le nombre voulu de syllabes ; et néanmoins j'ai ignoré le sens de ces mots!

1. Delbœuf, *Le sommeil et les rêves*, p. 225-226 (Paris, F. Alcan).

Car, je m'en souviens, trombone et clarinette, chassepot et revolver, je mettais tout cela sur la même ligne, et je n'y voyais que des instruments de musique. Il s'est donc produit ce fait extraordinaire que les mots se sont rappelés entre eux sans me rappeler leur sens, qui cependant leur est attaché depuis qu'ils existent en moi. Même durant la veille, d'ailleurs, il est plus difficile de remonter au sens d'un mot que de passer d'un mot à un autre, ou, autrement dit, d'être un penseur que d'être un rhéteur, et rien n'est plus ordinaire, réflexion faite, que les enfilades de mots incompris[1]. »

Les rêves de ce genre reproduisent, en effet, et portent à l'extrême tous les caractères de l'illogisme normal : méconnaissanee du sens des mots, conservation de la forme de la phrase, même de la forme logique de la proposition, conservation de certaines logiques spéciales et formelles (système du vers français, etc.) que l'esprit abstrait de l'expérience commune et applique à des groupements insolites de mots. Tous ces caractères sont les mêmes chez le rêveur et chez l'esprit faux. J'ai lu des vers et des discours de réunion publique où l'incohérence n'était pas moindre que dans les rêves de Delbœuf ou de Tarde.

Et la systématisation foncière de l'esprit s'affirme, en même temps que l'illusion s'explique, d'une part, grâce à la conservation des logiques spéciales dont nous venons de parler, de l'autre par la persistance d'un certain besoin d'unité, et par la conscience plus ou

1. Delbœuf, *le Sommeil et les rêves*, p. 226-227, en note.

moins troublée de l'unité de la pensée ou du sentiment directeur. Réduisons, en effet, le phénomène à sa forme la plus atténuée, il sera compatible avec une raison parfaite. Il arrive qu'on prononce ou qu'on écrit sans s'en apercevoir un mot pour un autre, mais l'harmonie de l'esprit n'en est guère troublée. L'intrus se substitue à l'autre mot et soutient le sens de ce dernier, il y a substitution complète, l'illogisme n'est qu'à la surface. De même encore un causeur négligent à qui le mot ne vient pas, le remplace par un terme vague : chose, affaire, machine, apte à s'accommoder de toutes les significations. Ici encore le sens n'est pas affecté, et la logique générale subsiste. Peut-être cependant faudrait-il se méfier de ce procédé. A mesure que le lien qui unit l'expression et la pensée vient à se relâcher, l'esprit est de plus en plus à la merci du jeu trop libre des éléments et peut devenir la dupe de l'unité de construction de la phrase, de la forme des vers qui l'entraînent sans qu'il le voie.

C'est qu'une logique partielle trompe aisément l'esprit sur l'ensemble. Il faut à l'esprit de l'harmonie, mais il se satisfait trop souvent à peu de frais. Pour les uns la pensée seule importe, et, pourvu qu'elle soit cohérente et logique, ils pardonnent à la forme son manque d'harmonie et même de réelles incohérences. D'autres, au contraire, s'attachent surtout à certaines apparences et permettent à la pensée le vague et l'illogisme pourvu que l'expression en soit régulière et soignée. Les rêveurs et les esprits radicalement faux poussent à l'outrance dans les deux sens et se satisfont de phrases incohérentes pour exprimer un senti-

ment ou, plus souvent peut-être, de phrases bien faites recouvrant un désordre complet de l'intelligence. La forme littéraire, l'apparence du raisonnement sont déjà des systèmes, des logiques partielles, et suscitent un sentiment d'harmonie dont profite l'idée vague ou mal conçue qui les accompagne. Les clichés, les associations toutes faites agissent dans le même sens, par leur caractère de « déjà vu », par le sentiment de sécurité et d'harmonie qu'elles inspirent elles rassurent et séduisent l'esprit en lui donnant des impressions de profondeur, de logique serrée. Toutes les images imparfaites, embryonnaires qui naissent ainsi sont amalgamées par l'intelligence et employées comme si elles formaient un ensemble coordonné. Et l'illusion du dormeur est tout à fait analogue à celle du raisonneur à l'esprit faux qui s'enchante par des sophismes, des phrases vides, des associations de mots que la logique de l'assonance a seule reliés.

Ni l'un ni l'autre ne se préoccupent beaucoup du sens réel des termes. Mais, à vrai dire, ils ne diffèrent peut-être pas, comme on le pense, du bon raisonneur éveillé. Comment jugeons-nous, la plupart du temps, au moment même où nous parlons, de la valeur réelle des mots employés ? Simplement par une sorte d'impression, par le tact qui, si nous avons une suffisante habitude de la langue et des idées que nous manions, nous avertit souvent des faux pas. Le classement des impressions et des idées s'opère instinctivement, par un mécanisme assez compliqué. Sans doute nous pouvons, plus tard, réfléchir, analyser, chercher aux mots des équivalents, provoquer plus minutieusement le

heurt que doit nous causer une discordance, mais nous sommes bien obligés de nous fier en fin de compte à notre sens intérieur, et, dans la plupart des cas, de le consulter assez grossièrement. Aussi les lapsus sont inévitables et abondants. Chez le rêveur ou l'illogique, des associations ou des désagrégations d'idées et d'images changent les conditions du choc, l'empêchent de se produire. L'esprit trompé accepte la phrase pour ce qu'elle ne vaut pas, mais c'est bien encore une harmonie spécialisée, restreinte qui l'aveugle et l'illusionne sur l'incohérence de l'ensemble. Et qui serait bien sûr, même très éveillé, de ne jamais prendre à première vue, un amphigouri à forme régulière pour une proposition raisonnable ou ingénieuse? Cela n'est certes pas sans exemple, et, quand on étudie la complexité des conditions du raisonnement, on en viendrait volontiers à s'émerveiller des esprits qui ne sont que légèrement faux.

Mais ce qui trompe aussi l'esprit, c'est le sentiment interne de l'unité de son idée ou de son sentiment. Ce sentiment est trompeur aussi, bien souvent, et l'esprit s'illusionne aisément sur l'harmonie de sa pensée, mais il est réel et puissant. Si le rêveur et l'esprit faux croient à leur logique, ce n'est pas seulement pour la cohérence formelle plus ou moins grande de leurs phrases, c'est parce que, pour eux, ces phrases représentent *une* idée, *un* sentiment. L'illogisme consiste en ce que cette idée ou ce sentiment, très pauvres d'ailleurs bien souvent, sont en contradiction avec les idées ou les sentiments secondaires qu'impliquent logiquement les mots employés pour les exprimer. L'idée

elle-même n'en a pas moins son unité. Dans le distique de Tarde on la voit bien aisément étant donné que son auteur se méprenait sur le sens des mots. De même, dans les phrases incohérentes de l'esprit faux éveillé que j'ai citées tout à l'heure et de Delbœuf endormi, on trouve bien quelque sentiment, quelque pensée sous-jacente. Un orchestre accompagnant un chant assez régulier, mais où les instruments joueraient en des tons discordants des parties empruntées à différents morceaux, nous représente à peu près l'effet de l'illogisme. Mais l'idée fondamentale elle-même est souvent bien moins logique et une qu'il ne semble. Et l'illusion dépend encore ici de semblables conditions. Il y a, en elle, quelque unité qui satisfait et trompe l'esprit. Bien souvent des conceptions absolument illogiques donnent à l'esprit, qui les aime, une impression d'unité parce qu'elles flattent certaines idées, certains sentiments assez forts, c'est-à-dire assez bien organisés eux-mêmes — et nous pourrions remonter encore plus haut et faire de semblables remarques, en examinant ces sentiments. Jusqu'où irions-nous? Sans doute, jusqu'aux idées et aux tendances fondamentales qui sont en chacun de nous comme la substance de l'esprit et de la vie. C'est toujours un système qui se trompe en s'assimilant incomplètement des éléments déjà engagés dans d'autres systèmes et qu'il ne peut systématiser parfaitement. Le système imparfait ainsi constitué agit de même et ainsi de suite. Un illogisme général résulte de toutes ces actions et de toutes ces réactions.

II

Dans les divagations de certains aliénés, les incohérences s'accentuent. Nous y trouvons encore, en quelques cas, quelques-unes des logiques particulières, des raisons spécialisées qui se manifestent dans le rêve, mais celles-là même s'affaiblissent souvent. Les aliénés font parfois des vers, mais, en bien des cas, la forme de la langue s'altère, les phrases suivent le désordre de l'idée. Et cependant on sent, même sous l'incohérence générale, un certain sentiment, une certaine idée qui dirigent vaguement l'esprit, et que l'esprit voudrait suivre. Mais, ballotté, passant d'une conception à l'autre, il ne peut maintenir sa direction et la reprend çà et là, à tâtons. Il n'y a plus guère que des bribes éparses de pensée. Probablement l'aliéné n'a, en bien des cas, aucune connaissance de son manque de logique et cela doit nous faire réfléchir sur la nature et la portée de notre conscience intellectuelle, comme de notre conscience psychologique en général.

Voici un fragment de lettre où l'on trouve, poussés à bout, les caractères de l'illogisme normal, on y peut suivre assez bien le jeu indépendant et désordonné des éléments psychiques, et l'on y croit sentir, en même temps, çà et là, un sentiment dominant de mécontentement et l'idée de se défendre et d'exposer des plaintes dont la nature reste obscure. L'un et l'autre s'éclipsent assez souvent.

« Monsieur le Docteur,

« Le Semnopithecus Monsuelanus, ça fume, ça fume, ça fume — sont mes accapareurs ont sôtement crû sôtement — que j'étais en leur parenté de famille — à identité sans nom — Limousin d'origine : identité je suis — Ma tête ne porte pas la loupe à Gavroche — je ne suis donc pas un filouteur, par eux je suis cerné, il faut ouvrir un passage par la raison, sinon par la force de la loi. Les filouteurs sont les accapareurs des biens d'autes : les miens, prêt à faire mettre nous avons la muselière pour l'un, le panier pour l'autre, enfin au restant le licol pour la race chevaline : trois races sang croisé sans identité aucune, n'ont que le berceau du bagne, très facile à juger à la femme qu'ils ont l'anaphrodie de l'animal, femme étranger à eux-mêmes — la loupe est à gavroche, certains n'y figure pas sans manque de mérite. Sont ces natures Escargots : que depuis cent cinquante ans. Sont en enfants, etc. »

Nous avons suivi les esprits faux depuis leurs formes les plus élevées jusqu'aux plus basses. A ce dernier degré, ils rejoignent, ou peu s'en faut, les autres formes d'illogisme que nous étudierons et dont ils ne se distinguent pas absolument. Leur caractéristique générale est la synthèse, la recherche de l'unité, chez ceux de la première catégorie, par la suppression illogique de ce qui contrarierait l'idée dominante ; chez ceux de la seconde, par la négligence instinctive des associa-

tions que laisse s'opérer le relâchement de l'association systématique. La synthèse est trop étroite dans le premier cas, elle est trop peu systématique dans le second, et l'inharmonie, le désaccord en résulte forcément dans un cas comme dans l'autre. L'unité de l'esprit est amoindrie et viciée.

Bien entendu — et c'est une remarque que pourraient provoquer la plupart de nos analyses, il n'est pas rare que les types se combinent, et un esprit faux est faux souvent de plusieurs façons. C'est une question de proportion. Telle forme d'illogisme domine chez l'un, et c'est une forme différente chez l'autre. Cela suffit à notre étude.

§ 4. — L'INFLUENCE DES SENTIMENTS SUR LA FAUSSETÉ DE L'ESPRIT

I

Les sentiments faussent trop souvent le jeu de l'intelligence. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », et s'il a quelquefois le droit pour lui dans ses conflits avec une raison mal éclairée, la raison n'a pas toujours tort de ne pas reconnaître les « raisons » qu'il cherche à faire prévaloir.

L'action du sentiment est toujours au fond semblable à elle-même, mais ses formes varient comme son importance. Chez les esprits communs en qui l'intelligence ne s'est pas encore détachée des désirs, rien

n'est plus fréquent que de voir l'influence des sentiments engendrer les erreurs et les sophismes. Parfois l'équilibre passionnel se traduit par l'équilibre intellectuel étudié déjà, mais l'équilibre passionnel est relativement rare et sa rupture est dangereuse pour l'intelligence, que lui-même ne préserve pas toujours de l'erreur.

Chacun a pu constater combien de fois les meilleures raisons restent impuissantes devant le désir et l'intérêt personnel, et avec quelle force, quelle fécondité souvent, quelle souplesse parfois, et presque toujours, quelle obstination, les arguments sont repoussés, retournés, méconnus et dénaturés. C'est à ce point qu'on serait assez justement suspect de naïveté si l'on comptait trop sur le succès en opposant une conception simplement intellectuelle à une idée soutenue par une passion. La mauvaise foi, assez souvent inconsciente et involontaire, des gens qui ne veulent pas être convaincus a frappé tout le monde. Ceux mêmes qui sont honnêtes et examinent de leur mieux, raisonnent à peu près comme les autres, par entêtement, parce que leur intelligence n'est pas assez libre pour fonctionner régulièrement malgré la pression d'un sentiment un peu vif. Chez les uns comme chez les autres, l'idée qui favorise le désir est maintenue, à travers des erreurs et des illogismes aussi nombreux qu'il le faudra.

Non seulement il est souvent impossible de convaincre les esprits de cet ordre, mais on peut observer aisément que la conviction intellectuelle est une chose dont beaucoup n'ont aucune idée. Ils tiennent diversement à leur désir, et voilà tout ce qu'on peut

constater. Ils essayent moins de comprendre une raison qu'ils ne cherchent un mot quelconque pour y répondre. Ce mot est presque toujours un sophisme. Si le sophisme ne vient pas, les représentants inférieurs du type le remplacent par un mensonge, si le mensonge est impossible, par une injure, une provocation, un défi. Cette incompréhension de la connaissance intellectuelle est typique, et l'appel au coup de poing ou au coup d'épée, pour trancher une question, lorsque d'autres voies sont ouvertes, décèle nettement une certaine classe d'intelligences ou de caractères : une intelligence bornée, fruste ou raide, avec un tempérament courageux, brutal et susceptible, ou bien une intelligence lucide avec de la mauvaise foi et un caractère hasardeux.

La femme, il faut bien le reconnaître, est, en général, et sauf exception, plus réfractaire encore que l'homme à la démonstration purement intellectuelle. De même que l'homme et plus souvent que lui, elle niera un fait, repoussera une conséquence, s'emportera, fera valoir de mauvaises raisons, des pleurs ou des crises de nerfs pour ne pas modifier ses idées et ne paraîtra pas même supposer qu'il existe une véritable démonstration intellectuelle.

Cette négation des conséquences d'un fait, et, parfois, du fait lui-même, est de règle chez ceux qui ne sont ni des intellectuels, ni des équilibrés. Ils agissent comme si les affirmations qu'on leur oppose étaient purement gratuites, sans fondement sérieux. Les esprits faux sensitifs, non intellectuels, n'ont pas le sens de la possibilité d'une conviction intellectuelle parce

qu'ils sont incapables de s'en faire une, ou d'en trouver en eux des rudiments reconnaissables, leurs croyances faisant corps avec les sentiments qui les imposent.

Dans les cas même où la mauvaise foi intervient, les choses ne se passent guère autrement. La mauvaise foi aussi fausse l'esprit, elle implique, en général, une conscience vague de la faiblesse des raisons invoquées, mais non la croyance à la fausseté des idées qu'elles appuient. Bien souvent elle applique aux convictions la maxime « la fin justifie les moyens » et elle impose à l'esprit des opérations vicieuses pour arriver à une croyance considérée comme bonne et comme vraie. Souvent, aussi, on est de mauvaise foi avec soi-même, et pour conserver une idée, une croyance, on arrête le développement de toutes les idées qui pourraient leur nuire. La mauvaise foi est donc, en général, un cas de l'influence exercée par les sentiments pour multiplier les illogismes et dont les exemples sont trop connus et trop nombreux pour que je doive insister.

II

Chez les intellectuels, nous trouvons souvent, à côté de quelques parties dégagées du jeu des désirs, d'autres parties dont les tendances viennent fausser l'activité. Déjà nous avons dû remarquer que certaines idées, celles qui conviennent aux mathématiques, par exemple, ou aux sciences physiques, sont naturelle-

ment plus indépendantes des désirs. Aussi verrons-nous des intellectuels raisonner très bien en ce qui intéresse leur intelligence seule et raisonner mal quand leurs sentiments sont en jeu. Je pourrais citer telle personne, — que, d'ailleurs, je ne rangerais, certes pas, parmi les esprits faux, — dont l'intelligence lucide, impartiale, pénétrante quand il s'agit de questions scientifiques, se trouble et bouillonne s'il s'agit de questions morales, politiques ou sociales qui engagent des sentiments, qui mettent en jeu la personnalité entière. Elle sera prête à revenir sur une erreur en matière scientifique, sans hésitation et sans regret, soignant ses théories, les discutant, supportant volontiers la contradiction. Pour le reste, au contraire, elle se décide assez vite, d'instinct, s'obstine, discute avec impatience ou se dérobe ; la contradiction lui est manifestement pénible. La théorie, ici, touche à la pratique. Elle juge « avec son cœur » autant qu'avec son esprit. Peut-être aussi cette chaleur indique-t-elle un contraste, une réaction contre soi-même, un effort pour écarter les tentations et garder des idées moins indiscutables, moins solides qu'on ne le désirerait. Les sentiments qui s'y rapportent se sentant menacés, s'opposent à une discussion approfondie, même intérieure, et laissent s'introduire des pétitions de principe, des incompréhensions du vrai sens des critiques et de la nature des théories dans une intelligence que les recherches scientifiques trouvent beaucoup plus logique.

Ce que j'ai pu souvent constater, et tout le monde avec moi, je pense, c'est la singulière méthode selon laquelle même des intellectuels d'esprit droit se forment

leurs opinions sur les faits qui se passent chaque jour devant eux et de quelle méconnaissance des règles les plus élémentaires de la logique ils font preuve dès que leurs sentiments et leurs intérêts sont en jeu, alors qu'ils sauront bien mieux comment il convient de les appliquer aux témoignages historiques. Comme si la vérité des faits d'autrefois pouvait être appréciée selon d'autres méthodes générales que la vérité des événements de la vie actuelle! Quand il s'agit d'esprits douteux, naturellement les erreurs se multiplient encore. Rien n'est plus commun que de voir une préoccupation dominante, l'amour, la malveillance, la jalousie faire dévier ainsi l'intelligence. Tel homme n'est certainement pas un esprit très sûr, il raisonne souvent assez mal, cependant ses qualités d'activité, de finesse, de vivacité, une certaine pénétration le rendent apte à élucider fort bien tel ou tel point. Mais il est porté aux interprétations rapides et une certaine malveillance générale l'entraîne vite à de trompeuses conclusions sur le moindre indice, bien ou mal compris. Si l'indice ne se présente pas, il lui arrivera de le supposer et de penser en conséquence. Tout au moins exprimera-t-il un doute et parlera-t-il, avec une réserve visible, d' « apparences » favorables. Sans doute, il lui arrive bien des fois de tomber juste, et, dans ce cas, c'est souvent, en quelque sorte, par hasard, et parce que, sur quelque mauvaise preuve qu'on se fonde, on risque de ne pas se tromper en jugeant sévèrement son prochain.

L'influence des sentiments sur l'illogisme peut, avec un fond analogue, revêtir bien des apparences diverses.

Chez les uns, elle produira une sorte d'arrêt du raisonnement, une immobilité de l'esprit fixé dans quelque attitude prescrite par la tendance. Le raisonnement est devenu impossible, et, selon un procédé familier à l'homme, il est proscrit et mal considéré. « On ne discute pas un sentiment », telle est la formule qu'aiment les esprits faux de ce genre et qui exprime bien leur nature.

D'autres sont excités à raisonner par l'influence de leur sentiment, mais ils déraisonnent. L'excitation psychique fait naître en eux d'abondantes idées, ils tâchent de les enchaîner et pensent y arriver, mais c'est leur erreur. A chaque instant le sentiment les aveugle sur le résultat obtenu. Sans pouvoir réaliser complètement en eux les idées des autres et les leurs propres, ils n'arrivent qu'à ce pseudo-raisonnement par lequel on accumule des idées secondaires autour d'une idée principale qui s'accommode d'elles comme elle peut et qui, soutenue par un sentiment puissant n'a pas besoin de leur appui. Elle les produit, leur communique sa force et ne se sert guère d'elles. Tel un père feint de s'appuyer sur son enfant et de s'aider de lui pour marcher, alors qu'il le porte presque en réalité. Ici la fausseté de l'esprit ne se traduit plus, comme dans le premier cas, par de la raideur, un dédain orgueilleux, une froide obstination, elle s'accompagne d'une tendance à penser avec agitation, à parler avec volubilité et sans écouter, parfois d'un désir de s'insinuer, d'une vanité non plus raide et fière comme tout à l'heure, mais enveloppante : on veut prévenir les objections de l'adversaire, on sait mieux que lui ce qu'il

pourrait objecter, on a déjà passé par l'état d'esprit dont il souffre.

III

Cette influence du sentiment sur l'intelligence est très générale. Elle s'exerce directement et aussi d'une manière plus ou moins indirecte. Ainsi non seulement l'homme éprouve quelque peine à reconnaître les mérites d'un adversaire, mais il sera porté à juger défavorablement les amis de cet adversaire. L'esprit de famille, l'esprit de parti, l'esprit de coterie, l'esprit national sont des sources d'erreurs continuelles. Quand quelque scandale politico-financier éclate, on peut remarquer avec quelle faveur sont accueillis, même par des gens d'esprit droit, les soupçons qui frappent les hommes d'un parti rival et quels jugements différents ils portent, sans raisons intellectuelles bien valables, sur les hommes du parti auquel ils se rattachent. Parfois une opinion, même juste et bonne, a chance de se faire écouter par des gens tarés ou douteux et de se voir repousser par les honnêtes gens un peu timides — mais quel est l'homme qui conviendra avec lui-même de ce petit inconvénient? A vrai dire, toutes les opinions doivent se concilier, parfois même pour ce qu'elles ont de meilleur, un certain nombre de fripons. Ils ont bien des chances de se faire accepter pour de très braves gens par les membres de leur parti.

De même et d'une façon plus générale, nous sommes portés à donner raison, à propos de tout, aux personnes

qui nous plaisent, même quand les qualités qui nous les ont rendues agréables n'ont aucun rapport avec l'affaire en question, et à juger sévèrement, avec un discernement égal, les personnes qui nous déplaisent. Très peu de gens savent résister à la répugnance de juger sainement et de sang-froid ceux qui ne leur sont pas indifférents. Et si quelqu'un a froissé parfois, par l'indépendance de sa pensée ou la sauvagerie de son caractère, quelque personne de sa famille, plus âgée et pénétrée de son importance, il aura pu s'apercevoir de la singularité des jugements malveillants qu'on aura portés sur lui à propos de choses indifférentes et comment une opinion dérivée d'une observation première, en somme assez exacte, se déformait et s'altérait sous la pression indirecte du sentiment. Aussi le jugement sain, quand les sentiments personnels sont intéressés, est-il une véritable exception. Il ne faut pas confondre la sûreté et l'indépendance du jugement avec l'affectation qui peut induire des nigauds à parler avec éloges de leurs adversaires — ou surtout des adversaires de leurs amis, — ni avec la sévérité et la méfiance dont se montrent animées quelques personnes envers leurs amis les plus chers.

Le sentiment n'intervient pas seulement pour diriger en gros nos idées, il pénètre dans le détail des opérations de l'esprit pour en troubler le cours. La suite de nos pensées est à chaque instant modifiée par le jeu de nos impressions, par les traces de nos tendances comme les eaux d'une rivière sont retardées, agitées et déviées par les rochers invisibles qui pavent le fond de son lit.

Un exemple nous en est offert par le travail mental de l'homme qui va prendre parti pour une idée, pour une croyance, et qui repasse les raisons pour ou contre qu'il peut évoquer. Il est difficile, non impossible, de faire cette observation sur soi-même, et on en peut retirer d'intéressantes trouvailles. On constate ainsi de combien d'illogismes partiels une opinion logique peut résulter. Telle raison qui paraissait d'abord insignifiante grandit lorsque quelque sentiment vient indûment la faire profiter de sa force. Telle autre d'abord prépondérante perd singulièrement de sa puissance si l'on découvre qu'elle contrarie indirectement une habitude vivace. Que nos dispositions en soient modifiées, cela n'aurait rien que de naturel, mais la sûreté du jugement en souffre.

Une conclusion, en effet, est chose très complexe. D'innombrables causes contribuent à la rendre précisément ce qu'elle est, à lui donner le degré de certitude qu'elle prend, à doser exactement les éléments qu'elle comporte, à établir sa forme même, comme à amoindrir ou renforcer son influence sur les autres idées. Croire qu'il faut aller passer une saison aux eaux, l'on y arrive d'une infinité de façons, avec plus ou moins de confiance dans leurs effets, avec des sentiments très divers des agréments qu'on trouvera, avec une foule de petites considérations secondaires sur la commodité du voyage, sur les relations qu'on établira, sur les costumes à prendre, sur les réflexions imposées par ce départ aux voisins ou aux parents. Bien souvent, en supposant la détermination bonne et l'opinion juste, elle est due en partie à une foule de petits

accidents et formée par des procédés essentiellement illogiques, et qui diffèrent plus ou moins d'une personne à l'autre même parmi celles qui doivent voyager ensemble. Chacune d'elles a subi une préoccupation principale accompagnée de désirs spéciaux, de petits sentiments qu'escortent, en général, de petites représentations intellectuelles plus ou moins unifiées. La complexité de la vie intellectuelle et de ses relations avec les désirs permet de préjuger la fréquence des déviations et des chocs, parfois assez faibles pour que la marche générale de l'intelligence n'en paraisse pas affectée.

IV

Le mécanisme de la déviation de l'esprit par l'influence des désirs est bien simple et se ramène à l'association systématique des éléments secondaires de l'esprit autour d'un élément plus important. L'illogisme ici, comme partout, est une logique incomplète et partielle, une logique à laquelle se soumettent seulement quelques-uns des éléments de l'esprit, mais qui dans son domaine peut se montrer rigoureuse. Ceci nous est une nouvelle occasion de rapprocher du jeu des idées le jeu des désirs. Les tendances, en effet, n'agissent pas autrement que les idées dominantes ; comme nous avons vu l'illogisme constitué par l'influence trop prédominante des idées, nous le trouvons également produit par l'influence mal équilibrée des désirs. Et, d'une part, une idée bien systématisée, une théorie, une conviction, devient un véritable désir organique ; de l'autre,

le désir qui agit sur l'intelligence est bien souvent représenté lui-même dans l'esprit par quelques phénomènes intellectuels, par des idées qu'il s'est étroitement attachées.

Toute tendance, toute passion, tend à susciter les états d'esprits qui peuvent le mieux s'harmoniser avec elle, profiter de sa force et la fortifier à leur tour. Un désir, l'expérience le vérifie sans cesse, évoque continuellement les pensées qui se rapportent à lui et font, en quelque sorte, partie intégrante de la passion. L'amoureux s'obsède de l'image de sa maîtresse, le chasseur passionné a des visions de perdreaux qui partent à bonne distance, le joueur se représente mentalement le coup qui l'a fait perdre et ceux qui le feraient gagner. L'élément intellectuel fait si bien corps avec le sentiment qu'on ne peut supposer celui-ci sans celui-là. En même temps, et selon la loi de l'inhibition systématique, le désir tend à faire disparaître les idées qui s'opposeraient à lui.

Mais la passion, en suggérant des images, en les suscitant, en les faisant vivre, les impose à l'esprit, les associe à la vie mentale, et tend à les faire entrer dans le système habituel des idées et des images. Si l'équilibre de l'intelligence n'est pas absolu, et il ne l'est jamais, il risque fort d'être gravement altéré. L'idée ainsi poussée dans l'esprit ne se classe pas avec une régularité parfaite et ne se subordonne pas toujours comme elle devrait.

Qu'une idée longtemps ou souvent imposée à l'esprit ait des chances d'être acceptée pour vraie, de prendre la place qu'une rigoureuse logique lui refuserait, cela

est certain. La mode de la réclame s'est établie sur ce fait ingénieusement exploité. A force de voir annoncer un chocolat comme supérieur à tous ses rivaux, on le croit ou on fait comme si on le croyait, au moins on goûte pour vérifier, et comme nos vérifications de tout ordre sont rarement bien sérieuses, l'épreuve est déjà une excellente condition de succès. La passion fait ainsi, — et avec toute la force qui lui est propre — une incessante réclame aux idées et aux images qu'elle appuie et qui la favorisent et tend, grâce au défaut de vérification, grâce à la défectuosité du contrôle, à faire passer pour vraies des idées fausses. L'esprit familiarisé avec les idées et les images ne les juge plus raisonnablement. A-t-on envie d'un livre ou d'une gravure, à force d'y penser ou de les voir, on vient à juger qu'il serait moins déraisonnable de les acheter qu'on ne l'a cru tout d'abord. Chez certaines personnes qui se laissent aisément influencer, on voit le goût naître d'abord par imitation. Le désir germe et se développe, il impose l'idée de l'objet convoité. Peu à peu, de la possession idéale on passe sans peine à l'idée de la possession réelle. D'abord on admire simplement une chose, puis on regrette de ne pouvoir se la procurer ; ensuite on se dit qu'il ne serait peut-être pas déraisonnable de l'acquérir au moyen de quelque privation, et la force du désir fait triompher, à force d'obsession, l'idée qui le satisfera, et désagrège les objections raisonnables et justes, les plus puissantes au début [1].

1. Je ne veux pas, bien entendu, méconnaître que la force du désir soit par elle-même une raison raisonnable de s'en procurer la satisfaction, quand des raisons meilleures ne vont

Ainsi se passent les choses avec des variations dépendant de la nature de chaque individu. Chez les uns, la cristallisation est presque immédiate, l'esprit est faussé d'emblée, arrêté, orienté dans une direction qu'il n'abandonnera plus ; chez les autres, on peut assister à l'envahissement progressif de l'idée suggérée et maintenue par le désir.

Les grands mouvements d'opinion, fondés généralement sur des sentiments plus ou moins profonds et durables, mais vifs et intenses, sont marqués par de nombreuses aberrations dues à l'influence de ces sentiments. Les foules nous en fournissent de trop fréquents exemples [1]. Voici un cas où l'on voit combien le sentiment se contente du moindre prétexte pour imposer ses idées en faussant le raisonnement. Pendant le siège de Paris, en 1870, « les habitants surexcités et nerveux, raconte Bauer, ne rêvent plus qu'espionnage et trahison ; les fausses nouvelles, les désastres s'ajoutant aux désastres, expliquent facilement leur humeur. Quand vient la nuit, il n'est pas prudent pour les locataires de l'étage supérieur des maisons de garder lampes ou chandelles allumées. Les lumières qui brillent à la mansarde et aux greniers paraissent signaux à l'ennemi. Aussitôt un attroupement se forme

pas à l'encontre, mais indiquer comment elle agit sur nos raisonnements pour les fausser et se procurer par des sophismes une satisfaction souvent déraisonnable et parfois aussi fort légitime, mais pour laquelle nous pensons avoir besoin de prétextes qu'il faut se créer.

1. Voir à ce sujet les travaux récents sur la foule : *La Psychologie des foules* de M. Le Bon (Paris, F. Alcan), l'article de Tarde, *Foules et sectes* dans la *Revue des Deux Mondes*, et la *Foule criminelle* de M. Sighele (Paris, F. Alcan).

sur la chaussée : cent bras désignent la fenêtre, la lucarne éclairée ; la patrouille envahit la maison et perquisitionne, suivie de tous les curieux.

« Il serait vain de parler raison aux affolés, de montrer le ridicule de pareilles appréhensions, de prouver qu'à 15 kilomètres les Prussiens ne sauraient distinguer une lueur entre les cent mille lumières de la grande ville. Une fois, j'essayai de l'expliquer à des gardes nationaux assemblés autour d'une maison suspectée ; ils me regardèrent d'un œil défiant et mauvais ; ils m'ont interrompu en me demandant brutalement qui j'étais, d'où je venais[1]. » Et peut-être convient-il de remarquer ici que si la société nous fournit à tous, de façon différente, les moyens et les occasions de raisonner, elle contribue aussi à faire dévier notre esprit. Tous les préjugés, toutes les tendances provisoirement utiles, tous les sentiments factices qu'elle nous suggère sont autant de pierres où vient buter notre intelligence.

V

Le sentiment indique, par son existence seule, une certaine désharmonie de l'esprit. Même l'émotion agréable est un trouble beaucoup plus considérable que celui qu'exprime l'idée[2]. Il y avait donc lieu de supposer *a priori* ce que l'expérience ne confirme que trop. L'émotion venant influencer l'idée, c'est une bande

1. Henri Bauer, *Mémoires d'un jeune homme*, p. 150-151.
2. Voir *Les phénomènes affectifs*.

mal disciplinée introduite dans une compagnie relativement paisible qui s'effare, se tait, ou se met bientôt à l'unisson de ses envahisseurs.

Mais les caractères mêmes du phénomène affectif nous forcent à croire que son influence doit être bonne à certains égards et dans certains cas. La grande raison pour cela c'est que le sentiment est une force, une force mal disciplinée, mais puissante. Et si l'étude de ses bons effets ne rentre pas absolument dans notre sujet actuel, au moins convient-il de les indiquer pour ne pas représenter trop inexactement les relations du sentiment et de l'intelligence et pour montrer aussi que souvent l'influence mauvaise de l'émotion sur l'esprit décèle un vice secret de l'intelligence encore incomplètement formée.

Ces bons effets résultent de l'excitation diffuse que produit le sentiment. L'intelligence en profite quelquefois indirectement. Un certain état de bien-être, une excitation agréable et non absorbante ne se rattachant pas directement à l'exercice de notre esprit, mais provoquée par une série d'événements heureux et sans grande importance, peut favoriser le développement de notre esprit selon ses lois propres, c'est-à-dire en augmenter la logique si cette logique existe déjà, en faire manifester plus franchement les qualités, comme les défauts. La constitution de l'intelligence en force indépendante est naturellement une bonne condition pour qu'elle puisse profiter, sans en être troublée, de l'excitation diffuse qui accompagne et suit l'émotion.

Parfois une secousse un peu brusque, en bouleversant les idées, en détruisant momentanément l'équi-

libre de l'esprit, ne nuit pas, en somme, à la bonne harmonie, au contraire. La réorganisation des pensées sur un plan nouveau est souvent un progrès, et des idées jusque-là impuissantes peuvent à la faveur de ce bouleversement prendre le dessus et déterminer une orientation nouvelle de l'esprit. La honte et le chagrin de la punition, si elle est appliquée à propos, peuvent rectifier la logique d'un enfant, déterminer l'affaiblissement, au moins momentané, de désirs parfois peu intenses et peu importants, mais qui troublaient l'harmonie de l'esprit et que l'enfant maintenait et appuyait par des sophismes. En ce cas, l'émotion rend à l'intelligence sa logique naturelle. De même, le malheur peut être une bonne école pour l'homme et non seulement former son caractère, mais aussi rectifier son esprit et lui donner une logique plus sûre. Il serait imprudent d'attendre toujours de bons effets de semblables remèdes. Parfois le malheur aigrit et déséquilibre. Inversement le choc favorable peut être produit par une impression agréable qui surprend. Un bonheur inattendu fait comprendre tout autrement les choses de ce monde et rétablit quelquefois un équilibre mental compromis. Selon les qualités de l'esprit, selon qu'il penche d'un côté ou de l'autre, selon la nature de la secousse agréable ou pénible, le résultat sera différent. Mais dans tous les cas, lorsqu'il est favorable, c'est un désordre passager qui fait disparaître un désordre chronique ou prêt à le devenir.

Une influence indirecte des sentiments sur la logique générale de l'esprit résulte de l'unification de la personnalité par quelque tendance maîtresse ou par

l'harmonie qui s'établit entre des sentiments jadis divergents, sous la pression de quelque nouveau désir. Ici la logique de l'esprit augmente, en quelque sorte, parallèlement à celle de l'ensemble de la personne. Le jeu des tendances harmonise les idées en les faisant converger sans les réunir étroitement entre elles, sans les séparer des désirs auxquels elles sont liées, mais simplement en faisant converger ces désirs. Il produit alors un type d'équilibré. Mais ce n'est pas toujours sans dangers.

L'influence directe des sentiments ne se manifeste guère sur l'ensemble de la coordination intellectuelle. Les désirs qui renforceraient directement la logique sont des désirs purement intellectuels : la passion systématique, l'amour du vrai. Une passion morale ou religieuse, comme le zèle pour le bien, l'adoration de Dieu peut faire dévier l'esprit en lui imposant, *a priori*, des croyances trop vite acceptées, et je ne prétends pas que les désirs, même purement intellectuels, soient sans inconvénients, puisque aussi bien nous avons vu la fausseté de l'esprit déterminée par l'excessive prépondérance d'une idée. Mais ces passions élevées sont certainement capables de développer l'unification de l'esprit, car elles imposent comme idéal l'harmonie des idées aussi bien que la logique des actes.

En dehors de ces cas particuliers, le sentiment paraît capable de provoquer surtout, comme bons effets, une logique supérieure momentanée, ou bien de développer ces formes spéciales de logique qui constituent les qualités de l'esprit. Sous l'influence d'une forte

émotion, pour défendre leur vie ou leur honneur ou bien pour servir simplement un intérêt très peu élevé, certaines personnes font preuve d'une vigueur de pensée, d'une puissance de coordination mentale qui les abandonne vite. Mais surtout un désir rendra l'esprit plus ingénieux, plus avise, plus pénétrant, plus lucide, plus attentif[1], en ce qui le concerne, et ce sera parfois au détriment de la logique générale de l'intelligence. Et, d'autre part, nous rencontrons encore le mauvais côté de l'influence du sentiment : l'intelligence entravée, arrêtée court ou simplement gênée. C'est souvent, lorsqu'on aurait le plus grand besoin de sa présence d'esprit qu'elle fait défaut. J'ai vu une vive émotion, une impression soudaine, faire trébucher les meilleurs esprits.

Peut-être pourrait-on dire avec quelque vérité que l'influence de l'émotion sur l'intelligence est, à prendre les choses en gros et à considérer l'ensemble de l'esprit, quantitativement bonne et qualitativement mauvaise, je veux dire qu'elle multiplierait les idées sans les ordonner. Mais ceci comporterait des réserves qu'indique suffisamment, je suppose, ce que j'ai déjà dit.

En somme, il semble que deux grandes conditions sont surtout favorables aux bons effets du phénomène affectif, d'abord la constitution de l'intelligence en force indépendante, et ensuite le caractère relativement régulier et systématisé du sentiment. Mais ni l'une ni l'autre de ces conditions n'est suffisante ni nécessaire et leur union même peut rester impuissante, tant les

1. Voyez, sur ce point, Ribot, *Psychologie de l'attention* (Paris, F. Alcan).

phénomènes d'inhibition et d'excitation varient avec chaque esprit et, pour un même esprit, avec une foule de menues conditions qu'il est impossible d'exprimer par des propositions générales.

Le résultat dépend de la façon dont, en un cas donné, le sentiment et l'idée se rencontrent ; selon que le choc est plus ou moins brusque, selon que l'esprit est plus ou moins préparé, selon les idées qui le hantaient au moment précédent, et l'orientation des journées précédentes, selon les préoccupations récentes et aussi selon l'état de la santé, la température, etc., l'intelligence est excitée ou déprimée par l'émotion, et excitée de façons assez différentes. Peut-être ces nouvelles conditions se ramènent-elles aux premières et s'agit-il encore ici des combinaisons de systèmes plus ou moins harmonisés ; je suis porté à croire qu'il en est ainsi, mais c'est une hypothèse qu'il est impossible de vérifier actuellement et même de préciser autant qu'on le désirerait.

CHAPITRE III

LES ILLOGIQUES PAR ADAPTATION MULTIPLE

LES DIVISÉS

I

Dans les conditions ordinaires de la vie, l'homme est obligé de s'adapter à des situations très diverses, dont les exigences sont assez différentes ou assez opposées pour que les idées, accompagnant les sentiments et les tendances qui s'y rapportent, soient naïvement contradictoires. La contradiction, l'illogisme peut ainsi naître et persister par la coexistence, dans l'esprit, d'idées séparées, isolées et tendant vers des systèmes intellectuels qui se nient, ou des théories contradictoires, se rapportant parfois au même sujet et ne parvenant ni à se réduire, ni à s'amalgamer, ni seulement à se combattre. Tandis que l'esprit faux synthétisait des éléments disparates, le divisé les conserve en lui sans chercher même à les unifier. L'un de ces types n'exclut pas l'autre absolument.

L'état d'esprit du « divisé » correspond à la division

de la personnalité à l'état normal telle que je l'ai étudiée ailleurs[1]. Il nous montre dans l'intelligence la scission qui se manifeste par cette division dans les tendances et le caractère, et celle-là est intimement liée à celle-ci. Chaque tendance, en effet, comprend comme éléments essentiels une certaine quantité d'idées, chaque sous-personnalité groupe ainsi un nombre considérable de phénomènes intellectuels, et du désaccord, de la discordance de ces personnalités naît l'illogisme de l'intelligence considérée dans son ensemble, et composée de parties différentes relativement bien organisées, si nous les prenons chacune à part, mais mal raccordées entre elles.

Comme, chez certains équilibrés, l'harmonie de l'intelligence n'est que l'expression de l'harmonie des tendances, chez beaucoup de divisés l'illogisme de l'intelligence est l'expression de la désharmonie des tendances groupées en sous-personnalités divergentes. Mais à cause de la mobilité plus grande des phénomènes intellectuels, la division de l'intelligence peut être poussée plus loin que celle du caractère.

Le type intellectuel du divisé est assez fréquemment reproduit par les intelligences inférieures, sans vie et sans élévation. Celles-là reçoivent de plusieurs côtés des empreintes persistantes correspondant aux divers systèmes d'influences qui ont agi sur elles. La famille, l'école, le métier, les circonstances diverses de la vie développent en elles des séries distinctes de croyances qui restent isolées sans s'harmoniser et sans se com-

1. Voir *l'Activité mentale* (Paris, F. Alcan).

battre, ne prenant point contact. Des opinions contradictoires naissent, s'établissent et prospèrent chacune de son côté, en s'ignorant, sans que l'individu se rende bien compte de son illogisme et fasse effort pour le faire cesser.

Nous avons tous les jours des exemples de cette division. Un électeur sous la pression des journaux, des professions de foi, des discours des candidats, des conversations de ses amis, de quelques sentiments personnels qui se satisfont ainsi, de la mode enfin, et des succès d'un parti comme de l'intérêt qu'il peut trouver à s'y rallier, se constitue une opinion politique nette et ferme, relativement logique. D'autre part, des intérêts différents, de vieilles habitudes mentales, l'influence de sa femme et de sa famille lui maintiennent dans l'esprit une série de convictions profondément enfoncées et contradictoires avec les premières, mais qui, souvent, n'entrent pas en conflit avec elles. Chaque groupe se satisfait à part, chacun dirige une portion de la conduite. S'il faut voter, tel sera révolutionnaire et anticlérical qui deviendra religieux et conservateur lorsqu'il s'agira de l'éducation de sa fille. En public, on fait bon marché de ce que dix-huit siècles de christianisme ont pu laisser de traces dans notre civilisation, mais en particulier on confie son fils aux religieux et l'on envoie sa fille au couvent, — sans d'ailleurs chercher à synthétiser, ou à rectifier l'une par l'autre les opinions divergentes auxquelles on se conforme.

Les croyances relatives à la vie future offrent encore de bons exemples de la même division de l'intelligence. En tant qu'adepte officiel d'une religion on croit à

l'immortalité de l'âme, en tant qu'observateur sans prétention des choses de la vie on incline à croire que les morts ne reviennent jamais et par conséquent n'existent pas. Ni tentative de discussion, ni tentative de synthèse; les deux opinions font corps avec les tendances qui les soutiennent et restent isolées. Avec une égale logique, on se représente tantôt l'âme dans le ciel ou dans l'enfer, heureuse ou tourmentée, tantôt l'âme toujours attachée au corps enfermé sous la terre, sentant vaguement, éprouvant de sourdes impressions de son nouvel état.

Les intelligences frustes présentent souvent l'illogisme par division, mais il ne faut pas croire qu'il soit rare chez les esprits plus cultivés. Si l'électeur a souvent deux ou plusieurs groupes d'opinions assez distincts, il en est de même plus d'une fois pour le candidat et pour les mêmes raisons. Il n'est pas sans exemple que ni le candidat, ni l'électeur ne tiennent bien sérieusement aux opinions sans lesquelles le premier n'oserait pas demander un suffrage que le second lui refuserait certainement. Et pour les opinions religieuses on sait assez par quel singulier dédoublement on a pu les satisfaire, et l'histoire du savant, qui, disait-il, en entrant dans son laboratoire, laissait sa religion à la porte. Son exemple fut suivi par plus d'un et parfois systématiquement. La division de l'esprit a été conseillée, recommandée comme règle de conduite. A vrai dire, cette conscience et cette volonté, en la systématisant, la diminuent un peu.

Les esprits « convenus » sont très souvent des divisés. Soumis à toutes les influences de la famille et de

l'école, à toutes les fluctuations de la mode, ils réunissent en eux, sans contrôle, les opinions incohérentes qu'il est convenable de professer. Chez eux les croyances ne font pas bloc et ne se discutent pas. Aucune ne se rattache logiquement aux autres, chacune est en rapport seulement avec telle coutume ou telle prétention d'un des milieux sociaux que le « divisé » fréquente. Idées reçues sur l'art, sur la religion, sur la littérature, sur la famille, sur la politique et sur l'amour, tout cela se juxtapose dans le cerveau du divisé et sert à diriger tant bien que mal, selon les circonstances, ses paroles et sa conduite. L'intelligence du « snob » ne contient pas autre chose.

La division de l'intelligence, si elle n'est pas très recommandable, est au moins très commode. Grâce à elle, tel fonctionnaire peut conserver des idées que sa situation officielle lui impose, tandis que l'expérience de chaque jour lui suggère des remarques en complet désaccord avec elles. Il corrige par là ce que les premières auraient de désastreux dans la pratique, et cependant continue à les professer hautement et ne mécontente ni sa conscience, ni ses chefs.

Ainsi se produit une sorte d'équilibre inférieur des idées et des tendances, équilibre qui ne résulte pas de la convergence, mais de l'opposition. La continuation de la vie paisible et assurée exige quelque illogisme, et l'on s'évite le chagrin d'y consentir en ne l'apercevant pas. Combien de fois, par égoïsme, par amour du repos, par peur d'imminentes ruptures et aussi par un vague sentiment de luttes désastreuses, ne se refuse-t-on pas à voir clair dans les faits et en soi-même, à

élucider ses propres idées, à se rendre compte de ce que l'on croit réellement, et ne se résigne-t-on pas, à demi inconsciemment, à éterniser en soi des malentendus !

Et ce n'est pas toujours un tort. Il n'appartient pas à tout le monde de vouloir s'élever très haut. Bien souvent, en cherchant à s'unifier davantage, l'individu affronterait des luttes dans lesquelles il serait brisé, et il se soumettrait plus tard à des compromissions ouvertement humiliantes. Sa tentative aboutirait, en somme, à le faire déchoir moralement. S'il ne se sent pas le cœur vaillant, il sera sage en ne tentant pas l'aventure.

Chez les hauts intellectuels, la tranquillité ne peut s'établir que par l'unité, ou du moins par sa recherche sincère, mais c'est au prix de bien des déchirements et des angoisses. Deux des grands intellectuels du siècle causaient, dit-on, il n'y a pas encore bien longtemps, et l'un disait ses regrets d'une amitié rompue avec une vieille amie, une princesse offensée d'une libre étude sur le plus glorieux de ses parents. J'ai rompu avec une bien plus grande dame, reprit l'autre, j'ai rompu avec l'Église pour chercher et dire le vrai. Et tout cela ne va pas sans souffrances et sans crises. La nuit où Jouffroy cessa de croire en reste un exemple typique. Souvent la contradiction des croyances reste d'abord inaperçue. Guyau nous a donné, dans l'*Irréligion de l'avenir*, le récit des changements des croyances religieuses chez une jeune femme. On y verra comment les opinions se développent, quels sont leurs rapports, comment il est possible de les limiter l'une par l'autre

sans les harmoniser, de les laisser se partager l'esprit sans s'entendre, et de réaliser ainsi l'illogisme du divisé, comment aussi l'unité peut se rétablir par la reconstruction sur un plan nouveau de l'harmonie des croyances.

II

La division de l'intelligence n'est pas toujours l'expression d'une division du caractère. Elle peut exister par elle-même, être spécialement intellectuelle. Les idées contradictoires peuvent être engendrées et maintenues dans l'esprit sans se rattacher étroitement à des sentiments. Il se peut que la division provienne simplement de l'adaptation de différents groupes intellectuels à différentes idées principales. Au fond, et dans l'abstrait, les choses se passent toujours de même, seulement ce sont les idées qui sont, ou à peu près, seules en jeu. La division est due aux croyances divergentes suggérées par des groupes différents de conditions extérieures que l'esprit n'a pas su concilier ou réduire à l'unité par une nouvelle synthèse de leurs éléments.

Ce genre d'illogisme n'est pas très rare chez les intellectuels. Des observations diverses, des raisonnements fondés sur elles ou sur des opinions préconçues, font naître dans l'esprit des idées, qui, faute d'un contrôle suffisant, restent contradictoires. Tel groupe de faits suscite une théorie, tel autre groupe une théorie

qui ne peut cadrer avec la première, malgré cela toutes deux sont acceptées. Telle des idées générales que nous avons acquises nous fait admettre une croyance secondaire, telle autre idée nous en imposera une autre qui la contredira, et nous conserverons l'une et l'autre. Cet illogisme se propage du maître aux disciples. Je recommande à ceux qui auraient le respect fétichiste, je ne dis pas de la science telle que nous la rêvons, mais de nos sciences, la lecture d'un livre de M. Stallo déjà vieux d'une dizaine d'années [1]. Ils y verront à quel point il a été facile d'admettre comme vraies, grâce à l'adaptation multiple de l'esprit, des thèses qui se contredisent, qui sont comme autant de morceaux d'autant de conceptions d'ensemble que personne n'accepterait et que l'on croit, à tort, pouvoir réunir dans une seule conception générale. Si l'on songe que les sciences représentent une des portions les plus systématisées de l'intelligence humaine, on sera édifié sur la logique ordinaire de notre espèce.

III

L'état d'esprit propre au divisé peut s'allier à bien des qualités diverses. L'extrême raideur et l'extrême souplesse contribuent aussi bien l'une que l'autre à le produire. Toutes deux empêchent également la synthèse systématique, la première parce que les éléments

1. Stallo, *la Matière et la physique moderne* (*Bibliothèque scientifique internationale*, Paris, F. Alcan).

psychiques ne peuvent quitter leur groupement pour en prendre un nouveau, la seconde parce qu'ils fuient, pour ainsi dire, sous l'effort et, remplacés immédiatement par d'autres, ne peuvent engager avec eux la lutte qui précède l'accord et la fusion.

Ce qui reste surtout, c'est ce qu'on peut appeler « l'imperméabilité » de l'esprit; l'intelligence semble, en effet, partagée en compartiments séparés qui ne peuvent communiquer. Les éléments psychiques restent isolés, et l'esprit est encombré d'idées, de connaissances, de croyances qui ne servent à rien, qu'il ne sait utiliser. Elles ont été acquises pour divers buts, en des circonstances différentes, pour fournir des réponses aux examinateurs, pour obéir aux parents, ou aux professeurs, pour « faire comme les autres », puis celles qui ne sont pas parties dès que la cause qui les fit naître eut cessé d'agir, restent isolées dans l'esprit, comme mortes, sans emploi, sans rapports avec la vie, sans connexion avec l'expérience. Des malheureux ont été gavés de lois de physique, qui demeurent hors d'état de trouver d'eux-mêmes l'explication du phénomène le plus simple. Certaines personnes qui ont enseigné à d'autres, toute leur vie, des mots et des propositions, restent elles-mêmes incapables de les comprendre, et les donnent à peu près comme un mot de passe mystérieux, une formule magique qui arrachera une bonne note à l'examinateur. Il n'est pas rare non plus de voir l'observation demeurer inféconde. Telle personne distinguera très bien chez une autre un gros trait d'indélicatesse et ne continuera pas moins à lui attribuer une âme d'élite. L'éducation abstraite et formelle, ou,

au contraire, les habitudes trop constamment pratiques faussent également l'esprit d'une façon semblable et contribuent pour une bonne part à répandre le type du divisé, l'une en ne rendant pas l'idée assez vivante pour qu'elle se développe et acquière la force d'organiser l'expérience, les autres en empêchant l'intelligence de s'inquiéter assez de l'accord et de la synthèse des observations.

IV

Cette imperméabilité de l'esprit trouve des expressions plus caractérisées dans les phénomènes anormaux ou pathologiques comme dans les formes de transition. Quand les différentes parties du cerveau ne sont pas encore suffisamment reliées les unes aux autres — telle est du moins l'hypothèse physiologique qu'on peut faire — ou bien encore quand la maladie a détruit leurs connexions en remplaçant le tissu nerveux par un tissu inactif, nous voyons l'isolement des idées se produire et l'imperméabilité de l'esprit s'exagérer. Et le premier cas est peut-être celui de l'enfance, que nous retrouverons, mais le second paraît bien probablement celui de la paralysie générale. On a pu dire que la conscience du polyparétique était « cloisonnée en un nombre infini de petits compartiments qui ne peuvent communiquer »[1]. Les travaux récents sur le cerveau, en

1. Marilier, *Du rôle de la pathologie mentale dans les recherches psychologiques* (Etude sur les travaux de Magnan). *Revue philosophique*, octobre 1893, p. 384.

rapportant, un peu hypothétiquement d'ailleurs, le développement de l'intelligence à l'établissement de connexions intercorticales nouvelles et plus étendues, vient à l'appui de cette idée que le progrès intellectuel est, par une de ses faces, une marche du type relativement divisé au type relativement unifié, cette unification, lorsqu'elle est partielle, pouvant, du reste, accentuer d'anciennes divisions et en produire de nouvelles [1].

Il n'est pas sans intérêt de remarquer, encore ici, ce qui subsiste d'unité sous la division. Il faut, sans doute, mettre à part certains cas pathologiques extrêmes où l'esprit est perdu. Dans la vie normale, la division elle-même est souvent un effort vers l'unité. Elle rend la vie possible et c'est à l'unité inférieure qui résulte du développement de l'individu en conformité avec des milieux incohérents qu'est sacrifiée l'unité de l'intelligence et la systématisation de l'esprit, comme la systématisatiou du caractère. Pour beaucoup qui seraient incapables des efforts voulus et des souffrances nécessaires, l'harmonie de l'esprit ne s'affirme qu'à la condition de se diminuer, de se nier partiellement. Il faut donc voir, en général, dans la division intellectuelle, le procédé instinctif par lequel l'esprit réalise en lui le maximum d'harmonie générale dont il est capable.

Les cas où la division n'est que transitoire doivent être considérés à part. Nous verrons ailleurs les précautions à prendre pour bien comprendre une intelligence individuelle. Remarquons déjà qu'il faut, pour apprécier

1. Voir *les Nouvelles Idées sur la structure du système nerveux chez l'homme et chez les vertébrés*, par le Dr S. R. Cajal. Trad. fr. du Dr L. Azoulay.

la division, tenir grand compte de ce que l'ignorance, la non-conscience de la contradiction et cette contradiction elle-même sont souvent la première phase d'un processus qui se poursuit et aboutira à la lutte des idées pour se terminer par une harmonie supérieure. Le type du divisé ne se dessine alors qu'en passant, et il s'en produit, pour ainsi dire, une simulation. C'est le cas de l'enfant, c'est aussi celui de certaines personnes dont le développement a été enrayé ou retardé par des conditions défavorables. Même quand le type du divisé se fixe, on sent parfois que l'individu qui le présente aurait pu y échapper. Tel autre, au contraire, paraît avoir été incapable d'arriver jamais à l'unité intellectuelle, à la constitution d'une intelligence unifiée. Il y a certainement une distinction à établir entre les deux. Sous des apparences analogues, le type intellectuel n'est pas le même ; la division, accidentelle chez l'un, est essentielle à l'autre. Elle disparaîtra peut-être chez le premier, si les circonstances le permettent, et, ne disparût-elle pas, il n'en resterait pas moins une possibilité qui n'est pas négligeable.

Mais l'unité de l'esprit se montre encore par le sentiment intérieur qui accompagne souvent les occupations de l'intelligence, par les habitudes intellectuelles persistantes. C'est bien, au fond, le *même* esprit qui pense ici d'une façon et là d'une façon opposée. Cette unité varie beaucoup selon les personnes, elle ne devient jamais, sauf dans des cas pathologiques, nulle ou même presque nulle. Les phénomènes contradictoires proviennent souvent des développements, sous des conditions différentes, d'un même désir ou d'une même

idée. Si la division s'introduit entre les idées principales et les désirs directeurs, nous retrouvons l'unité un peu plus bas dans les croyances plus fondamentales, dans les désirs plus profonds, et ainsi de suite. L'esprit de l'homme oscille entre l'unité de l'ensemble et l'indépendance des éléments, mais la première reste un idéal et la seconde est incompatible avec une vie normale.

CHAPITRE IV

LES FRIVOLES, LES ÉTOURDIS, LES DÉSÉQUILIBRÉS
L'ESPRIT PUÉRIL

I

Les frivoles, auxquels se rattachent quelques autres types, ressemblent aux divisés dont ils exagèrent l'illogisme. L'incohérence, plus profonde, n'y est plus le résultat de l'adaptation de l'esprit à de considérables séries d'influences sociales, différentes ou contradictoires, à la religion ou à la famille, à la profession ou à l'expérience. Elle est plus essentielle et résulte surtout de la faiblesse des idées ; la moindre circonstance extérieure, l'état de l'atmosphère, le vol d'une mouche, un subit rayon de soleil, une parole sans portée changent l'orientation de l'esprit, et font se dérouler en lui des séries d'idées sans rapports logiques avec celles qui les ont précédées comme avec celles qui les suivront. A ces causes externes correspondent ou s'ajoutent des causes internes difficiles à préciser, dont les plus graves ou les plus persistantes, les dé-

sordres qui constituent l'hystérie ou la dégénérescence ne peuvent guère être analysées avec rigueur. Elles se révèlent par leurs effets, par les brusques volte-face de l'esprit immédiatement oublieux de ses pensées, lancé étourdiment dans des voies brusquement coupées, peu soucieux de ses contradictions, qu'il n'aperçoit pas.

La caractéristique de l'esprit frivole, c'est de ne guère vivre, intellectuellement, que pour la minute présente, c'est aussi l'impossibilité de suivre un raisonnement, ou même d'avoir l'air de le suivre. Sans doute, des esprits très puissants sont souvent incapables d'entrer dans les déductions d'autrui, mais ils poussent très loin et très vigoureusement les leurs propres. Sans doute encore, certains esprits intuitifs ne pourraient se plier à une démonstration géométrique, et dévider régulièrement l'écheveau, pourtant bien débrouillé, des mathématiques, mais ils résument en une pensée l'expérience de longues années, et expriment en une idée des faits innombrables et de fécondes vérités, ou bien ils enchaînent magnifiquement de larges groupes de représentations, ils font surgir des palais resplendissants d'images et de mots. Même les esprits faux relient les idées, les observations et les sentiments en un tout mal formé, mais qui garde quelque apparence de régularité. Rien de pareil chez les puérils. Le frivole est à peine à l'intuitif ce que l'esprit faux est au logicien. Le raisonnement le gêne, l'ennuie et le rebute. Incapable de s'intéresser dix minutes au même sujet, il répugne à tout ce qui est analyse ou synthèse, à tout ce qui tend à le

faire réfléchir. La réflexion sous toutes ses formes, c'est-à-dire la concentration, la systématisation imposée aux idées, est essentiellement impossible à son esprit, naturellement éparpillé. S'il introduit lui-même un sujet dans la conversation, la moindre remarque le surprend. Il est à la merci de ses impressions et a besoiu d'elles, car si rien ne l'excite, il s'éteint naturellement. Aussi recherche-t-il volontiers les excitations extérieures, les sociétés bruyantes ou brillantes, le théâtre ou les bals, tout ce qui donne à l'esprit de petites secousses vite amorties. A chaque instant une impression nouvelle chasse la précédente et l'efface, une image brille et s'éteint, sinon, trop paresseux d'esprit même pour suffire à ce travail, le frivole aimera les besognes qui occupent les doigts sans intéresser l'esprit, les jeux qui donnent l'illusion de la pensée, toutes les petites distractions qui, en occupant l'automatisme, empêchent l'esprit de travailler réellement. L'effort de l'attention est à peu près impossible et si quelque grande circonstance le rend nécessaire, il reste vain.

Cette impuissance du type frivole n'est pas sans influence sur la nature même des éléments employés par l'esprit. Les idées abstraites sont rares en lui, les sensations y prédominent, avec quelques images relativement simples. Elles sont accompagnées de phénomènes affectifs légers, de petites émotions. L'abstraction pure suppose un travail de l'esprit dont les frivoles ne sont pas généralement capables. Mais leurs idées ne sont pas non plus très concrètes, en ce sens que la synthèse d'images, d'idées et de sentiments qui aboutit

à la conception concrète réelle d'un objet leur est également interdite. Elles restent matérielles et pauvres. Sans doute les frivoles émettront parfois des formules générales, mais cela n'indique pas qu'ils connaissent les idées qui leur correspondent. L'idée se réduit à peu près au mot, accompagné d'une bien vague impression. Elle est employée aussi comme une conception concrète et vide, en ce qu'elle n'est nullement une abstraction qui tient la place de diverses représentations, mais un fait employé pour lui-même, comme cause de certaines impressions et sans autre sens. La formule se réduit à un verbiage sans portée, l'esprit ne pouvant dégager des données concrètes de l'expérience les systèmes de rapports qu'elles contiennent.

Les éparpillés, toujours à la recherche de certaines connaissances nouvelles et incapables de rien approfondir, rentrent dans notre type, de même que les distraits, les étourdis, chez qui le manque d'adaptation aux circonstances présentes n'est pas dû à l'excès d'adaptation aux circonstances passées, futures ou lointaines, à la concentration de l'esprit. Il y a là, en effet, une méprise à prévenir. Une autre doit être évitée à propos des « éparpillés ». M. Payot parle en termes sévères de l'étudiant qui passe d'un article de critique littéraire à un livre de géologie, prend ensuite quelques notes, regarde des photographies, etc. [1]. Je veux bien qu'il ait raison, en général. Il n'en existe pas moins des esprits qui ne sont pas du tout frivoles et qui, en temps ordinaire, manifestent cependant une

1. Payot, *l'Éducation de la volonté*, Paris, F. Alcan.

certaine tendance au changement et quelque inquiétude. Ce peut être le signe d'une prompte fatigue, ou bien d'une vivacité exceptionnelle, et en ce cas, l'esprit reviendra plus tard sur ce qu'il a fait, il saura profiter de ses acquisitions un peu brusques et irrégulières, et coordonnera de différentes façons les informations ramenées de sources si diverses. S'il peut arriver à la fois à considérer à part chaque spécialité et à enrichir ses conceptions générales, son profit ne sera pas mince et il le devra peut-être à l'éparpillement apparent qui empêcha les études différentes de s'organiser à part autant que l'eussent permis des études successives plus régulières et plus prolongées. Chez le véritable frivole, l'organisation générale reste faible ou nulle, l'organisation spéciale même s'arrête vite et les idées qui se succèdent, mal coordonnées, se contredisent et s'annulent, ou, si elles s'accordent, c'est quelquefois par l'effet d'un sentiment caché qui maintient une certaine unité foncière, toujours bien imparfaite et irrégulière, dans l'esprit, et c'est aussi par hasard, comme s'accordent, dans leurs sentiments et leurs idées, des personnes étrangères qui ne se sont jamais vues et qu'aucun lien ne réunit.

II

LE TYPE FRIVOLE ET LE CARACTÈRE

L'esprit frivole est, semble-t-il, le complément naturel et l'expression du caractère frivole. Le cas, en effet,

se présente souvent, spécialement chez les individus en qui l'intelligence ne s'est pas organisée à part du caractère. Tout le monde a pu l'observer. Le fait est très simple et ne doit pas nous arrêter.

Mais parfois aussi la frivolité de l'intelligence accompagne un caractère assez sérieux et bien coordonné. L'intelligence, précisément, parce qu'elle n'a pas de vie propre, ne peut guère qu'aider à la satisfaction des désirs habituels. Si les circonstances de la vie exigent qu'elle paraisse montrer des qualités qu'elle n'a pas, s'il lui faut faire parade d'opinions littéraires ou politiques, simplement si un goût malheureux l'y porte, et si une certaine activité générale de l'esprit ne l'en détourne pas, le type frivole se présentera vite. On rencontre ainsi des hommes et des femmes de caractère grave et très aptes à s'occuper silencieusement de leurs affaires qui essaient vainement de forcer leur nature et n'aboutissent qu'à l'incohérence. Ils remplacent le jeu harmonique normal de leur esprit par l'imitation banale et inintelligente, et simulent, en quelque sorte un type inférieur.

Il arrive encore que cette portion de l'intelligence qu'un mélange d'activité et de faiblesse condamne à la frivolité s'organise à part des tendances et du caractère. On remarque un double fonctionnement de l'intelligence ; une partie reste attachée aux tendances, aux désirs, à la vie pratique. Celle-là fonctionne régulièrement, l'autre partie, purement intellectuelle est illogique et frivole. Parfois, elle finit par devenir le centre d'une tendance assez forte. Des frivoles jouissent de leur frivolité et tiennent beaucoup à l'exercice

puéril de leur intelligence. Et tandis que les idées qui se rattachent à la pratique sont sérieusement groupées autour de quelques tendances maîtresses qui, si elles ne les harmonisent pas toujours exactement et les arrangent parfois à la manière des esprits faux, leur fournissent, au moins, des cadres résistants et solides, la partie purement intellectuelle de l'esprit se joue au hasard et abonde en incohérences et en puérilités.

III

LE TYPE PUÉRIL ET LE TYPE FÉMININ

Si les raisonneurs à l'esprit faux sont plus nombreux parmi les hommes et les imaginations faussées parmi les femmes, la frivolité peut-être est aussi plutôt féminine. Sûrement on la pardonne plus aisément aux femmes, comme on passe plus volontiers aux hommes de raisonner beaucoup et mal. Il ne faut pas pourtant se trop presser d'accepter ces jugements généraux sur une moitié de l'humanité, ni surtout de hâter d'en tirer des conséquences. Ils me paraissent justes dans un coin de l'espace et dans un moment du temps, encore restent-ils un peu vagues. L'expérience générale est bien grossière pour les dégager avec précision et les observations personnelles trop restreintes. Sans doute, on peut essayer de déterminer le type intellectuel de la femme : l'éternel féminin, mais on doit être assuré qu'on restera dans le vague, qu'on tombera dans le faux, qu'on négligera trop les exceptions. Ce type tel

qu'il peut se dégager à présent, ne me paraît nullement fixé, incapable de transformations considérables. Il reste un type « social » plutôt qu'un type « naturel » et, s'il est dangereux d'opposer ces mots, je pense toutefois, leur donner ici un sens assez net.

En somme, si je veux préciser autant qu'il m'est possible et si j'essaye de classer vingt intelligences de femmes que je connais et dont le souvenir me revient à l'esprit un peu au hasard, j'en trouve dix qui se peuvent ranger parmi les intelligences frivoles et sans portée, malgré les prétentions de quelques-unes, et dix autres qui en sortent. Parmi celles-ci plusieurs restent un peu douteuses et la nature de leur logique dépend beaucoup, j'ai pu l'observer, de la qualité de leur entourage et de leurs conditions d'existence. Ceci serait certainement vrai, d'ailleurs, pour quelques-unes de celles que je range parmi les frivoles. Pour les hommes, un examen analogue me laisse un nombre moindre de frivoles, un nombre plus grand d'esprits faux.

Ces constatations n'ont rien d'inattendu. Mais, en somme, j'ai rencontré plusieurs femmes, — plus que l'opinion courante ne permettait de l'espérer — capables de suivre des raisonnements abstraits et de faire preuve d'une logique assez sûre et assez étendue. L'aptitude même aux mathématiques ne semble pas rare chez elles. Et si l'on songe au genre de vie que leur a fait la société, aux agréments que l'homme exige d'elles, au peu de souci qu'on prend de les habituer à raisonner juste et de les intéresser à des choses intellectuelles sérieuses, à la désastreuse influence que doit

avoir sur l'esprit la vie de la femme riche comme celle de l'ouvrière, on sera porté, pour les quelques-unes qui, malgré tout, se développent harmonieusement et acquièrent une raison solide, à ne pas avoir une trop mauvaise opinion de la logique féminine.

Il y a du reste chez les femmes autant de variétés d'intelligence, un peu moins marquées pour des raisons probablement sociales et à cause de la plus grande uniformité de leur vie [1], que chez l'homme. Et je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas quelque différence essentielle entre une intelligence d'homme et une intelligence de femme. La frivolité ne nous donne qu'une différence réelle, je crois, mais accidentelle, peut-être trouverait-on des différences plus profondes dans la vigueur de l'esprit et dans l'activité créatrice [2].

Chez l'enfant, au contraire, une certaine incohérence est naturelle. Elle provient de la nouveauté des impressions, de la gaucherie des réactions, de l'imperfection des idées maîtresses et des sentiments directeurs qui doivent inspirer ces dernières, et, par suite, de la facilité avec laquelle toute impression présente domine l'esprit et l'oriente pour un moment. L'équilibre n'est pas organisé, une idée qui naît ne trouve pas un système d'habitudes acquises qui puisse la corriger, la compléter, l'enrayer au besoin et se l'assimiler, en sys-

1. Dans les états sociaux très dissemblables, la femme est toujours soumise à un certain nombre de conditions qui agissent sur l'intelligence du grand nombre d'une manière semblable et qui se rattachent à ses relations avec l'homme en tant qu'être de sexe différent.

2. Voir sur cette question : Fouillée, *Tempérament et caractère* (Paris, F. Alcan), et J. Joubert, *la Femme devant la science contemporaine.*

tématisant l'ensemble de l'esprit. Je trouve cette idée très bien indiquée par Bernard Pérez, et la frivolité de l'enfant bien définie : « Comme tous les esprits légers, impatients, superficiels, dit-il, l'enfant se contente le plus souvent de comparaisons par à peu près. Le premier jugement lui suffit, en général, et, à moins de vifs stimulants d'attention, il se redresse rarement par des jugements nouveaux, les jeunes têtes, si promptes à juger, font quelquefois des appréciations plus saines des choses quand leurs émotions, maintenant leur attention fixée, laissent aux premiers jugements le temps d'en suggérer d'autres... Une fillette de six ans me dit : « C'est moi la plus sage de l'école. — La maîtresse te l'a-t-elle dit? — Quelquefois. — Mais pas tous les jours, ni toutes les semaines? — Oh! je ne suis pas la seule, il y en a d'autres qui sont aussi les plus sages, mais il n'y en pas beaucoup. » Ce superlatif « le plus sage » a été sur-le-champ atténué, grâce à l'attention, dans ce qu'il avait de trop absolu. L'esprit de l'enfant n'est, en bien des cas, étroit, tranchant, excessif, absurde, que parce qu'il a plus vite fait, et partant se contente de considérer un seul côté des choses, celui qui le frappe tout d'abord, qui frappe son amour-propre, ses convoitises, ses petites passions, ses habitudes de sentir, de penser et d'agir »[1].

L'exemple que j'emprunte à M. Bernard Pérez, en nous indiquant comment peut s'amoindrir l'incohérence de l'enfant, nous montre aussi sa nature et com-

1. Bernard Pérez, *l'Enfant de trois à sept ans* (Paris, F. Alcan), p. 195-197.

ment elle se prolongerait aisément par la succession naturelle des impressions, si l'on n'amenait pas l'enfant à réfléchir, si l'expérience des plaisirs et des peines ne l'y incitait pas d'autre part, et si, enfin, la poussée héréditaire de l'esprit ne le dirigeait aussi vers une logique supérieure. A un certain âge, l'incohérence est de règle, elle se maintient spontanément, à plus forte raison est-il aisé de la provoquer. J'ai vu des personnes s'amuser ainsi à obtenir d'un enfant des réponses successives opposées. C'est très facile, un peu plus qu'avec les adultes, sans que la différence soit bien considérable, mais je doute que cet exercice soit excellent pour la santé intellectuelle de l'enfant.

Nous pouvons conclure de cette incohérence par légèreté et frivolité qu'il faut se méfier des déclarations de l'enfant, très apte à recevoir d'autrui ou à se donner à lui-même diverses suggestions qui contredisent la vérité sans qu'il y prenne bien garde ou sans qu'il s'en soucie (je ne parle pas ici des cas où il prend plaisir au mensonge). On s'éclaire, peu à peu, sur le danger d'une foi aveugle aux paroles enfantines et les débats judiciaires n'y perdront rien. Évitons encore ici de trop généraliser. Je me méfie moins de « l'éternel enfantin » que de « l'éternel féminin »; cependant, si beaucoup d'adultes étalent à nos yeux le type puéril, un certain nombre d'enfants ne le réalisent guère.

La psychologie de l'enfant, on l'a dit bien souvent, et avec un assez grand fond de vérité, est celle d'un primitif. Mais on oublie trop vite combien nous sommes tous des primitifs, et sur combien de points! Tout ce qui est nouveau, mal connu, inaccoutumé, qu'il aime

les nouveautés ou qu'il les redoute, l'homme le traite, en général, avec la portée d'esprit, la logique et la sagesse des enfants. Chez la plupart, l'intelligence générale reste faible et gauche, impuissante tant que la routine ne l'a pas assouplie. Et nous voyons des hommes graves raisonner comme les enfants, comme les femmes les plus frivoles quand des sujets inconnus sollicitent leur attention. Ils les dédaignent souvent, puis touchent d'un mot des questions dont la portée reste inaperçue, jugent les théories ou les faits d'après quelques informes produits de leur imagination dont ils ne soupçonnent pas l'infidélité, et passent sans s'arrêter, vite distraits par d'autres préoccupations. Qu'on se rappelle l'histoire du darwinisme, par exemple, certaines objections faites couramment à Darwin, les étranges conceptions de son système qui eurent cours quelque temps, et l'on comprendra la frivolité que peuvent montrer des esprits graves jusque dans des travaux assez considérables. L'homme fait, comme l'enfant, comme le primitif dont il représente le type, a besoin de rectifier ses idées peu à peu, par retouches successives. Il est porté aux généralisations imprudentes, aux associations téméraires, aux successions rapides d'idées incohérentes. Au milieu de tout cela monte une sève parfois puissante. Des germes confus, mais vigoureux, présagent l'harmonie future, et cela différencie, du véritable frivole, le sauvage et l'enfant, comme l'homme supérieur qui manque de souplesse d'esprit. Mais parfois le type se fixe et toute sa vie l'homme reste un enfant qui ne grandit plus, un primitif arrêté dans son évolution.

IV

LA SÉRIE DES TYPES FRIVOLES ET SUPERFICIELS.

Les esprits les plus élevés de la série des frivoles sont ceux qui paraissent se donner entièrement à chaque nouvelle impression qui les frappe, et qui, sans être durable, peut être assez vive. L'attention volontaire leur fait défaut, comme aux autres, tandis que l'attention spontanée, très vite épuisée, est assez intense. Ils s'intéressent ou semblent s'intéresser à bien des sujets, mais leur intérêt s'éteint vite. Quelques minutes après il n'en reste pas même une trace visible. Le vent a tout emporté et l'esprit n'a pas même ébauché une habitude nouvelle.

Mais, un moment, il a pu briller. Des frivoles, des superficiels sont gens d'esprit. Les mots piquants, les reparties fines leur échappent dans l'animation d'un entretien, parmi les mille petites excitations de la vie sociale. Parfois il leur vient une pensée gracieuse, une image délicate, une façon d'idée. Une apparence de vivacité les décore et trompe les observateurs ingénus. Aussi, bien souvent, les personnes renommées pour leur esprit, pour leur à-propos, ou même pour leur intelligence, appartiennent au type frivole et puéril ou s'en rapprochent visiblement. Le manque de préoccupations sérieuses et d'idées générales, le défaut de concentration, d'attention et de logique sont, en bien des cas, de bonnes conditions pour l'adaptation

instantanée de l'esprit aux conditions fugitives qui se présentent. La logique, la raison enchaînent les pensées, détachées elles vont plus vite, bondissent aisément, saisissent avec rapidité la parole qu'on lance, l'incident insignifiant qui se produit. La parole les suit sans contrôle.

Sans doute, des équilibrés supérieurs, des logiciens, des outranciers savent faire preuve, à l'occasion, d'esprit d'à-propos et déploient une imagination légère et brillante. Mais cela est relativement rare. L'homme qui traîne un système a trop souvent l'allure un peu lourde, et il n'est pas commun que la théorie sache se défendre à l'improviste avec à-propos. Voyez, par exemple, les *Notes sur Paris* de Taine. La force de la pensée, la profondeur du sentiment, la préoccupation des idées générales, le souci de la précision et de la rigueur entravent les caprices de l'imagination, et l' « esprit » très réel certes, fin, ingénieux, y manque un peu de légèreté.

Aussi, à part quelques exceptions qu'on aurait vite fait de compter, les esprits profonds passent-ils malaisément pour spirituels. C'est qu'ils sont jugés par des frivoles et que ceux-ci ne veulent pas avoir, je ne dis pas même à réfléchir, mais à penser pour comprendre.

Les idées, les plaisanteries, les mots ont ainsi plus de succès à mesure que leur signification s'amincit. Les esprits peu dédaigneux se complaisent aux gros calembours, aux à peu près qui n'ont pas de sens, les raffinés à des rapprochements ingénieux, à des remarques fines ou parfois méchantes. Cela leur sera pardonné bien plus vite, si leur méchanceté n'a aucune portée et

se comprend aisément. J'ai vu des personnes savourer des moqueries grossières et s'indigner de critiques, un peu aiguës, mais sérieuses.

L'esprit de l'équilibré, les pointes du logicien impliquent presque toujours une logique cachée, un ensemble d'idées, qui, confusément pressenties, effrayent le frivole [1], — à moins qu'il ne se méprenne. Ils n'amuseront que les intelligences d'élite. Encore deux esprits sérieux, d'un sérieux différent, ne sauront guère s'entendre, en bien des cas, qu'en prenant pour un moment le type du frivole.

A vrai dire, toute société impose ce type. Il y a en nous des choses cachées et incommunicables ; ce n'est pas à cette profondeur que peuvent s'établir des relations entre les individus. Mais, au contraire, ce qu'il y a de plus superficiel chez tous, ce qui se retrouve en chacun de nous s'y prête admirablement, à condition de le prendre sans ce que toute personnalité pourrait y mettre d'original et de systématique. Aussi le frivole recherche-t-il volontiers les nombreuses compagnies où toute conversation suivie est impossible et où tout raisonnement sérieux effaroucherait. C'est là qu'il se plaît et c'est là qu'il peut plaire. La conversation, comme l'eau des vases communicants, descend au

1. J'ai été frappé récemment, en parcourant la collection d'un des plus connus parmi nos journaux mondains, du caractère d'actualité fort simple des plaisanteries. Il suffit, pour qu'une « nouvelle à la main » plaise, qu'un mot quelconque y rappelle une préoccupation actuelle, c'est-à-dire les idées qui se retrouvent chez tous, à leur état le plus simple et sans que ce rapprochement ait aucune signification. Faire surgir, hors de propos, une idée bien commune, c'est ce qu'on appelle être spirituel. En revanche, on s'est rarement avisé que Taine avait dépensé beaucoup d'esprit dans certains de ses livres.

niveau le plus bas que comportent les individus en présence, mais ce que perdent les supérieurs n'est pas regagné par les autres. Même une collaboration d'esprits supérieurs ne donne pas, en général, ce qu'on pourrait attendre de leur valeur moyenne.

Si dans ce type l'équilibre diminue, tandis que l'impulsion devient plus forte, un type inférieur se produit, celui de l' « emballé » qui part sur toutes les pistes qu'il rencontre, mais s'arrête presque instantanément et change de voie. Il s'engoue parfois d'une idée, mais n'en peut rien tirer et s'en fatigue vite. Pour peu qu'une nouvelle idée le frôle, il s'éprend de celle-ci comme de la première et l'abandonne bientôt encore, aussi peu capable de poursuivre son entreprise que de ne la pas commencer.

Il reste encore, avec son élan passager mais vif, parmi les frivoles supérieurs. A un degré au-dessous, les « agités », les « inquiets » ont encore moins de suite dans les idées. L'élan est moins fort, plus émietté. Ils pensent beaucoup et mal, leurs idées se dispersent sans ordre, naissant au hasard, s'en allant de même.

Enfin, si nous supposons détruit ce qui fait souvent le charme de l'esprit frivole et superficiel : la vivacité des impressions, la grâce de la pensée, l'élan insoutenu, l'apparence brillante, nous obtenons l' « esprit faible ». Celui-ci n'est pas plus capable que le premier de suivre un raisonnement ou de synthétiser ses pensées.

Tandis que les agités pensent beaucoup, les esprits faibles pensent peu, mais avec autant d'incohérence et aussi peu de sérieux. Quelquefois, ils paraissent intel-

ligents pour des raisons opposées à celles qui font briller les frivoles supérieurs. Ceux-ci simulaient la vivacité de l'intelligence, les autres simulent la profondeur. Comme ils pensent peu, ils parlent peu, et leur air grave et réservé prévient en leur faveur ceux que la frivolité rebute. Si l'on essaye enfin de pénétrer leur pensée, on reconnaît qu'elle n'existe pour ainsi dire pas. Ils sont même incapables de s'intéresser pour un moment et d'une manière superficielle à ce qu'ils entendent. Ce qu'on pourrait prendre pour de l'intelligence et de l'intérêt, c'est de la timidité, c'est de la bêtise simple, parfois un vague sentiment de bienveillance et de sociabilité, un certain désir de paraître attentif, quelquefois l'expansion d'un organisme bien portant, plutôt que d'un esprit sérieux, ou bien encore une sympathie instinctive, une peu intelligente admiration pour le causeur qu'on écoute ou l'auteur qu'on lit. Les différents sentiments des individus donnent au type bien des formes diverses. Mais la faiblesse de la pensée même en reste le signe caractéristique. Souvent, non seulement l'idée ne peut se développer, mais elle n'arrive même pas à naître. Elle avorte misérablement, quelques fragments de pensée, quelques signes extérieurs et fallacieux la remplacent seuls.

Parfois l'organisation des tendances vitales et de quelques tendances sociales inférieures donne aux esprits faibles un certain équilibre. Ils peuvent alors se conduire à peu près régulièrement, à la condition de se borner presque complètement au jeu routinier de leurs facultés. Mais en tout ce qui dépasse la vie organique ou les nécessités de la pratique, en tout ce

qui se rapporte à l'intelligence proprement dite, dont l'exercice leur est, en certains cas, presque fatalement imposé, leur incurable faiblesse se manifeste régulièrement. Entre eux et les équilibrés, on le voit, il n'y a, bien souvent, qu'une différence qui tient surtout aux conditions d'existence. Mais ceci n'est pas universellement vrai.

Quand l'équilibre dû aux sentiments disparaît, la faiblesse d'esprit sans être toujours plus grande est au moins plus visible. L'incohérence des idées, le « manque de suite » dans l'esprit frappe davantage.

Dans ces derniers types, la logique interne des éléments psychiques diminue aussi. Non seulement les idées sont moins bien coordonnées, mais elles sont aussi moins riches en éléments secondaires et souvent moins bien formées. Un court examen révèle aisément la pauvreté de la pensée du frivole et surtout de l'esprit faible. Les grands esprits faux ont encore des raisonnements où les idées sont mal, mais assez étroitement, liées entre elles, les frivoles supérieurs savent rapprocher superficiellement des impressions et des images; chez les uns et chez les autres les impressions comme les idées peuvent présenter une assez forte logique interne. Chez les frivoles inférieurs, chez les esprits faux inférieurs, chez les esprits faibles, la coordination interne des éléments s'affaiblit en même temps que leurs rapports réciproques se détendent, et les divers affaiblissements de la systématisation, s'ils ne marchent pas toujours d'un pas égal, ne vont guère l'un sans l'autre.

A un certain niveau, les divers types d'illogiques tendent à se confondre et se rapprochent l'un de

l'autre. A mesure que la valeur de l'esprit baisse, le type perd de ses qualités spécifiques. Les esprits faux inférieurs, les esprits faibles inférieurs, les divisés se réunissent et se confondent dans une incohérence décisive.

Certains états pathologiques semblent se rapporter plus spécialement au type de la frivolité. Le type hystérique paraît bien être une sorte d'exagération de la mobilité d'esprit et de l'incohérence par succession d'idées opposées, de systèmes psychiques contradictoires. Cependant, à côté de cette incohérence, dans cette incohérence même, on trouve des systèmes assez vigoureux et qui rapprocheraient, en certains cas, l'hystérique des esprits faux par prédominance d'une idée maîtresse[1].

Quant à la démence où quelques vagues éléments surnagent seuls, débris de l'esprit submergé, elle peut être considérée, semble-t-il, comme la fin de toutes les formes de la décoordination de l'esprit quand on en suit le développement logique, mais elle se rapproche surtout des types de l'esprit faible et du divisé.

1. Voir à ce sujet les très intéressants ouvrages de M. Pierre Janet, *L'état mental des Hystériques* (Paris, F. Alcan). Voir aussi Legrand du Saulle, *les Hystériques*.

CONCLUSION

Ainsi est épuisée la série des types intellectuels considérés au point de vue de la logique de l'esprit, et, si je puis dire, de la *quantité* relative de la systématisation. Nous les avons suivis des grands équilibrés et des logiciens jusqu'aux frivoles, jusqu'aux déments, et nous avons constaté, en passant, de l'un à l'autre, et toutes choses égales d'ailleurs, un affaiblissement progressif de la coordination mentale qui va se relâchant jusqu'à devenir presque nulle.

Il nous reste, pour en finir avec les formes proprement dites de l'activité intellectuelle, à constater les types qui dérivent des procédés spéciaux, des qualités particulières employés par les divers esprits pour réaliser en eux l'harmonie qui leur est accessible. La systématisation prend ainsi bien des apparences diverses et caractéristiques. Chez les uns, elle est créatrice ; chez d'autres, imitatrice ; chez les uns, elle prend la forme de la synthèse et, chez d'autres, plus volontiers la forme de l'analyse ; ici, elle dégage des éléments déliés et

subtils; là, elle agit plus grossièrement, mais avec plus de force; chez celui-ci, elle se montre souple et perfectible; chez cet autre, arrêtée et raide. Nous l'avons considérée en elle-même et un peu abstraitement; l'objet de notre prochaine étude doit être d'en examiner les différentes manifestations concrètes, de les expliquer si possible et d'en reconnaître le sens. Et nous pourrons alors aborder la détermination des types qui dépendent du contenu, de la matière de l'esprit.

Dans tous les cas, c'est l'association systématique, la finalité que nous recherchons, parce que c'est elle qui donne l'existence même à la matière de l'esprit, parce que c'est elle l'essence de l'âme, unité des phénomènes mentaux, comme c'est elle l'essence de la vie, unité des phénomènes physiologiques. Nous avons pu la reconnaître, tant que l'esprit subsiste, et suivre ses manifestations jusqu'à leur affaiblissement dernier, nous devons examiner maintenant celles de ses formes qui constituent spécialement les qualités secondaires de l'esprit.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

LES ESPRITS ILLOGIQUES

Tours, imp. DESLIS FRÈRES et Cie, 6, rue Gambetta.

